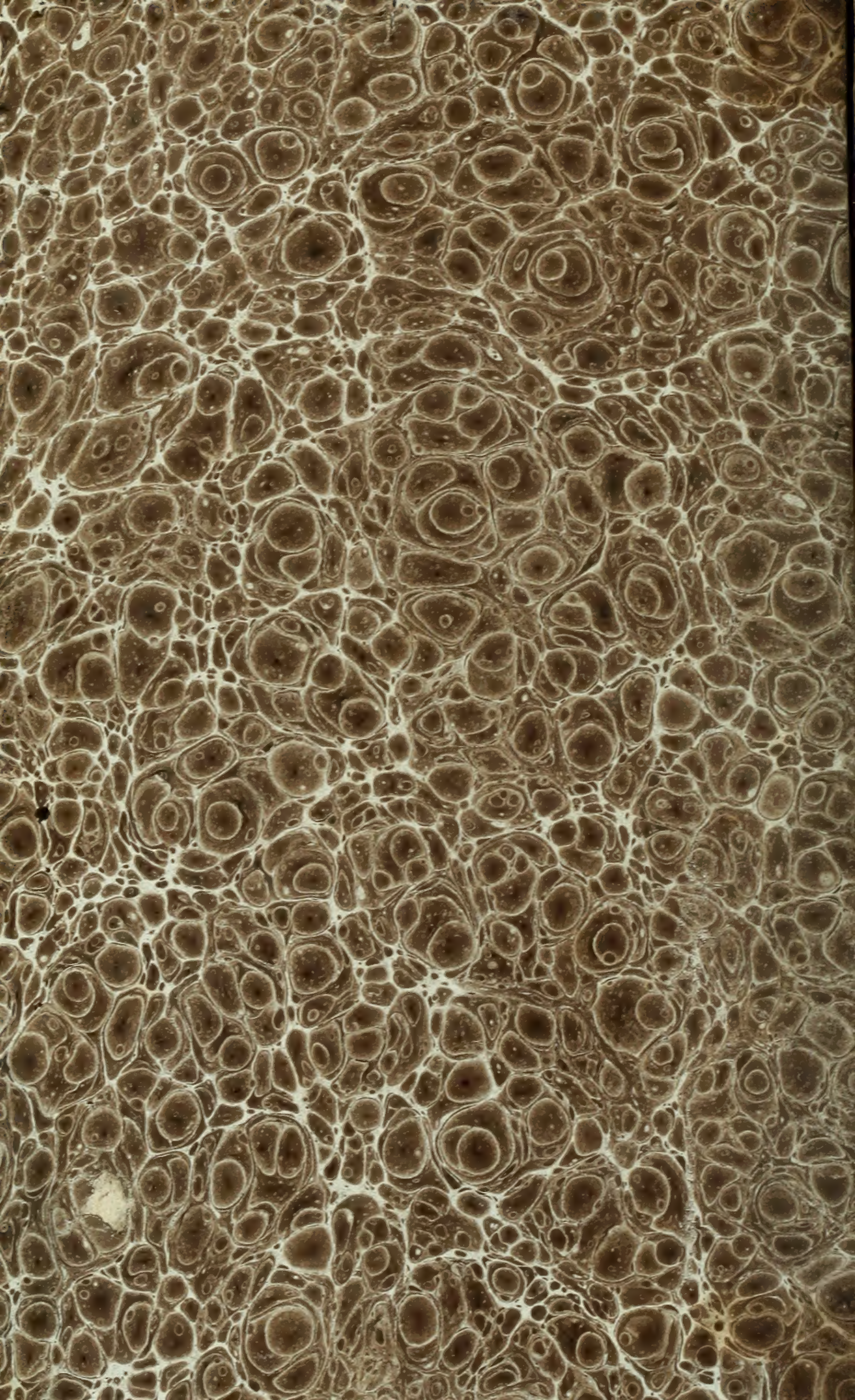






ŒUVRES
COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

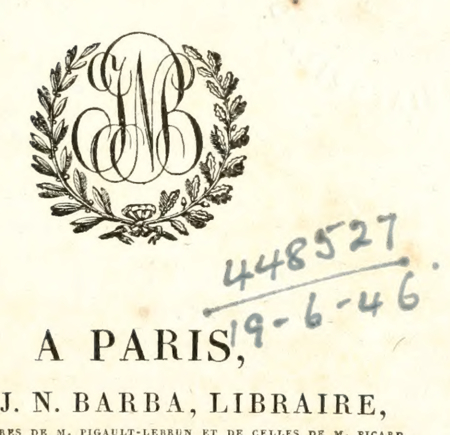
ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique

MDCCCXXII.

LE CAPITOLE SAUVÉ,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN TROIS ACTES.

NOTICE

SUR LE CAPITOLE SAUVÉ.

DANS la première année de la révolution, les belles tragédies de *Brutus* et de la *Mort de César* avaient produit un tel enthousiasme sur le peuple, que tous les auteurs s'empressèrent de puiser dans l'histoire ancienne des sujets qui pussent offrir de grands exemples de patriotisme. Plein d'amour pour ma patrie, je crus voir dans le sujet du *Capitole sauvé* une action tout-à-fait dramatique. Au courage de Manlius, je voulus joindre, dans ma pièce, la générosité de Camille, et finir par l'incendie de Rome et la défaite des Gaulois.

J'ai composé cet opéra dans le château d'un homme qui, par un procès singulier, fit beaucoup de bruit dans son temps. J'en parlerai bientôt un peu longuement; et l'on trouvera peut-être que je me livre à des détails minutieux; mais j'aurai cela de commun avec bien des auteurs. Je ne puis faire autrement que de dire ce que j'ai vu, ce que j'ai pensé; et la seule conséquence qu'on pourra tirer de ma prolixité, c'est qu'un auteur peut ennuyer

les gens en contant avec franchise et loyauté. Mais parlons d'abord de mon opéra.

Peu satisfait de ce que j'avais fait à la campagne, je le recommençai bien plus tard sur un autre plan, et je donnai tant de développement à mes idées, que, si l'ouvrage avait dû être joué, j'aurais eu beaucoup à retrancher dans le dialogue. L'administration de l'Opéra l'accueillit pourtant avec bienveillance, et si l'on ne me promit pas une prompte représentation, c'est que les circonstances politiques étaient déja changées. On me fit craindre de plus la sévérité du sujet; et comme une nouvelle idée m'occupait toujours, je laissai là mes héros romains. Ils ont reposé trente ans dans mon portefeuille, et, sans doute, ils y resteraient encore, si je n'eusse saisi l'occasion importante de l'impression de mes Œuvres, pour leur faire voir le jour. Si je parle aussi légèrement de tous mes grands personnages, ce n'est pas que je sois mécontent de la manière dont je les ai mis en action : il est peut-être peu d'opéras qui soient plus réguliers. Je regarde aussi comme une idée assez ingénieuse, celle qui rappelle au dernier acte le dévouement des vieillards du premier. Mes Gaulois me plaisent par leur férocité, par la pitié qu'ils éprouvent au moment où ils vont immoler les vieillards. Je crois aussi n'avoir pas mal fait de rappeler que c'est à cette expédition

des Gaulois en Italie que nous devons le Bourgogne, le Champagne, et surtout d'avoir lié cette idée à l'action principale. Que vous dirai-je enfin, mon cher lecteur? j'ai été tout surpris, lorsque j'ai renouvelé connaissance avec mes amis de l'ancienne Rome, de ne pas les trouver trop défigurés. J'ai le droit d'en parler ainsi, tant que le public ne pourra me prouver que j'ai tort d'en penser du bien. Je ne risque rien même en assurant qu'ils pourraient avoir du succès aux yeux des spectateurs de nos jours, bien convaincu d'avance que l'Académie royale de musique ne s'empressera pas d'en faire l'épreuve.

Maintenant il s'agit de remonter à l'époque où je fis cette pièce. Je m'en occupais déja à l'instant où je perdis ma place chez le roi. Bien déterminé à ne plus retourner dans mon pays, où mon père lui-même venait de perdre la sienne; luttant encore contre mon goût pour le théâtre, je m'avisai de songer à l'un de mes compatriotes, très-riche, dont j'avais connu le secrétaire dans une société où l'on s'amusait à jouer la comédie. Ce compatriote, fils d'un artisan de ma ville, nommé Ribaud, qui avait quelque temps rempli une place de surnuméraire dans les bureaux de mon père, avait fixé mon attention par le bruit qu'avait fait à Rennes l'aventure singulière à laquelle il devait ses titres et sa richesse. Je vais la rapporter ainsi que je l'ai

plusieurs fois entendu raconter à mon père. Cette aventure, qui n'a peut-être pas tout le merveilleux du roman, offrira pourtant quelques développements de caractères, et des situations singulières qui pourraient être employées utilement par de jeunes auteurs comiques. Si je ne m'en suis pas servi plus tôt, c'est que, comme je l'ai dit dans ma préface, j'ai toujours cédé, en composant mes pièces, à l'impulsion du moment. Dès qu'un sujet frappait mon imagination, je m'en emparais; mais je ne le cherchais jamais. Il est vrai pourtant de dire que, sans me rappeler positivement l'aventure que je vais rapporter, je l'ai un peu imitée dans mon dernier ouvrage, *le Complot de Famille* (pièce que jusqu'à présent la censure ne m'a point permis de soumettre au jugement du public). Mais rien n'empêcherait encore de présenter sur la scène une femme dont on a ravi l'héritage par des moyens honteux : ce que j'y verrais surtout de dramatique, c'est le courage d'un jeune homme qui, seul, attaque une famille puissante, pour lui faire restituer une succession injustement acquise. Cette pièce aurait, comme l'histoire que je vais rapporter, l'avantage de prouver l'indépendance de nos anciens parlements, et les droits qu'ils s'acquéraient à l'estime, en protégeant le faible contre l'intrigue et la puissance des cours. Je commence.

Le jeune Ribaud, après avoir fait son droit à Rennes, avait été employé dans l'administration des États de Bretagne; mais espérant quelque fortune de ses parents, il vint, comme tant d'autres, chercher à Paris une carrière plus étendue pour son ambition. Cependant il n'était encore parvenu qu'à la place de commis dans les archives du prince de Conti, quand le hasard lui fournit la plus belle occasion de développer ses connaissances en jurisprudence, son adresse et la tenacité de son caractère. Une indisposition le força de prendre les eaux de Passy; et c'est à Passy qu'il rencontra tout à la fois un mariage, une grande fortune et un inextricable procès, qu'il finit par gagner contre une famille noble et puissante. Tout en prenant les eaux, il avait remarqué une dame un peu plus âgée que lui, toujours suivie de la même femme de chambre, qui affectait de s'éloigner des buveurs d'eau, afin de ne point prendre part aux jeux dont Passy était alors le théâtre. M. Ribaud avait encore observé qu'au lieu de danser dans les orangeries, son inconnue passait la matinée, assise sur un banc de pierre d'où l'on apercevait la route de Paris. Elle semblait plongée dans une mélancolie extrême. La tristesse de cette jeune femme le frappa, et, autant par galanterie que par curiosité, il voulut connaître la cause de ses peines. Ses habits n'annonçaient pas l'opulence;

il crut un instant que ses chagrins tenaient à sa pauvreté. Cette pensée ne le refroidit pas : chose assez rare chez les hommes. Un jour, après s'être promené quelque temps, il vint s'asseoir près d'elle, sur le même banc, et lui adressa de ces mots d'usage, qui suffiraient, auprès d'une femme un peu coquette, pour donner matière à une longue conversation. Il n'en tira que quelques paroles qui annonçaient plus la défiance que la bienveillance. Cette réserve, loin de diminuer la curiosité de notre jeune buveur d'eau, ne fit au contraire que l'irriter : à force de patience et en venant tous les jours près d'elle sur le même banc, il était parvenu à la faire causer sur des choses générales ; mais rien n'annonçait encore qu'il dût avoir de long-temps une part entière à sa confiance. Un évènement fortuit le servit bien mieux que son adresse. Un matin que, de la place qu'elle occupait toujours, elle vit passer rapidement sur la route de Paris un très-bel équipage, elle s'écria tout à coup : *Je reconnais ma livrée ; le voilà, c'est lui ! c'est mon barbare cousin !* Puis, fondit en larmes et se trouva mal. Je n'ai pas besoin d'annoncer l'effet que produisirent ces paroles sur notre romanesque aventurier ; il vit qu'il ne s'était pas trompé, en jugeant que son inconnue lui cachait de grands chagrins. Il redoubla de soins auprès d'elle, et, soit que ses attentions, soit que

la figure du consolateur plût à la belle affligée, il parvint à lui arracher son secret. Elle lui apprit qu'elle était victime de l'ambition d'un parent qui tenait un rang à la cour; qu'elle était fille du marquis de Nointel; qu'elle avait été élevée dans un couvent depuis son enfance; qu'on avait voulu la forcer de s'y faire religieuse; que, malgré sa famille, elle en était sortie; qu'à force de mauvais traitements et de tourments de toute espèce, elle était tombée dans une mélancolie noire, et qu'on avait profité de ce moment pour la faire déclarer dans un état d'imbécillité; que, n'ayant plus ni père ni mère, elle avait vu toute sa famille prêter les mains à une iniquité qui devait augmenter la fortune de son cousin, de plus de cent mille livres de rente; qu'on avait même voulu la séquestrer du monde, et que ce n'était que par grace qu'on lui permettait de vivre dans une petite retraite avec une pension de six mille livres.

Ce récit comme on peut bien le penser, échauffa la tête de mon jeune compatriote. Comme il était très-versé dans la science des lois, il vit tout à coup le parti qu'il pourrait tirer de cette affaire. Les obstacles ne le rebutèrent pas; il ne fut point effrayé de l'idée de lutter contre tant d'hommes puissants, et ne vit que l'injustice, exercée contre un être faible par la spoliation d'un héritage; il jura

que si les faits étaient conformes au récit, il obtiendrait du parlement, unique recours des opprimés de ce temps, une justice, peut-être bien lente, mais éclatante et certaine. Une fois que la marquise de Nointel eut donné sa confiance, il s'établit entre l'opprimée et son jeune vengeur, une intimité que chaque jour augmentait encore. Elle lui apporta les preuves certaines de toutes les persécutions que l'on avait exercées contre elle. Il se procura secrètement de témoins oculaires, les déclarations les plus positives. Armé de ces pièces, et très-instruit de la marche qu'il fallait suivre, il commença les hostilités. Un semblable procès devait faire grand bruit, et il en fit en effet. Tout ce que la protection et la puissance peuvent opposer à la justice, fut employé; mais, comme il se trouve toujours dans les familles quelques parents mécontents de ce qu'ils n'ont pas été consultés, ou de ce qu'ils n'ont pas été appelés à la curée, plusieurs cousins de la réclamante se déclarèrent pour elle. J'ignore quelle fut la marche de ce singulier procès; je sais seulement que M. Ribaud, après avoir consacré ses soins et ses connaissances, ses démarches et sa fortune, à rétablir mademoiselle de Nointel dans ses droits, obtint pour récompense de son zèle et de ses peines, la main de la belle affligée de Passy; et telle fut sa reconnaissance pour son jeune appui et sa

haine pour ses oppresseurs qu'en l'épousant, elle lui fit une donation de sa fortune entière.

Le mariage qui finit assez ordinairement tous les romans et toutes les comédies, ne termine pourtant point ici l'histoire de M. Ribaud. Ce que je viens de raconter, je l'avais appris de mon père; mais la suite de son histoire, je la tiens de la bouche même de mon héros. Je la crois assez singulière, pour ne pas craindre d'ennuyer le lecteur. Le caractère même du principal personnage a quelque chose de piquant, qui mérite d'être développé. Les relations particulières que me donnait ma position près de lui, m'ont mis à même de le bien connaître et d'en faire un portrait ressemblant qui pourrait être dramatique. Comme Gilblas auprès de l'archevêque de Grenade, je perdis par ma franchise tous mes droits à son amitié et peut-être une part dans sa succession.

Je vais remonter au moment où, instruit par son secrétaire, avec lequel j'étais lié alors, qu'il faisait reconstruire le château de Nointel, je lui écrivis que je venais de perdre ma place, et que, si les talents en architecture d'un compatriote, dont il avait connu le père, pouvaient lui être utiles, je les mettais à sa disposition. Ma lettre fut suivie d'une invitation à dîner; il me fit l'accueil le plus aimable, me donna l'inspection de ses travaux, et je partis sur-le-

champ pour la terre du *marquis de Nointel, capitaine de dragons* et *gentilhomme de la Chambre*. Peu de temps après, il vint m'y rejoindre avec une nombreuse société, qui me parut singulièrement composée : j'y vis des étrangers, vrais chevaliers d'industrie, et des dames très-jolies qui se disaient femmes de qualité ; mais ce que je vis bien certainement malgré mon inexpérience du monde, c'est que la plus jeune, guidée par sa mère ou sa tante, avait reçu l'ordre d'ensorceler notre parvenu, tout nouvellement veuf. Il s'agissait d'épouser cent mille francs de rente, et cela valait bien la peine qu'on fît quelques frais pour se les procurer. Je n'entrerai pas dans les détails des moyens que l'on employait pour tromper le parvenu. La chose était facile, malgré sa défiance ; on était sûr de réussir dès qu'on flattait sa vanité. De combien de scènes plaisantes j'ai été le témoin. J'en aurais pu tirer un grand parti, si mon goût se fût alors porté vers la comédie. Cependant il s'en passa une devant moi qui me frappa par son comique, et qui ne s'est jamais effacée de mon souvenir. Pour me faire comprendre, il est nécessaire d'abord, que je fasse le portrait de mon patron.

Ce Ribaud de Nointel, le héros de mon histoire, était un petit homme qui pouvait bien alors avoir cinquante-cinq ans. Il n'avait pas cinq pieds de haut ; mais dans sa jeunesse, il avait dû avoir de la fraî-

cheur et de la gentillesse; sa physionomie expressive peignait tout à la fois la défiance et le désir de lire dans votre pensée. Il avait les mouvements brusques et gauches et une grande disposition à la colère: la plus petite faute d'un domestique le mettait hors de lui, ce qui rendait ses grands dîners fort plaisants pour ceux qui s'amusaient à l'observer. Il jurait entre ses dents contre le maître-d'hôtel, et voulait faire en même temps l'aimable avec sa voisine. Il ne manquait pas d'un certain esprit, discourait de tout et ne souffrait pas la contradiction. Le moyen de le ranger à votre opinion était de lui accorder d'abord qu'il avait raison, et de lui prouver adroitement que vos principes étaient les siens. Malheur au convive qui, dans la discussion ne l'eût pas appelé *M. le marquis.* La société qu'il voyait, connaissait si bien son caractère, qu'elle disposait de sa fortune comme de la sienne propre, en annonçant que tel duc ou tel prince eût fait telle chose dans la circonstance où il se trouvait. Les parasites, les intrigants, dont il était environné avaient, comme on voit, assez beau jeu avec lui. Semblable au bourgeois gentilhomme, mais plus exagéré que lui, il aurait donné jusqu'au fond de sa bourse pour la plus impudente flatterie. Je gémissais quelquefois de sa sotte crédulité, et je ne pouvais m'empêcher de rire en même temps de la manière dont il payait le compliment le plus absurde.

Son caractère était si bien connu, même des habitants de son village qui pourtant ne l'aimaient pas, qu'ils savaient en accrocher quelques louis, par les titres ridicules dont ils le qualifiaient. Enfin, c'était un véritable original.

M. de Nointel, comme je l'ai dit, était capitaine de cavalerie à la suite; mais je savais d'avance qu'il ne connaissait de régiments que ceux qu'il avait vus défiler à la revue du roi. Malgré sa fortune, il avait un peu négligé l'art de l'équitation; et quoiqu'il eût de fort beaux chevaux, il avait plus de plaisir à les montrer qu'à les monter.

Des officiers de son régiment, venus à la fête nationale dite *la Fédération*, comme députés, furent accueillis par un camarade qu'ils n'avaient jamais vu, et dont ils furent enchantés de faire la connaissance. Ils avaient trouvé ses appartements si commodes, sa table si bien servie, qu'ils désirèrent prolonger ce plaisir même au-delà de leur mission: ainsi que nos hôtes accoutumés, ils avaient vu le faible du patron, et ils eurent soin de lui dire que le régiment tout entier, qui le connaissait de réputation, aurait voulu, par des honneurs militaires, lui témoigner toute sa reconnaissance de l'accueil qu'il avait fait à ses députés; qu'il fallait absolument qu'il vînt goûter avec eux pendant quelques mois les plaisirs de la garnison. Cette

proposition le flatta; mais comme ses amis de Paris ne se souciaient pas de le perdre de vue, ils parvinrent un moment à l'empêcher de céder à sa sotte vanité et de prendre une résolution. Il promit de donner une réponse à la campagne, où il engagea tout le monde à le suivre. J'y étais resté seul : notre société habituelle revint, escortée de six dragons qu'elle donnait au diable; mais les dragons, qui voulaient aussi avoir leur part du marquis, tenaient bon : ils firent tant qu'ils obtinrent sa parole qu'ils l'emmèneraient avec eux. Les dragons, en vrais militaires, l'emportèrent donc sur les bouderies de la mère, sur les feintes larmes de la fille, et sur les représentations du bon ami, qui était son amant. Le jour du départ fut fixé et afin de rendre son absence moins cruelle à sa belle affligée, il donna des fêtes de village, et fit faire nombre de voyages à un fidèle valet qui ne revenait jamais de Paris que pour faire des *surprises* à ces dames. Quant à moi, en vrai jeune homme, qui avais aussi mes ridicules (ce n'était pas pourtant ceux de tous les jeunes gens), qui préférais à tous les plaisirs, la solitude et mon grand opéra, je regardai comme les plus beaux moments de ma vie ceux que j'allais passer seul au château. J'allais reprendre mes courses à cheval et mon *Capitole Sauvé*. J'avais déja immolé mes vieillards sur leurs chaises curules et incendié Rome; mais il me

restait à chasser les Gaulois de l'Italie, et ce n'était pas une petite affaire. Enfin, tous les habitants du château se séparèrent à la fois : les dames et leur chevalier regagnèrent tristement Paris, en jetant un regard de pitié sur notre enfant prodigue, et les dragons, maîtres de leur proie, avaient l'air radieux d'un jour de victoire. Je me rappelle même qu'au souper qui précéda le départ, il échappa de part et d'autre, de ces mots, à double entente, qu'il m'était facile de comprendre, puisque j'avais le mot de l'énigme; tels que ceux-ci : *Ne gardez pas long-temps notre ami, nous ne pouvons pas nous en passer; ne le faites pas veiller, ménagez sa santé....* Nos dragons répondaient, en leur jetant des regards malins : *Ah! mesdames, vous avez le bonheur de le voir toute l'année; quant à sa santé, soyez tranquilles, nous la ménagerons tout autant que vous...* Je riais malgré moi des révérences et des remerciements qu'il adressait à ses convives, car tous ces compliments je les traduisais ainsi : *Vous emmenez un véritable oison que vous allez plumer comme un sot; ne nous le rendez pas ruiné.* Et les autres me semblaient répondre : *Écoutez donc, il y a assez long-temps que vous l'avez; c'est notre tour de lui arracher quelques plumes.*

Il devait rester deux mois dans son voyage; mais au bout de quinze jours, je fus tout surpris de le

savoir de retour. Je rencontrai son valet de chambre qui me dit qu'ils avaient fait *une triste ambassade*; que son maître avait servi de jouet à toute la garnison; qu'il avait donné de grands repas; qu'on lui avait fait passer en revue sa compagnie; qu'il avait fait distribuer beaucoup d'argent; que probablement les dragons seuls avaient bu de bonne foi à sa santé! Il me cita plusieurs traits de mystification très-plaisants, mais qui passaient un peu les bornes de la plaisanterie. Les jeunes gens ne savent point s'arrêter; ils croyaient n'avoir affaire qu'à un sot, et ils se trompèrent. Avec lui, il était un point qu'il ne fallait pas franchir : c'était un homme ridiculement vaniteux, mais c'était un homme défiant, à qui il suffisait d'un mot pour pénétrer tout un mystère. Tous les fous de la garnison qui, d'après ce qu'avaient dit les officiers qui l'avaient amené, avaient sans doute le projet de le régaler, afin qu'il payât, durent être très-désapointés quand ils apprirent un beau matin qu'il était reparti pour Paris, sans tambours ni trompettes.

Ce pauvre pigeon, revenu au colombier, et n'ayant pas comme celui de la fable, un ami à qui il pût conter les peines de son voyage, fut quelques jours sans sortir de son appartement, pour se remettre de ses fatigues, et plus encore, pour oublier les petites blessures, faites à son amour-

propre. Il se doutait bien que son retour prochain et les caquetages des domestiques, ne contribueraient pas à rendre son aventure secrète pour ses voisins et toute sa société. Cela lui fit prendre la détermination de renoncer à envoyer des invitations. Il se livra aux détails de ses jardins et de ses constructions. Enfin il se promit de vivre en philosophe. Ses nouveaux goûts le mirent dans une relation intime avec moi, et dans nos conversations particulieres, je fus surpris de rencontrer un homme tout autre que je ne l'avais vu. Nous dînions et nous soupions presque toujours seuls, et c'était à table, qu'après quelques verres de vin de Bordeaux, il aimait à causer des personnages avec lesquels sa nouvelle famille l'avait mis en relation : il avait la mémoire remplie d'anecdotes, et faisait avec assez de finesse les portraits des seigneurs du temps, qu'il avait connus. Si sa vanité perçait encore dans quelques récits, s'il mêlait dans ses conversations le *prince de Conti* ou quelque autre monseigneur, ces petites puérilités sont si ordinaires que l'on pouvait bien les lui passer. J'aimais surtout à l'entendre causer de ce qui avait eu rapport à sa grande fortune, et des évènements qui en avaient été la suite. S'il ne me parla pas de la manière dont il connut sa belle affligée, c'est qu'il se doutait bien que tous ses compatriotes savaient son aventure ; ce que

j'ignorais, c'est la suite de cet évènement qui eut lieu quelques années avant la révolution, ou du moins je n'en avais qu'une idée confuse.

Un soir qu'il se trouvait en train de parler, et que quelques verres de vin provoquaient sa franchise, il me dit, qu'il avait eu dans sa vie *cent six procès*, et qu'il les avait tous gagnés. En me contant cela, son œil s'animait, sa voix s'élevait, il ressemblait à un général d'armée, qui raconte à de vieux compagnons d'armes ses grandes victoires. Il est de fait que si l'homme qui montre un génie supérieur dans la chicane, avait pu développer dans la guerre ou dans les arts les mêmes moyens, des combinaisons du même genre, cet individu qu'on n'appellera qu'un *grand chicaneur*, serait peut-être un grand homme dans tout autre carrière : ce n'est que la grandeur du théâtre qui lui a manqué. Le trait que je vais raconter, va placer mon héros à une si grande distance de ses rivaux, que l'envie même ne pourra l'atteindre.

Aussitôt après son mariage, il se retira avec sa femme dans la superbe terre qu'il venait de reconquérir. Il vécut heureux avec elle pendant longtemps. Quelques parents qui s'étaient déclarés en sa faveur, en amenèrent plusieurs autres. Bref, après quinze ou vingt ans, elle se retrouva dans le sein de sa famille. L'époux, fier de sa parenté, les

accueillait avec amitié, et cet homme si fin ne vit pas, dans sa sécurité, qu'on lui tendait un nouveau piége. Les parents s'emparèrent si bien de l'esprit de la marquise de Nointel, ils calomnièrent si secrètement le mari, ils employèrent si utilement le confesseur, qu'ils parvinrent à persuader à la bonne dame dont l'esprit commençait à s'affaiblir, qu'il fallait qu'elle se séparât de son époux, afin de pouvoir casser la donation qui ruinait toute la famille, en faveur de quelques artisans bretons, qu'elle ne connaissait seulement pas. Elle céda aux importunités, les procureurs s'emparèrent d'elle : elle signa tout ce qu'on voulut ; les papiers timbrés volèrent de tous côtés, on séquestra les revenus, et voilà notre marquis redevenu en butte aux intrigues d'une famille puissante, qui paraissait défendre les intérêts d'une femme malheureuse contre le plus ingrat des hommes. Je crois bien que par ce grand scandale, on n'avait d'autre but que d'effrayer l'époux et de le forcer à un transaction qui aurait pu annuler la donation. Mais ils furent trompés dans leurs calculs; ils avaient affaire à un homme qui connaissait parfaitement les lois, et de plus à un *Breton*. Il sentit qu'on voulait, en lui coupant les vivres, le forcer à traiter. Obligé de se retirer de toutes les propriétés de sa femme, il prit un logement dans la maison d'un particulier qu'il

ne connaissait pas, mais qu'il savait être dévoué aux intérêts de la famille. En se donnant lui-même cet espion, il savait bien ce qu'il faisait. Le procès durait déja depuis quelques années, et les parents ne voulaient que le prolonger pour arriver à leur but. Ils y avaient déja réussi en partie, car il était au bout de ses ressources; tous ses bons amis l'avaient abandonné, l'argent lui manquait et il allait être contraint de recevoir la loi de ses adversaires, quand il lui vint dans l'idée de tenter un dernier effort. Il ne lui restait plus, comme il me l'a dit lui-même, que trois sacs de douze cents francs: ces trois sacs jouèrent dans son stratagème un rôle très-important. Au moment, où il était sûr que son voisin, l'espion, se trouvait chez lui en grande société, il fit arriver une petite charrette à bras traînée par des hommes de la trésorerie. Cette charrette était remplie de sacs; il descendit lui-même pour les recevoir, et resta près de la petite voiture. En donnant à son domestique les sacs qui tous paraissaient remplis d'espèces, il en laissa tomber deux dans la cour, dont l'un s'ouvrit et couvrit la terre d'écus. Arrivé dans l'appartement, le domestique avait soin de jeter sur le plancher un autre véritable sac dont le bruit frappait également l'oreille du voisin. Ce n'est pas le tout, il resta enfermé dans sa maison, et toute la journée les voisins n'entendirent que compter des écus.

On se doute bien que cet évènement dut changer la marche de la plaidoirie : on voulait bien laisser quelque temps le séquestre sur les biens, mais on ne voulait pas s'en priver tout-à-fait. Il ne fut plus question de prendre par famine, un homme qui recevait des voitures d'argent comme un fermier-général. On se résigna à plaider, et l'intrigue de la famille eut le pouvoir de faire nommer un rapporteur à sa dévotion. Notre mari persécuté apprend cette nouvelle; il se voit perdu, s'il ne parvient à faire changer le rapporteur. Il cherche vainement le moyen d'y parvenir; son génie, ordinairement si fécond en incidents, ne lui fournit rien. Tout à coup un trait de lumière le frappe : il court à l'heure de l'audience chez ce même rapporteur qu'il sait son ennemi. En vain les domestiques veulent lui défendre l'entrée du cabinet, il y parvient, parle au magistrat, en présence de témoins, avec politesse mais avec fermeté. Le magistrat s'emporte, le chasse de son cabinet. C'est tout ce que voulait notre homme : il pousse un domestique, tire son épée dans l'antichambre, se prétend insulté : grand bruit dans l'hôtel, le maître sort furieux; aveuglé par l'audace de ce plaideur inconsidéré, il envoie chercher le commissaire, et fait dresser une plainte au criminel. C'est là que notre héros l'attendait : la plainte faite, il le récuse, fait nommer un autre rapporteur; le procès se juge, il

le gagne; et redevenu riche, il eut bientôt terminé le procès criminel. Si ce n'est pas là du talent et si ces tours d'adresse ne méritent pas d'être inscrits en lettres d'or sur les tables de la chicane, il n'est plus de récompenses pour les belles actions, ni de lauriers pour le génie.

Nous passâmes, mon patron et moi, plus d'un mois dans cet état de paix et d'intimité. Il parlait rarement de nos aimables dames et de leur bon ami; il semblait les avoir oubliés tout-à-fait. Un jour que la conversation était tombée sur la solitude dans laquelle nous vivions, il me demanda mon opinion sur sa société habituelle: je fis l'éloge de la beauté des dames, mais de cet air d'un homme qui craint de parler. Il expliqua mes réticences et fut le premier à me remettre sur la voie; il me pressa si fortement, qu'emporté par la force de la vérité, je lui dis ce que je pensais, ce que j'avais vu. O funeste franchise! dans un instant, je perdis ma faveur; les dames revinrent, il s'ensuivit une explication; j'avais raison, on me donna tort. J'étais fier, je quittai tout ce monde qui m'ennuyait, et je revins à Paris, riche encore de mon indépendance, de ma jeunesse et de mon opéra.

PERSONNAGES.

CAMILLE, sénateur exilé.
MANLIUS, consul.
UN SOLDAT ROMAIN.
PAPIRIUS, vieillard consulaire.
PONTIUS.

BRENNUS, chef des Gaulois.
UN GAULOIS.

SOLDATS gaulois et romains.
VIEILLARDS.
CHOEUR de femmes et d'enfants romains.



La scène est dans Rome.

LE CAPITOLE SAUVÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le Forum.

Tout le peuple paraît dans la consternation, faisant un sacrifice à la statue de Mars.

SCÈNE I.

CHOEUR.

O vous, dieux de la terre,
Arbitres des destins!
Abandonnez-vous les Romains
Au fer d'une horde étrangère,
Qui, fuyant les antres du Nord,
Vient nous donner ou les fers ou la mort?

SCÈNE II.

MANLIUS, CHOEUR.

MANLIUS.

Romains, que faites-vous? quelle est votre faiblesse!
Ce sacrifice à Mars m'importune et me blesse.
Laissons là cet autel, et marchons aux combats.
Courons, sans tarder davantage,
Aux Gaulois porter le trépas;
Et puis après aux dieux nous viendrons rendre hommage.

UN SOLDAT.

Manlius, c'en est fait, les Romains sont vaincus.

De tous nos ennemis comment tromper la rage?
Camille est exilé; lui seul, par son courage,
Contre tant de revers nous aurait défendus.
Peuple, en accablant ce grand homme,
Toi seul as décidé de la perte de Rome.

MANLIUS.

Cessez, Romains, ces regrets superflus:
Camille est mon ami, j'admire ses vertus,
Je sais qu'un décret trop sévère,
L'a pour jamais banni de ces remparts,
Et que seul dans Ardée il traîne sa misère...

LE SOLDAT.

Son départ est toujours présent à mes regards.
Quand il sortait, proscrit, des murs du Capitole,
Aux Romains, en ces mots, il porta la parole:
« Vous me chassez! eh bien, je vais dans d'autres lieux
« Attendre que mon bras, jadis victorieux,
« Puisse défendre ma patrie.
« Adieu, Rome: en tout temps, dispose de ma vie. »

MANLIUS.

Ne pouvant avoir son appui,
Faut-il tant s'occuper d'un homme?

LE SOLDAT.

Camille aurait pu sauver Rome!

MANLIUS.

Je veux la sauver aujourd'hui.
Romains! secondez mon courage;
Des fiers Gaulois trompons la rage.
Le peuple généreux qui redoute des fers,
Quand il combat, est sûr de la victoire:

Et l'instant qui voit ses revers,
Devient le signal de sa gloire.

Grands dieux! quels douloureux accents
S'élèvent du sein des campagnes!
Ce sont les cris de nos enfants,
Mêlés aux pleurs de nos compagnes.
J'entends de nos tristes guerriers,
Autour de moi, gémir les ombres.
Je vois nos malheureux foyers,
Couverts de sang et de décombres.

CHOEUR.

Grands dieux! quels douloureux accents,
S'élèvent du sein des campagnes;
Ce sont les cris de nos enfants,
Mêlés aux pleurs de nos compagnes.

MANLIUS.

Quoi donc! ces féroces Gaulois
Osent vous apporter la guerre!
Armez-vous, marchez à ma voix;
De ces brigands purgeons la terre.
Que les corps de nos ennemis,
Entraînés par les eaux du Tibre,
Prouvent à l'univers soumis,
Qu'on ne peut vaincre un peuple libre.

CHOEUR.

Quoi donc! ces féroces Gaulois,
Viendraient nous apporter la guerre!
Armons-nous, marchons à sa voix,
De ces brigands purgeons la terre.

SCÈNE III.

MANLIUS, Un SOLDAT désarmé, CHOEUR.

UN ROMAIN.

Ciel! un soldat couvert de poussière et de sang,
Porte vers cette enceinte un pas faible et tremblant!
(Au soldat.)
Viens-tu nous annoncer quelque heureuse nouvelle?
Le ciel à nos destins est-il toujours rebelle?
Que devient notre armée? et quel est notre sort?
Que peut-on espérer? soldat, réponds?...

LE SOLDAT.

La mort!...
Les Romains sont vaincus.

LE PEUPLE.

O ciel!

LE SOLDAT.

Plus d'espérance!
Des Gaulois nous allons éprouver la vengeance.
Déja de l'Allia nous occupions les bords,
Ce poste, des Romains secondait les efforts;
Tout semblait nous promettre un destin plus propice,
Les augures, le ciel, un heureux sacrifice :
Mais bientôt les Gaulois s'offrent à nos regards,
Et sur nos bataillons fondent de toutes parts;
Par leur nombre, leurs cris, le genre de leurs armes,
Au cœur de nos guerriers ils portent les alarmes.
Tout fuit; et le soldat, en quittant ses drapeaux,
Ou tombe sous le fer, ou périt dans les eaux.

Les brigands sont vainqueurs : leurs nombreuses cohortes
De Rome en ce moment vont assiéger les portes ;
Et pour nous garantir de leurs fers odieux,
Nous n'avons pour recours, que la mort ou les dieux.

MANLIUS.

Romains ! ne perdons point courage :
Mais, que fait le sénat, pour conjurer l'orage ?
A-t-il quelques moyens ?...

LE SOLDAT.

Le sénat consterné,
Au désordre, à l'effroi, paraît abandonné.
Mais lui-même il s'avance :
Nos vertueux vieillards précèdent en silence ;
Leurs regards douloureux, leurs habits déchirés,
Peignent les sentiments dont leurs cœurs sont navrés.

SCÈNE IV.

MANLIUS, UN SOLDAT DÉSARMÉ ; LE SÉNAT, SORTANT DU CAPITOLE.

PAPIRIUS.

Romains, il n'est plus d'espérance !
Les dieux ont contre nous réuni leur puissance ;
L'ennemi va bientôt nous traiter en vainqueur.
Nous ne pouvons résister à ses armes ;
Mais loin d'avoir recours aux larmes,
Vos pères, les premiers, vont braver sa fureur.
Hélas ! puisque Rome succombe,
Nous voulons tous, Romains, lui servir d'hécatombe.
Puisse ce sacrifice apaiser tous nos dieux !

Mais vous, citoyens malheureux,
Qui réunissez au courage,
L'adresse et la vigueur de l'âge,
Soyez encor plus généreux;
Au Capitole il vous reste un asyle,
Qui rendra des Gaulois la fureur inutile!
Armés contre leur cruauté,
Combattez pour vos dieux et votre liberté.
Si les destins vous sont contraires,
Citoyens! imitez vos pères;
Que l'univers s'écrie, en voyant notre sort,
Les Romains à des fers ont préféré la mort!

MANLIUS.

Quoi! vous voulez, pères de la patrie,
Succomber sous les coups de cette horde impie!

PAPIRIUS.

Que peut-on espérer de vieillards languissants!
Le casque ne saurait couvrir nos cheveux blancs.

MANLIUS.

Vous abandonnez vos enfants!

PAPIRIUS.

Nous mourons pour la république;
Nous n'avons pu vous préserver
D'une calamité publique.
Romains, nous voulons nous sauver
D'une trop dure ignominie,
En tombant avec la patrie.

CHOEUR.

Nous partagerons vos destins,
Pour nous cet ordre est trop sévère:

Peut-on abandonner son père
Aux fers des lâches assassins!

PAPIRIUS.

Romains! n'espérez rien de notre ame attendrie.
Montez au capitole, emparez-vous du fort :
Obéissez! le sénat vous en prie;
Ou bientôt, à vos yeux, nous nous donnons la mort.

Et vous, femmes, enfants, dont les membres débiles
Ne peuvent servir nos guerriers,
Hâtez-vous de quitter nos funestes foyers,
Et cherchez dans les champs de plus heureux asyles.

(Les Romains rentrent dans le capitole, et les femmes et les enfants sortent de la ville; ils embrassent les vieillards : expression de la plus vive douleur.)

SCÈNE V.

LES VIEILLARDS, SEULS.

PAPIRIUS.

Mourons ainsi que nous avons vécu
A nos enfants nous devons cet exemple;
A notre dévouement si l'on élève un temple,
C'est à le mériter que tend notre vertu.

(On entend une musique guerrière.)

Entendez-vous ces instrumens de guerre,
Ce bruit précurseur de la mort?
Allons, et que chacun sur le seuil de son père,
En silence attende son sort.

UN VIEILLARD.

Voilà mon poste; ici, j'attends la mort.

(Une partie des vieillards s'assied sur un des côtés du théâtre, les autres se répandent dans la ville.)

SCÈNE VI.

LES VIEILLARDS, SEULS; LES GAULOIS.

(Marche guerrière. — Brennus à la tête de ses troupes.)

BRENNUS.

Voilà donc ces Romains si terribles,
Maîtres de l'univers, et toujours invincibles!
Ainsi que la biche des bois,
Ils frémissent à notre voix;
Notre aspect les a mis en fuite.
Mon fils, fais dans ces lieux reposer mes héros,
Et dès demain, par leur poursuite,
Nous continuerons nos travaux.
Avec tous ces guerriers, empare-toi des portes,
Dans ces palais déserts dispose mes cohortes.
(Aux soldats.)
Emparez-vous aussi des biens
De tous ces orgueilleux, qu'on nomme citoyens;
Et je verrai demain, au lever de l'aurore,
S'il convient à Brennus que Rome existe encore.
(A son fils.)
Mais que font là tous ces vieillards?
Ce spectacle a déja fatigué mes regards.

LE FILS DE BRENNUS.

Tantôt en entrant dans la ville,
Frappé de leur auguste aspect,
J'interrogeai l'un d'eux avec respect;
Mais, comme la pierre immobile,
Sans me répondre, il est resté tranquille.

BRENNUS.

Avant de fixer leurs destins,
Je voudrais cependant connaître leurs desseins.
(A l'un des vieillards.)
Réponds, vieillard faible et timide,
Pourquoi n'as-tu pas fui le courroux qui me guide?...
Quoi! ne sais-tu donc pas,
Que tout romain doit subir le trépas?
Réponds...
(Un silence.)
Crois-tu calmer ma haine,
En étalant l'orgueil de ta pourpre romaine?
(Il touche ses habits avec mépris:.)
Que me font vos habits, vos autels et vos dieux?
Votre sang et de l'or, voilà ce que je veux.
(Un silence.)
Vieillard, en affectant ce coupable silence,
Tu veux donc sur ta tête attirer ma vengeance;
Réponds, ou c'est fait de ton sort...
(Un silence.)
De ce mépris, ah! mon courroux s'offense;
A tous ces malheureux, soldats, donnez la mort.
Frappez...
(Les soldats font un mouvement, et reculent avec effroi.)

CHOEUR DE SOLDATS GAULOIS.

De la vieillesse auguste caractère!
Ton doux aspect retient nos bras sanglants;
(Chaque soldat désignant un vieillard.)
Dans ce vieillard, je crois revoir mon père,
Mon père, ainsi que lui, porte des cheveux blancs.

BRENNUS.

Soldats! quelle est votre faiblesse
A l'aspect de ces malheureux?

(Il touche les cheveux blancs d'un des vieillards.)

Quoi! la blancheur de ces cheveux,
Doit-elle de nos cœurs adoucir la rudesse?

PAPIRIUS le repousse avec force.

Quoi! ta coupable main ose souiller mon front!
Je dois souffrir la mort, mais non pas un affront.

BRENNUS.

Tu peux frapper Brennus! Téméraire!
Reçois à l'instant le trépas.

(Il le perce de son épée.)

Et vous! braves soldats,
Secondez ma colère;
Je vous abandonne ces murs:
Que de chaque vieillard on m'apporte la tête,
Je veux de ces palais en décorer le faîte.
Mais plutôt aux Romains, portons des coups plus sûrs;
Le capitole est leur dernier asyle,
Que l'on embrase une coupable ville!
Ces superbes palais bientôt ne seront plus;
Et dès demain, sans plus attendre,
Sur les débris de Rome en cendre,
Je fais camper les soldats de Brennus.

(Mouvement violent parmi les troupes qui se répandent dans la ville.)

CHŒUR DE GAULOIS.

Amis, cédons tous à sa rage,
Dans ces murs portons le carnage;
Que tous ces palais désertés

Soient livrés à l'instant aux flammes dévorantes.
Un jour, leurs habitants, long-temps épouvantés,
Chercheront au milieu des bruyères sanglantes,
Rome, la reine des cités.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du Capitole.

On voit tous les Romains endormis.

SCÈNE I.

MANLIUS.

En vain le silence et la nuit
Appesantissent ma paupière;
L'effroi qui trouble mon esprit
Me fait désirer la lumière.
Dieux! qui d'un paisible sommeil
Aux Romains donnez l'avantage,
Ne les rendez point au réveil,
S'ils ont à craindre l'esclavage.
Mais ne puis-je trouver quelques moyens secrets
Pour sauver ma triste patrie
Des fers et de l'ignominie.....
(On entend des cris exprimés par la musique.)
Quel bruit du Capitole a donc troublé la paix?
Me trompé-je? Non. Plus j'écoute....
Des cris aigus ont frappé cette voûte...,
Et cet abri silencieux

Des oiseaux consacrés à la reine des dieux.
Quels seraient donc les téméraires,
Qui de Junon ainsi troubleraient les mystères?

SCÈNE II.

MANLIUS, CHŒUR DE GAULOIS dans l'éloignement.

CHŒUR.

Amis, gravissons ce rocher;
Aux Romains portons les alarmes :
Si jusqu'au Capitole il nous faut les chercher,
Que tous périssent par les armes!

MANLIUS.

De fer et de soldats
Un bruit confus a frappé mon oreille;
Ah, peut-être! tandis que le sénat sommeille,
Le Gaulois dans la nuit médite son trépas.

LE FILS DE BRENNUS, *paraissant à l'entrée d'une arcade.*

Le silence et la nuit servent notre vengeance;
Les postes sont déserts, la garde est sans défense.
Qui peut s'opposer à nos coups?
Rien. Sans tarder frappons-les tous.

MANLIUS, *qui est parvenu à l'arcade, s'oppose à son passage.*

Pour s'opposer à toi, traître! il ne faut qu'un homme.
Réveillez-vous, guerriers! ou c'en est fait de Rome.

(Les Romains s'éveillent, le combat s'engage, et ils précipitent les Gaulois du haut du Capitole.)

SCÈNE III.

MANLIUS, CHOEUR DE ROMAINS.

CHŒUR.

Gloire au généreux Manlius!
Qui, par son courage héroïque,
Vient de sauver la république,
Des soldats de Brennus.
Gloire au généreux Manlius!

MANLIUS.

Que ces transports sont doux à mon ame attendrie!
Si des Gaulois j'ai troublé les desseins;
Si j'ai pu sauver les Romains
De la fureur de cette horde impie,
Puissé-je en ce moment, ô ma triste patrie!
En te sacrifiant ma vie,
Pour jamais assurer tes destins!

(Le Capitole, en cet instant, paraît être éclairé par l'incendie de Rome; et même, à travers différentes arcades, on peut voir quelques temples très-éloignés, dévorés par les flammes.)

Ciel! quelle lueur effrayante
Vient colorer ces sombres lieux!
N'entends-je pas des cris affreux?
Grands dieux! la flamme dévorante
Consume nos paisibles toits;
Et, dans cette alarme publique,
Je ne vois plus la république,
Que dans ce temple de nos lois.

(Silence de consternation.)

Ah! combien de malheurs!... Peut-être...
Mais, Romains, sachons les connaître.
(A un soldat.)
Monte sur cette tour; du haut de ses créneaux,
Tu découvriras Rome entière :
De nos maisons en feu, la terrible lumière
Bientôt t'apprendra tous nos maux.
(Le soldat monte sur le haut du Capitole, d'où il semble contempler la ville.)
Eh bien! soldat, dis-nous ce qui frappe ta vue?

LE SOLDAT.

D'horreur et de pitié que mon ame est émue!
Rome n'existe plus! Je ne vois qu'un amas
De cendre et de débris où règne le trépas!
Les autels abattus de nos dieux domestiques
Partout, de nos palais encombrent les degrés;
Des cadavres fumants les membres déchirés
Sont entassés sous nos sacrés portiques.

MANLIUS.

Mais nos enfants, au moins, de ces murs éloignés..

LE SOLDAT.

Hélas! n'espérez rien pour ces infortunés!
Les Gaulois, par l'amour et la haine entraînés,
Sont répandus dans nos campagnes;
Ils ont fait prisonniers nos fils et nos compagnes;
Et déja vers ces murs les traînent enchaînés.

MANLIUS.

O ciel! qu'opposent à ces crimes
De la guerre et du sort d'innocentes victimes?

LE SOLDAT.

Hélas! chacun de nos enfants,

Tremblant qu'on ne l'immole,
Tend vers nous des bras suppliants;
Ils semblent implorer les murs du Capitole.

MANLIUS.

Grands dieux! quels tableaux déchirants!

LE SOLDAT.

Amis! écoutez tous leurs douloureux accents.

CHOEUR DE FEMMES ET D'ENFANTS.

(Les voix semblent venir du bas du Capitole.

Dieux! désarmez votre colère;
Voulez-vous donc nous frapper tous?

LES GAULOIS.

Les dieux ne pourront vous soustraire;
Vous allez périr sous nos coups.

CHAQUE ENFANT.

Je ne verrai donc plus mon père?

CHAQUE FEMME.

Je ne verrai plus mon époux.

ENSEMBLE.

LA FEMME.

Je ne regrette point la vie;
Sauvez mon époux des tyrans,
Et que sa femme et ses enfants
Donnent leur sang pour la patrie.

L'ENFANT.

Je ne regrette point la vie;
Sauvez mon père des tyrans,
Et que le sang de ses enfants
Puisse être utile à la patrie.

UN ROMAIN.

Ciel! que viens-je d'entendre!

Barbares étrangers! quelle est votre fureur!
Vos cœurs craignent-ils de se rendre
Aux cris du désespoir, aux larmes du malheur?
Que la pitié pénètre dans vos ames!
Respectez le sang de nos fils,
Et de tous nos palais en flammes
N'en rougissez pas les débris.

ENSEMBLE.

LES GAULOIS.

Les dieux ne pourront vous soustraire;
Vous allez périr sous nos coups.

CHAQUE ENFANT.

Je ne verrai donc plus mon père!

CHAQUE FEMME.

Je ne verrai plus mon époux!

UN ROMAIN.

O ciel! délivre ces victimes!

UN SÉNATEUR.

Amis, n'accusons point le sort.
Des brigands punissons les crimes,
Dussions-nous y trouver l'esclavage ou la mort!

MANLIUS.

Qu'entends-je? l'esclavage!
D'un Romain est-ce là le langage?
Ainsi que vous, amis, au pouvoir des brigands
N'ai-je donc pas ma femme et mes enfants?
Pour les sauver j'irais sacrifier ma vie?...
Non, amis, je me dois d'abord à ma patrie.
Notre sort est cruel; mais ne peut-il changer?
Ne peut-il nous venir un secours étranger?
C'est par ce seul endroit qu'on sort du Capitole,

Eh bien! Romains, à moins qu'on ne m'immole,
Aucun de vous ne sortira:
Je suis consul; voyons qui de vous osera
Trahir ma volonté suprême.

UN ROMAIN.

Tout pouvoir a cessé dans ce péril extrême.
Romains, courons en ce moment...

MANLIUS, se jetant au travers de la porte.

Foulez donc à vos pieds Manlius expirant!

SCENE IV.

CAMILLE, MANLIUS, CHOEUR DE ROMAINS.

(Camille paraît dans un endroit elevé du Capitole, et est témoin de l'action de Manlius.)

CAMILLE.

Manlius! ô grand homme!
Ta vertu vient de sauver Rome.

MANLIUS, cherchant l'endroit d'où part la voix.

Quelle est donc cette voix?
Sont-ce des étrangers qu'en ces lieux j'aperçois?
Quel dieu les a conduits dans cet auguste asyle!

CAMILLE, paraissant au milieu d'eux.

Romains, reconnaissez Camille.

TOUS.

Camille! ô ciel!

MANLIUS, courant à lui.

O fortuné destin!
Au Capitole enfin je retrouve un Romain

UN SÉNATEUR.

Il vient jouir de notre ignominie.

CAMILLE.

Je viens offrir mon sang à ma patrie!

UN SÉNATEUR.

Songe plutôt à t'en venger.

CAMILLE.

Jamais aux lois je ne serai rebelle :
Je vois ma patrie en danger,
C'est en venant le partager
Que je prétends me venger d'elle.

MANLIUS.

Ami, serait-ce aux dieux
Que l'on doit la faveur de te voir dans ces lieux?

CAMILLE.

Pontius lui seul a su guider mon zèle :
Du temple de Cérès les souterrains obscurs
Ont conduit nos pas dans ces murs.
Je vous apprends aussi que, sur ma renommée,
Tous les débris de notre armée
Du combat dans Ardée attendent le signal.
Et leur zèle trop prompt m'a nommé général.

MANLIUS.

Pouvaient-ils mieux choisir? De cet honneur insigne
Par sa valeur Camille est digne.

CAMILLE.

Vous m'avez exilé; mon respect pour vos lois
M'a fait au même instant me soustraire à leur choix

UN SÉNATEUR.

Par ce respect Camille nous honore;
Mais Rome, ô ciel! existe-t-elle encore?

CAMILLLE.

Elle existe à mes yeux, même en ce triste état;
Je vois Rome partout où je vois le sénat.

MANLIUS.

O grandeur héroïque,
Noble soutien de notre république,
Redeviens citoyen, jouis de tous tes droits,
Le sénat te les rend aujourd'hui par ma voix.

CAMILLE, *montant à la tribune.*

Généreux Manlius! je cours à la tribune
Reprendre mon droit souverain.
Je change de langage en changeant de fortune;
Je vais vous parler en Romain.
Où donc est le sénat, et son grand caractère?...
Suis-je donc encor dans ces lieux
Où jadis nos braves aïeux
Dictaient des lois aux tyrans de la terre?
Sortez, timides sénateurs!
Pour sauver vos enfants prodiguez votre vie:
Est-ce quand on cède aux malheurs
Que l'on peut sauver la patrie!
Vous ne connaissez pas encor quels sont vos maux!
Sénat, je vais éprouver ton courage:
Voyons si tu pourras en supporter l'image!
Rome n'existe plus! Nos antiques héros
Sur leurs portes assis ont trouvé leurs tombeaux;
Et leur pourpre avilie, en la fange traînée,
Sur des débris sanglants demeure abandonnée.
Nos fils, à qui les dieux ont promis l'univers,
De ces brigands vainqueurs portent déja les fers!...

MANLIUS.

Vous l'entendez, Romains!

UN SÉNATEUR.

Dieux! contre un tel orage
Qu'opposerons-nous?

CAMILLE.

Le courage!
La voix de nos aïeux et leurs mâles vertus
Ne parlent-elles point à vos cœurs éperdus?
Songez à ce que peut le bras d'un homme libre!
Ne vit-on pas Horace sur le Tibre
Défendre seul un pont contre tous les tyrans?
Il combat, le pont fuit sous leurs pas chancelants.
Il les poursuit encor dans leur tombe entr'ouverte;
On frémit... Et tandis qu'on déplore sa perte,
Le guerrier reparaît au milieu des héros,
Vainqueur des ennemis, des débris et des flots.
Mucius Scévola, qu'un beau transport anime,
Veut punir un tyran... Il manque sa victime;
Et son bras vertueux, par le feu dévoré,
Fait pâlir Porsenna, de sa garde entouré.

UN SÉNATEUR.

Arrête-toi, Camille; arrête, au nom de Rome!
Ah! n'accable pas les Romains!
Bientôt les dieux vont changer nos destins,
Puisqu'ils nous rendent un grand homme.

SCÈNE V.

CAMILLE, MANLIUS, SÉNATEURS ROMAINS, PONTIUS, UN ROMAIN, CHŒUR.

UN ROMAIN.

Du haut de ce roc sourcilleux,
Que Tarpeïa, jadis, a rendu trop fameux,
J'ai vu le fier Gaulois, que l'imprudence guide,
Couché sur de sanglants débris,
S'enivrer à longs traits de la liqueur perfide
Dont Bacchus enrichit ce fertile pays.
Ne pourrions-nous, dans l'ombre et le silence,
Fondre sur lui par un commun effort?
Partons, et qu'au cri de vengeance!
Il passe en un instant de l'ivresse à la mort.

CHOEUR DE ROMAINS.

Guide nos pas, Camille, aux champs de la victoire.
Nous marcherons sous tes drapeaux;
Combattre sous un tel héros,
N'est-ce pas voler à la gloire.

CAMILLE.

J'aime à voir en vos yeux éclater cette ardeur:
Des vrais républicains je connais la vaillance!
Mais je dois à votre valeur
Joindre, pour vous sauver, le calme et la prudence
Quand nos belliqueux instruments
Dans les airs se feront entendre;

Quand nos terribles combattants
Dans les champs viendront se répandre,
Alors les ennemis épars,
Frappés d'une terreur soudaine,
Réuniront leurs étendarts
Pour combattre l'aigle romaine;
Vous, de ces sommets rocailleux
Qui défendent le Capitole,
Comme un torrent fondez sur eux,
Et que chacun de vous immole
De la Gaule les fiers enfants,
Qui, dans leur course vagabonde,
Ne voudraient conquérir le monde
Que pour en être les tyrans.

PONTIUS.

Ami, quittons ces lieux, l'aurore va paraître:
De rejoindre le camp tu ne serais plus maître...

CAMILLE.

Prêts à nous séparer, descendants de Rémus,
Nous ne pouvons aux dieux offrir un sacrifice;
Mais jurons tous ici, par Jupiter propice,
Par les noms révérés d'Horace et de Brutus,
De ne jamais traiter avec la tyrannie,
Et de mourir pour la patrie.

SERMENT EN CHŒUR.

Que les morts sortent des tombeaux!
Que Jupiter lance sa foudre!
Que ce temple de nos héros
Tout à coup soit réduit en poudre!
Que tous ces rochers entr'ouverts

Du Tibre reçoivent les ondes!
Que les dieux, maîtres des enfers,
Ouvrent leurs cavernes profondes,
Si les Romains portent des fers!

(Camille et Pontius sortent. Les Romains se dispersent dans le Capitole.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de Rome incendiée; on ne voit que des débris de temples et de palais. Le Capitole est dans le fond. Les Gaulois, dispersés par groupes sur les débris, s'amusent à boire. Les Romains les regardent du haut du Capitole.

SCÈNE I.

CHŒUR DE GAULOIS.

PREMIER GAULOIS.

Si de nos champs le sol stérile
Nous a fait quitter nos forêts,
Le ciel approuva nos projets,
Puisqu'il nous offre un lieu fertile,
Où naît ce fruit délicieux
Dont le jus nous enflamme,
Réjouit l'ame,
Et trouble l'esprit et les yeux.

LES GAULOIS répètent en chœur.

Chantons le fruit délicieux, etc.

SECOND GAULOIS.

Guidé par l'amour de la guerre,
J'ai supporté bien des travaux;

Mais j'en chercherai de nouveaux,
S'il existe encor sur la terre
Quelque autre fruit délicieux
Dont le jus nous enflamme,
Réjouit l'ame,
Et trouble l'esprit et les yeux.

TROISIÈME GAULOIS.

D'Elmonde, aux beaux sourcils d'ébène,
Long-temps j'ai pleuré la rigueur;
Ici le calme est dans mon cœur,
Et je n'éprouve plus de peine,
Près de ces fruits délicieux, etc.

QUATRIÈME GAULOIS.

De retour en notre patrie,
Amis, verdissons nos coteaux
De tous les bienfaisants rameaux
Qui donnent la liqueur chérie:
Portons-y les fruits précieux, etc.

CINQUIÈME GAULOIS.

Un jour, pour prix de notre gloire,
Des fiers Gaulois les descendants
Diront, en cueillant nos présents:
Nous ne devons qu'à leur victoire
L'arbre et les fruits délicieux
Dont le jus nous enflamme,
Réjouit l'ame,
Et trouble l'esprit et les yeux.

SCÈNE II.

BRENNUS, CHŒUR DE GAULOIS.

BRENNUS.

Brennus appelle en vain ses guerriers invincibles,
De la sauvage Gaule impétueux enfants;
Conquérants d'Allia, triomphateurs terribles,
Qui, des rives du Rhône échappés en torrents,
Ont porté la terreur dans d'immenses contrées;
Qui, passant avec moi les Alpes ignorées,
Et les sommets glacés du superbe Apennin,
Devaient faire aujourd'hui tomber le nom romain:
Je ne vois plus qu'une troupe avilie,
Qui, cherchant de Bacchus la flatteuse liqueur,
Sur des pampres sanglants demeure anéantie,
Et perd en un seul jour sa gloire et sa valeur.

CHŒUR DE GAULOIS.

En vain cette liqueur perfide
Voudrait désarmer notre bras;
Si Brennus au combat nous guide,
Nous saurons braver le trépas.

BRENNUS.

Quittons plutôt ce lieu fertile,
Je sais que de nombreux soldats,
Rassemblés dans Ardée, et conduits par Camille,
Nous appellent à des combats;
Eh bien! Gaulois, ne les attendons pas,
J'ai fait offrir la paix aux murs du Capitole,

Si le Romain consent à me livrer son or,
Vainqueurs nous partirons, munis de leur trésor,
Et marcherons vers l'autre pôle.

Amis! retournons aux forêts,
Où nous avons tous pris la vie;
Pour nous il n'est plus de succès,
Sous le beau ciel de l'Italie.
Cette liqueur enchanteresse,
Perdrait bientôt tous nos héros;
Et sur le lit de la mollesse
Leur ferait trouver leurs tombeaux.

SCÈNE III.

BRENNUS, CHOEUR DE GAULOIS.

UN GAULOIS.

Les sénateurs romains demandent audience.

BRENNUS.

Amenez-les en ma présence.

SCÈNE IV.

BRENNUS, CHOEUR DE ROMAINS, MANLIUS
ET PLUSIEURS SÉNATEURS ROMAINS.

MANLIUS.

Sur la foi des serments, Brennus!
Tu vois les députés de Rome.

BRENNUS.

Je vois des sénateurs vaincus.

Tremblants à l'aspect d'un seul homme.

MANLIUS.

Qui fera trembler des Romains?

BRENNUS.

Brennus, et ses destins.

MANLIUS.

Gaulois! ta fierté nous outrage.

BRENNUS.

J'agis en conquérant sauvage,
Qui vous offre la paix d'un bras victorieux.

MANLIUS.

N'avons-nous pas encore et ces murs et les dieux.

BRENNUS.

Près d'Allia, vos dieux se sont montrés rebelles.

MANLIUS.

Dans l'enceinte de Rome, ils nous seront fidèles.
Camille dans Ardée assemble des soldats...
Mais ne parlons plus de combats,
Tu nous offres la paix et tu nous l'as promise.
Si nous remettons dans tes mains
Les vases précieux et tout l'or des Romains.

BRENNUS.

C'est ainsi que je traite avec Rome conquise.

MANLIUS.

Eh bien! nous t'apportons cet or.

BRENNUS.

Je le reçois : qu'on pèse ce trésor.

(On apporte des balances et les Gaulois pesent l'or.)

MANLIUS.

Heureux, si ce métal qui te fait tant d'envie,

D'un de nos citoyens peut acheter la vie!...
Voilà tes désirs satisfaits.

BRENNUS.

Ce n'est pas à ce prix que je donne la paix.

MANLIUS.

Quoi! notre espérance est trompée!

BRENNUS, mettant son épée dans la balance.

Que l'on ajoute encor le poids de mon épée

MANLIUS.

Quoi! ce fer outrageant, Brennus?

BRENNUS.

Ce fer dit, *Malheur aux vaincus.*

MANLIUS.

Quels que soient nos destins, quelle que soit ta rage,
C'est ainsi qu'un romain répond à ton outrage.

(Il renverse les balances.)

BRENNUS.

Traître!

MANLIUS.

Romains! retournons dans nos murs,
De nos bras nous sommes plus sûrs.

(A Brennus.)

Ah! notre vertu nous égare
En te cherchant un cœur que tu n'as pas;
Ce n'est qu'avec du fer et des soldats
Que l'on traite avec un barbare.

(Ils vont pour sortir.)

BRENNUS.

De ces audacieux qu'on arrête les pas!

SCÈNE V.

UN SOLDAT GAULOIS, BRENNUS, CHOEUR DE ROMAINS, MANLIUS ET PLUSIEURS SÉNATEURS ROMAINS.

LE GAULOIS.

Brennus, tout fuit à l'aspect de Camille,
Il approche, et déja sa valeur,
Au cœur de nos guerriers a porté la terreur.
Les soldats effrayés sont rentrés dans la ville,
Son bras victorieux de fers avilissants,
A déja délivré les femmes, les enfants;
Viens arrêter l'effet de l'alarme publique.

MANLIUS, criant.

Les Romains sont vainqueurs! vive la république!

BRENNUS.

En vain tu prétendrais te soustraire au trépas,...
(A l'officier gaulois.)
Cours à l'instant rassembler mes soldats.
Je sais ce que je dois opposer à l'orage.
(L'officier sort.)
Romains! si vous voulez échapper à ma rage,
Il faut du Capitole et de ses noirs sommets,
A mes soldats, à moi, faciliter l'accès;
Oui! si vous ne criez aux chefs de vos cohortes,
De me livrer la place et d'en ouvrir les portes,
A leurs yeux à l'instant, je vous fais tous périr.

MANLIUS, s'avançant aux pieds du Capitole, crie aux Romains.

Romains! défendez-vous jusqu'au dernier soupir!

BRENNUS.

Tant d'audace à la fin, lasse ma patience!
Traître, vois ces débris sanglants,
Ces lambeaux déchirés, couverts de cheveux blancs;
Sais-tu, que ce sont là les fruits de ma vengeance?

MANLIUS.

Oui! barbare, je vois tes crimes réunis;
Je vois des vêtements, des robes consulaires,
Par la fange flétris,
Je vois le sang de nos augustes pères,
Baigner les pieds de leurs malheureux fils...
Mais ta cruauté sera vaine,
Ce triste aspect ne fait que redoubler ma haine;
Oui, ces lambeaux, ce sang que tu te plais à voir,
En m'inspirant l'horreur, m'apprennent mon devoir

BRENNUS.

Que prétends-tu, romain?

MANLIUS.

Imiter leur exemple,
Et mériter un jour de partager leur temple.

BRENNUS, levant son épée.

Eh bien! apprends quel fut leur sort!

MANLIUS, s'asseyant froidement.

Frappe! Brennus: comme eux, j'attends ici la mort.

(Les autres sénateurs imitent Manlius.)

Amis! chacun de nous est digne de son père.

BRENNUS.

Tant de vertu redouble ma colère,
Mais! qu'entends-je?... et quel bruit effrayant!
Quoi! (Les Gaulois traversent le théâtre et paraissent fuir.)

UN GAULOIS.

Brennus! c'en est fait... Camille est triomphant!

BRENNUS.

Camille! ô ciel!... qu'on les immole!...

SCÈNE VI.

BRENNUS, MANLIUS, CAMILLE, SÉNATEURS ET SOLDATS ROMAINS, GAULOIS.

(A l'instant où il va pour frapper Manlius, Camille paraît à la tête des Romains et poignarde Brennus.)

CAMILLE.

Tyran! tombe toi-même aux pieds du Capitole.
Et vous! Romains, suivez-moi tous,
Aux Gaulois effrayés portons les derniers coups;
Oui! puisque Jupiter en ma faveur s'explique,
Du reste des brigands, purgeons la république.

(Il sort avec les soldats et les sénateurs.)

SCÈNE VII.

LES ENFANTS ET LES FEMMES.

(Pendant le chœur, les Romains sortent du Capitole, et se réunissent à Camille. On entend le bruit d'un combat.)

CHOEUR.

Daigne écouter nos accents!
O toi qui préside aux batailles!
Écrase ces lâches brigands,
Qui viennent ravager nos champs!
Que des Gaulois les corps sanglants,

Ensevelis sous nos murailles,
Portent l'effroi dans le cœur des tyrans!

UNE FEMME.

Entendez-vous, mes sœurs, des marches triomphantes
Les échos répéter les sons majestueux...

UNE AUTRE FEMME.

De nos guerriers, je vois les enseignes flottantes;
Ah! peut-être le ciel vient de combler nos vœux!

(On entend des marches triomphales.)

SCÈNE VIII.

CAMILLE, LES ENFANTS ET LES FEMMES, CHŒUR DE ROMAINS.

CHŒUR.

Réjouis-toi, cité superbe,
Tu n'as pas perdu tes enfants;
On ne cherchera point sous l'herbe,
Tes temples et tes monuments;
Camille a forcé la victoire,
A se ranger sous tes drapeaux;
Et dans ton sein, avec la gloire,
Ramène tes jeunes héros.

CAMILLE.

Que la paix règne aux bords du Tibre!
Les Gaulois sont vaincus; Citoyens! Rome est libre!
Qu'elle devienne une seconde fois
Le temple des vertus et la terreur des rois.
Je vous quitte, Romains! et j'abdique moi-même
De chef des légions la puissance suprême.

Le champ de mes ayeux, cultivé par ma main,
Va recevoir encore un général romain.
J'abhorre ainsi que vous le souverain empire,
Et servir ma patrie est la gloire où j'aspire.

CHOEUR FINAL.

Paré des antiques vertus,
Peuple! lève ta tête altière,
Tu reprends ta grandeur première,
Comme au beau-temps d'Horatius.
Rome va renaître plus belle,
Ses enfants ont brisé leurs fers;
Bientôt de sa splendeur nouvelle,
Elle étonnera l'univers.

FIN DU CAPITOLE SAUVÉ.

LA MANIE
D'ÊTRE QUELQUE CHOSE,
OU
LE VOYAGE A PARIS,
COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

NOTICE

SUR

LA MANIE D'ÊTRE QUELQUE CHOSE.

La *Manie d'être quelque Chose* eut d'abord pour titre *le Voyage à Paris*. C'était une imitation d'une pièce anglaise très-connue sous le nom de *Voyage à Londres*. On se doute bien qu'un auteur français, qui veut imiter une pièce d'un théâtre étranger, est obligé de la refondre en totalité. Notre théâtre ne saurait admettre les invraisemblances, les fréquents changements du lieu de la scène, etc.; toutes choses que le public anglais est convenu de trouver on ne peut mieux. Les comédies anglaises ont presque toujours deux ou trois intrigues qui marchent chacune à leur tour; et si, vers la fin, elles se trouvent liées ensemble, ce qui ne se voit pas souvent, elles n'en sont que plus difficiles à débrouiller. Cependant, il faut en convenir, au milieu de cette multitude de personnages, d'évènements qui se succèdent avec rapidité, on rencontre des situations et des caractères qui sont

pleins de force et de vérité. Il y a une quinzaine d'années que, par l'établissement d'un théâtre où l'on ne jouait que des pièces traduites de l'anglais et de l'allemand, j'ai pu me convaincre que mes observations n'étaient pas dénuées de fondement. J'en connaissais le directeur, et, plutôt par des motifs de curiosité et d'étude, que par intérêt, puisque je ne retirais aucune rétribution de mon travail, je me suis amusé à arranger quelques ouvrages pour ce théâtre étranger. Le grand nombre de pièces qui m'ont passé par les mains, m'ont fait reconnaître l'impossibilité de tirer un grand parti des comédies anglaises. — La pièce de *Shéridam* est peut-être la seule qui ait offert un plan régulier à son imitateur, parce que Shéridam, se rapprochant tout-à-fait de nous, n'avait pas dédaigné la simplicité de nos drames; et si le premier acte, qui dans l'anglais donne le titre de la pièce (*l'École de la Médisance*), n'a pu être imité par *M. Chéron*, c'est qu'en effet il est impossible de faire paraître, sur un théâtre de Paris, des personnages qui ne tiennent point à l'action, et n'arrivent là que pour médire de toute la ville. Jamais une pareille hardiesse ne serait tolérée par un parterre français, qui veut revoir à la fin de la pièce les personnages qui ont contribué à l'action. En cela nous avons beaucoup plus de raison que les

Anglais, et la conduite de nos drames est très-supérieure à la leur; mais ce qu'ils ont de plus que nous, ce qui nous manque peut-être, c'est une hardiesse de conception, de caractère et d'expression, qui rendent leur comédie fort amusante, non peut-être pour l'homme de goût, mais pour le philosophe. Il faut bien qu'il y ait quelque mérite de ce genre, pour que les femmes anglaises, si chastes dans leurs paroles, et même si bégueules lorsqu'on prononce devant elles certains mots reçus dans la société de France, puissent supporter ce qui se dit au théâtre. Le public du plus petit spectacle de nos boulevards sifflerait impitoyablement les grossièretés qui abondent dans les comédies vantées et suivies par les plus belles dames de Londres. Mais ce qu'il applaudirait avec enthousiasme, ce sont de ces traits de justice et de noblesse qui tiennent à la dignité d'une nation dont on a reconnu les droits.

Il existe une pièce qui obtint dans son temps le plus grand succès, et que l'on jouait souvent sur la demande du feu roi : elle peut donner une idée du genre d'esprit que les Anglais aiment à trouver dans leur théâtre. Cette pièce a pour titre, autant que je peux me le rappeler, *John Bull.* On voit d'abord que le peuple y est personnifié : il est représenté sous la figure d'un chaudronnier honnête homme. Un gen-

tilhomme enlève sa fille : il vient demander justice au juge, qui se trouve être le père du ravisseur. Le juge hésite à la lui rendre, et John Bull (le peuple), après s'être fâché et avoir agité son bâton, s'assied dans le fauteuil du juge, en disant qu'il se rendra justice lui-même.

Ces scènes du juge et du chaudronnier doivent être au théâtre d'un effet admirable : chaque mot du *Peuple* est un trait de satire contre les grands qui outragent les lois, ou un trait de patriotisme qui apprend au public à user de ses droits. — Ah! si notre scène française pouvait prendre cette direction ; si on pouvait éclairer le peuple sur ses intérêts et ses devoirs, lui faire connaître et ses prérogatives, et aussi le respect qu'il doit aux lois, quel avantage il en résulterait pour le gouvernement et pour la nation entière !

A l'époque où je fis *le Voyage à Paris*, devenu depuis *la Manie d'être quelque Chose*, je n'avais point encore donné d'ouvrage : je le commençai quelque temps après avoir perdu ma place dans les bâtiments du roi. Un jeune peintre, mon compatriote et mon ami *, me voyant sans occupation,

* M. Perrin, retiré depuis long-temps en Basse-Bretagne, n'a pas cessé de se faire aimer et estimer par son caractère et ses talents. Il est auteur d'un ouvrage sur les mœurs et coutumes des habitants de la Basse-Bretagne.

me proposa de venir dessiner les députés de l'*assemblée constituante*. *Massard*, graveur célèbre, avait fait cette entreprise ; il avait réuni plusieurs jeunes gens de l'académie, qui, dans un demi-quart d'heure, faisaient un portrait de député. Je me rappelle ce temps avec quelque plaisir, car c'est peut-être le seul de ma vie où j'ai connu cette folle gaieté de la jeunesse; on le croira facilement quand on saura qu'au nombre de ces jeunes peintres étaient les *Gérard*, *Gros*, *Isabey*, etc. Ces artistes, devenus depuis si célèbres dans leur art, sentaient déja leur supériorité à venir; ils riaient eux-mêmes de la nécessité qui les forçait à des travaux au-dessous de leur génie.

L'arrangement que le directeur de cette entreprise avait adopté, pour la faire réussir, avait quelque chose de singulier qui donnait matière à mille plaisanteries. Il nous avait tous établis dans une salle des Capucins, voisine de la salle de l'assemblée. Un agent de l'entreprise allait chercher les députés, et, à force de supplications, les décidait à le suivre dans la chambre des dessinateurs. Du plus loin que nous voyions notre agent, qui avait un air très-fier, quand il pouvait nous en amener plusieurs, les plaisanteries commençaient. Nous avions donné à cet agent les noms les plus originaux. Nous nous étions même fait une langue qui nous permettait, en présence même des députés,

de suivre nos joyeuses conversations. Comme je ne m'étais fait dessinateur que par nécessité, et qu'un architecte ne se pique pas de bien faire un portrait, mes jeunes camarades, qui me témoignaient toute sorte de bienveillance, m'abandonnaient ces têtes heurtées et prononcées, dont il m'était facile de faire la caricature : encore me faisaient-ils le plaisir de retoucher mon portrait avant qu'on l'envoyât à l'*examen*. Car il fallait que le portrait fût reconnu par les membres de l'assemblée, pour qu'il fût payé par le directeur.

En rapportant ces événements, qui m'ont laissé des souvenirs agréables, et qui m'ont mis en relation avec les artistes les plus distingués, parmi lesquels je compte plusieurs amis, j'ai le désir de prouver aux jeunes gens que toutes les grandes réputations sont rarement acquises sans avoir connu la nécessité du travail et les épreuves de la vie. Ces artistes que j'ai cités, qui sont environnés maintenant de la considération et de l'estime publique, dont les noms sont devenus tellement européens, que leurs grandes productions ne peuvent être acquises que par les souverains, faisaient avec moi, à l'époque dont j'ai parlé, les portraits des députés de l'assemblée constituante *à six francs* par tête.

Lorsque j'avais passé tout le jour aux Capucins à faire mes mauvais portraits, le soir je rentrais

pour m'occuper de ma comédie anglaise. Après beaucoup de travail, je parvins à l'arranger pour notre scène, et je choisis parmi mes camarades ceux qui m'avaient paru avoir le plus de goût pour le théâtre, pour leur lire mon essai. Notre pourvoyeur ordinaire de députés nous ayant fourni pendant quelques jours beaucoup de têtes à dessiner, je me trouvai assez en fonds pour les régaler d'un petit dîner et de ma longue comédie. Ma lecture ne fit pas sur eux tout l'effet que j'en attendais. Les plaisanteries anglaises que j'avais voulu ajuster à nos mœurs françaises n'excitèrent point le rire, chez des jeunes gens qui n'en cherchaient que l'occasion; ils ne les trouvaient point naturelles, et ils avaient raison. Tout dans cette pièce était travaillé péniblement; et en résultat cette comédie, qui dans l'original est jolie, avait perdu tout son mérite. Ma pièce n'était en effet ni anglaise ni française : je vis, à leur froideur silencieuse, qu'elle ne leur plaisait pas; quelques-uns même furent assez francs pour m'engager à y renoncer. Mais, comme quelques années de plus et de petits succès m'avaient donné plus de confiance, je crus avoir trouvé une excellente idée en me servant de l'intrigue de mon *Voyage à Paris*, pour en faire *la Manie d'être quelque Chose*. Cette idée était assez raisonnable, en ce qu'au moins par ma nouvelle conception, je cherchais à fronder les

mœurs nouvelles, en montrant un sot qui abandonnait la campagne, son séjour ordinaire, pour solliciter des emplois dans le gouvernement. Sans doute cette idée était juste et j'avais raison de chercher à me moquer d'un ridicule très-commun, celui de sortir de son état lorsque l'on n'a pas les moyens nécessaires pour réussir dans un autre. Mais je manquais d'art en le présentant au public. Pour dauber des vices ou des ridicules qui sont en majorité dans la nation, il faut un art extrême. C'est cette même majorité qui vous juge; et si vous lui donnez une leçon, il faut prendre au moins de telles précautions qu'elle soit forcée de la recevoir. J'ai été plus adroit dans *la Manie des Grandeurs*, qui, du temps de Bonaparte, était encore la manie du jour. C'est bien là aussi un homme qui veut sortir de son état; mais j'ai eu soin de ne point blâmer l'ambition qui doit se trouver dans le cœur de tous les hommes; je n'ai condamné que les moyens que l'on emploie pour parvenir. En mettant en opposition à mon ambitieux un vrai philosophe qui parvient sans intrigue et par son seul mérite, ce qui ne se voit qu'au théâtre, j'étais certain d'échapper à un écueil dont j'avais reconnu le danger à la représentation de *la Manie d'être quelque Chose*. Cependant cette pièce (je parle de celle que je viens de nommer la dernière), ne tomba pas; mais je vis, et par les articles des jour-

naux, et par ce que des personnes qui s'intéressaient à moi, me dirent à ce sujet, que j'avais indisposé le public, plus par le sujet même de la pièce que par la manière dont je l'avais traité. J'en eus la preuve convainquante quand, à la sixième ou septième représentation, on me dit que le comité de salut public s'opposait à ce qu'on rejouât l'ouvrage, attendu que j'avilissais l'habit de général, par un travestissement qui s'est fait de tous les temps. Cette défense me donna de l'humeur; et comme je me promis bien de revenir sur un ridicule dont chaque phase de la révolution m'offrait de nouveaux exemples, je ne fis point imprimer *ma comédie*.

Il sera facile de voir à la lecture combien elle s'éloigne de *la Manie des Grandeurs*, mais on verra du moins qu'elle a pu en devenir le type. Il ne sera pas non plus difficile de reconnaître son origine anglaise, quoique le plan en soit tout-à-fait changé. Les plaisanteries ne sont pas toujours du meilleur goût, et l'intrigue beaucoup trop compliquée, se rapproche trop de celle de nos vieilles comédies. Si elle a quelque mérite, il ne peut être senti que par les hommes qui ont traversé la révolution, et qui ont été les témoins des nombreuses métamorphoses qui ont eu lieu parmi les sots et les ambitieux de toutes les classes de la société.

PERSONNAGES.

M. GÉRARD, de Saint-Gobin.
GERCOURT, cousin de M. Gérard.
FIRMIN, amant de Jeannette.
RAFIN, valet de Gercourt.
LA BRIGADE, brigadier attaché à Firmin.
L'HOTE de l'Hôtel de Picardie.

MADAME GÉRARD.
JEANNETTE, fille de M. et Madame Gérard.
MARIE, paysanne, servante de Madame Gérard.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, dans l'Hôtel de Picardie.

LA MANIE
D'ÊTRE QUELQUE CHOSE,
OU
LE VOYAGE A PARIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement meublé. A la première coulisse, de chaque côté du théâtre, il se trouve une porte qui s'ouvre en dedans.

SCÈNE I.

GERCOURT, L'HOTE DE L'HÔTEL DE PICARDIE.

L'HÔTE.

Ma maison joint à la beauté tous les avantages qu'on peut désirer.

GERCOURT.

Sans doute.

L'HÔTE.

Jamais personne n'est sorti mécontent de chez moi.

GERCOURT.

Je le crois.

L'HÔTE.

Le plus beau quartier de la ville; restaurateur dans la maison; grand café à deux pas; meubles élégants, jardin, salle de bain, de billard: oh! c'est avec raison qu'on renomme l'hôtel de Picardie.

GERCOURT.

Aussi l'hôtel de Picardie si renommé, va-t-il recevoir le plus renommé des Picards.

L'HÔTE.

Ah! ah! un compatriote.

GERCOURT.

Très-riche, et qui paie bien.

L'HÔTE.

Tant mieux, j'aime beaucoup mes compatriotes moi!

GERCOURT.

Quand ils ont beaucoup d'argent, n'est-il pas vrai? Mais dites-moi, mon cher hôte, puisque je viens demeurer avec le cousin Gérard, où me logerez-vous?

L'HÔTE, ouvrant une des portes qui sont sur les côtés.

De ce côté. Vous avez deux pièces et une sortie particulière. Vous êtes un jeune homme; j'ai songé que vous seriez bien aise d'aller et venir sans traverser l'intérieur de la maison.

GERCOURT.

C'est très-sagement vu.

L'HÔTE, allant à la porte qui est de l'autre côté du théâtre.

Il me reste un petit appartement semblable au vôtre; ma maison est pleine et si vous vouliez me le laisser, nous diminuerions....

GERCOURT.

Mais cela ne gênera-t-il pas la communication?...

L'HÔTE.

Oh! il a comme le vôtre son escalier de dégagement.

GERCOURT.

En ce cas si vous trouvez à le louer... oui, je vois qu'il nous deviendrait inutile. Mais ayez soin de faire condamner cette porte.

L'HÔTE.

Soyez tranquille. (*A part.*) C'est autant de gagné.

(Il sort.)

SCÈNE II.

RAFIN, GERCOURT.

RAFIN, chargé d'un porte-manteau.

Voilà, monsieur, tout votre mobilier : il est un peu mesquin pour ce grand appartement.

GERCOURT.

Tu trouves?

RAFIN, regardant l'appartement.

Peste! quelle élégance! quelle richesse! Vous avez donc fait fortune... subitement?

GERCOURT.

Cela t'étonne?

RAFIN.

Oh! non, tant de gens se sont enrichis du soir au lendemain; mais ils prenaient une autre route que

vous. Je sais vos affaires, je connais vos occupations, vos moyens; et le diable m'emporte si dans cent ans vous acquérez seulement un pouce de terrain. Apprentif diplomate, vous passez votre temps à étudier des langues étrangères, vous connaissez le fort et le faible des puissances voisines, enfin vous êtes un homme d'état dans toute la force du terme; mais vous n'êtes pas un homme riche, et, si je n'avais l'espoir de vous suivre dans quelque ambassade, dès aujourd'hui je donnerais congé à votre excellence. Je n'aime pas les honneurs et surtout les dîners en perspective. Hélas! je crains qu'un jour tandis que nous serons tout occupés de nos dispositions pour faire une entrée brillante dans quelque capitale du monde, nos créanciers ne nous fassent modestement entrer dans une des prisons de Paris.

GERCOURT.

Rassure-toi, je viens demeurer avec un de mes cousins...

RAFIN.

O cousin généreux!.... d'où nous arrive cette bonne aubaine?

GERCOURT.

De la Picardie.

RAFIN.

Quel est notre bienfaiteur?

GERCOURT.

Un imbécille.

RAFIN.

Que vient-il faire à Paris?

GERCOURT.

S'y ruiner.

RAFIN.

Nous l'aiderons. On se doit tout entier à sa famille.

GERCOURT.

Enfin, apprends que mon cher cousin Gérard, jadis possesseur d'une médiocre fortune et d'un esprit au dessous du médiocre, se trouve avoir acquis, tout à la fois, je ne sais comment, un grand fonds d'argent, de terres, de meubles, d'impertinences, de ridicules et de folie.

RAFIN.

Il n'est pas le seul de son espèce.

GERCOURT.

Pour comble de sottises, je ne sais quel diable de génie malfaisant lui a fourré dans la tête qu'il était un homme important pour l'état, que son obscurité devenait un crime de lèse-nation; aussitôt voilà mon rustre qui intrigue pour être quelque chose dans son village, et, furieux de n'avoir pas réussi, il vient à Paris solliciter un emploi digne de ses talents et de son ambition.

RAFIN.

Et connaissez-vous le cousin?

GERCOURT.

Que trop, par l'ennui qu'il me fit éprouver à mon dernier voyage; tu aurais ri de la confiance de notre nouveau riche, de son absurde ignorance sur les faits les plus simples. Je vis sa folie et je tentai de le ramener à la raison. Je lui représentai vainement qu'on servait également son pays, quelque état que l'on exer-

çât, que ses talents à lui étant de vendre des bœufs et de nourrir des dindons, je lui conseillais, puisqu'il s'en acquittait à la satisfaction d'un public connaisseur, de s'en tenir là.

RAFIN.

Il paraît que notre homme a fait grand cas de vos avis?

GERCOURT.

Oh! c'est sa femme qui, désirant voir Paris, lui aura remis l'ambition en tête; elle est aussi folle qu'il est extravagant : elle joint aux manières revêches la prétention d'être une femme à la mode; elle veut parler de tout et ne connaît rien, et, au milieu d'une aimable conversation, elle laisse échapper une grosse sottise qui la renvoie à ses oisons.

RAFIN.

Charmants portraits; c'est dommage qu'il n'y ait pas quelque demoiselle, elle finirait le tableau.

GERCOURT.

Nous avons mademoiselle Jeannette, seule héritière des biens et sans doute de l'esprit de la famille.

RAFIN.

Vous la connaissez donc?

GERCOURT.

Non, je ne l'ai pas vue. Lors de mon séjour chez son père, elle était chez une vieille tante. Mais elle doit ressembler aux Gérard; je m'imagine voir une grande demoiselle droite comme un peuplier, le teint brun et hâlé, les mouvements gauches, la taille longue et gênée, les pieds en dedans et les coudes serrés :

voilà, je le parie, l'effigie vivante de la riche héritière qu'on amène à Paris, et que le cousin Gérard destine à quelque puissance du jour.

RAFIN.

Peste soit du sot ambitieux! moi, j'avais déja fait un mariage.

GERCOURT.

Lequel?

RAFIN.

Je vous faisais épouser la demoiselle au long cou.

GERCOURT.

Le joli cadeau!

RAFIN.

Il s'agit bien de beauté. Si la demoiselle est un peu gauche, un peu bazanée, eh bien! nous la formerons, nous lui éclaircirons le teint. Ce n'est pas la première Jeannette arrivée de la campagne qui se trouvera figurer à Paris dans un cercle brillant.

GERCOURT.

Son père ne voudrait pas la donner à celui qui n'a ni place ni fortune.

RAFIN, *réfléchissant.*

Ni place, ni fortune.... il me vient une idée. Vous sentez-vous capable de grandes choses?

GERCOURT.

Sans doute. Quel est ton projet?

RAFIN.

Écoutez. Monsieur Gérard, de votre propre aveu, est un imbécille; madame sa femme est une folle : vous passez, vous, les nuits à lire, et vous dites que vous avez

beaucoup de mérite. Mais le cousin Gérard est très-riche et le cousin Gercourt est très-pauvre : ne pourrait-on pas, en employant un innocent stratagême, obliger la sottise à nourrir l'esprit? Voici donc mon projet. Monsieur Gérard a de l'ambition ; présentez-lui un homme qui puisse flatter son orgueil, qui paraisse avoir assez de crédit pour vous faire obtenir une place importante, et qui détermine enfin notre campagnard à vous donner sa fille.

GERCOURT.

C'est fort bien ; mais je ne connais personne qui voulût jouer un pareil rôle.

RAFIN.

Pardonnez-moi, monsieur, vous connaissez un homme de tête, très-disposé à vous obliger.

GERCOURT.

Et quel est-il?

RAFIN.

Moi.

GERCOURT.

Toi?

RAFIN.

Sans doute, donnez-moi un habit riche, et je deviens dans un instant un homme comme il faut.

GERCOURT.

Es-tu fou? me crois-tu donc capable d'abuser ainsi mes parents...

RAFIN.

Me croyez-vous capable de vouloir compromettre votre probité? mais c'est rendre service à votre famille.

Votre cousin est un fou qui se ruinera et qui donnera sa fille au premier aigrefin qui aura deviné sa manie.

GERCOURT.

C'est ce qui pourrait bien arriver.

RAFIN.

Ne vaut-il pas mieux que vous profitiez de l'aubaine, et que vous épousiez mademoiselle Jeannette avec toutes ses perfections? au moins le bien ne sortira pas de la famille.

GERCOURT.

Il n'importe... je répugne à tromper.

RAFIN, *d'un ton pathétique.*

Monsieur! connaissez-vous l'état déplorable de nos affaires. Voulez-vous savoir le détail de nos dettes, de nos billets souscrits, de nos lettres de change protestées. Voulez-vous toujours entendre les aboiements de nos créanciers, les plaintes du tailleur, les gémissements du bottier, les jurements du chapelier. Contemplez votre garde-robe, voyez le triste état de mon pourpoint, voyez enfin vos bijoux... que vous ne voyez plus : tout cela ne vous fend-il pas le cœur? Par une misérable délicatesse qui n'est plus de mode aujourd'hui, voulez-vous vous refuser à l'innocent stratagême qui doit vous conduire à la fortune, et sauver de la misère, de la faim, du désespoir et de la mort, et vous et... votre serviteur.

GERCOURT.

Tu m'as attendri! je cède à ton éloquence; je m'abandonne à toi.

RAFIN, *d'un grand sérieux.*

En ce cas-là, monsieur, donnez-moi l'argent nécessaire pour me procurer à la fripperie une certaine tournure.

GERCOURT.

Mais le premier habit venu...

RAFIN.

Non, monsieur, ne plaisantons pas; vous ne connaissez donc pas la puissance d'un bel habit... sur-tout sur l'esprit des sots.

GERCOURT.

Tu as raison; mais je possède à peine une vingtaine de louis et j'ai de la peine à m'en dessaisir.

RAFIN.

Il faut semer pour recueillir.

GERCOURT, *lui donnant son argent.*

Semons donc; mais quand la récolte viendra-t-elle?

RAFIN.

Avant huit jours. Fiez-vous à mes soins.

GERCOURT.

Pourras-tu prendre cet air de dignité qui convient à l'homme distingué...

RAFIN.

Tous les rôles me sont propres. D'ailleurs n'ai-je pas suivi un ambassadeur à la cour d'Espagne. De tous les personnages l'homme d'état est le plus facile à représenter: l'air froid, la démarche empesée, le ton grave et sententieux; réfléchir dix minutes avant de dire bonjour dans la crainte de compromettre des intérêts majeurs, laisser deviner de grands secrets et n'en jamais dire aucun, enfin il faut paraître avoir dans la tête

tous les cabinets de l'Europe... Mais on vient, le temps presse, j'ai mes instructions, je pars et je vais, en qualité d'ambassadeur, vous faire épouser la charmante Jeannette.

GERCOURT.

C'est notre hôte! entre dans mon appartement et sors par la porte qui donne sur la rue.

SCÈNE III.

GERCOURT, MARIE.

GERCOURT.

Eh! c'est toi, ma chère Marie!

MARIE.

Eh! mon Dieu, oui, me v'là ben fatiguée et ben ennuyée déja de votre ville de Paris. Queu tintamarre! queu cohue!

GERCOURT.

Ton maître est-il arrivé?

MARIE.

Non, mais ça ne tardera pas. Il se sont arrêtés à St-Denis, et moi j'ons pris les devants; j'ons monté sur notre pauvre furet qu'est ben la meilleur bête, et je sommes venue jusqu'ici tout d'une haleine. Mais queu ville donc que ce Paris, il m'a fallu trotter pu d'une heure avant d'attraper c'te maison: y a-t-il du bon sens de faire des villes comme cela avec des rues qui n'en finissont jamais.

GERCOURT.

Le cher cousin et sa femme se portent bien?

MARIE.

Dieu merci! ce n'est pas la santé qui nous manque, je sommes tretous partis en belle humeur, sur-tout madame, parce que, voyez-vous, les espèces abondent maintenant. Cependant j'avons éprouvé dans la route queuques petits accidents qui ont failli nous rompre le cou.

GERCOURT.

Et comment voyage donc monsieur Gérard?

MARIE.

Dans un vieux carosse doré qu'ils ont acheté dans une vente au château. Vous savez bien, que la bourgeoise aime à briller; aussi elle a fait ajouter nos trois chevaux de charrette à nos deux vieilles juments pour montrer aux voisins que je partions pour Paris avec un bel attelage. C'est Jean le garçon de ferme qui nous sert de postillon.

GERCOURT.

Ah! ah! voilà un beau début.

MARIE.

Je serions arrivés pu tôt; mais je sommes si chargés que les deux roues de devant se sont cassées à la fois, et ça n'a pas laissé que de nous retarder un petit brin.

GERCOURT.

Vous avez donc une furieuse quantité de bagages?

MARIE.

Oh! je vous en réponds. Les seuls brimborions de madame et les papiers de monsieur remplissent deux malles. Et puis j'étions quatre dans la voiture sans compter notre gros Dragon, un jambon que j'avions fait cuire et queuques bouteilles de notre meilleur vin.

GERCOURT.

Quel est ce gros dragon dont vous parlez?

MARIE.

Comment, monsieur Gercourt, vous ne connaissez pas Dragon? Eh! pardine c'est le chien de monsieur.

GERCOURT.

Ah!... et tout cela était emballé dans la voiture?

MARIE.

Oui, monsieur.

GERCOURT.

La jolie société!

MARIE.

Je ne sais pas comment je ne sommes pas restés en chemin; car depuis que j'avons tourné le dos à la ferme je n'avons éprouvé que des malheurs. Je crois que quelque lutin nous poursuivait sur la route, on entendait crac d'un côté, pan de l'autre. Jarni! criait notre cocher je sommes ensorcelés! Patapan! et nous v'là dans une ornière. Monsieur jurait, les femmes criaient et le chien aboyait, ça faisait un sabbat... Ah! j'avais prévu cela, moi : madame a voulu absolument partir quoique ça fût le jour des Innocents.

GERCOURT.

Allons te voilà arrivée et hors d'embarras. Repose-toi en attendant ton maître; mais as-tu dîné?

MARIE.

Ma fine non, pas encore d'aujourd'hui.

GERCOURT.

Je vais sortir un moment, et dire en même temps

que l'on te prépare à dîner; je ferai en sorte de me trouver au débarquement de toute la famille.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Enfin, me v'là donc dans c'te ville qu'on dit si superbe; mais, à propos, notre jeune maîtresse m'a recommandé de m'informer en secret si n'y avait pas dans la maison un jeune militaire. C'est queuque amoureux je gageons! elle aura fait c'te connaissance-là cheu sa tante. Mamzelle Jeannette est pu futée qu'on ne croit. Devant sa mère elle n'a pas l'air d'y toucher; mais c'est une fine mouche, ou je ne nous y connaissons pas. Aussi c'te madame Gérard la gronde toujours; elle craint sa mère comme le feu : je vous demande après cela si elle a tort de ne pas l'y bailler sa confiance.

SCÈNE V.

L'HOTE, MARIE.

L'HÔTE.

Si vous voulez descendre, ma bonne, on vous a servi; il est très-tard, vous devez avoir grand faim.

MARIE.

Monsieur, ce n'est pas de refus. Furet a le trot un

tantinet dur, et ça ne laisse pas que de donner de l'appétit. J'allons casser une croute en attendant notre maître.

SCÈNE VI.

L'HOTE, seul.

Je crois que notre Picard, monsieur Gérard, sera une bonne pratique.

SCÈNE VII.

FIRMIN, La BRIGADE, L'HOTE.

FIRMIN.

Est-ce à l'hôte de cette maison que nous avons l'honneur de parler?

L'HÔTE.

Oui, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

FIRMIN.

Auriez-vous un appartement vacant?

L'HÔTE.

C'est selon, monsieur; le faut-il grand ou petit?

FIRMIN.

Il n'importe, pourvu que je sois logé dans votre hôtel, je suis content.

L'HÔTE.

Monsieur, je suis sensible à la préférence que vous voulez bien donner à ma maison.

LA BRIGADE.

Le bon homme s'imagine que nous venons ici pour ses beaux yeux.

FIRMIN, montrant la chambre où ils sont.

Ne pourrais-je habiter celui-ci?

L'HÔTE.

Non, monsieur, il est loué pour le moment à des personnes qui nous arrivent ce soir de la Picardie.

FIRMIN, bas à La Brigade.

De la Picardie, tu entends?

LA BRIGADE.

Je n'entends que trop bien.

FIRMIN.

Ces personnes ne pourraient-elles se gêner un peu et me céder un coin?

L'HÔTE.

Oh! non, monsieur, c'est impossible. Monsieur Gérard amène avec lui toute sa famille.....

FIRMIN, bas à La Brigade.

Monsieur Gérard, eh bien?

L'HÔTE.

Madame son épouse et sa fille.

FIRMIN, bas à La Brigade.

Sa fille.... Hem?

L'HÔTE.

Et vous sentez qu'on pourrait redouter le voisinage d'un jeune militaire. Eh! puis on a retenu tout cet appartement, et il ne m'est pas possible d'en disposer. (*Montrant la porte opposée à celle de Gercourt.*) Si vous voulez vous contenter de ces deux chambres...

FIRMIN, vivement.

Dont voici l'entrée? Certainement. (*Bas à La Brigade.*) Je pourrai la rencontrer dans cette pièce.

L'HÔTE, ôtant les verroux.

Je vais vous les montrer. Ah! la porte est fermée en dedans, je vais l'ouvrir par l'autre côté. Attendez-moi là. Si l'appartement est petit, il est bien agréable; vous avez à vous seul un escalier et vous n'êtes point obligé de passer par ici.

(Il sort.)

FIRMIN.

Tant pis, de par tous les diables, c'est ce que je demandais.

SCÈNE VIII.

LA BRIGADE, FIRMIN.

LA BRIGADE.

Morbleu! mon officier, savez-vous que ce n'est pas bien de manquer les affaires les plus intéressantes, pour suivre une intrigue amoureuse.

FIRMIN.

Que veux-tu que j'y fasse? l'amour m'a tourné la cervelle.

LA BRIGADE.

L'amour! la belle excuse! nous devrions être maintenant chez les ministres pour vous faire expédier le brevet de capitaine que vous a mérité votre bravoure.

FIRMIN.

Je l'aurai un peu plus tard, voilà tout.

LA BRIGADE.

Et moi, n'ai-je pas aussi à réclamer pour l'affaire du pont de....? vous savez bien ce pont où avec mes quinze hommes... je ne me rappelle jamais ces diables de noms...

FIRMIN.

Tout cela finira bien, mon cher La Brigade; maintenant ne songeons qu'à ma chère Jeannette. Il est impossible que, vivant dans la maison, je ne trouve pas l'occasion de lui parler.

LA BRIGADE.

Vous voilà dans la ville, vous serez bientôt maître de la citadelle. Mais le père et la mère défendront la place.

FIRMIN.

Le père et la mère ne me connaissent pas, ils sont loin de se douter que je suis aimé de Jeannette. Ce fut pendant le séjour qu'elle a fait chez sa tante, que j'en fis la connaissance.

LA BRIGADE.

Et comment avez-vous su qu'elle venait à Paris?

FIRMIN.

Elle m'a écrit son voyage et le nom de l'hôtel qu'elle allait habiter.

LA BRIGADE.

Ah! c'est une intrigue dans toutes les règles; mais j'espère que vous n'aimez pas cette jeune fille en militaire.... c'est que j'ai des principes, moi.

FIRMIN.

Mon seul désir est de l'épouser; mais elle veut que j'attende pour la demander en mariage que j'aie obtenu la récompense due à mes services. Son père est un original qui ne veut pour son gendre qu'un homme accrédité, distingué dans le gouvernement, je ne suis encore rien; mais en attendant je crains qu'on ne m'enlève ma maîtresse. Aussi j'attends son arrivée avec impatience pour convenir avec elle des moyens que nous emploierons pour déterminer son père à consentir à notre union.

LA BRIGADE.

Allons, je vois que nous allons prendre ici notre quartier d'hiver..

SCÈNE IX.

LA BRIGADE, FIRMIN, L'HOTE.

L'HÔTE, ouvrant par le dedans la porte qu'il avait désignée comme celle de l'appartement à louer.

Voilà ce que c'est! Si vous voulez entrer pour voir votre appartement, il ne tient qu'à vous.

FIRMIN.

Oh! je n'ai pas besoin de le voir pour qu'il me convienne. La Brigade, entre, et fais nos petites dispositions.

L'HÔTE, à Firmin.

Quoi! vous prenez cet appartement sans le voir?

FIRMIN.

Il me convient, vous dis-je. Fût-il sombre, humide, froid, je le préfèrerais au palais le plus commode et le plus somptueux.

L'HÔTE, à part.

Ce jeune homme a un singulier attachement pour cet appartement. C'est bon, il le paiera.

LA BRIGADE.

Allons, venez, notre hôte. En qualité de maréchal-des-logis, je vais reconnaître les lieux et fixer notre campement.

(L'Hôte et La Brigade entrent dans l'appartement dont ils laissent la porte ouverte.)

SCÈNE X.

FIRMIN, SEUL.

Cette seule porte me séparera d'elle... C'est charmant! (*Regardant la porte.*) Je sens bien que l'on va se barricader de ce côté-ci; mais, la porte fermée, je pourrai peut-être entendre la voix de Jeannette, je pourrai m'en faire reconnaître. Comment l'informer tout de suite que j'habite cet hôtel... Cette chambre est celle où elle viendra d'abord. En laissant sur cette table un billet ouvert... oh! non, il pourrait être trouvé par le père ou la mère. En gagnant un domestique de la maison... il pourrait abuser de mon secret. Un homme délicat doit toujours ménager la réputation de celle qu'il aime. Il me vient une idée: oh! elle est ex-

cellente! une chanson; oui, celle qu'elle aime : cela ne compromet personne, elle reconnaîtra mon écriture. Ne perdons pas de temps.

(Il écrit.)

SCÈNE XI.

LA BRIGADE, L'HOTE, FIRMIN.

LA BRIGADE, en rentrant dans l'appartement.

Vous avez beau dire, votre appartement n'est pas une merveille.

FIRMIN.

Ah! les voici. Je n'ai pu écrire qu'un couplet.

L'HÔTE.

Il faut que monsieur le voie; s'il ne lui convient pas....

FIRMIN.

Je vous dis qu'il me convient.

L'HÔTE.

Je ne suis pas embarrassé de le louer.

FIRMIN.

Je n'en doute pas; mais c'est moi qui le retiens.

L'HÔTE.

Si je ne voyais l'envie que vous avez de demeurer chez moi...

LA BRIGADE.

Vous nous loueriez meilleur marché, n'est-il pas vrai? Demander cinquante écus par mois pour deux misérables chambres!... quelle honte!

FIRMIN, *lui donnant de l'argent.*

Mon cher hôte, voilà le mois d'avance.

L'HÔTE, *étonné.*

Il me paie sans marchander; c'est singulier!

LA BRIGADE.

Lui donner autant d'argent; quelle folie! Peste soit de votre amour!

L'HÔTE.

Quel amour?...

FIRMIN.

L'amour que j'ai pour vous, mon cher hôte; vous paraissez un si bon homme, votre maison est si agréable, vos appartements si bien distribués...

LA BRIGADE.

Vous les donnez sur tout à si bas prix.

FIRMIN.

Qu'on désire malgré soi être un de vos locataires.

LA BRIGADE, *à part.*

Oh! le juif.

SCÈNE XII.

L'HOTE, LA BRIGADE, FIRMIN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à l'hôte.*

Monsieur, il vient d'entrer dans la cour un grand et lourd carrosse tout rempli de gens et de bêtes.

L'HÔTE.

C'est monsieur Gérard. Rentrez vite dans votre appartement et laissez-lui le sien.

FIRMIN.

Rentrons, puisqu'il le faut. Si je ne la vois pas, je pourrai peut-être l'entendre.

(Il rentre dans l'appartement; La Brigade le suit.)

LA BRIGADE.

Adieu, le plus honnête et le plus accommodant de tous les hôtes. (*A part.*) Ah! le fripon.

L'HÔTE, fermant la porte sur eux et mettant les verroux.

Enfermez-vous bien de votre côté : il faut que chacun soit chez soi.

FIRMIN, en dedans.

Je ne crains point les voisins, moi.

SCÈNE XIII.

L'HOTE, SEUL.

Ce jeune homme est vraiment aimable, vraiment intéressant, et si j'avais prévu que cet appartement lui eût fait autant de plaisir, en vérité je le lui aurais loué.... cinquante francs de plus. On vient; allons recevoir nos arrivants.

SCÈNE XIV.

MARIE, MONSIEUR ET MADAME GÉRARD, L'HOTE JEANNETTE.

(Plusieurs personnes qui apportent des sacs de nuit.)

MARIE, chargée de plusieurs paquets.

Ah! mon Dieu! je n'en peux plus.

L'HÔTE.

Monsieur et madame, soyez les bien venus.

GÉRARD.

Ah! c'est vous qui êtes notre hôte?

L'HÔTE.

Oui, monsieur.

MADAME GÉRARD.

N'auriez-vous pas vu notre aimable Gercourt? il devait se trouver à notre arrivée.

L'HÔTE.

Il ne va pas tarder à rentrer.

GERARD, d'un ton important.

Mon cher hôte, je ne vous demande pas si vous avez de bon vin, je suis bien sûr que vous n'en avez pas d'aussi bon que le mien; mais faites nous donner de votre meilleur en attendant.

MADAME GÉRARD.

Mon Dieu! monsieur Gérard, vous devriez bien plutôt songer à votre toilette; vous n'êtes pas présentable.

GÉRARD.

Eh! madame, je suis comme je suis. Vous croyez que je n'ai que vos folies en tête? A propos, mon hôte, en faisant décharger la voiture, prenez bien garde à la grande malle, c'est qu'elle est remplie de papiers de la plus grande importance.

MADAME GÉRARD.

Je vous prie aussi, mon très-cher, de bien prendre des précautions en détachant mes cartons; sans cela vous auriez bientôt *détérioré* toutes mes dentelles.

L'HÔTE.

Soyez tranquille, il n'arrivera pas d'accidents. Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner?

GÉRARD.

Non, si ce n'est de faire apprêter le souper et de m'apporter la feuille du jour.

L'HÔTE.

Il suffit.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MONSIEUR ET MADAME GÉRARD, JEANNETTE.

MADAME GÉRARD.

Enfin, monsieur Gérard, nous voilà arrivés.

GÉRARD.

Ce n'est pas sans peine. Nous avions pourtant de bons chevaux; et la voiture, madame Gérard, hem! comment la trouvez-vous?

MADAME GÉRARD.

Oh! elle est excellente! si elle ne se fût pas brisée deux fois...

JEANNETTE, *naivement.*

Elle serait encore meilleure.

GÉRARD.

Et toi, fille, comment te trouves-tu?

JEANNETTE.

Très-bien, mon père, si ce n'est les contusions que m'ont données les cahots de la voiture.

MADAME GÉRARD.

Les cahots... Bon Dieu! ça fait pitié; vous êtes une demoiselle bien délicate.

JEANNETTE.

Mais, ma mère....

MADAME GÉRARD.

Mais, ma mère..... Taisez-vous; vous faites toujours la princesse. Nous avons été trop bons de vous amener à Paris; vous y ferez une belle figure! Regardez-la donc, avec cet air... est-ce qu'on se tient comme ça, mademoiselle? allons, levez la tête et regardez au moins les gens qui vous font l'honneur de vous parler.

GÉRARD.

Écoute donc, femme, tu n'as fait que gronder le long de la route, et maintenant encore...

MADAME GÉRARD.

Vous verrez que j'aurai tort, il me faudra bientôt demander pardon à votre fille; vous avez raison, continuez de la gâter, vous en ferez un joli bijou.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR ET MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT.

GÉRARD.

Ah! voici notre ami Gercourt.

GERCOURT.

Eh! bonjour donc, mon cher Gérard.

MADAME GÉRARD.

Nous sommes enchantés de vous voir, cousin. Eh bien! comment vont les plaisirs à Paris; vous nous mènerez par tout, n'est-ce pas? Je me ferai faire des robes nouvelles, quoique, sans vanité, il y ait peu de femmes qui soient aussi cossues que moi.

GÉRARD.

Femme, laisse donc là tes robes; nous avons des affaires bien plus importantes à traiter.

GERCOURT.

Sans doute, mais permettez-moi d'offrir mes hommages à ma belle cousine.

MADAME GÉRARD.

Eh bien! mademoiselle, vous restez là comme une statue; faut-il vous dire d'approcher et de faire la révérence?

JEANNETTE, *faisant une révérence gauche.*

Bonjour, mon cousin.

GERCOURT, à part.

Je ne la croyais pas si jolie. (*Haut.*) Vous me permettrez bien d'embrasser mon aimable cousine.

MADAME GÉRARD.

Répondez donc, mademoiselle, quand on vous fait un compliment.

JEANNETTE, faisant une autre révérence.

Je vous remercie, mon cousin.

GÉRARD.

Vous la trouvez donc jolie, ma petite Jeannette?

GERCOURT.

On ne peut davantage.

GÉRARD.

J'ai de grands projets sur elle : elle est un peu neuve encore; mais, à Paris, les jeunes filles se dégourdissent.

GERCOURT.

Oh! elle se dégourdira, cousin.

MADAME GÉRARD.

Maintenant, Gercourt, que nous voilà dans la grande ville, nous comptons sur vous pour nous mener par tout, pour nous faire voir toutes les curiosités, la comédie, le bal, l'opéra, les ombres chinoises.

GERCOURT, à part.

Oh! quelle corvée!

GÉRARD.

Dès demain vous me conduirez chez un ministre de notre pays, vous savez bien, cet homme de mérite...

GERCOURT.

Oui, cousin.

MADAME GÉRARD.

Dès ce soir, vous ferez avertir la marchande de modes, afin qu'elle nous mette à neuf des pieds jusqu'à la tête.

GERCOURT.

Vous êtes si bien, l'art pourra difficilement ajouter à vos charmes.

JEANNETTE, à part.

Le cousin se moque honnêtement de toute ma famille.

MADAME GÉRARD.

Vous ferez avertir aussi des maîtres de toute espèce pour mademoiselle; car, vous ne le croyez pas, *ça ne sait rien de rien.*

GERCOURT.

Elle n'a donc pas suivi les leçons de sa mère.

MADAME GÉRARD.

Il est vrai qu'à son âge je n'étais pas si ignorante.

GERCOURT.

Je n'en doute pas.

JEANNETTE.

Maman, je vous prie de laisser là mon ignorance; elle intéresse fort peu monsieur Gercourt.

GÉRARD.

C'est mal, femme, d'humilier comme ça une jeunesse. (*A Gercourt.*) Ne croyez pas ce qu'elle vous dit, Jeannette en sait plus long qu'on ne croit. D'abord, elle pince fort joliment de la guitarre, et elle écrit, oh! elle écrit! Fille, viens montrer ton écriture au cousin, ça lui fera plaisir.

JEANNETTE, se défendant.

Mon père, croyez...

MADAME GÉRARD.

Allons, mademoiselle, entendez-vous ce qu'on dit? vous plairait-il d'obéir?

JEANNETTE.

Mais je....

MADAME GÉRARD.

Venez tout à l'heure, si vous ne voulez rester à la maison pendant six mois.

JEANNETTE, à part.

Quelle tyrannie! (*Elle prend la plume, et il lui échappe un cri à la vue du couplet que Firmin a laissé sur la table.*) Ah!

MADAME GÉRARD.

Qu'est-ce?

JEANNETTE, interdite.

Ce n'est rien... c'est...

MADAME GÉRARD.

Quel est le papier que vous cachez là? donnez, donnez.

(Elle lui arrache le papier des mains.)

JEANNETTE.

Je ne le cache pas... je... le voilà. (*A part.*) C'est de Firmin.

MADAME GÉRARD, lisant avec difficulté le titre de la chanson.

L'*am*... l'*amant*... *dis*... *discret*. Quel est cet amant-là? mademoiselle, que cela veut-il dire?

JEANNETTE.

C'est une chanson qu'on appelle l'*Amant discret*.

GERCOURT.

L'*Amant discret?* Eh! oui, c'est une chanson que tout le monde sait.

MADAME GÉRARD.

A la bonne heure. C'est que je n'entends pas raillerie sur les billets doux; je sais ce qu'en vaut l'aune: on ne m'attrape plus.

GERCOURT.

Je le crois.

GÉRARD.

Eh bien! Jeannette, puisque c'est ainsi, et puisque notre souper n'est pas encore prêt, montre ta belle voix au cousin et chante nous l'*Amant discret.*

GERCOURT.

Je serai ravi de vous entendre.

GÉRARD, à Gercourt.

Vous allez voir le beau timbre qu'elle a.

JEANNETTE, à part.

Par quel hasard?...

MADAME GÉRARD.

Est-ce que vous voulez vous faire prier?

JEANNETTE.

Non, ma mère.

MADAME GÉRARD.

A la bonne heure, et sur tout mettez de l'ame, du sentiment..... (*Levant les épaules.*) Ah!.... mais vous êtes si froide....

GÉRARD, faisant un signe à sa femme.

Allons, chut.

JEANNETTE, chante.

Souviens-toi bien, ô ma Nicette!
Que, des jaloux fuyant les yeux,
Je veux, dans ma flamme discrète,
Te soupirer tendres aveux;
Si quelque douce mélodie
T'émeut sur le soir d'un beau jour,
Dis : C'est Lycas à son amie
Qui vient parler de son amour.

GERCOURT.

C'est très-bien, on ne peut avoir plus de goût.

(On applaudit de l'appartement voisin.)

GÉRARD.

Qu'entends-je?

JEANNETTE.

Si c'était lui! tout mon cœur palpite!

GERCOURT.

Voilà sans doute un amateur qui applaudit à vos talents. (*Allant à la porte.*) Bien obligé, voisin.

GÉRARD.

Il ne faut pas rougir pour cela, ma fille; cela te fait honneur.

MADAME GÉRARD.

Louez-la donc, je vous le conseille, elle se croira une des neuf merveilles.

SCÈNE XVII.

MONSIEUR ET MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, L'HOTE.

L'HÔTE.

Monsieur, vous êtes servi.

GÉRARD.

C'est bon, notre hôte. Cousin, allons manger la cotelette.

L'HÔTE, *présentant à Gérard une rame de papier.*

Voici aussi les feuilles du jour que vous m'avez demandées.

GÉRARD, *gravement.*

C'est bon, je lirai tout cela avant de me coucher.

GERCOURT.

Je vous souhaite bien du plaisir.

GÉRARD, *d'un ton important.*

Gercourt, le beau recueil! que de bonnes choses!

L'HÔTE.

Messieurs, le souper se refroidit.

GERCOURT, *à madame Gérard.*

Cousine, daignez prendre ma main.

GÉRARD.

Allons, et dès demain de bonne heure je songe à mes affaires.

MADAME GÉRARD.

Moi, à ma toilette.

GERCOURT, *à part.*

Moi, à mon stratagême.

JEANNETTE, *à part.*

Et moi, à quelque ruse pour revoir mon amant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GERCOURT, SORTANT DE SON APPARTEMENT.

PERSONNE n'est encore levé dans la maison! tant mieux. Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe au souper d'hier. J'avais besoin de tout mon sérieux pour ne pas éclater aux impertinences de mes chers parents; Rafin m'avait promis d'être de grand matin chez moi... mais le voilà.

SCÈNE II.

RAFIN, GERCOURT.

RAFIN, *à la porte de Gercourt.*

Pouvons-nous causer ici sans crainte?

GERCOURT.

Entre en toute sûreté. Tous les Gérards dorment encore. Comme te voilà beau, Rafin!

RAFIN.

Monsieur, je ne réponds plus à ce nom-là.

GERCOURT.

Pourquoi donc?

RAFIN.

C'est qu'il n'est pas avantageux, il ne sonne pas bien à l'oreille. Rafin! il donnerait à un honnête homme la phisionomie d'un fripon. J'ai vu des gens effrayés de mon nom : aussi j'ai pris le parti de le changer en celui de la Rafinière.

GERCOURT.

En effet, le nom de la Rafinière convient assez au rôle que tu dois jouer. Tu n'ignores pas quel est ton personnage : tu n'as pour le moment aucune place; mais tu les as possédées toutes. Tes grandes connaissances en politique t'ont fait obtenir la confiance des gens en place, et les moyens de les voir toutes les fois que tu le désires.

RAFIN.

Vous m'avez donné mes instructions, et il est inutile de me les répéter. Dites-moi seulement : vous avez vu le cousin? toujours l'ambition en tête...

GERCOURT.

Il est dix fois plus ridicule; sa crédulité, sa sottise sont au comble. La vanité de la femme, le désir qu'elle a de faire des connaissances brillantes, vont seconder encore notre ruse.

RAFIN.

Et mademoiselle Gérard, comment la trouvez-vous?

GERCOURT.

Charmante! beaucoup plus jolie que je ne croyais.

RAFIN.

Diable, tant pis; je crains qu'étant jolie comme vous

le dites, elle n'ait fait quelque amoureux dans son pays, et que cela n'entrave un peu nos projets de mariage.

GERCOURT.

C'est la naïveté même, elle est innocente à en être ridicule. C'est là son seul défaut.

RAFIN.

C'est un défaut dont le séjour de la capitale l'aura bientôt corrigée.

GERCOURT.

Changeons de propos. Faisons nos comptes et surtout rends-moi le reste de mes vingt louis. Tu sais que je ne suis pas trop bien en fonds?

RAFIN.

Comment! monsieur, vous rendre le reste! c'est vous qui me redevez.

GERCOURT.

Je te redois, moi! monsieur Rafin; je ne m'étonne plus si les honnêtes gens sont effrayés de votre nom: je crois que votre nom est encore plus honnête que vous.

RAFIN.

Vous oubliez à qui vous parlez. Je ne suis plus Rafin, je suis monsieur de la Rafinière. En vérité, on n'a jamais traité de la sorte mon excellence.

GERCOURT.

Tu ris, et veux me faire oublier le fond de la question.

RAFIN.

Non, monsieur, et pour vous prouver que vous avez

affaire au phœnix des honnêtes gens, voilà le mémoire justificatif de mes dépenses et de ma probité!

GERCOURT.

Voyons. — « Pour un habit, acheté au valet de chambre d'un ambassadeur, cent cinquante francs. »

RAFIN.

C'est en conscience : aussi voyez comme il me va. Cela ne sent point sa friperie. A l'air de dignité, on voit que je suis fait pour l'habit, ou que l'habit est fait pour ma personne.

GERCOURT.

Ne pouvais-tu aller chez le premier marchand? pourquoi t'adresser au valet de chambre d'un ambassadeur?

RAFIN.

Pourquoi... pour acheter avec l'habit, la politique et toute la gravité d'un diplomate. Calculez donc ce que j'ai pour cent cinquante livres : un habit, de la politique et de la gravité; ça n'est pas cher.

GERCOURT.

« Une canne à pomme d'or, soixante-douze francs. » Maraut, de quelle utilité peut être une canne au rôle que tu dois jouer?

RAFIN.

Il faut l'avouer, vous avez bien peu de connaissance du monde : je sens du courroux d'être obligé de justifier de l'emploi de vos fonds. Oui, monsieur, j'ai acheté une canne, parce qu'une canne, et surtout une canne à pomme d'or, donne je ne sais quoi de noble à la physionomie. Avez-vous jamais vu un grand politique, un

grand nouvelliste sans canne? Voyez à quoi elle est utile: conte-t-on quelque chose d'intéressant? je deviens auditeur attentif; j'appuie mon menton sur la pomme, et d'un mouvement de tête, j'approuve ou désapprouve ce qu'on dit. Parle-t-on de guerre, de batailles? du bout de ma canne je trace quelques lignes sur le sable, je retranche le camp ennemi, j'opère le passage du Rhin; de là je vais prendre Berlin, et tout cela dans un petit carré d'un pied. Enfin, monsieur, les avantages d'une canne sont incalculables, et qui n'a pas de canne, ne peut être ni nouvelliste, ni politique, ni même utile à la patrie.

GERCOURT.

Ah! que n'en ai-je une à présent; prête-moi un peu la tienne?

RAFIN.

Pour quoi faire?

GERCOURT.

Pour punir tes sottises, maroufle! Voyons le dernier article: — « une paire de lunettes à branches d'argent et autres dépenses urgentes.... quatre-vingts francs. » Je ne savais pas que vous eussiez la vue faible, monsieur Rafin?

RAFIN.

Moi, monsieur, j'ai la vue excellente; mais il est de bon ton de n'y pas voir: regardez la plupart de nos jeunes gens! et puis, monsieur, quand on est dans les affaires publiques, il est bon d'y regarder de près.

GERCOURT.

Je n'ai pas besoin de lunettes, moi, pour voir clairement que tu es un fripon. Tiens, voilà ton mémoire.

RAFIN.

Plaignez-vous donc: vous avez pour six cents francs un homme comme il faut des pieds jusqu'à la tête.

GERCOURT.

Oh! pour cela, je le crois; mais écoute, Rafin: malgré tes mauvaises qualités, je te suis attaché. Quoique je ne sois pas riche, je veux que tu sois content de moi; mais il faut que tu me promettes d'être plus fidèle à l'avenir : faisons un arrangement. Je double tes gages et tu vas me jurer que tu ne me voleras plus.

RAFIN.

Ah! monsieur, pouvez-vous croire?..

GERCOURT.

Ce qui est passé est passé. Je te donne cent écus de plus, afin d'être sûr au moins de ta probité.

RAFIN.

Cent écus de plus!...

(Comptant tout bas.)

GERCOURT.

Eh bien! tu ne me réponds pas?

RAFIN.

Un petit moment! non, monsieur, je ne peux pas faire ce marché-là.

GERCOURT.

Comment! bourreau?

RAFIN.

Non! j'y perdrais, foi d'homme d'honneur! Que diable,

vous ne voulez pas, que j'y mette du mien? Restons comme nous sommes, je suis assez content de mon sort.

GERCOURT.

On n'est pas plus scélérat! — Mais on entre; sauve-toi, et reviens te faire annoncer dans une demi-heure.

RAFIN.

Comptez sur mon adresse et surtout sur ma loyauté.

SCÈNE III.

GERCOURT, SEUL.

Mon cher Rafin, vous êtes en effet trop adroit! — Mais qui donc est venu nous troubler? serait-ce déja mon incomparable cousine? Eh non! ce n'est que la bonne Marie.

SCÈNE IV.

MARIE, GERCOURT.

MARIE, entrant en pleurant.

Pardine! moi, je ne suis pas obligée de savoir tout ça.

GERCOURT.

Qu'as-tu donc, ma chère Marie?

MARIE.

C'est madame qui ne fait que me quereller, parce que je ne sommes pas au fait de tous ces brimborions d'ajustements. Elle veut que je la rendions belle: ça! je vous le demande? c'est-il possible?

GERCOURT.

Je conviens qu'on doit y trouver de la difficulté.

MARIE.

Moi, je n'entendons rien à tous ses affutiaux. Madame veut que je soyons femme de chambre, et je n'avons jamais appris cet état-là. Mon dieu, que je voudrions donc ben retourner cheux nous!

GERCOURT.

Comment! le séjour de Paris ne te plaît pas?

MARIE.

Ma fine, je ne savons trop qu'en dire... cependant j'ons eu une drôle d'aventure ce matin.

GERCOURT.

Que t'est-il donc arrivé, Marie?

MARIE.

Oh! c'est tout une histoire... En attendant que madame s'éveillit, j'avons été sur la porte de la rue pour me divertir, en regardant ceux qui passaient et ceux qui ne passaient pas. Il n'y avait pas long-temps que j'étions là, quand il s'est approché de moi un militaire en huzard, un drôle d'homme, ma fine, qui m'a dit, bonjour, mamzelle Marie!

GERCOURT.

Tu connais donc ce militaire?

MARIE.

Non. Je ne l'ons jamais vu; mais il connaît ben tout le monde ici; il m'a parlé de M. Gérard, de madame, de mamzelle; il me faisait des questions... Moi, je lui répondais de mon mieux, parce qu'il faut être honnête

avec tout le monde; il a la conversation ben joviale toujours.

GERCOURT, à part.

Un militaire! il y a du mystère là-dessous.

MARIE.

Enfin, de compliments en compliments sur ma gentillesse, il m'a offert d'entrer chez un marchand de café qui est là dans la maison, pour y causer à notre aise et pour y déjeuner.

GERCOURT, à part.

Nous allons tout savoir...

MARIE.

J'ons accepté de bon cœur, parce que je me suis dit en moi-même: c'est peut-être un usage à Paris qué les militaires offrent à déjeuner aux jeunes filles, et il faut montrer qu'on sait vivre. Je sommes donc entrés; mais je n'avions pas encore commencé à jaser de cy et de ça, que madame arrive, entre tout d'un coup, m'appelle impertinente, me prend par le bras, me met à la porte et me baille deux soufflets. Eh ben! monsieur, v'la le premier moment d'agrément que j'ons eu depuis que je sommes à Paris.

GERCOURT, à part.

Je m'attendais à d'autres confidences.

MARIE.

Ah! bon dieu! v'là madame!

SCÈNE V.

Madame GÉRARD, MARIE, GERCOURT.

MADAME GÉRARD.

Est-ce ici votre place? — bonjour, cousin! — Ne vous avais-je pas envoyée habiller ma fille?

MARIE.

Ça va bentôt être fait; ce n'est pas difficile de la rendre jolie, elle...

MADAME GÉRARD.

Sortez! impertinente... vous lui direz qu'elle descende, aussitôt qu'elle aura fait sa toilette.

(Marie sort.)

SCÈNE VI.

GERCOURT, Madame GÉRARD.

GERCOURT.

Cousine! je vous fais compliment sur votre parure.

MADAME GÉRARD.

Vous me trouvez donc bien; j'ai pris cela, parce que c'est avantageux à la taille.

GERCOURT.

Vous avez raison: où donc est Gérard?

MADAME GÉRARD.

Bah! il est sorti dès sept heures du matin, pour des affaires de la plus grande importance; car vous n'igno-

rez pas, qu'il n'est venu ici que pour attraper une bonne place.

GERCOURT.

Quelle espèce de place veut-il avoir?

MADAME GÉRARD.

Oh, moi! je ne sais pas trop; mais une place qui donne ben de l'argent et point de besogne. Quelque chose comme ça.

GERCOURT.

Quelque chose comme cela!

MADAME GÉRARD.

Nous allons sortir ce matin, n'est-ce pas vrai? J'ai fait une toilette en conséquence; dites-moi, cousin! croyez-vous, que je fasse sensation à Paris?

GERCOURT.

Sans doute! tout le monde s'arrêtera pour vous regarder.

MADAME GÉRARD.

Où me conduirez-vous d'abord?

GERCOURT.

Mais si vous aimez les belles choses, je vous ferai voir le muséum.

MADAME GÉRARD.

Que fait-on là au muséon?

GERCOURT.

On y admire des chefs-d'œuvre en peinture, des tableaux sans prix....

SCÈNE VII.

GÉRARD, GERCOURT, MADAME GÉRARD.

GÉRARD, *s'asseyant.*

Bonjour, cousin! qu'on dise encore dans mon pays, que je ne suis qu'un imbécille, on verra; avant peu, j'aurai une des belles places...

MADAME GÉRARD.

Bon! une place... mon cher homme!

GERCOURT, *d'un ton ironique.*

Dites donc! sur quel motif vous fondez d'aussi belles espérances?

GÉRARD.

Je m'en vais vous conter cela : hier au soir vous savez que toute notre conversation ne roula que sur les services que je comptais rendre à l'état. Ces idées ne me sont pas sorties de la tête, de sorte que j'ai rêvé cette nuit, que j'étais un homme d'importance.

GERCOURT.

Vous n'êtes pas le seul, qui ayez fait ce rêve-là.

GÉRARD.

A mon réveil, je me suis dit : « Gérard, voilà un songe qui dit beaucoup; c'est un pronostic favorable qui t'avertit qu'avant peu tu arriveras à quelque poste éminent : ainsi, lève-toi, et agis en conséquence. »

GERCOURT.

Et vous êtes allé faire votre cour à quelque ministre?

GÉRARD.

Parbleu! cousin, vous l'avez deviné. On m'avait averti qu'à Paris il ne fallait pas s'endormir; aussi, hors le temps de mon rêve, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; dès la pointe du jour, je me suis rendu chez un de nos grands personnages.

GERCOURT.

Bon! c'est ce qui s'appelle ne pas perdre son temps; mais qui vous a présenté chez lui?

GÉRARD.

Moi-même; je me suis rappelé la leçon qu'un homme de mérite de mon pays donnait à son fils: « Soyez entreprenant, mon enfant, lui disait-il, et vous ferez votre chemin dans le monde. » Ces conseils, étant destinés à un homme d'esprit, j'ai cru devoir en profiter.

GERCOURT.

Mais il fallait au moins avoir un titre, pour autoriser cette démarche.

GÉRARD.

Vous allez voir comment je m'y suis pris en entrant dans l'appartement: « Monseigneur, ai-je dit, je vous demande pardon, si je viens vous voir sans cérémonie; mais je suis Gérard de Saint-Gobin, près Coucy; j'ai pensé exercer plusieurs emplois importants dans ma petite commune; je jouis même d'une grande considération, on m'en donne tous les jours des preuves, en venant dîner chez moi sans façon. Chacun se fait un vrai plaisir de m'emprunter mon argent, et ça ne laisse pas que de faire honneur. » Mon début a fait plai-

sir à monseigneur; il s'est mis à rire ainsi que plusieurs personnes qui étaient auprès de lui.

MADAME GÉRARD.

Je ne connais que vous, monsieur Gérard, capable de vous présenter chez les gens de cette manière aisée.

GERCOURT.

Je suis de votre avis, madame; et que vous a-t-on répondu?

GÉRARD.

Il m'a répondu de la manière la plus honnête, avec ce souris agréable, prévenant...

GERCOURT.

Oui, ce souris que l'on voit sur la figure de tous les hommes en place... Poursuivons.

GÉRARD.

Il m'a donc répondu : « Vous avez quelque affaire à me communiquer, mon devoir est de vous entendre: parlez, je suis prêt. » Encouragé par sa politesse, j'ai repris la parole: J'ai de la fortune, ai-je dit; mais désirant employer mes talents, qui, sans me flatter, m'ont onné de la réputation dans mon endroit, je voudrais obtenir quelque emploi considérable.

GERCOURT.

Vous allez vite en besogne, vous, peste!

GÉRARD.

Ce n'est pas tout. Après un moment de silence, il m'a répondu, quel emploi désireriez-vous avoir? ma foi! ai-je répliqué, il n'appartient pas aux gueux de choisir; quoique je ne sois pas intéressé, il est naturel que je ne mange pas ma fortune, en rendant service

à l'état; ainsi un emploi de quinze ou vingt mille francs par an, me contentera pour le présent. Je n'ai pas voulu demander beaucoup d'abord.

GERCOURT.

Vous êtes modeste.

MADAME GÉRARD.

Ainsi, vous aurez un emploi.

GÉRARD.

Il n'y a pas à en douter. Monseigneur a regardé les personnes qui étaient auprès de lui, et leur a fait un signe de tête, de cet air qui dit : voilà un homme de mérite, c'est justement cela qu'il nous faut. Moi, j'étais dans le ravissement, ensuite me prenant la main...

MADAME GÉRARD.

Il vous a pris la main? Que je vous embrasse, monsieur Gérard.

GÉRARD.

Oui, ma femme, il m'a pris la main, m'a reconduit vers la porte, m'a fait une grande révérence comme pour me dire sans doute : allez, ne vous inquiétez pas, votre affaire est faite. Après, il s'est retourné pour parler aux personnes qui sollicitaient ainsi que moi. Moi, voyant cela, je me suis retiré, parce que, lorsqu'on a obtenu ce qu'on désire, il est inutile d'importuner les gens.

GERCOURT.

Sans doute! je vous conseille de vous en tenir là.

SCÈNE VIII.

GÉRARD, GERCOURT, MADAME GÉRARD, MARIE.

MARIE.

Il y a un monsieur à la porte qui demande à voir monsieur Gercourt.

GERCOURT.

Il ne t'a pas dit son nom?

MARIE.

Pardonnez-moi, il m'a dit qu'il s'appelait, je crois, M. de la Rouf... Ce n'est pas ça, M. de la Raf...

GERCOURT.

De la Rafinière.... oh, c'est un de mes bons amis. (*A Marie.*) Dis-lui qu'il entre.

(Marie sort.)

SCÈNE IX.

GÉRARD, GERCOURT, MADAME GÉRARD.

GERCOURT.

C'est un homme qui a exercé les emplois les plus brillants, et qui peut même vous être d'une grande utilité.

GÉRARD.

Peste! un homme qui a exercé de grands emplois; aussi son nom m'a frappé d'abord. Comment l'appelez-vous?

GERCOURT.

De la Rafinière.

GÉRARD.

C'est cela justement. J'ai beaucoup entendu parler de lui; il a les plus grands talents! n'a-t-il pas été... comment dirai-je?

GERCOURT.

Secrétaire d'ambassade, et même ambassadeur dans plusieurs cours.

GÉRARD.

J'y suis. Oh! je connais tous les hommes célèbres; il n'en est pas dont je ne puisse citer tout de suite les noms et les talents: je sais mon almanach!

GERCOURT, riant.

Il y paraît.

SCÈNE X.

GÉRARD, GERCOURT, MADAME GÉRARD, LA RAFINIÈRE.

LA RAFINIÈRE.

Bonjour, mon cher Gercourt; je n'ai pu venir plus matin, j'avais quelque chose à dire à un seigneur de mes amis, je l'avais prié de passer chez moi.

MADAME GÉRARD, bas à son mari.

Un seigneur de ses amis!

GÉRARD.

Qu'il a prié de passer chez lui, hem!

GERCOURT.

Permettez-moi, monsieur de La Rafinière, de vous

présenter ma famille : voilà monsieur Gérard, mon cousin...

GÉRARD.

Monsieur, nous sommes trop honorés...

LA RAFINIÈRE, d'un ton protecteur.

Je suis votre serviteur, M. Gérard. (*Frappant sur l'épaule de Gercourt.*) Vous avez dans ce jeune homme-là un cousin, qui n'est pas aussi imbécille qu'il le...

GERCOURT.

Si vous daignez m'honorer de vos conseils, de votre protection...

LA RAFINIÈRE, bas à Gercourt.

Ce n'est pas là la jeune personne que je dois vous faire épouser.

GERCOURT, bas à la Rafinière.

Mais tu vois bien que c'est la mère.

GÉRARD, lui présentant un fauteuil.

Voudriez-vous vous asseoir?

MADAME GÉRARD, avec un grand cérémonial.

Faites-nous cet honneur, je vous prie.

LA RAFINIÈRE.

Non, je vous remercie, j'ai besoin d'agir un peu : je suis las d'être assis. Vous ne le croiriez pas, j'ai passé la nuit dans un conseil secret avec les premiers de l'état. Il s'agissait d'une opération très-importante : je ne suis plus rien; mais on ne peut pas se passer de moi. Ce travail forcé nuit considérablement à ma santé; mais j'oublie tout quand il s'agit du bien public.

GÉRARD.

Eh bien! moi, je suis comme monsieur de la Rafi-

nière : il y a telle occasion où je me sacrifie, où je ne pense plus à moi. Tenez, je suis sorti ce matin pour des affaires très-importantes, je n'ai pas pu trouver le temps de déjeuner : quoique un repas de moins soit un terrible impôt sur l'estomach de nous autres compagnards, eh bien, je l'ai totalement oublié pour ne songer qu'à mes affaires.

LA RAFINIÈRE.

Diable, c'est beau de votre part !

GÉRARD.

Ma peine n'a pas été perdue, on m'a promis de m'employer d'une manière distinguée.

LA RAFINIÈRE.

Comment ! est-ce que monsieur serait versé dans les affaires d'état ?

GÉRARD.

Je sais tout, je suis abonné au *Moniteur*.

MADAME GÉRARD.

Ah ! mon mari est lancé dans la carrière ; que sait-on, un jour il déjeunera peut-être avec des seigneurs ?

LA RAFINIÈRE.

En effet, je n'avais pas regardé la physionomie de M. Gerard ; mais je vois maintenant qu'il a cet air stup... studieux d'un politique, ce coup d'œil pénétrant...

GÉRARD.

Femme, j'ai le coup d'œil....

LA RAFINIÈRE.

Oh ! je vois que vous avez de grands projets, que vous ferez de grandes choses ; oui, vous irez loin, très-

loin, si vous allez vite. Je m'empresserai de vous servir, de parler de vous, vous pouvez disposer de mon crédit; je puis vous être d'autant plus utile, que je suis très-bien reçu dans toutes les antichambres... je veux dire dans tous les cabinets de ministres.

GÉRARD.

Monsieur.... certainement.... je suis... (*A madame Gérard.*) Quelle heureuse rencontre!

MADAME GÉRARD.

Quand je vous disais qu'il ne fallait que vous montrer.

LA RAFINIÈRE, à Gercourt.

Mais à propos, jeune homme, vous m'aviez demandé, je crois, de vous faire obtenir certaine bagatelle; qu'est-ce que c'était déja... je suis tellement obsédé.... je me rapelle que c'est un consulat que vous vouliez... Eh bien, mon ami! c'est une affaire finie...

GÉRARD.

Il appelle cela une bagatelle.

GERCOURT.

Monsieur, je suis reconnaissant...

LA RAFINIÈRE.

Fi donc, des remerciments... (*lui prenant la main*) vous ne me devez rien, vous m'avez payé, d'avance, de tout ce que je fais pour vous.

GERCOURT, à part.

Je le sais trop, maraud!

GÉRARD.

Vous avez dû avoir de la peine, à obtenir un emploi de cette importance.

LA RAFINIÈRE.

Pas du tout! je n'ai dit qu'un mot, et soudain il a eu la préférence sur trois mille concurrents. Cela fait voir que si l'on n'a pas besoin de protection, un petit coup d'épaule ne nuit pas.

MADAME GÉRARD.

M. Gérard, puisque ça coûte si peu à ce monsieur, priez-le donc de vous donner le coup d'épaule.

GÉRARD.

Vous avez raison, madame Gérard. M. de La Rafinière, puisque vous daignez bien me croire propre à quelque chose; s'il y avait une petite ambassade vacante, je pourrais m'en accommoder.

LA RAFINIÈRE.

Quoi, vraiment! vous pourriez vous arranger d'une babiole de cette espèce?

GÉRARD.

Oui, en attendant mieux.

LA RAFINIÈRE.

Je suis jaloux de vous témoigner mon estime (*lui prenant la main*): touchez là, vous êtes un ambassadeur.

MADAME GÉRARD.

Mais sans quitter Paris.

LA RAFINIÈRE.

Cela suffit, nous arrangerons cela; je vais vous souhaiter le bonjour, j'ai à voir encore quelques ministres avant l'heure du dîner.

GÉRARD.

Je vais profiter de l'occasion pour leur rendre ma visite. Présenté par vous...

GERCOURT, bas à la Rafinière.

Tire-toi de là si tu peux.

LA RAFINIÈRE, bas à Gercourt.

Je saurai m'en débarrasser.

GÉRARD.

Et au retour de nos visites, si vous daignez accepter un dîner d'ami; là, sans façon, le bouilli, deux entrées...

LA RAFINIÈRE.

J'accepterais avec plaisir, j'aime beaucoup les dîners d'amis: là, vraiment on est sans gêne, on dit ce qu'on veut; enfin, on est à son aise; mais j'ai un estomac si singulier, il ne peut supporter les dîners d'amis, il lui faut les mets les plus délicats et les vins les plus délicieux. Je me veux du mal d'être ainsi fait; mais c'est l'habitude de la bonne chère que j'ai faite... (*montrant Gercourt*) chez les autres, qui m'a rendu de la sorte.

GÉRARD.

Oh, qu'à cela ne tienne: Ma femme, donnez des ordres en conséquence; tout ce qu'il y a de plus fin, de recherché. Trop heureux de pouvoir vous avoir à pareil prix.

LA RAFINIÈRE.

Vous êtes trop bon en vérité. Si vous voulez venir, nous n'avons pas de temps à perdre.

GERCOURT, à part.

Que diable va-t-il en faire?

LA RAFINIÈRE.

Vous avez une voiture sans doute, c'est que le matin je ne prends pas la mienne. J'ai besoin d'exercice; d'ailleurs j'aime à me mêler parmi le peuple, c'est de cette seule manière qu'on peut observer. Je suis en cela les préceptes du philosophe Gengiskan.

GERCOURT.

Ah! le traître!

GÉRARD.

Nous pourvoirons à tout. Adieu, tout le monde; nous nous retrouverons à dîner.

LA RAFINIÈRE.

Adieu, mon cher ami. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCÈNE XI.

MADAME GÉRARD, GERCOURT.

MADAME GÉRARD.

Nous, cousin! allons voir les tableaux.

GERCOURT.

Je vais me disposer à sortir.

(Il rentre dans son appartement.)

MADAME GÉRARD.

Et moi, je vais donner des ordres pour notre dîner. Nous nous retrouverons tous les deux ici.

SCÈNE XII.

MARIE, JEANNETTE, MADAME GÉRARD.

MADAME GÉRARD, à sa fille.

Ah! c'est vous, mademoiselle, vous avez été assez long-temps à votre toilette?

JEANNETTE.

Je vous assure ma mère...

MADAME GÉRARD.

C'est bon, c'est bon. Comme la voilà mise! j'ai beau dépenser de l'argent, je ne peux pas lui donner cette grace, cette aisance qui distingue une femme de bon ton. Vous songerez, mademoiselle, que nous avons du monde à dîner aujourd'hui, et que je ne veux pas d'un pareil négligé.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MARIE, JEANNETE.

MARIE.

Quelle femme que votre mère pour gronder toujours; elle n'est pas plus douce à Paris, qu'elle ne l'était aux champs.

JEANNETTE.

C'est son caractère, il faut bien m'y habituer. Mais dis-moi quelles sont les personnes que nous avons à dîner.

MARIE.

C'est sûrement ce monsieur qui est sorti avec votre père, et puis, votre cousin Gercourt.

SCÈNE XIV.

MARIE, JEANNETTE, GERCOURT.

GERCOURT, entr'ouvrant la porte de son appartement, et se retirant à moitié.

On parle de moi? c'est la petite cousine, écoutons ce qu'elle en dit.

JEANNETTE.

Ah, monsieur Gercourt!... Je ne puis m'empêcher de rire de l'air triomphant qu'il prend avec moi; il me traite en petite fille.

GERCOURT.

Comme elle raisonne!

JEANNETTE.

La timidité que j'éprouve auprès de ma mère, me donne dans son esprit la réputation d'une sotte; mais comme le cher cousin ne m'intéresse aucunement, je ne me donne pas la peine de le détromper sur mon compte.

GERCOURT.

Dans quelle erreur étais-je?

JEANNETTE.

D'ailleurs, il perce dans ses manières un ton de fatuité, de supériorité qui le rendent lui-même ridicule à mes yeux. Il a l'air de dire, en voyant la simplicité de mes parents; *Mon dieu! que ces gens-là sont sots; comment est-il possible que nous soyons de la même famille!*

MARIE.

Eh ben, mamzelle! il faut que je vous disions une réflexion que j'ons faite à part moi. C'est que votre cousin a peut-être envie de vous épouser. Hier, pendant le souper, je l'ons vu vous lancer des regards, de ces regards qui sentons l'amoureux.

JEANNETTE.

Oh, il est possible que le cher cousin Gercourt m'ait fait l'honneur de convoîter ma fortune. Il aura dit, en me voyant, voilà une petite campagnarde bien simple, bien naïve....

GERCOURT.

Je me suis diablement trompé.

JEANNETTE.

Elle se croira trop heureuse si je daigne lui adresser un compliment, elle m'aimera à la fureur; ensuite, flattant la manie du père et les ridicules de la mère, j'épouserai la petite fille pour avoir sa dot.

GERCOURT.

Où me suis-je fourré!

JEANNETTE.

Mais vous vous êtes trompé dans vos calculs, vous n'aurez ni la dot, ni la petite fille. Oh oui, mon cher Firmin, que tu sois absent ou présent, je te conserverai un cœur que toi seul mérites de posséder.

GERCOURT.

L'amoureux se nomme Firmin; je connais ce nom-là.

MARIE.

Mais je ne connaissons pas ce monsieur Firmin dont vous parlez.

JEANNETTE.

C'est ce jeune militaire dont je t'avais prié de t'informer dans l'hôtel....

GERCOURT.

C'est un jeune militaire.

JEANNETTE.

Il doit y venir prendre un appartement, et j'ai quelque soupçon qu'il doit l'habiter maintenant.

GERCOURT.

Nous en savons assez. Approchons, et vengeons-nous.

SCÈNE XV.

MARIE, JEANNETTE, GERCOURT.

(Gercourt faisant du bruit pour annoncer son arrivée.)

MARIE.

Quelqu'un vient!

GERCOURT.

Eh! c'est vous, ma petite cousine! que faites-vous ici toute seule avec Marie?

JEANNETTE, faisant la niaise.

Je n'y fais rien, mon cousin.

GERCOURT.

Vous parliez peut être de quelque amoureux? vous avez une petite mine égrillarde.... Est-ce que vous ne voudriez pas avoir un amant?

JEANNETTE.

Oh non, maman me l'a défendu.

GERCOURT.

Vous n'avez jamais désobéi à votre maman?

JEANNETTE.

Je m'en garderais bien, mon cousin.

GERCOURT.

Dites-vous la vérité? Je dois vous avouer un secret: vous savez que depuis long-temps j'étudie à Paris; dans le nombre des sciences que j'ai approfondies, je me suis attaché principalement à celle de deviner sur leur physionomie, les secrets des jeunes filles.

MARIE, à Jeannette.

Allez-vous-en, ou vous êtes perdue.

JEANNETTE.

Le cousin a un petit doigt qui lui dit tout; puisque vous êtes si savant, dites-moi ce que vous lisez sur mon visage.

GERCOURT.

Mais je vois que vous avez plus d'esprit que vous ne voulez en montrer à tout le monde.

JEANNETTE.

C'est un compliment que vous me faites-là?

GERCOURT.

Je vois encore que vous avez un amant, un jeune militaire.

MARIE.

Il a ma fine deviné juste.

JEANNETTE, un peu embarrassée.

Me serais-je trahie? Sortons. Mon cousin, je vous salue.

GERCOURT, la retenant

Restez; vous n'y êtes pas encore.

JEANNETTE.

Maman m'a défendu de rester seule avec les messieurs.

GERCOURT.

Marie est avec nous, et je suis votre cousin. Ce jeune militaire ne s'appelle-t-il pas Firmin?

MARIE.

Oh! pour le coup, mamzelle, le cousin est sorcier.

JEANNETTE, à Marie.

Tais-toi, tu me perds. (*A Gercourt.*) Monsieur Gercourt....

GERCOURT.

Je puis même vous annoncer qu'il doit habiter cet hôtel, dans l'intention de vous y voir.

JEANNETTE, à part.

Qui m'a pu trahir? Aurait-il entendu notre conversation? (*On entend chanter dans la chambre voisine le deuxième couplet de la chanson que Jeannette a chantée au premier acte. Au premier vers, Jeannette fait un mouvement et dit à part.*) C'est Firmin.

GERCOURT, qui l'a examinée, aperçoit son trouble, et dit en riant.

Je ne me trompais pas, il est arrivé; le voilà qui chante ses amours.

(*Couplet que chante* FIRMIN *dans l'intérieur.*)

Si le zéphyr dans la campagne
Fait voltiger tes blonds cheveux;
Si le torrent de la montagne
Trouble l'écho silencieux;
Si les parfums de la prairie
Te charment au déclin du jour,
Dis : C'est Lycas à son amie
Qui vient parler de son amour.

JEANNETTE, à la fin du couplet.

Je ne sais où j'en suis.

MARIE.

Que ce soit Pierre ou Paul qui chante, il chante toujours ben.

GERCOURT, riant.

Si bien que nous lui devons à notre tour des applaudissements.

(Il se met à applaudir.)

SCÈNE XVI.

GERCOURT, MARIE, JEANNETTE, MADAME GÉRARD.

MADAME GÉRARD.

Si vous êtes prêt, nous allons partir. Mais que faisiez-vous de bon ici?

GERCOURT.

En vous attendant, je m'entretenais avec la petite cousine.

MADAME GÉRARD.

Vous avez dû vous ennuyer : elle est d'une ignorance, elle ne sait pas dire quatre paroles.

GERCOURT.

Pardonnez-moi, elle jase quelquefois fort joliment.

JEANNETTE, à part.

Il a raison de s'amuser à mes dépens.

MADAME GÉRARD.

Partons.

GERCOURT.

Est-ce que la cousine n'est pas de notre promenade ?

MADAME GÉRARD.

Non, son père est sorti, il faut qu'elle veille à la maison.

GERCOURT.

Il est vrai que la cousine ne s'y ennuiera pas. Ce Paris est un pays enchanté ; à l'instant où l'on s'y attend le moins, une musique délicieuse se fait entendre...

JEANNETTE.

Comme il me persiffle.

GERCOURT.

Adieu, ma chère cousine : c'est avec regret que je vous laisse ici ; mais chantez, en nous attendant, la romance de l'*Amant discret.*

(Il montre la porte et sort en répétant les deux derniers vers de la romance.)

JEANNETTE.

S'il dit tout à ma mère, je suis perdue.

SCÈNE XVII.

JEANNETTE, MARIE.

MARIE.

Ils sont enfin partis ! Monsieur Gercourt ne mentions pas en disant qu'il savait deviner les secrets des demoiselles.

JEANNETTE.

Il m'a entendue m'expliquer sur son compte.

MARIE.

Et cette voix qui s'est fait entendre là, tout à propos. C'est drôle, heim?

JEANNETTE.

C'est celle de Firmin, je l'ai fort bien reconnue.

MARIE.

Eh ben! ça ne laisse pas que d'être commode. Vous ne saviez donc pas qu'il était si proche de vous? Ces amoureux, queu finesse ils ont! (*Allant à la porte.*) Ah! c'est que la porte est fermée. Pardine je sis curieuse de voir comment sont faits les amoureux.

JEANNETTE.

Que fais-tu donc, Marie? tu ouvres la porte?

MARIE.

Afin de vous en éviter la peine; mais elle est peut-être fermée de l'autre côté (*Elle tire la porte et elle s'ouvre.*) Ma fine non. Bel oisiau, sortez, votre cage est ouverte.

JEANNETTE.

Dieu! si quelqu'un arrivait?...

SCÈNE XVIII.

FIRMIN, JEANNETTE, MARIE.

FIRMIN.

Quoi! c'est vous, ma chère Jeannette? que je suis heureux!

JEANNETTE.

Ah! Firmin, vous saurez le danger où nous sommes...

FIRMIN.

Depuis long-temps j'épie le moment de vous faire savoir que je suis près de vous. Hier, je crus reconnaître votre voix, et j'applaudis, vous le savez.

MARIE.

Eh bien! qu'est-ce qui nous arrive donc?

JEANNETTE.

C'est mon père!

SCÈNE XIX.

FIRMIN, JEANNTTE, MARIE, GÉRARD.

GÉRARD.

Ah! te voilà, ma fille. Je reviens, parce que...... (*Apercevant Firmin.*) Quel est cet officier?

FIRMIN, à part.

Que dire?

GÉRARD.

Tu ne me réponds rien? Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler?

FIRMIN, embarrassé.

Monsieur, je suis.... j'étais venu.... (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais que dire.

JEANNETTE, à part.

Flattons l'orgueil de mon père, c'est le seul moyen de sortir d'embarras.

MARIE, à part.

Mamzelle sera bien futée, si elle se tire de là.

GÉRARD.

Eh bien! me répondra-t-on?

JEANNETTE.

Monsieur vient de la part de son oncle le général...

GÉRARD, vivement à Firmin.

Votre oncle est général, monsieur?

FIRMIN.

Mon oncle.... à moi!... oui, il est général. (*A part.*) Où en veut-elle venir?

JEANNETTE.

Lorsque vous êtes arrivé, monsieur me demandait si vous étiez Gérard, de Saint Gobin. Son oncle prétend que vous avez été très-liés dans votre jeunesse, et il serait bien aise de renouer connaissance avec vous.

MARIE, à part.

Oh ces demoiselles! comme ça vous faisons des histoires!

GÉRARD.

Je ne demande pas mieux (*A Firmin.*) Comment appelez-vous mon ami le général?

FIRMIN, embarrassé.

Comment je l'appelle? mais je.... (*A part.*) Il faut pourtant que je lui donne un nom. (*Haut.*) Il se nomme La Brigade... La Brigadière.

GÉRARD, cherchant.

La Brigadière, un de mes amis d'enfance! puisqu'il est général, je dois l'avoir connu. En effet, je crois me le rappeler.

JEANNETTE.

Il a appris que vous étiez à Paris, et il désire vous voir.

GÉRARD.

Parbleu, je serai ravi de recevoir sa visite. Dites-lui qu'il me fasse le plaisir de venir dîner aujourd'hui; il se trouvera en bonne société.

FIRMIN.

Cela lui ferait grand plaisir, mais je doute qu'il puisse avoir cet honneur.... parce que je....

JEANNETTE.

Oui, parce qu'il est grièvement incommodé. Monsieur m'a dit que dans la dernière bataille, il a eu le malheur de perdre une jambe....

MARIE, à part.

Pan! v'la notre général qui a une jambe de moins.

GÉRARD.

Oh ça me fait de la peine, un ancien ami! avant le dîner j'aurai le temps de le voir; conduisez-moi vite chez lui.

JEANNETTE, à part.

Nouvel embarras!

GÉRARD.

Allons, partons.

FIRMIN.

Je ne demande pas mieux; mais dans ce moment-ci je le crois sorti pour affaire.

GÉRARD.

Comment a-t-il fait pour sortir, puisqu'il a une jambe de moins?

FIRMIN, à part.

Étourdi! (*Haut.*) Il est vrai; mais vous savez le remède. Une jambe perdue se remplace...

MARIE, à part.

Par une jambe de bois. Je ne pouvions pas laisser notre général sur une jambe.

GÉRARD.

Quand pourrai-je le voir?

FIRMIN.

Mais si vous le désirez, dès ce soir, je vous l'amènerai.

MARIE, à part.

Tu peux y compter; on te l'amènera.

GÉRARD.

Dites-lui, je vous prie, que je prends bien de la part à son accident.

FIRMIN.

Je n'y manquerai pas. (*A part.*) Décampons vite. Monsieur, je vous salue.

JEANNETTE, à part.

Nous voilà sauvés.

GÉRARD.

Au plaisir de vous revoir bientôt avec le cher oncle. Permettez que je vous reconduise.

FIRMIN.

Ne vous dérangez pas, je vous prie.

SCÈNE XX.

GÉRARD, JEANNETTE, MARIE.

GÉRARD.

Comme on se retrouve! oh, il n'y a que Paris pour ces rencontres-là?

MARIE.

C'est vrai. Mais qu'avez-vous fait de ce beau monsieur qui est sorti avec vous?

GÉRARD.

Il avait un rendez-vous secret chez les ministres; mais il m'a bien promis de se retrouver ici à l'heure du dîner. C'est un grand personnage que ce M. de La Rafinière! nous avons rencontré plusieurs valets à la livrée de je ne sais quel seigneur; eh bien! croirais-tu qu'ils lui ont ôté leur chapeau, avec cette familiarité que l'on a pour un homme que l'on voit habituellement dans la maison. Mais songeons à notre dîner, je veux qu'il soit digne de celui qui va peut-être, dès demain, me faire avoir une ambassade.

JEANNETTE.

A vous mon père! (*A part.*) Je crains que tout le monde ne vous trompe ici.

GÉRARD.

Oh, voilà le moment d'aller bon train! je suis déja

connu, j'ai de la fortune, on viendra dîner chez moi, et en dépit des envieux de St-Gobin, je serai ambassadeur et peut-être un jour quelque chose de mieux.

(Ils sortent tous.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARIE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Je te sais bon gré de m'avoir fait quitter la table; ce Gercourt et ce La Rafinière sont insupportables... Mais, dis-moi, quel est le motif qui t'a fait m'appeler en particulier?

MARIE.

Je n'en ons d'autre que de vous remettre un chiffon de papier que m'a baillé le housard de ce matin. Je l'ons rencontré dans la cour, et il m'a prié ben honnêtement de ne donner ça qu'à vous.

(Elle lui remet un billet.)

JEANNETTE.

C'est une lettre de Firmin.

MARIE.

Tiens! mon housard et monsieur l'officier sont donc amis! Ah! je ne m'étonnons plus de toutes les questions qu'il me faisait à votre sujet.

JEANNETTE, lisant la lettre.

« La ruse de l'oncle prétendu, que vous avez ima-

« ginée ce matin pour nous tirer d'embarras, me met « dans la nécessité de continuer à tromper votre père, « ou de sortir de l'hôtel. M. Gérard ne tardera point « à savoir que je suis son voisin; il voudra me forcer « à lui faire connaître mon oncle : heureusement, il « est très-crédule, à ce qu'il m'a paru; et, puisqu'il « veut pour son ami un vieux général, je lui en pré- « senterai un de ma façon. J'ai avec moi un vieux et « brave soldat qui consent à jouer pour moi ce per- « sonnage. L'amour doit excuser mon étourderie. Cet « oncle, qui aura pour moi la plus grande amitié, « parlera mariage à votre père, et pourra peut-être, « en flattant son amour-propre, le faire consentir à « nous rendre heureux.

FIRMIN.

« *P. S.* J'aurais mille choses à vous dire; si, pen- « dant le dîner, vous pouvez vous échapper un « moment, donnez un coup dans la porte de ma « chambre, ce sera m'avertir que je pourrai me pré- « senter sans danger. »

MARIE.

Eh ben! mamzelle, v'là le moment: v'là le verroux ôté; voulez-vous que je donnions le coup dans la porte?

JEANNETTE.

Arrête! on était sur le point de se lever de table. J'entends du bruit : c'est mon père et M. de La Rafinière. Rentrons, nous trouverons le moyen de prévenir Firmin de ne pas hasarder un stratagème que

Gercourt, qui sait nos secrets, ne tarderait pas à découvrir.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

GÉRARD, LA RAFINIÈRE.

GÉRARD.

Vous dites, monsieur de La Rafinière, qu'il faut que je vous donne trois mille francs.

LA RAFINIÈRE.

Oui, si vous voulez avoir la place tout de suite. Vous savez qu'en affaires il faut agir grandement : il ne faut pas lésiner, parce que la fortune, la protection et l'adresse sont tout dans le monde.

GÉRARD.

Mais êtes-vous bien sûr que je réussirai? Trois mille francs sont une somme, écoutez donc...

LA RAFINIÈRE, à part.

Il est plus tenace que je ne le croyais. (*Haut.*) Ce n'est rien; pour moi du moins.... Si vous vous trouvez gêné, eh bien, je vous en ferai l'avance.

GÉRARD.

Non, c'est qu'à Saint-Gobin on vit une année avec une pareille somme.

LA RAFINIÈRE.

Songez qu'il faut se faire bien venir, quand on exerce un emploi brillant. N'en parlons plus; c'est égal, nous verrons à arranger cela.

GÉRARD.

On m'avait bien dit qu'à Paris on n'avait rien pour rien; c'est le moment de n'y pas regarder : allons, puisqu'il le faut, soit. Tenez, j'ai justement la somme, mais donnez-moi au moins une petite place qui soit gentille.

LA RAFINIÈRE, prenant l'argent.

Oh! elle sera gentille tout-à-fait; elle ne vous obligera point à résidence....

GÉRARD.

Pourtant, j'aimerais assez la présidence : la présidence est une belle chose!

LA RAFINIÈRE.

Maintenant, que nous voilà d'accord, parlons de votre fille. Vous devriez songer à la marier; Gercourt serait son fait, il est déja consul...

GÉRARD.

Non, je porte mes vues plus haut.

LA RAFINIÈRE.

Songez donc que je protége ce jeune homme!

GÉRARD.

Je le sais bien; mais dans ce moment-ci j'ai un parti en vue. Je me trouverais très-honoré si ce mariage pouvait réussir.

LA RAFINIÈRE.

Comment très-honoré! mais ce gendre que vous choisissez est donc un homme d'importance?

GÉRARD.

Sans doute! Comme je ne suis occupé que du soin de chercher pour ma fille un établissement qui puisse me convenir, j'avais d'abord pensé au grand seigneur

chez lequel je suis allé ce matin; mais j'ai appris qu'il devait se marier avant peu, et je ne veux pas être la cause d'une rupture.

LA RAFINIÈRE.

Vous avez bien fait. Et quel est donc celui sur lequel vous vous êtes rabattu? nous sommes assez amis pour que vous ne craigniez pas de me dire vos secrets.

GÉRARD.

Devinez! c'est un homme charmant, répandu dans la société, qui jouit d'un grand crédit dans le monde.

LA RAFINIÈRE, à part.

Veut-il parler de moi?

GÉRARD.

Enfin, puisque vous ne devinez pas, je vous le dis franchement, c'est vous, mon cher La Rafinière. Voyez si la main d'une fille unique et cent mille francs de dot peuvent vous convenir.

LA RAFINIÈRE.

Cent mille francs de dot! la fille unique! cela me conviendrait parfaitement, ce n'est pas l'embarras. (*A part.*) La belle fortune qu'un honnête homme pourrait faire!

GÉRARD.

Eh bien! vous ne répondez rien?

LA RAFINIÈRE.

Pardonnez-moi, cela m'arrange infiniment; mais il y a une petite difficulté!

GÉRARD.

Laquelle donc?

LA RAFINIÈRE.

Ce n'en est pas une positivement; c'est que je suis marié!

GÉRARD.

Marié! vous appelez cela une petite difficulté?

LA RAFINIÈRE.

Sans doute! si je voulais, cela ne nous arrêterait aucunement.

GÉRARD.

Et qui donc avez-vous épousé?

LA RAFINIÈRE.

Une femme charmante, la plus jolie petite blanchisseuse...

GÉRARD.

Comment! une blanchisseuse?...

LA RAFINIÈRE, à part.

Étourdi... (*Haut.*) Oui, la blanchisseuse du Grand-Turc, c'est une des belles places de l'empire Ottoman.

GÉRARD.

Mais au moins vous êtes marié heureusement.

LA RAFINIÈRE.

On ne peut pas plus heureusement, je ne sais pas ce qu'est devenue ma femme...

GÉRARD.

Comment! vous ne savez pas ce qu'est devenue!...

LA RAFINIÈRE.

Pardonnez-moi, j'ai voulu dire que je l'avais laissée très-loin, dans un de mes châteaux en Espagne. J'aperçois M. Gercourt; vous ferez bien de penser à lui, vraiment c'est ce qui vous convient.

SCÈNE III.

GÉRARD, LA RAFINIÈRE, GERCOURT.

GÉRARD, à Gercourt.

Eh bien! cousin, pourquoi sortez vous du salon? nous avons du café et des liqueurs à prendre. Rentrons tous...

LA RAFINIÈRE.

Malheureusement pour moi, j'aime beaucoup les liqueurs, et surtout les liqueurs des îles.

(Gérard sort.)

SCÈNE IV.

GERCOURT, LA RAFINIÈRE.

GERCOURT.

Écoute, j'ai quelque chose à te dire...

LA RAFINIÈRE.

Je ne demande pas mieux que de vous entendre. (*Voulant s'en aller.*) Mais les liqueurs des îles...

GERCOURT.

Reste... Je vois que notre beau stratagême ne peut servir à rien. Depuis ce matin, j'ai appris bien des choses. D'abord la petite Jeannette n'est rien moins que naïve et simple...

LA RAFINIÈRE.

Eh bien! qui se douterait que ce ton d'Agnès, d'innocente... oh les femmes! les femmes!...

GERCOURT.

Elle a un jeune amant, qui habite cet hôtel.

LA RAFINIÈRE.

Qui vous a appris tout cela?

GERCOURT.

Le hasard....

LA RAFINIÈRE.

Eh bien! que vous importe l'amant? nous avons pour nous les parents; il faudra que la fille obéisse et nous toucherons la dot. A coup sûr, votre rival n'a pas les titres que vous avez au respect de la famille: il n'a pas ma protection.

GERCOURT.

C'est un jeune militaire.

LA RAFINIÈRE.

Quelque jeune officier; oh, il n'y a rien à craindre, s'il était général, vous pourriez être obligé de céder la place.

GERCOURT.

Je ne veux pas m'exposer à ces désagréments; d'ailleurs, je ne suis pas tranquille, je me reproche d'avoir cédé à tes conseils; oui, je rougis du rôle que tu m'as fait jouer; c'est pourquoi je te prie, M. Rafin, de vouloir bien sortir de cette maison et de n'y remettre jamais les pieds.

LA RAFINIÈRE.

Qu'est-ce à dire! sortir d'ici? sortir d'une maison où je suis parfaitement traité? non, monsieur, il arrivera ce que vous voudrez, mais je ne sortirai pas; je suis ici chez mon ami Gérard, à qui j'ai promis les

premières places ; il me donne bien à dîner, me fait beaucoup de politesses, me propose sa fille.....

GERCOURT.

Que dis-tu donc ?

LA RAFINIÈRE.

Oui ! monsieur, sa fille avec cent mille francs. J'ai eu l'honnêteté de la refuser par égard pour vous ; et pour prix de mes soins, du zèle que j'emploie pour faire votre fortune, vous voulez m'éconduire ?.. Non ! monsieur ; vous épouserez la cousine Gérard, le militaire rejoindra l'armée ; et moi, lorsque j'aurai palpé les petits présents, que vous me ferez pour prix du consulat, que je vous ai généreusement accordé, je me retirerai avec ma petite fortune et ma petite femme dans un de mes châteaux en Barbarie.

GERCOURT.

Quel galimatias ! les vins du dîner t'ont ravi ton bon sens ?...

LA RAFINIÈRE.

Non, monsieur ! un grand politique, un homme d'état, doit toujours sortir de table, la tête froide. Pour prouver que votre mariage est plus avancé que vous ne le croyez, je vais, en prenant le café avec le beau-père, arrêter les articles du contrat, et fixer l'heureux jour... de cet hymen heureux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GERCOURT, seul.

Le marouffle s'enfuit : il me sera facile d'arrêter ses impertinences; car, je suis bien déterminé à ne pas tromper Gérard. Je ne conçois pas seulement, comment j'ai pu consentir à un stratagême qui, s'il venait à être connu, me couvrirait de honte. Non, je ne veux pas avoir la réputation d'un intrigant; réparons notre sottise, en chassant tout-à-fait ce valet fripon. Je serais pourtant curieux de voir cet amant que l'on me préfère; si je ne me trompe, la voix que j'ai entendue ce matin, partait de là; c'est ce même appartement que notre hôte me demandait hier au soir, il l'aura loué à notre amoureux... qui sans doute est toujours aux aguets... Écoutons... (*Il prête l'oreille.*) Non, je n'entends rien; oh, il prend ses précautions, mais il a beau faire je l'ai deviné : je gage que mon rival ne m'est caché que par cette maudite porte.

(Il donne un coup dans la porte.)

SCÈNE VI.

FIRMIN, GERCOURT.

FIRMIN, en dedans.

C'est le signal, je suis à vous. (*Ouvrant la porte vivement.*) O ma chère Jeannette! quel plaisir... Ciel! que vois-je?

GERCOURT.

Ah! je ne m'attendais pas à celui-là. Qui me procure, monsieur, l'honneur de votre visite.

FIRMIN, à part.

Que répondre! qu'elle étourderie!

GERCOURT.

Vous êtes très-bien dans la maison à ce qu'il me paraît, vous entrez sans vous faire annoncer.

FIRMIN, embarrassé.

Ce n'est pas vous que j'y cherchais...

GERCOURT.

Je le crois; je ne suis pas Jeannette, mais je suis son cousin pour vous servir.

FIRMIN.

Monsieur, ce ton aimable et ironique n'est pas trop de saison...

GERCOURT.

Pourquoi donc! il me semble que rien n'est plus plaisant que notre entrevue.

FIRMIN.

Moi, je ne suis pas disposé à la trouver très-gaie...

GERCOURT.

Tant pis pour vous: monsieur, si je vous rends jamais une semblable visite, si je tombe chez vous comme une bombe, si, en cherchant une jolie femme, je ne rencontre qu'un cousin, je vous permets très-fort de rire à mes dépens.

FIRMIN.

Cela peut être; mais moi, je ne souffre pas qu'on rie aux miens.

GERCOURT.

Il me semble que si quelqu'un a le droit de le prendre au sérieux, ce ne doit pas être vous.

FIRMIN.

Vous le prendrez comme vous le voudrez, monsieur! mais je suis bien aise de vous dire que, si le hasard vous a rendu maître de mes secrets, vous ne vous avisiez pas d'être assez imprudent pour en abuser.

GERCOURT, riant plus fort.

Allons donc, vous voulez rire. L'histoire est trop plaisante pour que je puisse croire à ce ton sérieux qui, dans toute autre occasion, ne vous réussirait pas avec moi.

FIRMIN.

Que mon ton vous plaise ou vous déplaise, peu m'importe; c'est le seul que je puisse prendre en ce moment.

GERCOURT.

Vous parlez en militaire, cela est tout naturel; mais moi, comme un paisible citoyen, je prendrai la liberté de vous faire remarquer que vous n'êtes pas chez vous, que le papa peut venir et qu'il pourrait fort bien ne pas vous recevoir en riant. M. Gérard n'est pas aussi gai que moi; ainsi vous ferez bien de rentrer à petit bruit....

FIRMIN.

Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

GERCOURT.

Cependant monsieur, vous ne pouvez pas rester ici.

FIRMIN.

Je ne vois pourtant personne qui soit dans le cas de me chasser. Mais finissons, êtes-vous un galant homme?

GERCOURT.

Vous devez le voir par la modération que j'oppose à votre pétulance!

FIRMIN, d'un ton ironique.

Votre modération dans ce moment-ci pourrait me donner une preuve du contraire.

GERCOURT, vivement.

Tant que vous n'aurez pas le droit d'y voir de la lâcheté, je pourrai m'en faire gloire.

FIRMIN, plus vivement encore.

J'en verrai dès l'instant que vous refuserez de me suivre et de me répondre d'une autre façon que par des paroles. Sortons.

GERCOURT, à part.

Le défi est clair. Vous verrez que je serai obligé de me battre pour mademoiselle Jeannette, qui ne m'aime point et à qui je ne plairais pas davantage, si je la privais de son amant.

FIRMIN.

Eh bien, monsieur! vous restez? Je pourrai donc prouver à tout Paris que vous n'êtes....

GERCOURT.

N'achevez pas, je vous suis; dehors nous règlerons tout. (*A part.*) Allons, je ne serai pas le premier homme qui se sera battu sans en avoir l'envie.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE VII.

MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, FIRMIN.

MADAME GÉRARD.

Ah! c'est donc vous, cousin; où allez-vous si vite?

JEANNETTE.

Dieu! Firmin...

GERCOURT.

Je vais.... (*A part.*) Si la bonne femme pouvait nous retenir.

FIRMIN, à part.

Quelle contenance faire?

MADAME GÉRARD.

Oh! vous ne sortirez pas, vous nous avez promis de passer la soirée avec nous.

GERCOURT.

Il est vrai, mais monsieur me presse....

MADAME GÉRARD.

Quel est ce monsieur? sans doute un de vos amis.

GERCOURT, riant.

Oui, monsieur est un de mes bons amis.

JEANNETTE, à part.

Comment! un de ses amis?

MADAME GÉRARD.

Et où vous conduit-il?

GERCOURT.

Mais... il m'a invité à une partie de plaisir, et de ce pas nous y allons ensemble.

FIRMIN.

Oui, et je crois qu'il est temps de nous rendre....

GERCOURT, riant.

Oh, nous aurons toujours le temps de nous divertir.

MADAME GÉRARD.

Vous vous trompez, cousin, si vous croyez que je vous laisserai partir; puisque monsieur est votre ami, il passera lui-même la soirée avec nous, si toutefois ce projet-là ne le contrarie pas trop.

FIRMIN.

Vous êtes trop honnête, certainement... Madame...

GERCOURT, à Firmin.

Eh bien! qu'en dites-vous, mon cher ami, je crois que nous ferions bien de remettre notre partie à un autre moment.

FIRMIN.

Il le faut bien, puisque vous n'êtes pas disposé dans celui-ci....

MADAME GÉRARD.

Allons, asseyons-nous; nous déciderons à quel genre d'amusement nous donnerons la préférence.

FIRMIN, à part.

Restons; je trouverai peut-être le moyen de parler à Jeannette.

MADAME GÉRARD.

Eh bien! mademoiselle, vous restez là comme un

terme. (*Montrant Firmin.*) Vous ne donnez seulement pas un siége à monsieur.

FIRMIN.

Ne faites pas attention, je vous prie.

MADAME GÉRARD.

(Jeannette porte un fauteuil à Firmin : ils veulent se parler ; mais Gercourt les observe en riant).

Il faut tout vous dire : à votre âge j'étais plus polie que vous. Quand je voyais un jeune homme, je lui faisais toujours des honnêtetés.

GERCOURT, à part.

Je ris de l'embarras des deux amants. (*A Firmin.*) Eh bien ! mon ami, nous avions de grands projets, et ces dames ont tout fait changer.

FIRMIN, toujours d'un air piqué.

Pour le moment ; mais nous pouvons renouer cela.

GERCOURT.

Je ne dis pas non. Avouez, mon cher Firmin, que quelque amusement que vous vous promissiez avec moi, celui d'être auprès de ma cousine et de son aimable fille, le surpasse de beaucoup.

SCÈNE VIII.

GÉRARD, MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, FIRMIN.

GÉRARD.

Ah, bon ! vous voilà tous ici. (*A Firmin.*) Eh ! c'est vous, monsieur ? Comment se porte le cher oncle ?

FIRMIN.

Très-bien, monsieur. Vous allez peut-être...

GERCOURT, à Gérard.

Comment, cousin, vous connaissez l'oncle de monsieur?

GÉRARD.

Sans doute! c'est un brave général qui a été mon ancien ami.

MADAME GÉRARD, lui faisant des révérences.

Comment? un général... Ah! si j'avais su que monsieur votre oncle fût général, j'aurais....

JEANNETTE, à part.

Je suis sur les épines.

GÉRARD, à Firmin.

Va-t-il venir nous voir?

FIRMIN.

Je crois que oui; il doit venir aujourd'hui même, à ce qu'il m'a dit.

JEANNETTE, à part.

Quelle imprudence!

MADAME GÉRARD, montrant Firmin.

Mais, Gérard, d'où connaissez-vous donc monsieur?

GÉRARD.

Je l'ai rencontré ici avec ma fille, qui s'informait près d'elle, de mon nom et du lieu de ma naissance.

GERCOURT.

Ah! vous avez rencontré mon ami avec la cousine?... (*A Firmin.*) Je ne savais pas que vous fussiez aussi lié dans la maison, je vous croyais encore à votre première visite.

FIRMIN, à part.

Le bourreau se fait un jeu de mon embarras.

GERCOURT.

Quant à votre oncle le général, vous me ferez faire connaissance avec lui, je deviendrai un jour son ami...

FIRMIN, avec humeur.

Autant que vous êtes le mien.

SCÈNE IX.

GÉRARD, MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, FIRMIN, MARIE.

MADAME GÉRARD.

Que nous veut-on, Marie?

MARIE.

C'est un vieux militaire qui demande monsieur...

GÉRARD.

Ah! c'est mon vieil ami, il ne pouvait arriver plus à propos.

FIRMIN.

Dieu! si ce Gercourt allait tout découvrir. (*A Gérard.*) Permettez-moi de vous quitter un instant.

GERCOURT.

Comment! lorsque votre oncle arrive, vous partiriez.... Oh cela ne se peut pas.

MADAME GÉRARD.

Non, certainement vous resterez avec nous.

SCÈNE X.

GÉRARD, MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, MARIE.

GÉRARD, à Marie.

Comment! te voilà encore? fais donc entrer monsieur de La Brigadière.

MARIE.

Dame! j'attendions vos ordres.

GÉRARD.

Non, mon vieil ami est général, il est incommodé; il sera plus honnête que j'aille au-devant de lui.

(Il sort avec Marie.)

SCÈNE XI.

MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT.

MADAME GÉRARD.

Il faut avouer que nous ne sommes pas malheureux: il n'y a pas vingt-quatre heures que nous sommes à Paris, et tout ce qu'il y a de plus fringant nous rend visite.

JEANNETTE, à part.

Que va-t-il arriver? quelle contenance ferai-je?

GERCOURT, à part.

L'embarras de l'amant, le trouble de Jeannette, tout cela m'annonce que notre oncle le général, n'est peut-être pas très-légitime.

SCÈNE XII.

GÉRARD, Madame GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, FIRMIN, LA BRIGADIÈRE.

GÉRARD, causant dans le fond du théâtre avec La Brigadière.

Oh! je vous remets bien.

LA BRIGADIÈRE.

Trente-six ans d'absence, les fatigues de la guerre, ont dû changer mes traits. Pour vous, cher Gérard, je vous trouve à peu près le même.

GÉRARD.

Cependant le travail de tête m'a tué. Venez, que je je vous présente à ma famille.

LA BRIGADIÈRE.

Messieurs et mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*En montrant Jeannette.*) C'est là sans doute madame votre épouse? Comment donc! elle a encore un air de jeunesse!

GÉRARD.

Non, général, c'est ma fille.

GERCOURT, à part.

Observons-le.

LA BRIGADIÈRE.

Mon cher ami, vous me permettrez de m'asseoir: c'est que ma petite incommodité m'incommode... m'incommode un peu.

MADAME GÉRARD.

La privation de votre jambe doit bien vous gêner. Vous devez vous trouver à plaindre....

LA BRIGADIÈRE, *montrant sa jambe.*

A plaindre!.... je ne donnerais pas cette jambe-là pour tout l'or du monde.

MADAME GÉRARD, *d'un ton précieux.*

Il est vrai qu'elle est faite au tour.

LA BRIGADIÈRE.

Une jambe de bois, monsieur! c'est un brevet d'honneur, c'est un droit au respect et à l'estime de tous les honnêtes gens.

GERCOURT.

Je suis de votre avis; je ne vois jamais un brave soldat mutilé, sans songer aux services qu'il a rendus à la patrie.

LA BRIGADIÈRE, *lui tendant la main.*

Touchez là, jeune homme! qui respecte le malheur et honore le courage, est à coup sûr digne d'être honoré.

GERCOURT, *à part.*

Me tromperais-je? ce ton noble et franc, est celui d'un militaire.

LA BRIGADIÈRE.

Eh bien! mon bon ami, qu'est-ce que vous faites de cette grande fille-là; est-ce que vous ne songez pas à la marier?

FIRMIN, *à part.*

Qu'il est maladroit!

GÉRARD.

Pardonnez-moi, mon cher général; mais il me faut un parti convenable, et les bons partis sont rares.

LA BRIGADIÈRE.

Point du tout. Avec ces yeux-là, on se marierait tous les jours. Que dites-vous de mon neveu?

GERCOURT, à part.

Il vient bien vite au fait.

GÉRARD.

Mais il est assez joli garçon.

LA BRIGADIÈRE.

Oh oui! le coquin n'est pas mal tourné: je lui veux du bien, parce que sous lui le service est doux.

GERCOURT.

Eh! mais en effet, cousin Gérard, que dites-vous de ce mariage? je m'intéresse aussi beaucoup à monsieur.

FIRMIN, à part.

Il se moque de moi, le perfide!

MADAME GÉRARD.

Ah! il n'est pas assez avancé dans les grades.

GERCOURT.

Toujours de l'ambition. Allons, il faut faire quelque chose pour votre vieil ami le général!

SCÈNE XIII.

GÉRARD, MADAME GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, FIRMIN, LA BRIGADIÈRE, LA RAFINIÈRE.

LA RAFINIÈRE.

Comment donc! vous me laissez tout seul en face de

trois ou quatre flacons de liqueurs! c'est exposer ma sobriété.

GÉRARD.

Bien, c'est mon autre ami! cousin, je vous ai dû la connaissance de M. de la Rafinière; et, à son tour, il me devra celle du général La Brigadière, mon ami.

FIRMIN, à part.

Je tremble que quelque indiscrétion...

LA RAFINIÈRE, à part.

Un général! prenons garde à nous.

GERCOURT.

M. le général se nomme La Brigadière?

LA BRIGADIÈRE.

Oui, monsieur! ce nom est connu, je puis m'en flatter.

GERCOURT.

Je n'en doute aucunement; mais le nombre des braves généraux qui ont illustré la France, est si considérable, qu'il peut m'être permis d'ignorer le vôtre.

LA BRIGADIÈRE.

C'est que vous n'êtes pas au courant du militaire.

GÉRARD.

Pardonnez-moi, vous ignorez dans quelle société vous êtes.

LA BRIGADIÈRE.

Cela m'est égal; je ne suis pas fier, je suis avec de bonnes gens, et cela me suffit.

MADAME GÉRARD.

Vous êtes avec des hommes de la première volée.

GÉRARD.

Si vous êtes général, ce jeune homme vient d'obte-

nir un consulat; et voilà monsieur de La Rafinière connu de tout le monde par ses grands talents politiques.

LA BRIGADIÈRE, à part.

Ah, diable! prenons garde, ne disons pas de sottises.

GÉRARD.

Il est bien glorieux pour moi, de rassembler des gens d'un pareil mérite, qui doivent au moins se connaître de nom.

LA RAFINIÈRE, à part.

N'ayons pas l'air d'un sot. (*Haut.*) Certainement, j'ai beaucoup entendu parler de M. de La Brigadière.

LA BRIGADIÈRE.

Ah, monsieur! votre nom est trop célèbre aussi, pour qu'on puisse l'ignorer. (*Bas à Gérard.*) Comment s'appelle-t-il donc.

GÉRARD, bas.

De La Rafinière.

LA BRIGADIÈRE.

Je suis enchanté de me trouver avec M. de La Rafinière.

LA RAFINIÈRE.

J'ai toujours désiré de faire connaissance avec monsieur de La Brigadière.

LA BRIGADIÈRE.

Vos talents sont connus de tout l'univers.

LA RAFINIÈRE.

Vous avez plus gagné de batailles que nous ne comptons de jours dans l'année.

LA BRIGADIÈRE, se lève et lui présente la main.

C'est le plus grand bonheur pour moi, d'embrasser un aussi grand homme que vous.

GÉRARD.

Que ne sont-ils ici, mes envieux!

MADAME GÉRARD.

C'est pourtant chez nous que cela se passe. Quel honneur pour ma famille!

GERCOURT, à part.

Ou je me trompe fort, ou M. de La Brigadière joue aussi son rôle.

GÉRARD, d'un ton de familiarité.

Dites-moi, La Brigadière; n'est-ce pas vous qui avez remporté cette superbe victoire de..... comment dirai-je.... dans ce pays qui est là.... près d'une rivière qu'on nomme....

LA BRIGADIÈRE.

Je sais ce que vous voulez dire. Mais ce n'est pas moi. Ma plus belle action est celle du pont de.... Diable de nom!.... du pont....

GÉRARD, gravement.

Du pont Euxin peut-être?

GERCOURT.

Bien cousin. (*A part.*) Il a voulu dire du pont de Lodi. (*Haut à La Brigadière.*) Je ne croyais pas que vous fussiez du nombre des héros de l'Italie.

LA BRIGADIÈRE.

J'étais aussi dans l'Italie; mais mon pont n'est pas celui dont vous parlez. Mon pont d'abord est sur une rivière....

FIRMIN, à part.

Le traître!....

GERCOURT.

C'est assez l'usage de les placer de la sorte.

LA BRIGADIÈRE.

Je venais d'être fait capor.... général, et je commandais le corps de garde, composé de quinze mille grenadiers.

GERCOURT, à part.

Il s'embrouille. (*Haut.*) Votre corps de garde était composé de quinze mille hommes?

LA BRIGADIÈRE.

Eh non, monsieur! je vous dis que je commandais l'avant-garde.

GERCOURT.

Ah! c'est différent!

LA BRIGADIÈRE.

Ma foi, à peine avions-nous pris possession du pont, que cent hommes bien armés nous tombent sur les bras.

GERCOURT.

Cela ne dut pas vous effrayer beaucoup, cent hommes!

LA BRIGADIÈRE.

Comment, monsieur! ne pas nous effrayer? cent mille hommes contre quinze que nous étions. Il est vrai que j'avais sous mes ordres les quinze plus braves lurons de l'armée.

GERCOURT.

Et avec vos quinze hommes?

LA BRIGADIÈRE.

Avec mes quinze mille hommes, monsieur! je battis les cent hommes et je les empêchai de passer le pont.

GERCOURT.

Tout le monde a entendu parler de cette affaire-là.

GÉRARD.

Sans doute, je me la rappelle bien à présent.

LA RAFINIÈRE.

Cela fit beaucoup de bruit dans le temps.

MADAME GÉRARD.

Eh bien, cousin! que dites-vous du pont de M. de La Brigadière.

GERCOURT.

Je dis que lui et les braves qu'il commandait, sont autant d'Horatius Coclès.

LA BRIGADIÈRE.

Monsieur, ni Horatius, ni Coclès n'étaient de la partie; mais j'avais avec moi, Sans-Quartier, La Valeur, Bon-Ami.

GERCOURT.

Bon, il m'en dit plus que je ne veux.

GÉRARD, à La Rafinière.

Vous savez sans doute cette belle action?

LA RAFINIÈRE.

Dans tous ses détails; on m'envoya le compte rendu de la bataille à Pekin, où j'étais alors ambassadeur.

GERCOURT, à part.

Ah, voilà l'autre qui va déraisonner à son tour.

LA BRIGADIÈRE.

Pékin? attendez donc, je crois que j'ai été là en garnison.

LA RAFINIÈRE.

C'est une ville superbe, des maisons d'une beauté... une grande rivière, pleine d'eau, qui passe au milieu.

LA BRIGADIÈRE.

Cela ressemble assez... Comment appelez-vous la rivière ?

LA RAFINIÈRE.

La rivière ?... la Pékinoise....

GERCOURT.

Le sot.

MADAME GÉRARD.

Ce que c'est que d'avoir voyagé ! on est instruit, on parle de tout.

GERCOURT, à part.

Mettons fin à leur extravagance, et voyons si notre général est postiche en tout. (*Haut.*) Je vous demande pardon si je vous interromps. Dites-moi, monsieur le général, à quelle bataille avez-vous eu le malheur de perdre cette jambe-là ?

(Il lui donne un grand coup sur la prétendue jambe de bois.)

LA BRIGADIÈRE.

Ahi ! doucement donc, monsieur ! comme vous y allez ?

GERCOURT, à part.

J'en sais assez. (*Haut.*) Vous riez, je n'ai pas pu vous faire mal, une jambe de bois....

JEANNETTE, à part.

La fourbe va se découvrir.

LA BRIGADIÈRE.

Certainement vous ne m'avez fait aucun mal. (*A part.*)

Chien, comme il frappe! (*Haut.*) C'est que quand... on ne s'y attend pas... le contre-coup...

FIRMIN.

Je suis perdu!

GERCOURT.

Que vous êtes heureux, mon cher Gérard, d'avoir un brave général pour ami. Je ne conçois pas, comment vous pouvez refuser votre fille à son neveu! car enfin, monsieur est bien le neveu de son cher oncle...

FIRMIN, à part.

Je rougis!

GERCOURT.

Et comme ce cher oncle est bien général.

JEANNETTE.

Il sait tout.

GERCOURT.

Il faut que dès ce soir, un bon contrat...

FIRMIN, à Gérard.

Non, monsieur! je serais indigne du bonheur auquel j'aspire, si je ne faisais cesser une supercherie que rien ne saurait excuser. — Monsieur! je vous ai trompé; ce brave soldat, entraîné par son amitié pour moi, a bien voulu se prêter à une ruse que l'amour seul m'a forcé d'employer.

GÉRARD.

Quoi! monsieur de La Brigadière...

FIRMIN.

Ne fut jamais votre ami; et s'il n'est pas général....

LA BRIGADE.

Il est du moins caporal.

MADAME GÉRARD.

Ah! fi donc, l'horreur!...

LA BRIGADE.

Comment, l'horreur! mille millions de pipes....

LA RAFINIÈRE.

Je n'ai pas été votre dupe, monsieur le caporal!

GÉRARD.

Cela est un peu fort, me jouer de la sorte!

LA RAFINIÈRE.

Compromettre ma dignité!

GÉRARD, à Jeannette.

Et vous, mademoiselle, seriez-vous complice...

JEANNETTE.

Mon père, je vous assure...

FIRMIN.

Moi seul, suis coupable.

LA BRIGADE.

Comment, monsieur Gérard! vous refusez pour votre gendre, ce brave jeune homme, un capitaine, l'exemple de l'armée! Allons, pardonnez, et faites quelque chose pour votre vieil ami.

GÉRARD.

Plus d'ami, je vous en prie, vous n'êtes plus général.

LA RAFINIÈRE.

Mon garçon, ne vous mêlez pas de nos affaires; songez que votre faute est assez grave...

FIRMIN.

Eh quoi, monsieur! vous décidez...

GÉRARD.

Que vous n'aurez pas ma fille; non, monsieur! si

vous êtes capitaine, mon cousin vient d'obtenir une grande place; il est protégé, de plus, par monsieur de La Rafinière, et c'est lui qui l'épousera.

FIRMIN.

Quoi, monsieur!

JEANNETTE.

Mon père, daignez m'entendre.

MADAME GÉRARD.

Taisez-vous, mademoiselle!

GERCOURT.

Ces pauvres enfants me font pitié, et je ne serai pas assez cruel....

GERARD, prenant la main de sa fille.

Tenez, cousin! je vous la donne, c'est une affaire finie...

GERCOURT.

Et moi, je la refuse.

LA RAFINIÈRE.

Comment?

GÉRARD.

Que dites-vous?

GERCOURT.

Oui, messieurs; si ce jeune militaire mérita votre colère, pour avoir pu vous abuser par un stratagême, je suis plus coupable que lui.

LA RAFINIÈRE, à part.

Il est donc fou!

MADAME GÉRARD.

Je ne vous entends pas.

GERCOURT.

Allons, monsieur Rafin, quittez vos dignités, je renonce à ma fortune.

LA RAFINIÈRE, à Gercourt.

Mais monsieur, je....

GERCOURT.

Je conçois qu'il est dur de tomber tout à coup du faîte des grandeurs; mais, que voulez-vous, c'est une suite de l'instabilité des choses humaines.

JEANNETTE, à part.

Nous resterait-il quelque espoir?

MADAME GÉRARD.

Expliquez-vous plus clairement.

GERCOURT.

C'est mon intention. Vous, monsieur Gérard, profitez de la leçon. Vous avez été joué par tout le monde; mais, je le répète, je suis plus coupable que monsieur: l'amour peut excuser sa ruse, et vous ne me pardonnerez jamais la mienne quand vous saurez que c'est l'intérêt seul qui me la fit employer. Monsieur s'est servi pour vous tromper, d'un bon soldat qui s'est donné bien de la peine pour mentir très-mal...

LA BRIGADE.

Il est vrai que ça n'est pas facile.

LA RAFINIÈRE.

Allons donc, rien n'est plus aisé!

GERCOURT.

Et moi, j'ai suivi les pernicieux conseils de ce faquin, que je vais renvoyer sur-le-champ. Vous m'approuverez quand vous saurez, que ce monsieur de la

La Rafinière, si vanté, si fêté, n'est autre que mon valet.

GÉRARD.

Ah, bon dieu! comme je fus trompé!

LA RAFINIÈRE.

Où me fourrer?

LA BRIGADE.

Eh bien, monsieur l'ambassadeur de Nankin?...

LA RAFINIÈRE.

Va retourner à son ambassade, je baise bien les mains à toute la compagnie.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

GÉRARD, Madame GÉRARD, JEANNETTE, GERCOURT, FIRMIN, LA BRIGADE.

GÉRARD.

Et mes trois mille francs! il les emporte!

GERCOURT.

Comment?

GÉRARD.

Eh parbleu! trois mille francs qu'il m'a fait lui donner pour une place; il m'a dit que c'était l'usage...

GERCOURT.

Ah le fripon! que je suis honteux! mais croyez que je saurai....

LA BRIGADE.

Que ne m'avez-vous dit cela? il aurait rendu l'ar-

gent, ou parbleu j'aurais eu l'honneur de couper les oreilles à son excellence.

MADAME GÉRARD.

Ah! mon cousin! aurions-nous dû penser...

GERCOURT.

Vous avez raison de vous plaindre de moi, je conviens de mes torts; mais aussi c'est votre faute. Pourquoi, diable! avec les moyens d'être heureux dans votre village, venez-vous égayer Paris par vos ridicules prétentions. Vous, monsieur Gérard! si vous croyez que toutes les places vous conviennent, croyez-vous convenir à toutes les places; et ne savez-vous pas qu'il faut autre chose que du zèle et de la bonne volonté pour exercer un emploi? Tenez, croyez-moi, retournez chez vous; mais, auparavant, mariez votre fille à ce jeune homme.

FIRMIN, à Gercourt.

Ah, monsieur! ma reconnaissance....

GÉRARD.

Est-il vrai, qu'il soit capitaine?

FIRMIN.

J'en ai reçu le brevet ce matin, le voilà.

GERCOURT.

Avant un an, il sera colonel.

GÉRARD.

Ma femme, qu'en dis-tu? Allons, il faut y consentir, puisque de retour dans notre endroit, nous pourrons dire à nos voisins : j'ai reçu des nouvelles de mon gendre le colonel.

FIRMIN.

Quel bonheur!

GERCOURT.

Voilà le vrai moyen de ne pas vous repentir de votre voyage à Paris.

FIN DE LA MANIE D'ÊTRE QUELQUE CHOSE.

MARIE,

OU

LES REMORDS D'UNE MÈRE,

DRAME EN UN ACTE, MÊLÉ DE MUSIQUE.

NOTICE

SUR MARIE.

Le théâtre, comme l'expérience l'a prouvé, suit toujours la direction qu'ont prise les mœurs de la nation. Si la nation est forte, les ouvrages qu'elle accueille, présentent un caractère de force et de gravité; si elle est légère et superficielle, elle ne s'amusera qu'à des intrigues de boudoir. Le théâtre français possède dans ce dernier genre une grande collection de colifichets, qui ont déja fort peu d'attraits pour nous, et qui ne tarderont pas d'être entièrement bannis de la scène. Pendant une assez longue période du dix-huitième siècle, ces changements de goût, au théâtre, ne furent pas très-sensibles; et les auteurs mouraient avec la douce conviction qu'ils étaient immortels : c'est qu'alors il fallait plus qu'une génération pour que la différence des mœurs se fît remarquer.

Il n'en était pas de même dans le cours de la

révolution : quelques années suffisaient pour changer les opinions des spectateurs et la couleur d'un théâtre. Qui croirait que l'opéra-comique, par exemple, né du simple vaudeville, ait pu passer tout à coup des *Amours d'été* aux conceptions les plus sérieuses et même les plus lugubres? Les compositeurs, dans l'espoir d'obtenir plus d'effets, de produire plus d'émotion sur le public, entraînaient les littérateurs vers un genre ultrà-dramatique, et que leur raison désapprouvait souvent ; mais comme le public aimait aussi ce genre de spectacle, auteurs et acteurs se soumettaient à la loi commune. Encouragé par l'exemple de mes confrères, je les suivis dans la route qu'ils m'avaient tracée, et je composai le petit drame de *Marie*.

L'époque où je l'écrivis était féconde en évènements funestes. Dans les temps de troubles qui s'étaient écoulés, si les lois politiques, avaient acquis beaucoup de force, les lois civiles avaient beaucoup perdu de leur puissance. On ne songeait guère à réprimer les délits ordinaires. Je crus devoir appeler l'attention sur un crime qui devenait très-commun, l'infanticide, et que la loi semblait dédaigner d'atteindre. On se doute bien que je traitai le sujet de la manière la plus convenable

sous le rapport des mœurs. Je présentai une malheureuse mère accablée de remords ; et comme la séduction est toujours la cause du crime de l'infanticide, ce fut sur le séducteur de ma pauvre *Marie* que je dus appeler l'indignation publique. Je dois encore répéter ici qu'en ce moment, le théâtre pour lequel je travaillais, était en proie aux drames les plus noirs. La musique et les décorations offraient tout à la fois, et les agonies de la mort et des voûtes sépulcrales. Je n'avais donc point à craindre de mettre sur la scène un sujet qui sortît du genre que le théâtre avait adopté; le goût du public de ce temps était d'ailleurs pour moi un motif d'encouragement. Je fis la pièce, elle fut lue et reçue. Elle produisit à la lecture un tel effet que les comédiens qui sont toujours pour le genre qui plaît au public, prédirent que cet ouvrage procurerait d'abondantes recettes. Tous les hommes, toutes les femmes avaient répandu des larmes.... quels plus beaux présages de succès! Il ne fut question pendant quinze jours que de la pièce et du choix du compositeur. Mais, pendant que tout le monde admirait, j'eus le malheur de m'occuper d'ouvrages plus vrais et plus raisonnables; et, sans que personne m'eût fait voir les défauts de ma pièce,

ni les dangers qu'elle pouvait encourir à la représentation, je pris pour elle un tel dégoût, que je ne voulus plus y songer, ni même la donner à mon ami Méhul qui avait été choisi par le comité pour en composer la musique.

Je ne puis me rendre compte du motif qui me fit prendre en haine ce petit ouvrage. Je n'avais qu'à le comparer à ceux qu'on jouait alors, et certes, je n'aurais eu qu'à m'applaudir de ma sagesse et de ma circonspection. Pour le représenter, on pouvait du moins se dispenser de tous ces accessoires de fosses et d'ossements, qui appellent plutôt le dégoût que l'intérêt. La scène de mon drame se passe dans un appartement, et, tout l'effet se trouve dans une situation que j'avais imitée d'une pièce allemande: et cependant je n'ai pas osé la livrer au public. Quelque délicatesse que j'aie mise dans la manière dont j'ai peint cette malheureuse mère, j'ai toujours craint qu'elle n'offrît au spectateur un tableau repoussant. Il est des choses qui peuvent être lues, mais qui ne doivent jamais être offertes aux yeux. Cette mère est coupable d'un crime que les lois peuvent atteindre. Quelque intérêt que j'aie porté sur elle, je redouterais toujours que le spectateur ne vît, à la suite de

ses douleurs, la peine que lui garde la loi. Voilà le motif qui m'a empêché de céder aux sollicitations du théâtre, et de laisser jouer mon petit drame. Je n'ai craint dans cet ouvrage que l'excès d'intérêt. Il peut m'être permis de l'imprimer, parce qu'on n'a point à redouter d'exciter à la lecture de trop vives émotions. Cette lecture, en offrant d'ailleurs un tableau touchant des tourments d'une mère qui s'écarte de son devoir, peut offrir aussi une leçon utile aux jeunes gens, qui ne réfléchissent point assez sur les déplorables suites que peut avoir une séduction. Mon but en écrivant a toujours été d'amuser, d'instruire ou de rendre les hommes meilleurs : je crois l'avoir encore atteint dans ce petit ouvrage, bien faible par le style, mais très-singulier par sa conception.

PERSONNAGES.

BELVAL.
AUGUSTE, neveu de Belval.
ROBERT, peintre.
UN DOMESTIQUE.
MARIE, sœur de Robert.
NANNETTE, servante de Marie.

La scène est dans une maison de campagne, aux environs de Paris.

MARIE,

OU

LES REMORDS D'UNE MÈRE.

(Le theâtre représente un appartement simplement meublé : un cabinet ouvert du côté du public, est sur le côté; un chevalet et plusieurs tableaux et figures de marbre sont dispersés dans l'appartement, le chevalet seul est sur l'avant-scène.)

SCÈNE I.

NANNETTE, BELVAL.

NANNETTE.

Comment! c'est vous, monsieur Belval!

BELVAL.

Moi-même.

NANNETTE.

Et par quel hasard dans ce pays?

BELVAL.

Il y a deux mois que j'y suis venu faire l'acquisition d'une terre. Mes affaires m'obligèrent de retourner à Paris, et je n'eus pas le temps de rendre visite à mes voisins; mais aujourd'hui, je veux...

NANNETTE.

Vous ignoriez sans doute, que nous étions du nombre de ces voisins, sans cela....

BELVAL.

Sans doute, je l'ignorais; je ne l'ai su qu'hier de Robert, et par le plus grand hasard. Je lui parlais de la terre que je venais d'acheter: ma sœur, m'a-t-il dit, demeure dans votre canton; depuis six mois, elle s'est retirée à la campagne pour y jouir mieux de la nature, et pour se livrer tout entière à son art; mais, j'espère, a-t-il ajouté, aller bientôt la voir, je veux admirer les nouveaux chefs-d'œuvre dont elle va nous enrichir.

NANNETTE, à part.

Quel chef-d'œuvre!... (*Haut.*) Quoi! vous croyez qu'il viendra bientôt?

BELVAL.

Cela ne m'étonnerait pas. Il avait promis de m'accompagner si je voulais consentir à différer mon départ; mais j'étais trop pressé d'enlever de Paris un certain neveu...

NANNETTE.

Quoi! vous avez amené avec vous...

BELVAL.

Mon neveu! un jeune homme que j'ai toujours aimé, qui jadis était digne de l'être. Il avait le cœur sensible, toutes les qualités qui rendent estimable dans la société, tous les avantages qui peuvent captiver une femme vertueuse; mais un scélérat s'en est emparé, a corrompu ses mœurs. Il a fait de graves sottises; et et j'ai senti qu'il fallait aller l'arracher aux conseils de son indigne ami: mes soins n'ont point été inutiles; je l'ai déterminé à me suivre à la campagne. Là, j'espère

que mes conseils, la solitude, la nécessité du travail, le rendront à des principes dont il s'est trop long-temps écarté.

NANNETTE.

Je vous félicite d'avoir pu le forcer à vous suivre : ces jeunes gens font toujours de sottises; mais, à tout péché miséricorde. Il s'est amendé, vous avez payé les dettes, il a pleuré, vous l'avez embrassé, et tout est fini; les méchants neveux trouvent toujours des oncles indulgents.

BELVAL.

Dites-moi, Nannette! ne puis-je présenter mes devoirs à Marie?

NANNETTE.

Non, vous ne le pouvez : elle est malade depuis quatre mois.

BELVAL, la regardant finement.

Nannette?...

NANNETTE.

Monsieur Belval?...

BELVAL.

Il y a ici du mystère.

NANNETTE.

Quoi! vous croyez...

BELVAL.

Non, je ne crois pas la médisance. Arrivé d'aujourd'hui dans ce pays, ne m'a-t-on pas déja dit qu'il y avait de bonnes raisons pour que Marie ne vît personne; qu'elle voulait cacher par cette conduite sa honte, et le fruit d'un indiscret amour!

NANNETTE.

Comment! on vous a dit cela?

BELVAL.

Oui, mais je me suis gardé d'en rien croire. Marie, à Paris, jouit d'une réputation de vertu; elle a toujours fui l'amour, et ce changement subit....

NANNETTE.

Hélas!

BELVAL.

Pourquoi ce soupir? vous me cachez quelque chose.

NANNETTE.

Non, je ne puis rien vous dire.

BELVAL.

Craignez-vous mon indiscrétion? Nannette, élevée chez mon père, doit me connaître...

NANNETTE.

Ah! je connais vos vertus, votre probité.

BELVAL.

Achevez donc, je vous prie. Si vous saviez le motif de ma curiosité...

NANNETTE.

Quoi! sa honte est déja connue?

BELVAL.

De toutes les femmes du canton! et, ne savez-vous pas que, lorsqu'une femme fait une faute, elle n'a pour ennemies que celles qui peuvent l'imiter au premier jour?

NANNETTE.

Il est trop vrai!

BELVAL.

Mais dites-moi...

NANNETTE.

Je me rends peut-être coupable; mais n'importe: vos conseils me sont nécessaires; vous m'aiderez sans doute à sauver une infortunée.

BELVAL.

Comptez, comptez sur mes secours; mais dites-moi...

NANNETTE.

Eh bien! sachez que Marie, dans l'âge où l'on doit connaître les passions, a cédé à un jeune homme dont l'extérieur annonçait les vertus, la raison.

BELVAL.

Je le vois; Marie, comme tant d'autres, fut trompée par l'apparence.

NANNETTE.

Enfin, craignant la colère ou le mépris de son frère, et prévoyant l'abandon de son amant, elle s'est retirée dans cette campagne pour y cacher sa douleur,.... quand une lettre... lettre funeste! a précipité cette infortunée dans un abyme de malheurs dont la mort seule peut la tirer.

BELVAL.

Que dites-vous?

NANNETTE.

Marie aigrie déja par la solitude, par l'absence de son amant, par ses souffrances, reçut une lettre horrible de son séducteur. J'en ignore le contenu, mais je sais que depuis ce temps, sa tête se perdit : elle maudissait son amour, l'enfant qui devait naître d'elle;

même avant le terme, elle le mit au monde, au milieu des convulsions du désespoir. C'est ici que vous allez frémir!

BELVAL.

Ah! je devine.

NANNETTE.

Une femme et moi, lui donnions des secours. Mais je fus forcée de m'absenter pour je ne sais quels soins domestiques : aussitôt Marie fait briller l'or aux yeux de sa garde, habituée sans doute à de pareils crimes, et l'engage à porter son enfant dans le bois voisin. Elle obéit.

BELVAL.

O ciel! et dans quel endroit du bois?

NANNETTE.

A la première étoile, près d'un château.

BELVAL, à part.

C'est cela. O providence!

NANNETTE.

A peine cette coupable femme était sortie que l'infortunée Marie, dévorée par ses remords, me fit appeler; cours, cours, me dit-elle, sauver mon enfant; elle m'avoue tout. Je courus aussitôt, mais ma peine fut inutile. Je retournai vainement à l'endroit où ce malheureux enfant venait d'être exposé; il n'y était plus

BELVAL.

Et que fit Marie quand elle apprit...?

NANNETTE.

Ah! je ne puis vous peindre sa douleur, son désespoir. Vingt fois depuis ce temps, j'ai cru qu'elle allait

expirer à mes yeux. Tantôt elle appelle son enfant, tantôt elle maudit la misérable qui put lui obéir. Il n'y a que mes soins et mes consolations qui l'ont sauvée jusqu'à ce moment ; mais je crains bien que sa mélancolie et ses remords ne l'entraînent bientôt au tombeau.

BELVAL.

Que je la plains !

NANNETTE.

L'heure m'appelle auprès d'elle ; souffrez que je vous quitte.

BELVAL.

Ne pourrais-je point la voir ? je désirerais lui parler.

NANNETTE.

Elle ne voudra point vous entendre ; tout ce qui porte le nom d'homme, lui fait horreur. Cependant, d'après la confidence que je vous ai faite, puis-je refuser ce que vous demandez ! Allez m'attendre dans le jardin. Je vais faire mon possible pour l'engager à descendre dans ce salon, et si je trouve une occasion favorable, si je la vois plus tranquille...

BELVAL.

Il suffit ; je vous entends.

NANNETTE.

Je ne vous demande pas le secret ; vous savez l'importance...

BELVAL.

C'est me faire injure !

NANNETTE.

Pardon ! je sais que vous êtes le plus honnête homme..., et c'est ce qui peut seul excuser mon im-

discrétion. Adieu. (*Elle sort.*) J'irai vous rejoindre au jardin.

SCÈNE II.

BELVAL, SEUL.

Marie! Marie! ah, j'étais loin de te croire la mère de ce malheureux enfant! mais j'ai bien fait de ne pas avouer tout de suite que je l'avais trouvé. La joie précipitée de Nannette eût été dangereuse pour sa maîtresse; je n'aurais pu la contenir. Quand le corps est affaibli par la douleur, une bonne nouvelle, trop promptement annoncée, a souvent des effets plus funestes qu'un nouveau malheur. Je me charge de la préparer à m'entendre.

Ariette.

Ne gémis plus, sèche tes pleurs,
Trop coupable Marie!
Ce jour finira tes douleurs :
Ton fils n'a point perdu la vie.

C'est toi, perfide amant,
Qui portas la douleur dans le sein d'une mère :
Tu lui fis détester l'enfant
Dont elle t'avait rendu père.
Près de l'objet de ton amour,
Du plaisir tu goûtais les charmes;
Et tu ne laissas en retour
Que le désespoir et les larmes.

Jouis, ingrat, de tes hauts faits.
Sans moi l'enfant perdait la vie;
Et par toi la tendre Marie
Commit le plus noir des forfaits.

Que ne puis-je connaître ce misérable corrupteur! j'irais le trouver, je lui dirais : fléau de la société, vous avez séduit une femme, et non content de l'avoir trompée, vous avez insulté à son malheur! vous avez aigri les souffrances dont vous seul étiez cause, vous avez réduit votre victime au désespoir.... Ah! n'achevons pas, tout mon sang bouillonne de colère. Mais ce perfide rirait peut-être de mes remontrances. Lui et ses pareils déshonorent des femmes, les entraînent au crime, et s'applaudissent encore entre eux de leurs succès et de leurs vices. J'entends du bruit; c'est Marie. Allons attendre au jardin que Nannette vienne me rejoindre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARIE, NANNETTE.

MARIE entre, les cheveux épars, elle a un habillement du matin très-négligé, et elle est d'une pâleur extrême.

Oui! en effet, je respire ici plus à mon aise!

NANNETTE.

Je vous l'avais bien dit; ce salon est plus spacieux que votre chambre. (*Montrant les tableaux.*) Et puis, ici vous n'êtes environnée que d'objets qui vous plaisent.

MARIE.

Oh, rien ne me plaît maintenant! rien. (*Elle paraît réfléchir.*) N'est-ce pas le 17 du mois aujourd'hui?

NANNETTE.

Oui, c'est le 17.

MARIE, se parlant.

Il y a deux mois, juste deux mois, qu'à onze heures de la nuit, d'une nuit bien froide, bien orageuse, bien terrible...

NANNETTE.

Ma chère maîtresse!

MARIE.

Et si, te dis-je, il était onze heures quand on le porta....

NANNETTE.

Qui donc?

MARIE.

Tu l'as donc oublié! mon enf.... un enfant, un malheureux!

NANNETTE.

En songeant toujours à ce moment terrible, vous ne ferez qu'accroître vos chagrins; vous feriez mieux de vous occuper de vos travaux, cela vous distrairait.

MARIE.

Me distraire! le puis-je? oublie-t-on un crime!

NANNETTE.

Et pourquoi toujours en parler? vous savez que vous me faites de la peine.

MARIE.

Quand je ne t'en parlerais pas, y penserais-je moins?

(*Montrant sa tête et son cœur.*) N'est-ce pas là, là? N'ai-je pas toujours devant les yeux cette faible créature? N'entends-je pas ses cris?... oui! toutes les nuits je me réveille en sursaut; je cours à la fenêtre qui donne sur le bois, j'écoute, j'entends le vent qui souffle dans les arbres; ses gémissements sourds m'effraient: eh bien! j'imagine que ce sont les cris de mon enfant. Et quand la lune, passant au travers des rameaux, vient éclairer quelques objets blanchâtres (ô mon imagination!.. après tant de temps!), ne crois-je pas le voir encore?... Alors! j'étends les bras, ma poitrine s'oppresse, j'attends, je reste là, l'œil fixé sur l'objet; la nuit se passe, l'aurore paraît; ce n'était rien, rien qu'un tronc d'arbre. Voilà mes nuits; les jours sont plus cruels encore!

NANNETTE.

O ma pauvre maîtresse, calmez-vous! le ciel est bon, il vous pardonnera, il vous pardonnera. Votre enfant n'est point mort, un brave homme l'aura trouvé...

MARIE.

En suis-je moins criminelle! Quelqu'un l'aura trouvé, dis-tu? eh bien! ai-je quelque droit à le réclamer? irai-je lui dire, rendez-moi mon enfant, il est à moi? — Prouvez comme il est à vous, me dira-t-on? — Il est à moi, vous dis-je! je l'ai porté dans mon sein, je l'ai mis au monde au milieu des convulsions de la mort, on l'a par mon ordre exposé dans ce bois, la nuit.... ses vêtements sont... — Et vous êtes sa mère? malheureuse! Non, non, vous ne la fûtes jamais; c'est moi, qui le nourris, qui suis... Vous! vous n'êtes qu'un monstre!

— Oh, grands dieux! grands dieux! pardonnez-moi, je ne suis plus mère, je ne fus jamais digne de l'être.

NANNETTE.

Vous me faites mourir. Rappelez-vous que sa perte ne vint que d'un moment d'égarement : une fièvre embrasait votre sang, vous aviez la tête tout-à-fait perdue; la sage-femme est seule coupable; d'ailleurs, vous me renvoyâtes le chercher; alors, ne le trouvant plus....

MARIE.

Il était bien temps d'avoir des remords!

NANNETTE.

Je vous le dis encore, songez à vous distraire. Vous devriez prendre l'air, faire un tour dans le village; cela vous ferait du bien.

MARIE.

Du bien! qu'est-ce qui peut me faire du bien? — Cependant, je veux être plus calme; mais laisse-moi seule, laisse-moi seule.

NANNETTE.

Non, je ne puis vous quitter.

MARIE.

Je t'en prie : tu vois que je suis tranquille.

NANNETTE.

Vous le voulez. (*En s'en allant.*) Allons trouver M. Belval. Il est impossible que, dans l'agitation où elle est, il puisse lui parler.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARIE, SEULE.

Quel supplice j'éprouve! Il finira bientôt, je le sens. Oui, je te rejoindrai dans peu, malheureuse victime. Mais Nannette a raison, calmons-nous, et attendons la fin de mes peines, au moins avec une apparence de tranquillité. Mais le puis-je, lorsque chaque objet me rappelle mes douleurs.

Romance.

Quand une mère du village,
Dans les bois appelle son fils;
L'enfant, caché sous le feuillage,
Répond à ses accents chéris.
Alors, dans ma douleur amère,
Ma bouche dit en frémissant:
« Ah! qui peut m'appeler sa mère?
« Qui puis-je appeler mon enfant? »

Si des oiseaux le plus volage,
Aux beaux jours prépare ses nids;
Si le monstre le plus sauvage
Allaite et défend ses petits;
Si, d'une tendresse aussi pure,
Chaque mère accomplit la loi,
Que suis-je donc dans la nature?...
La mort est trop douce pour moi!

Aux maux sous lesquels je succombe,
Quand le trépas aura mis fin;

Dans ce bois je veux qu'une tombe
Dise mon crime et mon destin.
Qu'on lise gravé sur la pierre :
« Dans cet asyle de la mort
« Repose une coupable mère :
« Passants, ne pleurez point son sort. »

Je veux oublier mes maux, et mon imagination se porte toujours sur le passé, sur l'avenir. Essayons cependant d'effacer de ma mémoire... Que pourrai-je faire pour me dissiper? Peindre; le puis-je? ma main tremble, mon œil égaré ne voit qu'un seul objet. Oh! qu'il est loin le temps, où mon art remplissait mon cœur; où là, assise, sans désirs, sans remords, je me suffisais à moi-même. Mais un tigre, sous la figure d'un homme, d'un ange.... Écartons toutes ces idées, sans cela, ma tête... Songeons à peindre... j'avais commencé quelque chose... Rappelons-nous... Oui, c'était un tableau de l'Albane que je copiais... Cherchons... (*Elle détourne une toile.*) Que vois-je? c'est la fécondité : une mère, environnée d'enfants qu'elle nourrit... et moi, je les fais mourir de froid, de faim... Oh! éloignons ce tableau, il prononce ma sentence. Rejetons pour jamais ces pinceaux; sont-ils faits pour des mains criminelles? (*Elle jette ses pinceaux et sa palette.*) Livrons-nous tout entière à notre supplice. Relisons ma lettre. (*Elle tire une lettre de son sein.*) C'est un baume! je la porte sur mon cœur, elle calme ma douleur. (*Elle se promène à grands pas, en parcourant la lettre, puis s'arrêt par moments.*)

SCÈNE V.

MARIE, BELVAL.

BELVAL, sans voir Marie.

Il est singulier que Nannette ne soit point encore venue me retrouver. — Dieux! c'est Marie!...

MARIE, se promenant à grands pas en lisant sa lettre.

Oh! oh! que c'est perfide! quelle fausse sensibilité!

(Elle continue de lire avec action.)

Vous l'avez entendu, grands dieux! Marie, je serai, je veux être ton époux... et moi, confiante, je cède à l'amour, au délire.

BELVAL.

Mais, où donc est Nannette?

MARIE, lisant avec fureur.

Des affaires me retiennent. — Des affaires! des plaisirs... Tu les goûtais, en m'envoyant la mort dans cet écrit fatal. Moi, pendant ce temps, souffrante dans la solitude, ne vivant encore que de ton image, j'attendais... un enfantement douloureux; tu l'as précipité; il est venu cet enfant, maudit du ciel; tu fus son père... ah! tu fus son bourreau; c'est toi qui l'as assassiné par ma main.

(Elle s'assied dans le plus grand accablement.)

BELVAL.

Infortunée!

SCÈNE VI.

MARIE, NANNETTE, BELVAL.

NANNETTE, arrivant.

Enfin, je vous rejoins; mais ici, quand Marie...

BELVAL.

Oui; las de vous attendre dans le jardin, l'impatience m'a pris, et je suis venu. Mais Nannette, présentez-moi, je vous prie.

NANNETTE.

C'est prendre une peine inutile; elle ne voudra pas vous écouter.

BELVAL.

N'importe, essayons.

NANNETTE.

Vous le voulez; vous allez voir si j'ai raison. (*Paraissant avec Belval.*) Madame, c'est un de vos voisins qui voudrait vous parler d'affaires importantes.

MARIE, sans lui répondre, regarde Belval avec dédain et égarement.

NANNETTE.

C'est un homme respectable, estimé dans tous les environs, l'ami de votre frère.

MARIE, le fixant avec mépris.

C'est un homme!

(Elle fuit et rentre dans sa chambre à coucher.)

SCÈNE VII.

NANNETTE, BELVAL.

NANNETTE.

Je vous l'avais bien dit, vous n'avez pas voulu me croire.

BELVAL, regardant l'endroit par où elle est sortie.

Pauvre Marie!

NANNETTE.

Elle ne peut pas, je vous l'ai déja dit, entendre parler des hommes.

BELVAL.

Elle a quelque raison de les maudire.

NANNETTE.

Quand elle est dans ces moments d'égarement, je ne veux pas la laisser seule; ainsi vous permettez...

BELVAL.

Oui, suivez-la, ne l'abandonnez jamais; je craindrais qu'en son désespoir, elle n'attentât sur ses jours; mais revenez le plutôt que vous pourrez, j'ai quelque chose d'intéressant à vous dire.

NANNETTE.

D'intéressant pour Marie?

BELVAL.

Oui, pour elle; mais courez, et revenez le plus tôt possible : je puis rester ici sans craindre qu'elle y revienne.

NANNETTE.

Oui, vous pouvez y rester en toute tranquillité.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

BELVAL, SEUL.

Je crois que la manière la plus prudente de lui annoncer que je sais tout, est de lui écrire. Préparons une lettre douce; point de reproches; excusons sa faiblesse, ne décourageons point cette ame sensible : si je puis encore la forcer de s'estimer, elle nous sera rendue, et ce sera deux infortunés que j'aurai sauvés de la mort. Je remettrai ma lettre à Nannette qui la préparera d'avance... (*Il s'approche d'une table.*) Voyons, voici tout ce qu'il faut pour écrire.... Mais, que vois-je? une lettre? une lettre! serait-ce celle que Marie... tantôt... C'est cela même : ah! voyons le style de cet honnête homme.

Ma chère Marie !

« Je te plains sincèrement de tes souffrances; je « voudrais pouvoir y apporter quelque adoucissement, « mais des affaires me retiennent à Rouen. Du cou- « rage, ma belle amie; tu vois les choses trop en noir. « Mille femmes se trouvent tous les jours dans ta po- « sition et prennent la chose *plus philosophiquement.* »

Plus philosophiquement !...

« J'espère que la vue de notre enfant chéri te dédom- « magera de mon absence. Quant au titre d'époux « que tu me presses de te donner, nous y songerons « par la suite. Mais, je te dirai franchement, l'hymen « est un mot qui ne peut rien ajouter à la félicité. « Soyons toujours amants, ne soyons point époux et

« nous n'en serons que plus heureux. Au revoir, ma « belle amie, prends soin de ta santé, je t'en supplie; « tu sais que mes jours sont liés à ton existence. »

BELVAL.

Mensonge, mensonge indigne. Ici, de la sensibilité; là, de la perfidie; c'est un mélange de poison et de miel. Elle n'est point signée; il a raison, on ne signe point cela. Mais me trompé-je? cette écriture ressemble beaucoup à celle de mon neveu... Serait-ce...? Oh non! non, cela ne se peut pas: elle est datée de Rouen, et adressée, à Paris, à la maison du frère de Marie. Mais il était dans ce temps à Rouen?.... N'aurais-je point quelqu'une de ses lettres sur moi? (*Il cherche.*) Non. Mais je veux sortir de doute; oh! si cela était! si cela était! (*Il se couvre le visage de ses mains.*)

SCÈNE IX.

BELVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là-bas un monsieur qui demande à vous parler.

BELVAL.

Ici! qui donc? tu te trompes, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Non; il dit que c'est à M. Belval qu'il veut parler.

BELVAL.

A moi?

LE DOMESTIQUE.

Oui.

BELVAL.

Serait-ce mon neveu? Peut-être bien. (*Au domestique.*) Qu'il monte! qu'il monte.

(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

BELVAL, SEUL.

Ah! Auguste,... si c'est toi, traître, qui es l'auteur de cette lettre.... Mais ne l'accusons pas sans être bien convaincu.... Dissimulons.

SCÈNE XI.

AUGUSTE, BELVAL.

AUGUSTE.

Vous allez peut-être blâmer mon indiscrétion; mais, mon oncle, c'est un peu votre faute. A peine arrivé, vous me laissez seul, et vous savez à quels dangers la solitude et l'oisiveté exposent la jeunesse.

BELVAL.

Veux-tu que la campagne t'offre les mêmes plaisirs que la ville?

BELVAL.

Oh non, je ne suis pas si exigeant. Songez, mon oncle, que je suis un nouveau converti, que j'ai besoin, plus que jamais, d'un Mentor. Vous daignez m'en servir : dans cette qualité, vous ne devez pas me quitter, et vous avouerez qu'il est beau de ma part de venir vous chercher, de me ranger sous votre aile.

BELVAL.

Ne quitterez-vous donc jamais ce ton léger qui ne vous appartient point, qui n'est point dans votre caractère? (*lui prenant affectueusement la main.*) Ne sois donc plus Valmont, sois donc Auguste, je t'en conjure.

AUGUSTE.

Vous avez raison, mon ami; j'ose prononcer ce mot. vous m'avez donné la plus grande preuve d'amitié, en me pardonnant des erreurs... (*A part.*) Que ne puis-je me les pardonner de même! (*Haut.*) Vous me reprochez ce ton léger; ah! mon oncle, il cache une ame navrée.

BELVAL.

Ouvre-moi ton cœur.

AUGUSTE, à part.

Gardons-nous en bien, ce ne sont pas de ces fautes qu'on pardonne. (*Haut.*) Ce n'est rien, un petit accès de morale qui m'a saisi.

BELVAL, à part.

Il se repent, il a des remords : je ne désespère point d'en faire un honnête homme.

AUGUSTE.

Mais changeons d'entretien. Parlons de vous. Je ne suis pas sévère; un peu de confiance....

BELVAL.

Que voulez-vous dire?

AUGUSTE.

Vous allez tout savoir. Après avoir parcouru votre parc, votre jardin, après avoir examiné la distribution de votre maison, le hasard me fait descendre dans une cuisine. Là, je rencontre une bonne mère nourrice, qui

allaitait un enfant. A qui est cet enfant? lui ai-je dit. — Je n'en sais rien, m'a-t-elle répondu; votre oncle m'a dit d'en prendre le plus grand soin, et c'est ce que je fais. — Cet enfant, cette nourrice, dans la maison d'un garçon! vous m'avouerez que, sans être méchant, on peut soupçonner quelque chose. L'enfant était charmant, il me tendait ses petits bras, je n'ai pu résister au désir de l'embrasser. Je l'ai pressé contre mon cœur; j'ai été tellement ému à sa vue; cela m'a rappelé des idées si éloignées... (*A part.*) si cruelles, (*Haut.*) que je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes bien douces... (*A part.*) bien amères.

BELVAL, à part.

Oui, oui, son cœur est bon; mais songeons à notre lettre. (*Haut.*) Je voudrais savoir, Auguste...?

AUGUSTE.

Un moment; je n'ai pas fini. J'interrogeais encore la nourrice, quand de questions en questions sur les voisins que vous pouviez fréquenter, j'ai appris qu'il y avait une femme dans cet endroit depuis environ six mois, quelle ne sortait jamais, et que même à peine on savait son nom; qu'aujourd'hui vous aviez pris le chemin de sa maison. Je me suis vîte informé de la route; je traverse les champs, j'arrive, me voilà; et si vous voulez le permettre, dans un coup d'œil, jeté sur vous, sur la belle malade, je vais juger de votre bon goût et de vos droits à la paternité.

BELVAL.

C'est moi qui bientôt vais savoir si vous êtes un homme d'honneur, ou...

AUGUSTE.

Ne vous emportez pas, je serai discret; et surtout je vous promets de ne point chercher à vous enlever votre conquête.

DUO.

BELVAL.

Laissons cela, répondez-moi.

AUGUSTE, imitant son air sévère.

Laissons cela, répondez-moi.
(En riant.)
Votre ton me glace d'effroi.

BELVAL, lui montrant l'appartement où ils sont.

En quel endroit croyez-vous être?

AUGUSTE, regardant.

Que vois-je? un chevalet!
(Il détourne une toile.)
Des tableaux.... Mon portrait!
Marie! ô ciel!... Je reste stupéfait!

BELVAL, lui montrant la lettre vivement.

Connaissez aussi cette lettre.
Mais répondez... Elle est de vous?

AUGUSTE.

Calmez, calmez ce grand courroux;
Pour si peu devez-vous me faire une querelle?
Je ne dois plus vous le cacher,
Il est vrai, je fus infidèle;
Pourquoi donc ainsi vous fâcher
Pour une bagatelle?

BELVAL.

Pour une bagatelle!...
Sous un air séducteur,
Par un serment trompeur,
Flatter le jeune cœur
De fille honnête et belle;
Lui ravir son honneur,
Rire de sa douleur:
Pour un vil corrupteur,
C'est une bagatelle!

AUGUSTE.

Eh mais ce n'est qu'être infidèle:
Souvent, dans la société,
On voit une jeune beauté;
Vous lui parlez d'amour, et, loin d'être rebelle,
Vous lui plaisez un mois ou deux;
Elle vous plaît un mois ou deux.
Mais on se lasse d'être heureux,
Et l'un ou l'autre est bientôt infidèle.
Nous aimons tous le changement:
Celle qu'on quitte, un autre la reprend;
Ainsi tout le monde est content.
Allons, allons, plus de querelle,
Car vous voyez bien maintenant
Qu'une infidélité c'est pure bagatelle.

BELVAL.

Traître! c'est une bagatelle
De tromper un cœur innocent!
De lui promettre par serment
Un hymen légitime;
Et, par ce dangereux espoir,
Engager sa victime
A trahir son devoir!

Cette femme qui te fut chère,
De qui tu troublas le repos,
Est maintenant coupable mère,
Et bientôt va périr sous l'excès de ses maux.

AUGUSTE, effrayé.

Et bientôt va périr sous l'excès de ses maux!
Que dites-vous?

BELVAL.

Qu'une coupable mère
A son enfant voulut donner la mort.

AUGUSTE.

Vous me faites frémir!

BELVAL.

Toi, son barbare père,
En dictant cette lettre amère,
De la pauvre Marie as causé le remords.

AUGUSTE.

O désespoir! affreux remords!
De mon enfant j'aurais causé la mort!
Mais comment suis-je donc coupable?

BELVAL.

Tu le demandes! misérable!
Ne la vois-tu pas dans mes mains
Cette lettre si révoltante?...
Pour frapper le cœur d'une amante
Était-il des traits plus certains!

AUGUSTE.

Il est trop vrai, je suis coupable!
Je n'ose embrasser vos genoux:
Je mérite votre courroux:
Ah! Valmont, que m'as-tu fait faire?

De ce billet tu m'as rendu l'auteur!
Toi seul as causé mon malheur!

BELVAL.

Retire-toi, vil suborneur,
Ou crains ma trop juste colère!

AUGUSTE.

Hélas! hélas! pardonnez-moi,
Mon oncle, je vous en supplie!

BELVAL.

Retire-toi, retire-toi!

AUGUSTE.

Non, je veux voir Marie;
Je veux embrasser ses genoux.

BELVAL.

Redoute son juste courroux.

AUGUSTE.

Oui, je mérite son courroux.
Je veux m'exposer à ses coups:
A ses pieds, à ses pieds je veux perdre la vie.

BELVAL, regardant dans l'appartement de Marie.

Éloigne-toi, je vois Marie.

BELVAL ET AUGUSTE.

Elle se traîne vers ces lieux,
Tremblante,
Souffrante,
Mourante.
Voilà le fruit de ton crime odieux!

AUGUSTE.

Voila le fruit de mon crime odieux!

BELVAL.

Éloigne-toi, voilà Marie.

AUGUSTE.

Non, non, je ne vous quitte pas.

BELVAL.

Sors de ces lieux, voilà Marie:
Veux-tu lui donner le trépas?

AUGUSTE.

Non, non; je ne vous quitte pas;
Je veux, aux genoux de Marie,
Je veux obtenir le trépas.

(Belval fait entrer son neveu dans le cabinet vitré et sort vivement.)

SCÈNE XII.

MARIE, NANNETTE, AUGUSTE DANS LE CABINET.

MARIE.

Quoi! mon frère arrive? ah! dieux!

NANNETTE.

Dans un quart d'heure, il doit être ici.

MARIE, regardant Belval s'en aller.

Mais ce monsieur, que me veut-il?

NANNETTE.

Il désirait vous parler.

MARIE.

Mais de quoi?

NANNETTE.

C'est un ami de votre frère.

MARIE.

Je le sais, je l'ai reconnu.

AUGUSTE, regardant du cabinet, mais de façon à n'être pas vu.

Est-ce donc là Marie? ce teint pâle, ces traits renversés; malheureux que je suis!

MARIE.

Et mon frère arrive!

NANNETTE.

Oui, madame; il faut vous contraindre, lui cacher vos douleurs, vous sentez de quelle importance....

MARIE.

Oui, Nannette, pour moi, pour lui, il faut qu'il ignore ce qui s'est passé.

AUGUSTE.

Il est donc vrai!

MARIE.

Mais que pensera-t-il en voyant mon état? Pourrai-je me vaincre, au point de ne pas répandre des larmes?

NANNETTE.

Il faut faire un effort; il ne restera pas, sans doute, long-temps ici.

MARIE.

Qu'il y reste assez pour recevoir mon dernier soupir!

AUGUSTE.

Son dernier soupir! grands dieux! que ne peut-elle voir mon repentir? si j'allais me jeter à ses pieds.... Ah! gardons-nous-en bien.

NANNETTE.

Tranquillisez-vous, je vous en prie. Je vais aller au-

devant de votre frère, je vais lui dire que, depuis quatre mois, vous êtes attaquée d'une maladie de langueur, et que, dans la crainte de l'affliger, nous n'avons pas voulu l'en avertir.

MARIE.

Fais ce que tu voudras.

(Nannette sort.)

SCÈNE XIII.

MARIE, AUGUSTE dans le cabinet.

MARIE.

Oui, faisons un dernier effort pour paraître calme. Que mon frère ne devine jamais la cause de mes larmes. Auguste! Auguste!

AUGUSTE.

Elle a prononcé mon nom!

MARIE.

Que ne peux-tu me voir aujourd'hui, tremblante devant mon frère, en horreur à moi-même, à la nature!

AUGUSTE.

Il te voit, il te voit pour le malheur de sa vie.

MARIE.

Tu jouirais, tu t'applaudirais, ingrat!

AUGUSTE.

Je mérite ce nom.

MARIE.

Je l'ai, je l'ai ta lettre; elle est gravée là. Et toi, où es-tu maintenant? faut-il le demander? avec tes

pareils, avec des hommes.... Je te vois rire, en leur contant ma honte et mes malheurs.

AUGUSTE.

Je me déteste.

MARIE.

Eh! que t'avais-je fait, barbare! que t'avais-je fait que de t'aimer? tu m'en as bien récompensée; bien, bien. Que vais-je dire à mon frère? Maintenant, me voilà donc au rang de ces femmes déshonorées, au rang! que dis-je? je suis au-dessous d'elles. O vous! femmes malheureuses; vous, qui tantôt couvertes d'or et tantôt dans la fange; vous, que le père de famille peint à ses enfants, sous les traits les plus odieux; vous, que le libertin outrage et que l'honnête homme fuit; que l'on demande à chacune de vous la cause de ce dégré d'infortune? elle répondra: je fus jeune, je vivais de mon travail, j'étais la consolation de mon vieux père, je le soulageais dans ses maux: un homme est venu, m'a séduite; je quittai la maison paternelle; l'opinion me flétrit, je me méprisai; et dès l'instant que je me crus méprisable, je le fus bientôt en effet. Oui! malheureuses femmes, voilà votre histoire, à toutes. Que la mienne est différente! au milieu de vos désordres, vous avez respecté le nom sacré de mère; vous n'avez pas, malgré ses cris, écarté votre enfant de votre sein; vous ne l'avez point exposé, la nuit.... Et la mort ne m'a point encore frappé!

AUGUSTE.

Marie! Marie! c'est à moi de mourir.

MARIE, prêtant l'oreille.

Il me semble avoir entendu mon nom. Mais c'était l'accent de la tendresse, et qui peut le prononcer sans horreur?

(Elle aperçoit le portrait d'Auguste qui est resté sur le chevalet.)

Mais que vois-je? son portrait! qui l'a mis là? Je croyais l'avoir déchiré, anéanti. (*Parlant au portrait qui est près du cabinet.*) Eh bien! sois content, vois mes douleurs... et je ne puis te haïr!

(Après avoir contemplé le portrait avec attendrissement.)

Malgré les maux que tu m'as faits,
Ingrat! ton amante t'adore.
En vain je cherche à fuir tes traits,
Dans mon cœur je les trouve encore.

Aux jours de ma félicité,
Je traçais avec confiance
Ces traits qui peignent la bonté.
Sur ce front je mis l'innocence;
Dans ces regards la volupté :
Que cette image m'était chère !
De plaisir mon cœur enivré
S'est dit cent fois : Que je sois mère,
Si cet enfant si désiré
Doit avoir le cœur de son père!

Malgré les maux que tu m'as faits,
Ingrat! ton amante t'adore.
En vain je cherche à fuir tes traits,
Dans mon cœur je les trouve encore.

(Elle tombe dans une espèce de mélancolie.)

AUGUSTE.

Malgré les maux que je t'ai faits,
Hélas! tu me chéris encore.
J'ai déja connu les regrets,
Mais aujourd'hui le remords me dévore!

Courons à ses genoux
Implorer sa clémence....
Non, non, son trop juste courroux
Ne pourrait sans effroi soutenir ma présence.

Ah! que ne vois-tu mes regrets,
Malheureuse Marie!
Je t'enlevai le bonheur et la paix,
Et peut-être la vie.
Pardonne-moi; vois mes douleurs,
Mes tourments et mes pleurs.
Pardonne-moi, malheureuse Marie!
Marie! Marie!
C'est moi qui t'arrache la vie!

MARIE, revenant de sa mélancolie, et croyant avoir entendu son nom.

Marie! Marie!
Quelle voix a frappé mes sens?
Je crois entendre ses accents;
J'ai cru le voir en mon délire;
Sa bouche, hélas! semblait me dire:
« Pardonne-moi, vois mes douleurs,
« Mes remords et mes pleurs!
« Pardonne-moi, malheureuse Marie!
« Marie! Marie!
« C'est moi qui t'arrache la vie! »

Malgré les maux que tu m'as faits,
Ingrat! ton amante t'adore.
Partout, partout je vois tes traits,
Et partout je t'entends encore!

AUGUSTE.

Malgré les maux que je t'ai faits,
Hélas! tu me chéris encore!
J'ai déja connu les regrets;
Mais aujourd'hui le remords me dévore!

SCÈNE XIV.

MARIE, AUGUSTE DANS LE CABINET, NANNETTE.

NANNETTE, accourant.

Voici votre frère, préparez-vous à le recevoir.

MARIE.

Mon frère! ah! Nannette, ôte-moi ce portrait, il me gêne.

NANNETTE.

Volontiers; mais j'entends du bruit, c'est lui! songez à vous contraindre.

MARIE.

J'y ferai mon possible.

SCÈNE XV.

MARIE, AUGUSTE DANS LE CABINET, ROBERT, NANNETTE.

ROBERT.

Quoi! ma sœur! tu as été malade, et tu ne m'en as rien fait dire! mais c'est fort mal, et j'en suis fort en colère.

MARIE, *toujours assise.*

Mon frère, je craignais de t'affliger.

ROBERT, *la considérant.*

En effet, comme tu es changée! tu parais bien faible encore?

MARIE.

Bien faible!

ROBERT.

Mais cela va mieux?

MARIE.

Oui, mieux; et j'espère ne plus souffrir bientôt.

ROBERT.

Bon, bon, Je te ramènerai à Paris, tout-à-fait bien portante. Mais que je te dise donc une bonne nouvelle: le ciel a comblé mes vœux, ma sœur. Mon épouse chérie vient de me donner un fils, je suis père!

MARIE *soupire douloureusement.*

Père!

ROBERT.

Tu parais souffrir?

ROBERT.

Tu parais souffrir ?

MARIE.

Beaucoup !

ROBERT.

Que n'as-tu vu la joie de ma femme et la mienne, dès que nous avons pu embrasser notre enfant. Mais, qu'ai-je besoin de te dire cela ? tu as une ame sensible, et si jamais tu deviens épouse, tu sentiras combien il est doux d'être mère.

MARIE, à part.

Je n'en puis plus.

NANNETTE, bas.

Du courage.

MARIE.

Oui, j'ai celui du désespoir.

SCÈNE XVI.

MARIE, BELVAL, ROBERT, AUGUSTE DANS LE CABINET, NANNETTE.

ROBERT.

Mais, quelqu'un vient ? Eh ! c'est Belval ! bonjour, mon ami ! Ma foi, je suis enchanté que tu aies fait une acquisition dans ce pays, il est charmant.

BELVAL, il salue Marie avec intérêt.

J'ai appris à l'instant même ton arrivée, et sans cérémonie, je viens....

ROBERT.

En faut-il avec ses amis? comme nous allons causer peinture!

BELVAL.

La dernière fois que j'allai chez toi, je n'eus pas le temps de voir ton cabinet : mais as-tu fait quelque chose de nouveau?

ROBERT.

Oui, j'ai beaucoup travaillé. (*A sa sœur.*) Mais, à propos de cela, j'ai apporté deux esquisses afin que tu les voies, et que tu m'en dises ton sentiment.

(Marie fait un signe de tête.)

BELVAL.

Il suffit qu'elles soient de toi.

ROBERT.

Fi donc! tu m'humilies! un artiste demande-t-il jamais à être flatté? Si le sujet plaît à ma sœur, et que l'exécution réponde à mes esquisses, je lui ferai present de ces deux tableaux, le jour qu'elle se mariera, si, comme je l'espère, elle épouse un homme, capable d'en connaître le prix.

BELVAL.

Précieux cadeau, heureux celui....

(Belval dans toute cette scène, a l'air de parler, pour empêcher Robert de remarquer Marie; et Nannette, qui est toujours auprès d'elle, a l'air de l'engager à se contraindre.)

ROBERT.

Passons à mes esquisses. Vous n'ignorez pas que les artistes anciens savaient produire de grands effets sur leur nation : il me semble que nous pourrions avoir

comme eux cet avantage, si nous représentions de ces objets moraux, intéressants pour tout le monde. Par exemple, connaissez-vous rien de plus atroce qu'un *infanticide*! Moi, je ne connais rien de plus affreux dans la nature.

(Au mot *infanticide*, Marie, qui est toujours assise, fait un mouvement convulsif: Belval qui l'observe toujours, la couvre de son corps.)

BELVAL.

Oui, vous avez raison, bien raison.

ROBERT, avec chaleur.

Qui ne frémit pas à la seule pensée d'une mère qui peut détruire son enfant, porté dans son sein avec tant de douleurs, et mis au monde après de plus grandes douleurs encore!

MARIE, à Nannette,

J'étouffe.

BELVAL, regardant Marie avec bonté.

Il est certaine mère plus à plaindre que criminelle.

ROBERT.

Or, pour revenir à mes dessins, il me semble que l'on devrait encourager le génie à s'occuper de ces grands sujets. Vois, Belval, ces ébauches que j'ai déja faites. Voici une jeune fille qui étouffe son enfant. (*Passant du côté de sa sœur.*) Remarque comme j'ai exprimé le désespoir, la rage d'une mère en délire. Sens-tu cela, ma sœur?

MARIE, un peu égarée.

Oui, oui, je le sens.

ROBERT.

Et ce second dessin! voilà la mère étendue sur un lit de douleur. Près d'elle toute l'image du malheur et du repentir. Elle presse contre son sein son enfant mort, et paraît ne pas vouloir le donner. (*Il montre sans le vouloir Auguste, que l'on voit dans le plus grand désespoir.*) Son séducteur désespéré qui se repent trop tard....

MARIE, tout à coup se lève avec une force surnaturelle et regarde les dessins.

Non, non, ce n'est pas cela, vous n'avez pas rendu la figure de la mere; pas assez de férocité. Elle étouffe, dis-tu, son enfant; mais on peut croire qu'elle l'embrasse, on peut le soupçonner au moins. Il fallait la peindre à l'instant où l'œil farouche, la malédiction à la bouche, le bras tendu, *comme cela*, elle rejette de son sein ce malheureux enfant qui lui tend les bras. Malgré ses cris, elle le fait porter la nuit au milieu d'un bois....

BELVAL.

Que dites-vous?

ROBERT.

Ma sœur! quelle chaleur! ton visage renversé....

MARIE, continuant avec plus de force.

Et ce séducteur, est-ce un homme? non, c'est un ange; il se repent, il verse des larmes.... Est-ce qu'un homme verse des larmes quand il a trompé une femme! il fallait le représenter, insultant sa victime, lui montrant un poignard, l'en frappant et le retournant dans

son sein avec ironie. Il fallait le représenter enfin, comme il est, comme je l'ai vu, comme ils sont tous. (*Elle se retourne et aperçoit Auguste qui, ne gardant plus de ménagement, lui tend les bras.*) Ah! mon dieu! c'est lui! oui, le voilà!

QUINQUE.

ROBERT.

Ma sœur, d'où vient ce désespoir?

MARIE.

Oui, je viens de l'apercevoir.

BELVAL.

Elle vient de l'apercevoir.

MARIE.

Viens-tu pour m'arracher la vie?

ROBERT, à Belval.

Je ne reconnais plus Marie.

BELVAL.

Ah! calmez-vous, chère Marie!

MARIE, voulant montrer Auguste.

Oui, le voilà; le voyez-vous?

AUGUSTE, se retire.

De Robert craignons le courroux;
Retirons-nous, retirons-nous.

(Il rentre dans le fond du cabinet.)

ROBERT.

Je ne vois rien, que dites-vous?

MARIE.

Auguste! ô trop ingrat époux!

ROBERT.

Ingrat époux! que dites-vous?

AUGUSTE, revenant.

Elle m'appelle son époux,
Bravons le frère et son courroux.

MARIE.

Dans la rage qui le dévore,
Eh bien, ne le voyez-vous pas?
Le perfide me tend les bras;
C'est pour m'assassiner encore!

AUGUSTE.

Dans la rage qui la dévore,
Pourquoi n'arme-t-on pas son bras?
Hélas! le plus cruel trépas
Pour moi serait trop doux encore!

ROBERT.

Ah! ma sœur, dis-moi le sujet
Du chagrin que ton cœur endure.

MARIE.

Quoi! tu ne sais pas mon forfait!

BELVAL ET NANNETTE.

Elle va dire son forfait!

AUGUSTE.

Moi seul j'ai commis le forfait!

MARIE.

Il fait horreur à la nature!

AUGUSTE.

Je fais horreur à la nature!

MARIE.

J'ai tué mon enfant!

TOUS.

O ciel!

MARIE.

Je meurs!

(Elle tombe sans connaissance sur le théâtre.)

TOUS

Ah! je vous en conjure!
Qu'on la rappelle au sentiment!
Hélas! c'est son dernier moment!

(Les acteurs ne chantant plus, la musique continue d'exprimer les souffrances de Marie. Nannette lui prodigue des secours; Robert fixe les yeux sur elle avec une espèce d'horreur; Belval, pendant ce temps, va froidement ouvrir le cabinet, prend son neveu par la main, et l'amène près de Marie, en lui disant :)

Contemplez votre ouvrage!

(Auguste ne répond rien, contemple un instant les souffrances de Marie; puis, se met à genoux, et se couvre le visage de ses mains. Le frère paraît dans le plus grand étonnement de tout ce qu'il voit. Belval, après avoir fixé un instant ce tableau, sort en faisant signe qu'il reviendra bientôt.)

SCÈNE XVII.

MARIE, BELFORT, AUGUSTE, NANNETTE.

ROBERT, lorsque la musique a tout-à-fait cessé.

Que cela veut-il dire, Monsieur?

AUGUSTE.

Que je fus le plus scélérat des hommes.

ROBERT.

Quoi, ma sœur!...

AUGUSTE.

C'est moi qui suis son séducteur.

ROBERT.

Et vous osez rester en ma présence?

AUGUSTE.

J'ose plus, puisque j'ose être près de Marie.

ROBERT.

Qu'attendez-vous?

AUGUSTE.

La mort, de sa main. Oui! Marie, je fus coupable de ton crime, je dois en subir la peine; nous devons tous les deux rejoindre notre enfant.

MARIE, revenant à elle, et prononçant douloureusement le dernier mot d'Auguste.

Enfant!

ROBERT.

Le puis-je croire! grands dieux! Marie une coupable mère!

NANNETTE.

Elle revient à elle.

AUGUSTE.

Plus malheureuse qu'elle n'était.

ROBERT, à Auguste.

Éloignez-vous.

AUGUSTE.

Non, non; l'enfer ne m'arracherait pas de ces lieux.

MARIE, dans le plus grand accablement.

Je ne suis plus mère!...

SCÈNE XVIII.

MARIE, AUGUSTE, ROBERT, NANNETTE.

BELVAL, tenant un enfant dans ses bras.

Vous l'êtes encore; le voilà votre enfant!

MARIE, se relevant doucement.

Mon enfant! il est mort.

AUGUSTE.

Serait-il possible? mon oncle! ah! vous me rendez la vie!

BELVAL.

Revenez à vous, Marie; c'est votre enfant, vous dis-je: je l'ai trouvé dans le bois, la nuit. Le ciel y avait sans doute conduit mes pas pour sauver de la mort deux infortunés.

MARIE, se levant.

Mon enfant! mon enfant!

(Elle le prend vivement dans les bras de Belval, et le porte contre son sein.)

Oh! oui, c'est lui! je le sens à présent. (*A Nannette.*) Tu as vu ce que j'ai souffert?

ROBERT, avec intérêt.

Ma sœur!

MARIE.

Vous m'appelez encore votre sœur?

ROBERT.

Et qui peut te refuser sa pitié, son intérêt?

AUGUSTE, se jetant aux pieds de Marie.

Marie!

MARIE, effrayée, s'éloigne vivement du côté de Belval, et cache son enfant.

Veut-il me l'enlever?

BELVAL.

Rassurez-vous, j'ai vu ses remords; c'est moi qui l'ai fait rester ici.

MARIE, indiquant le cabinet.

Il était là!

AUGUSTE.

Oui, j'étais là; je suis puni. Quelle leçon! quelle leçon! Je n'implore point aujourd'hui votre pardon. Je m'éloigne. Adieu, Marie; je ne reparaîtrai devant vous qu'à l'instant où je serai digne d'être époux, d'être père.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

MARIE, BELVAL, ROBERT, NANNETTE.

BELVAL.

Ses regrets pourront-ils vous toucher? c'est mon neveu....

ROBERT.

Votre neveu!

MARIE.

Vous m'avez rendu mon enfant.... N'exigez rien. Aujourd'hui, je ne puis qu'être mère.

BELVAL.

Je le sens. Oublions, s'il se peut, vos malheurs. Puisse votre exemple prouver à toutes les femmes que le devoir le plus sacré d'une mère est de chérir, d'élever ses enfants, et qu'on ne peut s'en écarter sans crime....

MARIE, soupirant.

Et sans remords.

Chœur final.

Nature a gravé dans notre ame
Pour le plaisir un doux penchant :
Jeune fille aime son amant,
Et l'amant vit pour l'objet de sa flamme.
Il est un plus beau sentiment ;
C'est celui qu'éprouve une femme
Quand elle est près de son enfant.

FIN DE MARIE.

BELLA,

OU

LA FEMME AUX DEUX MARIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE MUSIQUE.

Représentée sur le théâtre de la rue Louvois, en 1795.

NOTICE

SUR BELLA.

Je ne peux dire que très-peu de chose de cet opéra, qui eut pourtant quelque succès. Je ne le fis point imprimer parce qu'à cette époque les libraires recherchaient peu de pareils ouvrages. On ne s'occupait que de politique, et si l'on voulait rendre publique une pièce jouée sur un théâtre secondaire, il fallait aller la proposer à un libraire qui voulait bien vous faire la grace de l'imprimer sans vous rien demander. Ce n'est tout au plus que depuis une douzaine d'années que le travail d'un homme de lettres a quelque valeur. Il existe même aujourd'hui une telle concurrence dans ce genre de commerce, qu'il est certaine de mes pièces que j'ai vendue plus cher que les trois quarts de mon répertoire. Je crois bien que la paix a beaucoup contribué à étendre *la consommation d'esprit français*, qui se fait depuis quelque temps en Europe : elle augmenterait encore sans la piraterie infame des contrefacteurs. Ils sont les fléaux des libraires et la ruine des gens de lettres. Pourquoi

tous les Français n'ont-ils pas ce bon esprit des Anglais, qui se regarderaient comme coupables envers leur pays, s'ils achetaient la contrefaçon d'un livre. Si les libraires fripons ne trouvaient point d'acheteurs, ils deviendraient honnêtes gens par nécessité; ce qui serait un double avantage pour les auteurs et le commerce.

On venait de donner au théâtre Louvois une pièce du *Mari à Deux Femmes*, dont la musique était de *Deshaies*, compositeur jusqu'alors inconnu; mais estimé comme un homme à talent et un parfait honnête homme. J'avais l'occasion de le voir à peu près tous les mois; nous nous trouvions de garde au même poste: on suppose bien que dans de pareilles rencontres un auteur et un musicien ont tout le temps de parler d'un art qui réunit d'une manière si intime leurs affections réciproques. Je lui fis les compliments qu'il méritait sur son opéra de *Zélia* ou *Le Mari à Deux Femmes*, et je lui dis à ce sujet que je connaissais une tragédie anglaise qui en offrait la contre-partie. Il me pria avec tant d'instance de l'arranger pour le même théâtre, que quelque difficulté que m'offrît un sujet qui me forçait de placer une femme entre deux maris, je lui promis de le tenter. En effet, d'une tragédie très-noire, je fis un drame assez intéressant. L'ouvrage fut reçu par le théâtre et mis en musique par mon cama-

rade dans la garde nationale. Soit qu'il y eût de sa faute ou de celle du poète, cet ouvrage, tout en ayant du succès, n'augmenta ni sa réputation ni la mienne. Il contribua même si peu à la prospérité de l'entreprise, que peu de temps après, de nouveaux administrateurs changèrent le genre des pièces que l'on jouait à ce théâtre, et que notre *Bella* fut engloutie avec tant d'autres dans le fleuve d'oubli, qui emporterait dans son cours les travaux du monde entier, si quelques pêcheurs adroits n'en sauvaient de temps en temps quelques débris. Si je préserve pour un instant notre héroine de sa perte certaine, c'est moins par intérêt pour elle, que pour remplir une espèce de devoir envers ce bon Deshaies que la mort nous a pour toujours ravi. Estimé pour ses talents et pour son caractère, il a laissé peu d'ouvrages et beaucoup d'amis : en imprimant le seul que j'aie composé avec lui, je me suis acquis le droit, aux dépens de mon amour-propre peut-être, de donner un éloge à son talent et une larme à sa mémoire.

PERSONNAGES.

BELLA.
HENRI, fils de Bella.
ADÈLE, fille de Bella.
DARBY, sous le nom de SMITH.
DESMOND, époux de Bella.
ROBERT, ami de Bella.
UN COURRIER.
JEUNES FILLES ET JEUNES GARÇONS.

La scène est à Ingham, près de Boston.

BELLA,

OU

LA FEMME AUX DEUX MARIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon modestement meublé.

SCÈNE I.

HENRI, ADÈLE.

DUO.

HENRI.

Je te revois, ma chere sœur!

ADÈLE.

Quoi! je te revois, mon cher frère!

HENRI.

Je t'embrasse de bien bon cœur!

ADÈLE.

Tu ne quitteras plus ta mère?
Tu resteras auprès de moi?....

HENRI.

Je ne le puis, en bonne foi.

ENSEMBLE.

Eh! ne faut-il pas que sur l'onde,
Sans craindre les flots ni les vents,
J'aille braver les éléments,
Pour voir et connaître le monde?

ADÈLE.

Mais on peut, sans aller sur l'onde,
Et sans braver les éléments,
Fort bien, auprès de bons parents,
Trouver le bonheur dans le monde.

HENRI.

J'aime les chants des matelots,
Le bruit des voiles qu'on apprête,
Et le mugissement des flots
A l'approche de la tempête;
J'aime à contempler le matin
La beauté d'un ciel sans nuage...

ADÈLE.

Souvent le jour le plus serein
Est le plus voisin du naufrage.

ENSEMBLE.

HENRI.

Non, non, j'attends un autre sort,
Loin de ma sœur, loin de ma mère;
Et, pour les voir, crois que ton frère
Bravera les vents et la mort.

ADÈLE.

Jouis d'un plus fortuné sort,
Près de ta sœur, près de ta mère:
Trop souvent un marin, mon frère,
Ne revoit pas deux fois le port.

ADÈLE.

A peine es-tu dans le port, que tu parles déja de repartir?...

HENRI.

Tu sais, ma chère Adèle, qu'un marin ne peut rester à terre; l'onde est son élément.

ADÈLE.

Soit, mais ne parlons point de ton départ. Laisse-moi te considérer. Je ne te reconnais plus: comme tu es grand?

HENRI.

Et noir, n'est-ce pas?...

ADÈLE.

Te voilà presque un homme....

HENRI.

Presque... c'est obligeant.

ADÈLE.

Sais-tu qu'il y a au moins quatre ans que nous sommes séparés. Ce temps-là m'a paru bien long.... bien long... Je parie que tu ne te souviens pas des pleurs que j'ai versés, lorsque tu partis avec ce bon Robert.

HENRI.

Si, si ma petite sœur. Est-ce que je ne pleurai pas aussi moi?

ADÈLE.

Oh! pas autant que moi. Vous autres hommes vous avez le cœur dur, au lieu que nous.... Si le ciel annonçait un orage, si le vent grondait, si les flots s'agitaient... ma mère et moi nous nous regardions et nous

pleurions en songeant que vous éprouviez aussi quelques tempêtes.

HENRI.

Si ce n'était celle-là, c'en était une autre. C'est le sort du marin. Eh! morbleu, autant mourir là qu'ailleurs; mais je revois ma mère et ma petite Adèle, et j'oublie tous les maux que j'ai soufferts dans les courses que j'ai faites avec ce pauvre Robert.

ADÈLE.

Dis-moi? Robert est-il toujours triste, mélancolique?

HENRI.

Plus que jamais. Il faut qu'il ait quelque chagrin secret. Si je lui parlais de ma famille, si je lui demandais des détails sur l'assassinat dont mon père fut accusé, il rougissait, pâlissait dans le même moment; puis il m'embrassait en me disant : Henri! je te servirai de père.

ADÈLE.

Cela est singulier! je suis un enfant à ce qu'on dit; mais je gagerais que Robert sait là-dessus bien des choses que nous ne savons pas.

HENRI.

Ah! cela se peut bien. Ce qu'il y a de trop certain c'est que mon père, poursuivi par le frère de Darby, fut forcé de s'exiler pour se soustraire à l'échafaud, que la mort nous l'a ravi dans les pays étrangers...

ADÈLE.

Il est trop vrai. Mais changeons d'entretien; parlons de tes voyages, reviens-tu de loin, maintenant!

HENRI.

Oh! de quelques mille lieues.

ADÈLE.

De quelques mille lieues! Oh! mon Dieu, que le monde est grand!

HENRI.

Ce n'est rien que cela. Je n'ai été que deux mois à faire la route. Arrivé hier à Boston, aujourd'hui à Ingham, ce n'est pas perdre le temps, je crois.

ADÈLE.

Que de choses rares tu as dû voir pendant ton voyage!

HENRI.

Le détail ne finirait pas.

ADÈLE.

Tandis que ton capitaine Robert entretient ma mère, tu devrais me conter.... Ah! mais ne vas pas mentir au moins.

HENRI.

Peut-on me soupçonner...

ADÈLE.

C'est qu'on dit que c'est le défaut favori des marins.

HENRI.

Écoute. Si tu ne me crois pas, pour t'assurer de la vérité, je te conseille d'y aller voir.

ADÈLE.

Je te remercie.

HENRI.

Le temps me permet à peine de te dire que pendant quatre ans que j'ai été éloigné de toi, j'ai été

tantôt bien, tantôt mal. J'ai éprouvé le froid et le chaud. Aujourd'hui accueilli par une tempête, le lendemain arrêté par un calme. Arrivé en Europe, je repars pour l'Afrique. J'ai vu sur mon passage, tant sur la mer que sur la terre, des lions, des tigres, des ours, des poissons volants, des requins, des crocodiles, des baleines, des hommes policés, des antropophages, des femmes noires, rouges, basanées; enfin des animaux de toute espèce. J'ai éprouvé tous les dangers; j'ai désiré voir la terre, j'y suis, et je désire maintenant de me rembarquer pour en éprouver de nouveaux.

ADÈLE.

Quoi! tu ne te lasses pas de courir? comment une vie aussi vagabonde peut-elle te plaire?

HENRI.

Non, non, je veux être marin. Apprends quels sont les charmes de mon état, par cette chanson que j'ai apprise du capitaine Robert.

AIR.

Le bel état que celui de marin!
Ses travaux ne sont point frivoles;
Par ses compas et ses boussoles,
Il sait affronter le destin.

Instruit par l'exemple d'Alcide,
Il brave les vents et les mers.
L'astre du jour seul est son guide,
Et sa patrie est l'univers.
Des mortels que sépare l'onde,
Il est le courrier bienfaisant;

Et d'un art utile et savant
Dépend souvent la paix du monde.
Toujours par ses travaux constants
Le marin sera nécessaire ;
Il va chercher la plante salutaire
Qui guérit les mortels souffrants :
Enfin, le fruit de ses talents
Instruit et féconde la terre.

Le bel état que celui de marin ! etc.

ADÈLE.

Tu m'étonnes au moins ! tu parles comme un grand homme.

HENRI.

C'est qu'il ne faut pas juger de moi par mon âge, je suis vielli au moins de dix ans, pour la raison.

ADÈLE.

C'est tout bénéfice. Mais laissons là tes voyages, et parlons de ma mère et de mes projets. Je voulais célébrer aujourd'hui le jour de sa naissance ; mais ton arrivée et celle de Robert m'ont distraite...

HENRI.

Eh bien ! puis-je t'être utile ?

ADÈLE.

Oui, mais j'ignore ce que nous pourrions faire pour fêter cette bonne mère.

HENRI.

Moi, je vais te le dire. Le jour est beau, la nuit sera plus belle encore. Nous éclairerons notre jardin, tes amies et mes jeunes compagnons viendront chanter des couplets analogues à la fête.

ADÈLE.

Soit, je m'en rapporte à toi sur les préparatifs. Mais voici Smith...

HENRI.

Quel est ce monsieur?

ADÈLE.

C'est un ami de ma mère; depuis un an, il demeure à la maison; évitons-le, et allons faire nos arrangements. Mais les couplets...

HENRI.

Je les ferai. Il ne faut pas d'esprit pour dire à sa mère qu'on l'aime.

ADÈLE.

Il ne faut pas d'esprit? en ce cas-là je t'aiderai.

SCÈNE II.

SMITH, SEUL.

C'est aujourd'hui que Bella doit prononcer sur mon sort; elle n'est pas encore sortie de son appartement. Elle est sans doute avec Robert, son ami depuis treize ans; heureusement que ce Robert ne m'a jamais vu, quoiqu'il soit né à Philadelphie. Si, avant de consentir à me donner la main, Bella allait connaître qui je suis; si elle allait savoir que Smith, qu'elle appelle son ami, son frère, n'est autre que Darby, l'auteur de tous ses maux, le persécuteur de son mari; mais ce mari tua mon frère, et je dus venger sa mort. Par quelle fatalité cherché-je à devenir l'époux de la veuve du meurtrier

de mon frère! mais était-il bien son meurtrier? plus je me rappelle cette affaire... Desmond a une querelle avec Darby, mon frère;... quelques jours après on trouve Darby assassiné dans un bois, Desmond près de lui, les habits teints de sang et l'arme fatale à ses pieds... plus de doute, tout parle contre lui. Ma conduite à cet égard ne doit point m'inspirer de remords. O Bella! si je t'avais connue lors de cette malheureuse affaire, toi seule aurais pu désarmer ma vengeance. Qu'elle ignore toujours ce fatal nom de Darby... Pressons notre hymen! mais puis-je espérer le bonheur? je trompe son amitié... Ah! quelque félicité que l'on puisse espérer, on ne peut en jouir, si l'on n'est pas d'accord avec son cœur.

COUPLETS.

Mortel, qu'un vain espoir conduit
A chercher un bonheur durable!
En vain tu fais servir l'esprit
A vouloir tromper ton semblable.
Mais le remords que ton cœur fuit
T'apprend bientôt qu'il est coupable.
Si l'homme n'est pas vertueux,
Jamais il ne peut être heureux.

Toi, qui crois trouver le bonheur
Dans la plus sordide avarice;
Qui, pour satisfaire ton cœur,
Commets la fraude et l'injustice;
Crois que ton plaisir est trompeur:
Ton ame n'en est point complice.
Malgré l'or, objet de tes vœux,
Avare, tu n'es point heureux.

Amant, qui d'un espoir flatteur
Berces la timide innocence,
En vain de ton art séducteur
Tu prétends à la récompense.
Dans ses bras le remords vengeur
Viendra troubler ta jouissance.
Non, si l'amour n'est vertueux,
Un amant ne peut être heureux.

Mais voici nos jeunes gens.

SCÈNE III.

HENRI, ADÈLE, SMITH.

HENRI, à Adèle.

C'est bien, tout est arrangé; il ne nous reste plus qu'à exécuter.

SMITH.

Ah! c'est ma petite Adèle.

ADÈLE.

Bonjour, bon ami.

SMITH.

Est-ce Henri, votre frère?

HENRI.

Oui, je le suis.

SMITH.

Pouvons-nous faire connaissance?

HENRI.

Je ne demande pas mieux. On dit que vous êtes un brave homme et j'aime les braves gens.

SMITH.

Et moi, j'aime la franchise dans les jeunes gens.

HENRI.

Mais je ne vous ai pas connu ici avant mon départ. Vous n'êtes donc pas né à Ingham?

ADÈLE.

Et non.... le bon ami est né à Philadelphie.

HENRI.

Tant pis! c'est la patrie d'une famille que je déteste; de ces Darby... Je hais sur tout celui qui accusa mon père d'avoir assassiné son frère.

SMITH.

Mais ce Darby est excusable... Je t'en fais juge, Henri. Si ton frère périssait sous ma main, que ferais-tu? ne chercherais-tu pas à te venger du meurtrier?

HENRI.

Mon père n'était pas coupable; Robert me l'a dit cent fois... Patience! je ne serai pas toujours aussi jeune, et l'instant viendra où je saurai peut-être aussi venger la mort de mon père.

SMITH, à part.

Sa colère me perce le cœur... Que serait-ce, grands dieux! si l'on me connaissait! (*Haut.*) Henri, avant de se laisser entraîner par la haine, il faut être juste.

HENRI.

Je le serai en allant le provoquer au combat!... Je vengerai à la fois la douleur de ma mère, la mort de mon père, et l'état misérable où il nous a réduits.

SMITH.

Mes chers amis, je vous servirai de père.

HENRI.

A ma sœur, si elle y consent... Pour moi, il y a treize ans que Robert est le mien. Vous serez mon ami pourvu que vous ne preniez pas la défense de ce Darby que je haïrai toute ma vie. Mais Robert sort de chez ma mère. Elle est seule. Viens Adèle courons l'embrasser.

SMITH, à part.

Quelle haine! mais j'espère que mes soins, mes bienfaits, me ramèneront des cœurs que mon nom seul me ravit. Ah! grands dieux! voici Robert. Tôt ou tard il faut qu'il me connaisse.

ADÈLE.

Nous pouvons voir ma mère, n'est-il pas vrai?

SCÈNE IV.

SMITH, ROBERT.

ROBERT.

Oui, mes enfants. (*A part.*) Voici sans doute cet époux dont elle m'a parlé Il a l'air d'un honnête homme. Abordons-le. (*Haut.*) Vous êtes Smith?

SMITH.

Oui. (*A part.*) C'est Robert.

ROBERT.

Tu es un brave homme. Tu vois à la manière dont

je te parle que je suis marin. Donne-moi la main, et soyons amis.

SMITH.

Je vous remercie. C'est comme ami de Bella, sans doute, que vous daignez m'accorder votre estime.

ROBERT.

C'est comme homme, bon, généreux; Bella m'a fait ton éloge. Mais, toi, Smith, avant de m'avoir vu, tu me connaissais...

SMITH.

Il est vrai que Bella m'a souvent parlé de son amitié pour vous, de vos vertus.

ROBERT.

De mes vertus! oh!... mais tu t'es servi de mon nom....

SMITH.

Ah! puisque vous le savez, pardonnez-moi la liberté...

ROBERT.

Oh! je ne me fâche jamais... lorsqu'on prend mon nom pour faire le bien. Mais je t'avoue que j'ai été fort étonné lorsqu'elle m'a remercié de ce que je lui avais fait passer des fonds par l'entremise d'un négociant. Mon éloignement et ma situation ne me le permettant pas... j'ai soupçonné ton cœur et je ne me suis pas trompé.

SMITH.

Mais vous vous êtes gardé d'en instruire Bella.

ROBERT.

Oui, pour le moment. Mais je vais lui découvrir

ton secret. Il ne faut pas qu'une bonne action soit ignorée. D'ailleurs je sais que tu l'aimes et cela ne te nuira pas dans son esprit.

SMITH.

Ah! gardez-vous en bien. Sa délicatesse.... vous la forceriez de rougir....

ROBERT.

Rougir d'être obligée par un ami! il existe donc toujours ce sot préjugé. C'est un devoir pour tous les hommes de s'aider mutuellement. Ah! s'il est des êtres qui par intérêt ou par dureté craignent d'être obligeants, combien en est-il qui, par un faux orgueil, craignent d'être obligés! Mais laisse-moi le soin d'arranger tes affaires. Bella m'a conté ton amour pour elle; tu la presses de s'unir à toi...

SMITH.

Il est vrai que je l'adore.

ROBERT.

Tu l'adores! Cela ôte du prix à ta générosité.

SMITH.

Détrompez-vous. Il est vrai que je l'aime, mais quelque destin qu'elle me prépare, elle sera toujours mon amie; et pour vous le prouver encore mieux, apprenez mon projet.

ROBERT.

Voyons.

SMITH.

Aujourd'hui même, je vais la presser d'assurer mon bonheur: si elle n'y consent pas, je m'éloigne aussitôt.

Mais après mon départ, vous lui remettrez un contrat qui pourra fixer son sort et celui de ses enfants.

ROBERT.

Eh! pourquoi ne pas faire ta commission toi-même?

SMITH.

Refusant ma main, elle ne voudrait rien recevoir. Sa délicatesse....

ROBERT.

Tu as raison. Je me charge de tout. Au fait, moi, je ne vois pas ce qui peut l'empêcher d'accepter ta main. Son époux étant mort...

SMITH.

Il est vrai qu'un Français qui prétend l'avoir beaucoup connu, nous a assuré que Desmond servant dans les armées de la République française, est tombé sur le champ de bataille... Il a donné des renseignements si certains qu'on ne peut douter de son récit.

ROBERT.

Pauvre Desmond! au moins, il est mort au champ d'honneur lorsque l'échafaud l'attendait ici...

SMITH.

Vous pleurez! vous l'avez donc connu?

ROBERT.

Jamais. Mais j'ai beaucoup connu le Darby qu'il est accusé d'avoir assassiné.

SMITH.

Accusé!

ROBERT.

Sans doute, car Desmond est innocent. Je le jure, et Dieu le sait.

SMITH.

Je le crois. Je cours chercher le contrat que vous lui remettrez.

ROBERT.

Va, je t'attends ici.

(Smith sort.)

SCÈNE V.

ROBERT, seul.

Oui, je crois que Bella ne peut faire un meilleur choix. Mais ce pauvre Desmond !... Ah ! chassons cette idée, je n'y puis penser sans frémir. Il est mort loin de sa patrie, et... moi je vis... Ah ! Robert, que de remords tu t'es préparés.

AIR.

D'un souvenir trop douloureux,
Ah ! chassons l'importune image !
Si Desmond vécut malheureux,
Je le fus encor davantage.
Toujours de mes remords secrets
J'entendis la voix redoutable;
Oui, Desmond sut mourir en paix,
Et moi, je vis comme un coupable.

Si, privé des embrassements
De tes enfants et de leur mère,
Tu trouvas tes derniers moments
Au sein d'une terre étrangère;

Moi seul, hélas ! en suis l'auteur :
J'en ressens la douleur profonde.

Mais au moins je suivrai mon cœur :
Lorsque tes enfants, dans le monde,
Ne rencontrent aucun secours,
Desmond, j'adoucirai le cours
D'un destin qui fut trop sévère,
Et je consacrerai mes jours
A remplir les devoirs de père.

D'un souvenir trop douloureux, etc.

SCÈNE VI.

BELLA, ROBERT.

BELLA.

Quoi ! seul ici, Robert. Smith n'est donc pas encore arrivé ?

ROBERT.

Pardonnez-moi, il va revenir. Vous ne m'avez pas trompé sur son caractère, je gagerais que c'est un honnête homme.

BELLA.

J'ai tout lieu de le croire. Je fis sa connaissance quelque temps après votre départ. Il fut touché de mes malheurs, et depuis quatre ans je n'ai qu'à me louer de sa société ; et sans cet amour qu'il a pour moi...

ROBERT.

Pourquoi ne pas l'écouter ! Il peut assurer votre

bonheur, le sort de vos enfants. Sa fortune, son honnêteté...

BELLA.

Je lui rends justice, mais puis-je oublier Desmond! Hélas! la seconde année de mon mariage, je l'ai perdu... et sans l'amour que j'ai pour mes enfants, je n'aurais pas survécu à ce malheur. Vous connaissez les détails de cette malheureuse affaire; vous savez...

ROBERT.

Oui, oui, je les connais; quittons cet entretien.

BELLA.

Pourquoi donc n'aimez-vous pas à m'entendre parler de Desmond? dès que je prononce son nom, vous vous troublez...

ROBERT.

Moi! je me trouble?.... (*Apart.*) Que je souffre.... (*Haut*) Parlons de Smith, de son amour...

BELLA.

Je vous l'ai déja dit, malgré l'intérêt qu'il m'inspire, je ne puis me déterminer à l'épouser. Non, jamais je n'oublierai Desmond, jamais je n'aurai d'autre époux!

SCÈNE VII.

BELLA, ROBERT, SMITH.

SMITH, qui a entendu la dernière phrase.

L'ai-je bien entendu? quoi! vous persistez à refuser ma main? vous ai-je donc inspiré de la haine?

BELLA.

De la haine! ah! détrompez-vous. J'ai pour vous la plus forte estime, et si les circonstances me forçaient de prendre un époux, vous seriez le seul qui pourriez espérer la préférence. Peut-être que l'avenir...

SMITH.

Non, Bella, la certitude du plus bel avenir serait pour moi un nouveau supplice. Pourrais-je toujours vous voir et jamais ne vous voir à moi! désirer sans cesse, sans espoir de vous posséder un jour!

BELLA.

Mais songez-vous, Smith, que mes yeux sont encore humides des pleurs que j'ai versés sur le sort de mon époux?

SMITH.

Oh! telle est la force de ma destinée! les raisons mêmes qui anéantissent toutes mes espérances, sont celles qui vous rendent plus intéressante à mes yeux. Oui, Bella, les pieuses larmes que vous versés sur le tombeau de votre époux ont un charme vainqueur qui m'encourage plus que jamais à mériter votre estime et à posséder un cœur sans lequel je dois renoncer à la vie.

BELLA.

Robert, mon ami, défendez-moi contre ses séductions, ramenez-le à la raison. Peignez-lui ma situation; représentez-lui quel tort il fait à sa fortune, en recherchant une main que suivent et la misère et la douleur.

ROBERT.

Non, je ne puis m'opposer à son amour. Apprenez, Bella, que Smith depuis quatre ans a pourvu à vos besoins de la manière la plus délicate ; que...

SMITH.

Ah ! mon cher Robert, vous me perdez.

BELLA.

Quoi ! c'est vous, qui sous le nom de ce négociant ?... Ah ! Smith, ah ! monsieur....

SMITH.

Daignez ne pas me condamner sans m'entendre. Vous m'avez permis de me regarder comme votre ami ; c'est à ce titre que j'ai osé accroître votre fortune. Votre délicatesse ne m'est que trop connue, et je sens combien vous devez souffrir, si vous croyez me devoir quelque reconnaissance.

SCÈNE VIII.

BELLA, ROBERT, SMITH, UN COURRIER.

UN COURRIER.

Lequel de vous est le citoyen Smith ? ou Dar... je ne me rappelle plus l'autre nom.

SMITH, *vivement.*

C'est moi, c'est moi.

LE COURRIER.

Je suis chargé de vous remettre ce paquet de la part du Congrès.

SMITH.

Il suffit. Allez attendre la reponse. (*Le courrier sort. — Il décachète le paquet.*) Quelle nouvelle! me trompé-je!

(Smith reste un moment rêveur. Bella et Robert le fixant avec inquiétude.)

TRIO.

BELLA ET ROBERT.

Quelle est donc cette nouvelle?
Il paraît interdit;
Il se trouble, il gémit.
(A Smith.)
Daignez excuser notre zèle;
Daignez calmer notre douleur,
En nous disant si cette lettre
Qu'on vient de vous remettre
Vous annonce quelque malheur.

SMITH.

Récitatif.

Calmez un intérêt si tendre;
Ce que je viens d'apprendre,
Loin d'attrister mon cœur,
Devrait plutôt me combler d'aise :
Le Congrès me nomme à l'instant
Pour remplir la place d'agent
Près de la nation française.

BELLA ET ROBERT.

On sait distinguer le talent.

SMITH.

Mes amis, votre cœur s'abuse;
Cette place, je la refuse.

BELLA ET ROBERT.

Quoi! vous refusez cet emploi!
Mais au moins dites-nous pourquoi?

SMITH.

Non, Bella, vous m'êtes trop chère,
Pour que jamais je quitte ces climats;
Ah! je le sens, sous un autre hémisphère,
Sans vous, Bella, je n'existerais pas.

ENSEMBLE.

A votre sort l'amour me lie;
Vous me refusez comme époux:
Eh bien! vous serez mon amie,
Et je resterai près de vous.

BELLA.

Allez servir votre patrie,
Il n'est pas un destin plus doux!
En serai-je moins votre amie,
Pour être un moment loin de vous?

ROBERT.

A ton sort l'amitié nous lie;
Mais ne reste pas près de nous:
Tu peux, en servant ta patrie,
Trouver le destin le plus doux.

SMITH.

Non, non je n'accepterai point.

BELLA.

Mais, Smith, songez-vous à ce que vous faites, vous renoncez à la fortune, aux honneurs.

SMITH.

Ils ne me touchent point, si je ne puis vous les offrir.

BELLA.

Quoi! vous sacrifieriez?... Non, non je ne dois pas le souffrir. Faut-il qu'une passion qui m'afflige, vous fasse négliger vos intérêts! Vos talents, votre réputation vous appellent à un poste éminent, vous ne pouvez vous y soustraire. Songez que c'est manquer à la fois au respect que vous devez à des ordres supérieurs, et à la patrie à laquelle vous vous devez tout entier.

SMITH.

Il est mille individus, aussi dignes, aussi capables que moi de remplir cette place honorable. Enfin, quelle que soit, Bella, la fortune qui m'est offerte, quel que soit le repentir qui pourra suivre mon refus, je m'y soumets. Je ne vous quitterai point, vous me tenez lieu de tout, de parents, de biens, d'honneurs et de patrie. Je ne puis et ne veux vivre que pour vous.

BELLA.

Quel aveuglement!

SMITH.

Je vous le répète encore. Il vous serait facile d'accorder et mon bonheur et mon devoir. Vous êtes veuve, vous le savez. (Pardon si je rouvre votre blessure.) Vous n'avez point de haine pour moi; hélas! je suis loin d'exiger maintenant un autre sentiment. Je ne vous parle point des avantages de bien, de fortune; ces détails sont indignes d'une ame comme la vôtre; mais je veux combattre votre cœur par l'endroit où je le crois seul attaquable, par sa sensibilité. Robert est votre ami; vous avez aussi daigné m'accorder ce titre. Vos

enfants sont d'un âge à paraitre bientôt dans le monde. Eh! bien, d'un seul mot vous pouvez tous nous rendre heureux : nommez-moi votre époux, j'accepte la place. Vous et vos enfants me suivez en France; Robert, fixé près de nous, devient notre ami commun. Comme second père de vos enfants, partagé entre mes devoirs et ma tendresse, tous mes soins, toutes mes sollicitudes se tournent sur eux; et vous, Bella, comme mère, comme épouse, comme amie, vous jouirez au milieu de tous les heureux que vous aurez faits, de cette ivresse calme, le juste partage des cœurs purs et vertueux.

BELLA.

Ah! Smith, pourquoi cherchez-vous autant à émouvoir ma reconnaissance? elle n'a pas besoin d'être excitée. Mon ame n'est que trop sensible à vos bienfaits; toute ma peine est de ne savoir comment les reconnaître.

SMITH.

Un seul mot suffirait.

BELLA.

Mais je ne puis le dire. Tous mes plaisirs sont ensevelis dans le tombeau de mon époux. Je trahirais la vérité, je vous tromperais, je me tromperais moi-même, si je vous promettais d'aimer encore. L'honneur m'engage à vous le déclarer. Mais pour vous prouver combien je suis reconnaissante, si après cet aveu vous me croyez encore digne de votre tendresse.... Juste ciel!... que vais-je dire! Non, Smith, ne m'en croyez pas, cela n'est pas possible.

SMITH.

Eh! pourquoi donc, grands dieux!

BELLA.

Dans l'état où je suis, pouvez-vous me demander quelque chose et puis-je rien vous accorder! Je vous suis si redevable que mon consentement paraîtrait être le prix de vos bienfaits. On me croirait une ame intéressée, on croirait enfin que vous m'auriez achetée.

SMITH.

Achetée! et de quel prix pourrait-on payer le bonheur de vous posséder? Disposât-on de la fortune même, tous ses trésors pourraient-ils y suffire? Non, non, l'amour se donne et ne peut s'acheter.

BELLA.

Peut-être, dans un autre moment...

SMITH.

En est-il un plus favorable? Puisque vous pouvez vous résoudre à m'entendre, daignez le faire en ce moment. Bella n'est point l'esclave des formalités puériles adoptées par son sexe. Si je suis assez fortuné pour l'avoir attendrie, rien ne doit retarder l'instant de ma félicité.

ROBERT.

Eh bien! que répondez-vous?

SMITH, il se met à genoux.

Laissez-vous fléchir...

BELLA.

Non, non, cela m'est impossible!

TRIO.

SMITH.

Consentez à me rendre heureux !

BELLA.

A vous je ne puis être unie.

ROBERT.

Ah ! ne rebutez point ses feux !

BELLA.

Ils font le tourment de ma vie.
En vain, pour fixer votre sort,
Vous pressez mon cœur de se rendre.

SMITH.

Bella, vous me donnez la mort,
Si vous refusez de m'entendre.

ROBERT.

Bella, vous lui donnez la mort,
Si vous refusez de l'entendre.

BELLA.

Tous deux vous déchirez mon cœur !

ROBERT.

Daignez assurer son bonheur.

SMITH.

Daignez couronner ma tendresse.

BELLA.

En vain mon cœur parle pour vous :
Non, quelque intérêt qui me presse,
Je ne puis prendre un autre époux.

(Elle sort.)

SMITH.

Grands dieux ! quelle est ma destinée !

ROBERT.

Calme ces transports amoureux :
Je te promets que l'hyménée
Ce soir, vous unira tous deux.

SMITH.

Ce que tu dis est-il possible ?
Tu portes l'espoir dans mon cœur.

ROBERT.

Je saurai la rendre sensible,
Et Bella fera ton bonheur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin : on voit la maison sur le côté, et un bosquet au côté opposé.

SCÈNE I.

DESMOND, SEUL, *vêtu en volontaire français, mais pauvrement; il a les cheveux blancs; un bandeau lui couvre la moitié du visage.*

Non, je ne me trompe point; voilà les lieux qu'habita mon enfance. Ma main planta ces peupliers; c'est là que pour la première fois je vis ma Bella! Que les temps sont changés! Combien le suis-je moi-même! O bienfaisant habit! Cicatrices honorables, acquises au service d'un peuple libre, que ne vous dois-je pas? Vous saurez me soustraire aux regards indiscrets. Ici, l'échafaud m'attend! mais ici, je dois voir mon épouse, mes enfants. Je sais que le ciel a veillé sur leurs jours, et que Bella, malgré mon infortune, vit solitaire et estimée. Moi seul suis malheureux! Être forcé de nier mon pays, pour y reparaître!... Ce qui me console, c'est qu'au moins, en changeant de patrie, je ne déroge pas. Un Américain peut s'honorer du nom de Français; d'ailleurs, ce titre m'appartient. N'ai-je pas versé mon sang pour le maintien de ses droits? Depuis que je

respire l'air de ma patrie, j'éprouve je ne sais quel trouble, mêlé de plaisir. O ma femme!

COUPLETS.

Si, dans ces lieux, témoins de ma jeunesse,
Mon cœur jouit des plus doux sentiments;
J'éprouverai bientôt une autre ivresse,
En embrassant ma femme et mes enfants.
Je peux jouir encore de la vie,
Je me retrouve au sein de ma patrie.

Avoir été treize ans absent, de ces beaux lieux, de ma femme! Quel tourment!

Je fus ainsi que la plante étrangère
Que l'on transporte en un climat lointain;
Fleur qu'on délaisse en un lieu solitaire,
Languit, puis meurt au retour d'un matin.
Las! il est vrai que, loin de sa patrie,
On ne voit point de bonheur dans la vie.

Si, las des maux d'une cruelle absence,
La pâle mort vient menacer mes jours,
Point de regrets sur ma faible existence!
Si, dans ces lieux, j'en termine le cours.
Au moins, avant d'abandonner la vie,
J'aurai revu ma femme et ma patrie.

Personne ne vient en ce jardin. La fatigue, la faiblesse m'accablent. Mettons-nous à l'abri de ce feuillage, et là, attendons la nuit pour reparaître dans ma maison. J'y retrouverai Bella, mais y retrouverai-je une amante, une épouse? Espérons... Mais le sommeil... Bella! bientôt je te reverrai.

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

HENRI, ADÈLE; PLUSIEURS JEUNES GARÇONS ET FILLES, *apportent des guirlandes de fleurs, qu'ils entrelacent dans les arbres.*

HENRI.

Allons mes amis, ne perdons point de temps; disposons tout pour notre petite fête; la nuit approche; il faut que tout soit prêt avant le retour de ma mère.

ADÈLE.

Mes compagnes et moi, nous nous chargeons des guirlandes.

HENRI.

Parbleu! il faut avouer que l'absence de ma mère nous a bien servis.

ADÈLE.

Sais-tu ce qu'elle est allée faire à Boston avec Smith et Robert?

HENRI.

Ma foi! non, je n'en sais rien; ce ne sont pas mes affaires.

ADÈLE.

Je gage qu'il y a quelque chose d'extraordinaire. Je vais te conter ce dont j'ai été témoin. J'étais dans le salon, Smith était avec moi, il avait l'air triste, rêveur; tout à coup Robert entre et lui dit en l'embrassant : *A nous la victoire!* Aussitôt Smith, tout joyeux, s'est rendu dans l'appartement de ma mère; on a préparé

une calèche; ma mère, en montant en voiture, m'a souri, Smith m'a embrassée, m'appelant sa chère fille... et Robert ne jurait pas contre son ordinaire; d'après tout cela, tu vois qu'il faut qu'il y ait quelque chose que nous ne savons pas...

HENRI.

Et que tu ne sauras pas. Allons, curieuse, mêle-toi plutôt de nos préparatifs. Je crois, mes amis, que nous ferions bien d'éclairer ce bosquet. Qu'en dites-vous? Mais que vois-je? un homme!

ADÈLE.

Un homme! Voyons... Oh! qu'il a l'air respectable! Ces cheveux blancs...

HENRI.

Je ne me trompe pas, c'est l'uniforme français. Ah! si c'est un Français que je serai content!

ADÈLE.

Nous l'inviterons à notre fête.

HENRI.

A notre souper. Il est tout prié. Les peuples libres sont frères, dit-on, il est donc ici dans sa famille.

ADÈLE.

Oui, oui, dans sa famille; il nous apprendra ce qui se fait en France.

HENRI.

Il nous contera d'abord ses batailles.

ADÈLE.

Il nous dira si les femmes y sont jolies.

HENRI.

Je parie d'avance qu'il est brave. Ma sœur, vois-

tu ces cicatrices, ce bandeau?... Je voudrais lui ressembler. Un militaire, quelque mutilé qu'il soit, n'est jamais difforme, même aux yeux de la beauté. N'aimerais-tu pas mieux pour mari, un bon soldat avec une jambe de bois qu'un poltron bien conditionné?

ADÈLE.

Quelle question! est-ce qu'on peut jamais aimer un poltron?... Henri, tu devrais l'éveiller.

HENRI.

Non, ma sœur, il dort. Ne troublons pas son sommeil; c'est la première marque de respect que nous devons lui donner.

ADÈLE.

Cependant je brûle de lui parler.

HENRI.

Puisqu'il faut toujours te céder, feignons d'ignorer qu'il est près de nous, et dansons une ronde; il s'éveillera au bruit que nous ferons, et lui-même viendra se mêler à nos jeux.

ADÈLE.

Allons, mes bonnes amies, une ronde.

HENRI.

Je m'en vais vous chanter une chanson que j'ai apprise à bord.

ADÈLE.

Une chanson de marin? Fi donc, c'est comme une chanson de corps de garde!

HENRI, *d'un air important.*

Ma sœur, je sais avec qui je suis, et je vous prie de croire que mon respect pour les femmes...

ADÈLE, l'imitant.

Mon frère, je m'en rapporte à votre courtoisie.

HENRI.

Y êtes-vous ?

ADÈLE.

Commence.

HENRI.

RONDE.

Il est un joli bâtiment
Que l'on aperçoit sur la côte ;
L'amour en est le bossement,
Le désir en est le pilote.
C'est le navire des amants
Qui va partir aux premiers vents.

Il appareille pour le port,
Qu'on appelle le *Mariage ;*
Et déja des amants à bord
Deux à deux tentent le voyage.
Défiez-vous, jeunes amants,
Les vents sont toujours inconstants.

On a vu souvent le désir,
Employant la force et l'adresse,
Toucher le rocher du plaisir
Pour faire échouer la sagesse.
Défiez-vous, jeunes amants, etc.

ADÈLE.

Eh bien! s'éveille-t-il ?

HENRI.

Non pas encore.

ADÈLE.

Plus fort, en ce cas...

HENRI.

C'est pourquoi des filles de bien,
Qui souvent ont bravé l'orage,
Avant d'aborder à l'Hymen,
Plus d'une fois ont fait naufrage.
Défiez-vous, jeunes amants, etc.

ADÈLE.

Crie encore plus fort.

HENRI.

Mais fille qui prétend, dit-on,
Garder quelque temps l'innocence,
Choisit la raison pour patron,
Et pour son vaisseau la prudence.
Défiez-vous, jeunes amants,
Les vents sont toujours inconstants.

(Le chœur répète le refrein du dernier couplet, et danse jusqu'à l'instant où Desmond se réveille.)

DESMOND, se réveillant.

Quel bruit entends-je? que de monde dans ce jardin! Mais je ne vois que des jeunes gens.

HENRI, à Adèle.

Il ne dort plus.

DESMOND.

Combien ces enfants m'intéressent! Ah! peut-être les miens... Approchons d'eux. — Bonjour, jeunes amis.

HENRI ET ADÈLE, feignant l'étonnement.

Ah! citoyen, vous êtes des nôtres, sans doute.

DESMOND.

Non, je suis étranger. Fatigué par la longueur d'une route pénible, j'ai trouvé ce jardin, j'y suis entré pour y goûter quelques instants de repos.

HENRI.

Nous sommes enchantés de cette fatigue-là.

DESMOND.

Pourquoi?

ADÈLE.

C'est qu'elle vous forcera de passer la nuit à la maison.

DESMOND.

Mais puis-je espérer d'être reçu?

ADÈLE.

Comme un père, accueilli de ses enfants.

DESMOND, à part.

Ils m'enchantent. — Mais jeune homme, pouvez-vous?...

HENRI.

Ah! dis-moi, *peux-tu?* afin que je puisse te répondre de la même manière.

ADÈLE.

Au fait, cela est plus commode et plus doux. N'est il pas vrai, bon vieillard?

DESMOND.

Sans doute.

HENRI.

Mais assieds-toi, tu es fatigué; il faut que tu te rafraîchisses. — Ma sœur! du vin.

ADÈLE.

J'y cours....

HENRI, *aux jeunes gens.*

Et vous, mes bons amis; je vous remercie de vos soins. C'est assez travailler; nous irons vous chercher, Adèle et moi, à l'heure convenue.

DESMOND.

Pour qui donc cette petite fête?

HENRI.

C'est pour célébrer le jour de la naissance de ma mère.

DESMOND.

Mais avant d'accepter vos soins, je devrais la voir; vous ne pouvez peut-être pas...

HENRI.

Oh! ma mère nous a donné le droit de faire tout le bien que nous pourrons.

DESMOND.

Eh! vous vous en acquittez bien. — O mon cœur, ne me trompe pas!

ADÈLE, *revenant avec du vin.*

Tiens, tiens, voilà du vin... Bois, cela te rafraîchira. Oh! comme il a chaud.

(*Elle lui essuie le front.*)

DESMOND.

O mes bons amis! combien j'ai de plaisir à recevoir de vous ces preuves d'intérêt et d'amitié!

ADÈLE.

Pas tant que nous à te les donner.

HENRI.

Tu passes la nuit avec nous; tu le sais?

DESMOND.

Auparavant, il faut que je voie vos parents.

HENRI.

Ma mère t'accueillera encore mieux que nous. Ton titre de Français, tes blessures, t'ouvriraient les asyles de tous nos concitoyens; juge si ma mère que tout le monde révère par ses vertus et sa générosité, souffrira qu'un autre ait le droit de t'obliger.

ADÈLE.

D'ailleurs tu es venu d'abord ici, et tu dois y rester.

HENRI.

Tu nous dois la préférence, par l'amitié que nous avons pour toi.

DESMOND.

Vous me ravissez; mais vous ne me parlez point de votre père.

HENRI.

Mon père! nous n'en avons plus.

DESMOND.

Vous n'en avez plus?

HENRI.

Forcé de s'exiler de sa patrie, mon père est mort en défendant la liberté, et couvert de l'habit respectable que tu portes.

DESMOND, *pleurant.*

Et comment s'appelait-il?

HENRI.

Jacques Desmond. Ma mère l'a bien pleuré...

ADÈLE.

Et le pleure tous les jours.

DESMOND, les embrassant.

O mes enfants! mes chers enfants! (*A part.*) Mais contenons-nous. (*Haut.*) Je ne puis plus supporter le plaisir que je ressens.

TRIO.

DESMOND.

O mes enfants! O mes enfants!

ADÈLE, à Henri.

Il nous appelle ses enfants;
Il faut l'appeler notre père.

DESMOND.

Combien ils sont intéressants!
Dans eux je crois revoir leur mère.

HENRI.

Il faut te fixer près de nous;
Nous respecterons ta vieillesse.

ADÈLE.

De te prouver notre tendresse
Nous ferons nos soins les plus doux.

DESMOND.

Oui, je veux rester près de vous.
Vous consolerez ma vieillesse;
Et jouir de votre tendresse
Sera mon bonheur le plus doux.

HENRI.

Adèle deviendra ta fille.

ADÈLE.

Mon frère deviendra ton fils.

ENSEMBLE.

Et, séparé de ton pays,
Dans nous tu verras ta famille.

DESMOND.

Je t'aimerai comme ma fille;
Je t'aimerai comme mon fils;
Et tous pour jamais réunis,
Nous ne ferons qu'une famille.

ENSEMBLE.

ADÈLE ET HENRI.

Quels doux moments! quels doux moments!
Que ta tendresse nous est chère!
Si tu vois en nous tes enfants,
En toi nous voyons notre père!

DESMOND.

Quels doux moments! quels doux moments!
Que votre tendresse m'est chère!
Venez, venez, mes chers enfants,
Vous êtes dans les bras d'un père!

DESMOND.

Voilà le premier instant de bonheur que j'aie goûté depuis treize ans!

ADÈLE, écoutant.

Henri, j'entends une calèche; c'est notre mère qui arrive de Boston.

HENRI.

Allons ma sœur, courons au devant d'elle. — Adieu, mon père, nous reviendrons bientôt près de toi.

SCÈNE IV.

DESMOND, SEUL.

Voici Bella. Ah! mon cœur palpite de plaisir. Je vais donc te revoir après une aussi longue absence. Elle ne pourra me reconnaître. Mes cheveux blanchis, l'obscurité de ces lieux, mes cicatrices... Tant mieux, il me sera plus facile de juger si je suis encore cher à son cœur. La voici. Mes genoux tremblent; retirons-nous à l'écart.

SCÈNE V.

BELLA, HENRI, ADÈLE.

BELLA

Que vois-je mes enfants? Quels préparatifs de fête! Quel motif peut-il y avoir?...

ADELE.

Il est bien naturel que nous célébrions le jour qui nous donna une aussi bonne mère.

BELLA.

Quoi! c'est le jour de ma naissance?... O mes enfants, je vous remercie.

HENRI.

Mais pourquoi Robert et Smith ne sont-ils pas revenus avec toi?

BELLA.

Des affaires les retiennent à Boston ; ils n'arriveront que vers le milieu de la nuit.

HENRI.

Tant pis ! ils ne jouiront pas de notre fête. Au reste, c'est pour toi que nous l'avons faite.

ADÈLE.

Tu ne sais pas, ma mère? Un étranger, fatigué d'avoir fait une longue route, s'est reposé dans ce jardin ; nous l'avons accueilli et prié de rester avec nous.

BELLA.

Un étranger ! mais le connais-je ?

HENRI.

Oh ! tu l'aimeras ; il a l'air si doux, si respectable !

BELLA.

Mais la prudence...

ADÈLE.

Maman ! c'est un Français ; vieux, blessé...

HENRI.

Un militaire...

BELLA.

Un Français ! oui, mes amis, vous avez eu raison. Nous lui devons l'hospitalité, ils ont tant fait pour nous !

HENRI.

Ils ont assuré notre liberté.

BELLA.

Mon époux a péri en défendant la leur. Allez chercher ce voyageur, je le verrai avec plaisir.

ADÈLE.

Oui, maman ; il doit être dans le jardin.

SCÈNE VI.

BELLA, SEULE.

Les aimables enfants! Et j'ai perdu leur père!... La vue de cet étranger, sa conversation, chasseront sans doute cette mélancolie que je ne puis vaincre. Hélas! je ne suis plus libre de pleurer mes chagrins; Smith est mon époux. A l'instant de prononcer le fatal serment, j'ai cru sentir ma langue se glacer. Une invisible main arrêtait la mienne. Tout, tout me retraçait mon époux. Mais il n'est plus, et je suis à un autre.

SCÈNE VII.

ADÈLE, HENRI, DESMOND, BELLA.

ADÈLE.

Le voici, maman; le voici.

HENRI.

Vois si nous t'avions trompée?

DESMOND.

Vos enfants m'ont retenu.... (*A part.*) Le plaisir la joie... je suis prêt à me jeter dans ses bras.

BELLA, à part.

Quel son de voix! il m'a semblé entendre... (*Haut.*) Mes enfants, citoyen, ont prévenu mes vœux. (*A part.*) Je ne sais, mon cœur se trouble... Je voudrais discerner ses traits, mais l'obscurité.... (*Haut.*) Asseyez-vous... Vous êtes Français?...

DESMOND.

Il est vrai...

BELLA, à part.

Plus je l'écoute, plus je crois.... O mon imagination! O mon cœur! C'est en vain que vous me l'offrez partout, il n'existe plus pour moi.

DESMOND, à part.

Qu'elle est belle!

BELLA.

Asseyez-vous là, entre mes deux enfants.

DESMOND.

Ah, de bon cœur! Je crois être au milieu de ma famille.

BELLA.

Vous avez des enfants?...

DESMOND.

J'en ai deux que j'aime...

BELLA.

Comme j'aime les miens.

DESMOND.

En voyant ces enfants charmants...

BELLA.

Vous avez cru revoir les vôtres. (*A part.*) Mon cœur palpite de plus en plus.

DESMOND.

O chère Bella!

BELLA.

Que voulez-vous dire?... (*A part.*) Cette voix et des traits que j'ai cru entrevoir... (*Haut.*) O Desmond!

DESMOND.

Je n'y saurais résister!... Bella! Madame, éloignez ces enfants, je désirerais vous parler.

BELLA.

Les éloigner! pourquoi?

DESMOND.

Il le faut, je veux vous parler de votre époux...

BELLA.

De mon époux! Que cela veut-il dire? (*A part.*) Sa douleur, sa voix altérée, malgré moi des larmes.... (*Haut.*) Mes enfants, éloignez-vous.

ADÈLE, à part.

Quand je te dis qu'il y a quelque chose d'extraordinaire; tu ne veux pas me croire.

HENRI.

Laissons-les; cela ne nous regarde pas. Allons trouver nos amis, préparons nos fleurs, et nous viendrons ensuite en parer le sein de notre mère.

SCÈNE VIII.

DESMOND, BELLA.

(Aussitôt que les enfants sont sortis, Desmond se jette à ses pieds.)

DESMOND.

O ma Bella! ma chère amie!

BELLA.

Mais que voulez-vous? qui êtes-vous?

DESMOND.

Je suis le plus heureux des hommes, puisque je peux te serrer contre mon cœur.

BELLA, se débattant.

Laissez-moi! laissez-moi!

DESMOND.

Te laisser! Eh quoi! mes malheurs m'ont-ils tellement changé que tu ne puisses reconnaître un seul de mes traits? Ne reconnais-tu pas...?

BELLA.

Qui donc?

DESMOND.

Desmond, ton époux!

BELLA.

Mon époux! Il est mort, on me l'a dit.

DESMOND.

On t'a trompée, il respire, il t'adore et tu le vois à tes pieds.

BELLA.

Mon époux! (*Elle se jette dans ses bras, et puis s'en retire vivement.*) Cela n'est pas, il est mort. Il le faut... Sans cela, non, non je ne vous reconnais point.

DESMOND.

Eh quoi! parce que le malheur et le travail ont bruni mes traits, blanchi mes cheveux, courbé mon corps, en suis-je moins ton époux, et ne t'est-il pas facile de me reconnaître? Entends le son de ma voix, reconnais ces yeux qui te contemplent avec tendresse, avec amour, touche ma main, mets la tienne sur mon cœur, vois comme il palpite, considère cette

bague, vois ton portrait, vois les larmes de joie qui tombent de mes yeux; tout cela ne te dit-il pas que je suis ton époux!

BELLA, après avoir fixé les yeux sur son mari avec égarement, s'évanouit dans ses bras; il la porte sur un banc de gazon.

Ah!

DUO.

DESMOND.

Chère Bella, reviens à toi;
C'est ton époux, reconnais-moi.
Le plaisir que ton cœur éprouve
Plus que tous les serments me prouve
Que tu m'as conservé ta foi.

BELLA, revenant à elle.

Époux cruel!.. Époux barbare!..
Où donc est-il? J'ai cru le voir...

DESMOND.

Elle frémit; son œil s'egare.
Ciel! D'où lui vient ce désespoir?

BELLA.

Oui, c'est lui que je viens d'entendre;
En vain tu voudrais m'échapper...
Sais-tu qu'on vient de me tromper?

DESMOND.

Bella, je ne saurais t'entendre...
Ne chéris-tu pas ton époux?

BELLA.

Ah! plus que jamais je l'adore.
Mais il en est un que j'abhorre...
(A part.)
Ciel! de l'éclairer gardons-nous!

ENSEMBLE.

DESMOND.

Pour revoir encor son amie
Desmond a bravé le trépas;
Mais qui ne donnerait sa vie
Pour te presser entre ses bras!

BELLA.

Viens, viens auprès de ton amie,
Que je te presse entre mes bras!
Pour moi c'est y trouver la vie
Que d'y rencontrer le trépas!

DESMOND.

Pourquoi verses-tu donc tant de larmes?

BELLA.

Depuis treize ans, mes yeux y sont accoutumés. Mais toi, que de maux n'as-tu pas soufferts?

DESMOND.

Ne parlons point de tout cela! Les plaintes du passé empoisonnent le plaisir présent.

BELLA, *un peu égarée.*

Ma destinée est-elle assez fatale? Je promène en vain partout mes regards, je ne découvre aucun sentier qui ne me conduise à la mort.

DESMOND.

A quoi tend ce discours que je ne comprends pas?

BELLA.

Le ciel a pitié de mes maux; je te revois, ils vont finir.

DESMOND.

J'espère que ce bonheur nous sera commun.

BELLA.

L'espoir est un flatteur, il ne faut pas s'y fier; c'est un ami qui ne sait que trahir. O fatal hymen!

DESMOND.

Serait-ce notre hymen qui te rend malheureuse?

BELLA.

Au point de ne savoir comment te l'exprimer.

DESMOND.

Ah! fallait-il que je vécusse assez pour entendre un pareil reproche!

BELLA.

Hélas! qu'ai-je dit, cher époux?

DESMOND.

Tu dis que j'ai causé tes malheurs.

BELLA.

Non, non, tu es ici bas ma seule félicité; si j'ai dit autrement, ma langue a trahi mon cœur.

DESMOND.

Et c'est pourtant l'hymen qui te rend malheureuse.

BELLA.

Oh! je t'en ai trop dit, si je ne t'apprends le reste.

DESMOND.

Quel désordre dans tes discours! En arrivant, j'étais si plein de toi, si occupé de tes charmes, que j'avais peine à te comprendre. Maintenant il n'est plus d'obscurité, et....

BELLA.

En ce cas, gardez-vous de révéler mon secret.

DESMOND.

Bella, tu es indisposée.

BELLA.

Hélas! je ne le sens que trop; mais où est le remède?

DESMOND.

Le repos calmera tes sens agités. Viens je t'aiderai à dissiper tes inquiétudes.

BELLA.

Il faudrait commencer par en bannir la cause.

DESMOND.

Plut au ciel qu'il ne dépendît que de moi!

BELLA.

C'est vous qui l'êtes!

DESMOND.

Moi, la cause de tes larmes?

BELLA.

Toi-même en es la cause aussi fatale, qu'innocente.

DESMOND.

Ah malheureux! que ne restais-je en France! Je brave tout, je reviens dans des lieux où je suis proscrit, je m'expose à une mort presque certaine, pour ne retrouver qu'une ingrate!

BELLA.

Ah! pardonne-moi, Desmond!... que je souffre! c'est là, c'est là qu'est le mal! Mais éloigne-toi, il y va de tes jours.... Fut-il jamais une femme plus infortunée!

SCÈNE IX.

DESMOND, BELLA, ADÈLE, HENRI, A LA TÊTE DES JEUNES FILLES ET JEUNES GARÇONS, *qui portent des fleurs.*

HENRI.

Allons, mes amis, voici l'instant.

HENRI ET ADÈLE.

Dans ce jour prospère,
Nous venons, ma mère,
Célébrer l'instant fortuné !..

BELLA.

Fortuné !.. Qui moi, je suis heureuse,
Quand mon époux abandonné...
Cette fête m'est odieuse ;
Laissez-moi...

HENRI ET ADÈLE.

Quoi ! vous fuyez vos enfants ?..

BELLA.

La mort bientôt va finir mes tourments.

CHOEUR.

Savez-vous le sujet de sa peine ?

HENRI ET ADÈLE.

Non, je ne le devine pas.

BELLA.

Oui, je saurai rompre ma chaîne,
Mais en me donnant le trépas.

HENRI ET ADÈLE.

Daignez, daignez, ma mère,
Dire le sujet de vos pleurs.

CHOEUR.

Tous ceux à qui vous êtes chère
Voudraient partager vos douleurs.

BELLA.

Non, non, je ne puis rien vous dire.
Éloignez-vous, éloignez-vous !
Pour moi plus d'enfants, plus d'époux !
La mort est ce que je désire :
Oui, pour jamais séparons-nous !

HENRI ET ADÈLE, à Desmond.

Elle ne veut pas nous instruire.
Elle parle de son époux !
Mais elle était seule avec vous ;
Ne pourriez-vous donc pas nous dire
Quel est l'objet de son courroux ?

ENSEMBLE.

BELLA.

Pour moi plus d'enfants, plus d'époux !
La mort est ce que je désire,
Et pour jamais séparons-nous !

CHOEUR.

Elle veut s'éloigner de nous !
Ah ! c'est l'effet de son délire ;
Mais, croyez-moi, suivons-la tous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon du premier acte; deux bougies sur une table.

SCÈNE I.

HENRI, ADÈLE, ENDORMIE DANS UN FAUTEUIL.

HENRI.

Ma sœur! Adèle! réveille-toi donc!

ADÈLE.

Ah! c'est toi?.. quoi, je m'étais endormie!...

HENRI.

Eh bien! comment se porte ma mère?

ADÈLE.

Mal. Elle pleure toujours; elle n'a voulu personne auprès d'elle; elle m'a renvoyée de son appartement, même assez brusquement, et s'y est enfermée. Et ce bon vieillard?...

HENRI.

Il se désespère aussi de ce que Bella ne veut pas le voir. Et n'aurait-il pas quitté la maison, sans moi, qui l'ai retenu...

ADÈLE.

Mais quelle est la cause de tout ce désordre?

HENRI.

Je l'ignore. Il m'a fait plusieurs questions sur les différentes personnes qui venaient ici; et lorsque je lui ai parlé de Smith, de sa jeunesse, de son amour pour ma mère, il s'est écrié : « Mon malheur est certain! » puis, il m'a embrassé en m'appelant son fils, son cher fils! il pleurait, et moi, je me suis mis à pleurer avec lui.

ADÈLE.

Il est bien singulier que nous ne puissions pas savoir ce qui se passe.

HENRI.

Toujours curieuse! consolons nos amis d'abord, et puis, on nous mettra dans la confidence, si on le juge à propos. Je te laisse, et retourne auprès de notre hôte.

ADÈLE.

Moi, je reste ici. Ma mère peut avoir besoin de moi; et puis, ne faut-il pas que j'attende le retour de Smith et de Robert?

HENRI.

Sais-tu qu'ils tardent beaucoup? Il est plus de minuit. Je désirerais qu'ils arrivassent. Leur retour apportera sans doute le calme dans la maison.

ADÈLE.

Je l'espère.

HENRI.

Mais je te quitte. Adieu, ma sœur!

ADÈLE.

Adieu.

SCÈNE II.

ADÈLE, SEULE.

Personne n'arrive, cependant. Mais Robert et Smith que font-ils à Boston? qu'a dit ce vieillard à Bella? quel est le sujet de leur douleur? pourquoi ma mère m'a-t-elle renvoyée d'auprès d'elle? et je ne sais rien de tout cela! Il y a apparence que je n'en saurai pas davantage: car toutes les fois que je vois quelque mystère dans la maison, et que je fais quelques questions, soit à ma mère, soit à Smith, on me répond « vous êtes un enfant. » Cependant quand je vois des malheureux autour de moi, je sens bien à mon cœur que je ne le suis plus.

COUPLETS.

Chacun se parle avec mystère;
En secret chacun veut se voir;
Mais on a bien soin de se taire,
Dès que l'on peut m'apercevoir.
Envain je tente
De tout savoir
Et de tout voir;
Mais vaine attente!
Hélas! je le vois trop souvent,
On me traite comme un enfant.

Autour de moi j'entends sans cesse
Tout le monde accuser le temps,
Qui de nos jours, par sa vitesse,
Dévore les heureux instants.

Moi, je l'accuse
Différemment,
Car trop souvent
Ce temps m'abuse.
Oui, le temps passe lentement
Pour qui ne veut pas être enfant.

Mais si, plus avancée en âge,
Le destin me donne un époux;
Et que dans notre heureux ménage,
Quelques enfants naissent de nous;
De ma tendresse
Je jouirai,
Et je dirai
Dans mon ivresse :
Ah! je le vois bien maintenant
Que je ne suis plus un enfant.

Mais j'entends quelqu'un. Je ne me trompe pas c'est Smith.

SCÈNE III.

ADÈLE, SMITH.

SMITH.

Bonjour, ma petite Adèle.

ADÈLE.

Et Robert, où est-il donc encore?

SMITH.

Fatigué de nos courses, il vient de rentrer dans son appartement. Mais que m'a-t-on dit? que Bella était

indisposée, qu'un étranger l'avait entretenue secrètement et que depuis ce temps?...

ADÈLE.

Il est vrai qu'un vieillard, qui a pourtant l'air d'un bien honnête homme, lui a parlé en secret et lui a dit... Je ne sais pas ce qu'il lui a dit; mais aussitôt ma mère est rentrée dans sa chambre, dans une fureur!... elle prononçait le nom de Desmond, le vôtre... Puis elle s'écriait : Smith, tu m'as trompée, je te connais maintenant!... Puis elle s'est mise à pleurer...

SMITH, à part.

Ah! je devine mon malheur! quelqu'un m'aura reconnu dans ce pays et sera venu lui révéler mon véritable nom.... Oui, oui, sans doute! voilà le sujet de sa fureur, de ses regrets.

ADÈLE.

Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'il parle seul?... Il est donc décidé que je ne saurai rien.

SMITH.

Il faut que je lui parle absolument. Allons la trouver

ADÈLE.

Non, non! elle ne veut voir personne; elle a fermé sa porte. Mais chut! j'entends du bruit dans sa chambre...

SMITH.

C'est elle, sans doute. Retire-toi, mon Adèle, je veux l'entretenir seul.

ADÈLE.

Vous le voulez.... (*A part.*) Allons retrouver mon frère et le bon vieillard.

SCÈNE IV.

BELLA, SMITH.

BELLA, sans voir Smith; elle est dans le plus grand désordre, les cheveux épars, et tient un flambeau à la main qu'elle pose sur une table d'un air distrait.

C'est en vain que je voudrais prendre du repos! il n'en est plus pour moi. Comme je fus trompée! Mais quelle que soit ma situation, quel que soit le malheur qui nous poursuit, mon époux! toi seul as mon cœur! Mais que fait-il loin de moi? qu'il vienne! ah! c'est toi seul qui me retiens à la vie.

SMITH, à part.

Elle accuse le sort. Mais elle ne me hait pas. Ah! je vois que je pourrai l'attendrir.

BELLA.

Cher époux! il faut que je te révèle tous mes chagrins.... avant de mourir. Mais où est-il donc? il ne vient point!

SMITH.

O ma Bella! tu le vois à tes pieds.

BELLA.

O ciel! c'est lui!

DUO.

SMITH.

L'amour a comblé tous mes vœux;
Il prit soin de ma destinée;
Mais je veux que notre hyménée
Fasse le bonheur de tous deux.

BELLA.

Je te maudis, homme barbare !
Toi seul as causé mon malheur !
Sors de ce lieu ! Tout nous sépare !
Ou crains ma trop juste fureur.

ENSEMBLE.

SMITH.

Ah ! qui peut causer vos alarmes ?
Daignez, daignez me confier
Quel est le sujet de vos larmes;
Que je puisse les essuyer.

BELLA.

Rien ne peut calmer mes alarmes.
O ciel ! puis-je les confier !
Toi seul es cause de mes larmes,
Et tu ne peux les essuyer.

SMITH.

Cède à mes vœux, ma douce amie,
Que je te presse entre mes bras !

BELLA.

Ah ! grands dieux ! ne m'approche pas !
Ou je vais m'arracher la vie.

SMITH.

Ah ! je vois quel est mon malheur !
Elle connaît ma destinée.
Elle sait que notre hyménée
L'unit à son persécuteur.

BELLA.

Tu ne connais pas ton malheur...
Le ciel maudit ta destinée ;
Et, pour rompre notre hyménée,
Crains qu'on ne te perce le cœur.

BELLA.

Fuyez-moi, c'est vous seul qui causez mes malheurs. Mais, tremble! tu me répondras du sort de Desmond.

SMITH, à part.

Elle sait tout! N'augmentons pas ma faute par un mensonge inutile... Avouons qui je suis, c'est le seul moyen de la fléchir.

BELLA.

O Desmond! Desmond! ma tête se perd. Un trouble.... (*à Smith.*) Quoi! tu ne me laisseras pas?...

SMITH.

O Bella! pardonne-moi. Pardonne au plus repentant des hommes. Puisque tu sais tout, il me serait inutile de chercher à prolonger ton erreur; mais si j'osai te tromper, l'amour seul doit m'excuser. Hélas! j'ai craint qu'esclave d'un préjugé, tu ne portasses sur moi une haine que tu dois à mon nom. Si j'ai fait tes malheurs, j'ai voulu les réparer. Smith pendant quatre ans mérita ton estime, Darby peut-il la perdre en un instant!

BELLA.

Comment Darby?

SMITH.

Oui, Bella, tu le vois à tes pieds qui implore sa grace. Ne vois plus en lui le persécuteur de ton mari, j'ai oublié que c'est lui qui m'a privé d'un frère... oublie Darby; ne vois en moi que Smith, le plus tendre amant, le plus heureux époux.

BELLA.

Toi, Smith, tu es Darby!... mon ennemi! celui de mon époux. Ah! grands dieux, où suis-je!

SMITH.

Oublions nos malheurs passés, ne songeons qu'à l'avenir qui se prépare pour nous.

BELLA.

Darby! Darby! ne m'approche pas!...

SMITH.

Bella, que veut dire ce désespoir? vous m'effrayez! reviens à toi, ô ma bien aimée!

BELLA.

Ta bien aimée! moi, ta bien aimée! et Desmond, que suis-je donc pour lui? n'est-il pas mon époux, ne l'est-il pas avant toi? n'a-t-il pas tous les droits pour lui, sa constance, sa probité, ses malheurs, ta cruauté?

SMITH.

Je ne comprends rien à ce délire. Quelle est la cause?...

BELLA.

Tu la connaîtras bientôt, tu la connaîtras; tu frémiras d'horreur et de honte.

SMITH.

Mais je suis innocent!

BELLA.

C'est moi qui suis criminelle! oui, je le suis.

SMITH.

Vous, criminelle! cela ne se peut.

BELLA.

Ose donc jurer que je suis innocente, je t'en croirai; qu'exigez-vous de moi? voyons... mais surtout garde-toi de m'approcher; n'es-tu pas le véritable au-

teur de tous mes maux?.... Sais-tu ce qui se passe? voudrais-tu me persuader que je suis ton épouse?

SMITH.

Ne me reconnaissez-vous pas?

BELLA.

Je ne te reconnais que trop.

SMITH.

Ne sommes-nous pas unis par les liens de l'hymen.

BELLA.

Non, non! tu n'es pas mon époux; je n'en eus jamais qu'un seul. Peux-tu le nier? voyons; mais ne m'a-t-on pas dit qu'il était mort?...

SMITH.

Hélas! il est trop vrai!

BELLA.

Jure le donc! jure le vite, avant que la preuve terrible du contraire ne vienne frapper mes yeux et les tiens!

SMITH, à part.

Dans quel état elle est! quelle en est la cause? il faut absolument pénétrer ce mystère. Courons trouver Robert et ce vieillard...

BELLA, égarée.

Le moment de la vengeance doit arriver. Je pourrai te percer le cœur. Je vengerai mon époux, mes enfants, avant que l'échafaud... (*Criant.*) Desmond, Desmond! je serai toujours à toi.

SMITH.

Quel désordre! mais allons trouver Robert. Sa voix fera plus d'effet sur son cœur. O destin! ne m'as-tu

fait connaître le bonheur, que pour me l'arracher aussitôt !

SCÈNE V.

BELLA, SEULE.

Oui, Desmond est mon époux. Mon époux! osé-je prononcer ce nom! et quel est donc ce Smith? Smith est ce Darby!.... Quelle fatalité! ô Desmond! un jour plutôt, et j'étais encore épouse fidèle et prête à souffrir avec toi, tout ce que la misère a de plus humiliant. La raison m'abandonne. O ma réputation! seul bien qui me restait encore, seul soutien d'une vie innocente et respectée, par la calomnie même, qu'allez-vous devenir? J'entends les reproches de Desmond, les éclats de Smith, les discours injurieux des méchants, avides de nouveautés, toujours prêts à repaître leurs yeux de la honte et du malheur d'autrui.

AIR.

Est-il un plus funeste sort?
En vain je voudrais m'y soustraire,
Tout m'abandonne sur la terre,
Il ne me reste que la mort.

Bientôt, dans leur fureur jalouse,
Je vois mes malheureux époux,
S'abandonnant à leur courroux,
S'arracher la main d'une épouse.

Déja, sur la sanglante arène,
Desmond blessé me tend les bras;
Mais Darby ne suit que sa haine,
Et Desmond reçoit le trépas.

Grands Dieux! quelle est ma destinée!
Rien ne peut calmer mes douleurs;
Et les fruits de mon hyménée
Vont être le sang et les pleurs.

SCÈNE VI.

DESMOND, BELLA.

DESMOND, sortant d'un appartement voisin.

C'est en vain que je voudrais trouver le repos. Le sommeil fuit mes paupières... Mais que vois-je, c'est Bella! ô moment fortuné... Ma chère Bella.

BELLA.

Qui m'appelle!

DESMOND.

C'est ton époux...

BELLA.

O mon époux!

DESMOND.

Enfin le calme renait dans ton cœur. Tu me reconnais. Oh! viens je t'en conjure, que je te presse sur mon sein.

BELLA.

Oui, ô mon cher Desmond! tant que mon cœur s'agitera, ce titre vous appartient. Je sais que je ne

suis plus digne du nom de votre épouse. J'y dois aujourd'hui renoncer pour toujours... Mais si jamais je vous fus chère, daignez du moins me croire innocente. Souffrez que je tombe à vos pieds, pour vous jurer que le malheur qui m'arrache à vous, est un crime du sort et non pas de votre Bella.

DESMOND.

Encore des larmes!

BELLA.

Une barrière insurmontable vient de s'élever entre nous. L'impitoyable main du sort brise les nœuds que l'amour avait formés.

DESMOND.

Non, rien ne saurait nous séparer.

BELLA.

Quelle funeste nouvelle frappera bientôt ton oreille et ton cœur. Sois sourd, mon cher Desmond, comme le ciel le fut pour moi, sois sourd à la voix qui te révèlera ma honte. Quand tu sauras mon crime avec quelle indignation ne vas-tu point m'arracher de ton cœur! Puis-je vivre pour perdre ton nom, pour être un objet d'horreur! non, tout doit avoir sa fin. Après ma mort, pardonne à ton épouse et plains-la.

(Elle va pour sortir.)

DESMOND.

Reste ici, ne sors pas. Je veux pénétrer ce fatal mystère.

BELLA.

Tremble de le connaître.

DESMOND.

Quel est-il ?

BELLA.

Je ne puis le dire.

DESMOND.

Il le faut.

BELLA.

Eh bien ! vous le voulez. — Apprenez. — Ah dieux !

DESMOND.

Achevez.

BELLA.

Je suis mariée.

DESMOND.

Mariée !... malédiction ! Et cet époux est sans doute ce Smith...

BELLA.

Lui-même et je n'ai pu éviter cet hymen. Le bruit de votre mort, ses bienfaits, mille circonstances m'ont fait céder. J'ai accepté sa main, nous sommes unis. Je l'attends, il va venir. J'étais innocente, vous existez, je suis coupable. Je me jette à vos pieds et j'implore la mort ; seul remède à des maux que je n'ai point mérités.

DESMOND, accablé.

Relevez-vous.

BELLA.

Ce n'est pas tout. Ce Smith, cet époux, la cause de tous nos malheurs, est ton plus cruel ennemi ; c'est Darby.

DESMOND.

Darby ? ô vengeance ! quoi ! celui qui m'a poursuivi ? le monstre... Eh bien ! je périrai, mais le traître va me payer tous les tourments qu'il m'a fait souffrir.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

DESMOND.

Darby, grands dieux ! c'est ton époux !
Puis-je contenir ma colère ?

BELLA.

Calme, calme cette colère ;
Toi seul, Desmond, es mon époux.

DESMOND.

Mais il ne pourra s'y soustraire ;
Darby va tomber sous mes coups.
Quoi ! je ne possède point d'armes !
Comment lui donner le trépas ?

BELLA.

Je puis le toucher par mes larmes....

DESMOND.

Je veux l'étouffer dans mes bras.

BELLA.

Grands dieux ! je tremble pour ta vie ;
En ces lieux il porte ses pas.
Appaise un moment ta furie....
O ciel ! ne m'abandonne pas !

SCÈNE VII.

DESMOND, BELLA, ROBERT, DARBY.

DARBY.

O ma Bella ! ma tendre amie !
Ose voir Darby sans courroux ;
Pardonne enfin, je t'en supplie,
A ton amant, à ton époux.

ROBERT.

O ma Bella ! ma tendre amie !
Vois ton ennemi sans courroux ;
Pardonne-lui, je t'en supplie,
C'est un amant, c'est un époux.

DARBY.

Bella, j'embrasse tes genoux.
(Il se jette à genoux.)

DESMOND.

C'en est fait ! je cède à ma rage.
Traître, renonce à tes projets,
Et laisse cette femme en paix.
(Il le relève avec colère.)

BELLA.

Je ne puis empêcher l'orage;
Est-il un sort plus rigoureux ?

ROBERT.

Mais quel est donc ce personnage ?
Et que vient-il faire en ces lieux ?

DARBY.

De quel droit, tiens-tu ce langage,
Et pourquoi te vois-je en ces lieux ?

DESMOND.

Ah! de quel droit? mon droit est, *Je le veux*.

DARBY.

Quel est ton nom?

DESMOND.

Je suis...

BELLA, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! malheureux!

DARBY.

Ah! c'est trop braver ma colère!
Vieillard, sors de cette maison.

ENSEMBLE.

DESMOND.

Eh! que m'importe ta colère?
Non, je n'en sortirai pas, non.

BELLA.

Ah! malheureux, que vas-tu faire?

ROBERT.

Chacun a perdu la raison.

DARBY.

Eh bien! s'il est ainsi, madame,
C'est à nous de quitter ce lieu.

DESMOND.

Et moi, je veux que cette femme
Auprès de moi, reste en ce lieu.

DARBY, prenant Bella par un bras.

Venez...

DESMOND, la saisissant par l'autre.

Restez...

BELLA, se jetant à genoux et tenue par les deux bras.

Mon dieu! mon dieu!

ROBERT, à Desmond.

Dites-nous avec confiance
Quels sont vos droits, et votre nom?

DESMOND, à Darby.

Dussé-je éprouver ta vengeance,
Reconnais-moi, je suis Desmond!

DARBY ET ROBERT.

Desmond! ô ciel!

BELLA ET DESMOND, à part.

Ils gardent le silence.

DARBY.

Tu peux compter sur ma clémence,
Si tu te soumets à ton sort;
Un arrêt demande ta mort,
Fuis ces lieux; mon ame jalouse
Ne peut te céder une épouse.

(Pendant ce temps Robert s'assied, et paraît plongé dans la plus sombre tristesse.)

BELLA.

Je brave ta fureur jalouse;
Non, Bella n'est plus ton épouse.

DESMOND.

Je brave ta fureur jalouse;
Je ne quitte point mon épouse.

ENSEMBLE.

DARBY.

Eh bien! tous deux tremblez, ingrats,
Rien ne peut arrêter ma rage.
(à Desmond.)
Je cours rompre ton mariage,
Et c'est l'arrêt de ton trépas.

BELLA ET DESMOND.

Nous méprisons ces vains éclats;
Nous attendons tout de ta rage;
Mais au moins notre mariage
Existera jusqu'au trépas.

ROBERT.

Darby, calmez ces vains éclats.
Quoi, vous voulez, dans votre rage,
Rompre les nœuds d'un mariage,
En traînant l'époux au trépas!

DARBY.

Ah! c'est trop me braver, je cours de ce pas...,

ROBERT.

Où donc?

DARBY.

Interroger les tribunaux qui jugeront entre nous.

ROBERT.

Mais c'est le livrer à l'échafaud.

DARBY.

Il ne veut pas s'y dérober.

DESMOND.

Non, au prix de l'infamie; et j'aime mieux périr que de te livrer mon épouse.

BELLA.

Oui, oui! je suis ton épouse et je porterai ce nom jusqu'à mon dernier soupir.

DARBY.

Quoi! vous aussi!... vous venez de lui porter le dernier coup. C'en est fait, à l'instant même je vais chez le juge, et...

ROBERT.

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je. Il est temps que la vérité paraisse, qu'on rende justice à l'innocent, et qu'on punisse le coupable.

DESMOND.

Que va-t-il dire?

ROBERT.

Vous croyez Desmond l'assassin de votre frère; il ne l'est pas. Je connais le meurtrier, et je veux moi-même le dénoncer à la loi.

DARBY.

Quoi! Desmond n'est pas...?

ROBERT.

Non, vous dis-je; il est innocent. Dieu le sait, et je vais le prouver aux hommes.

BELLA.

Écoutons.

ROBERT.

Darby, votre frère, aimait la sœur d'un de ses voisins; il osa porter la honte dans une famille qui l'accueillait avec bonté, il la trompa, il la déshonora, et refusa de réparer ses torts. Le frère, irrité de cette atrocité, le cherche pour en tirer vengeance; il le ren-

contre : le bois était sombre, le lieu solitaire, les armes égales; ils se battent, votre frère succombe. Son meurtrier prend la fuite; Desmond arrive, lui prodigue des secours ; il est accusé, on le poursuit, on le condamne,... vous savez le reste.

DESMOND.

Oui, oui! je suis innocent, et voilà la vérité.

BELLA.

Mon époux; mon ami! ah! je respire enfin.

DARBY.

Où est-il, ce lâche, qui me laissa frapper l'innocent....

ROBERT.

Vous n'irez pas loin pour le chercher. — Le voilà.

TOUS.

Vous! Robert!...

ROBERT.

Moi-même. Desmond, pardonne-moi tes malheurs; j'ai plus souffert que toi. Le ciel sait si je t'eusse laissé périr; j'employai tous les moyens pour te sauver; je tentai de me faire nommer juré dans ce funeste procès, et, n'ayant pu réussir, j'allais découvrir la vérité au moment où j'appris ta fuite. Moi seul, je fus coupable, et toi seul as porté la peine de mon crime. Mais si depuis ce temps, j'ai tâché d'adoucir le sort de Bella, si j'ai parcouru les mers pour te rendre à ton épouse, peut-être ai-je quelque droit à un pardon. Hélas! en désignant le vrai coupable, j'aurais assuré ma perte sans adoucir ton infortune; mais puisque la Providence a conduit tes pas dans ce pays, puisqu'elle me donne

les moyens de réparer mes torts, je vais le faire. Darby, suivez-moi, je vous livre votre victime; l'arrêt prononcé contre Desmond, doit maintenant devenir le mien. Venez, Darby. Adieu, mes chers amis; pardonnez-moi, je vais subir mon sort.

DESMOND.

Arrêtez...

BELLA.

Et vous, Darby; êtes-vous de sang-froid? Vous, que pendant quatre ans j'ai cru vertueux; vous, que je crois sensible malgré les maux que vous m'avez causés; ne sentez-vous pas la pitié? Faut-il que pour venger un frère qui fut coupable (vous l'avez entendu), vous fassiez le malheur de tous ceux qui vous connaissent? Voulez-vous vous déshonorer aux yeux mêmes de la nation! on dira que Darby, non content d'avoir opprimé l'innocent, vient encore, après treize ans, de livrer une nouvelle victime à la hache des lois. On frémira d'horreur à votre approche, et vous ne retirerez pour fruit de votre vengeance, que des remords, qui vous déchireront le reste de vos jours, et le mépris public que vous aurez mérité. Non, non, Darby n'est pas capable de tant de cruauté!

DARBY.

Où suis-je! O mon frère! O Bella!

ROBERT.

Cessez d'implorer ma grace. Vous ignorez ce que peut la vengeance. Venez, venez, Darby, ne perdons point de temps.

DESMOND.

Vous ne répondez rien.

DARBY.

Ah! laissez-moi respirer. Si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur, vous me plaindriez. Près de posséder Bella, je la perds. Le remords d'avoir accablé l'innocent; le souvenir d'un frère... Haîne, amour, remords, je vais vous accorder; l'effort est pénible, n'importe. Desmond, reprenez tous vos droits. Bella, soyez heureuse; je romps pour jamais le lien qui nous unit; et vous Robert, votre générosité me désarme. Oubliez le secret que vous nous avez révélé, et laissez-moi le soin de désarmer la loi, en faisant connaître votre innocence.

BELLA.

Ah! cher Darby!

DESMOND.

Estimable jeune homme!

ROBERT.

Quoi! tant de générosité!

DARBY.

Ah! ne me louez pas. Si vous saviez combien l'effort est douloureux!

BELLA.

Il est plus digne de vous.

SCÈNE VIII.

DESMOND, DARBY, ROBERT, BELLA, HENRI, ADÈLE.

ADÈLE, à Henri, dans le fond du théâtre.

Je te dis qu'il est sorti par cette porte, ne le vois-tu pas avec ma mère?

HENRI, à Desmond.

C'est bien mal de profiter de l'instant où nous nous sommes endormis, pour nous laisser seuls.

DESMOND.

Mes enfants, je ne vous quitterai plus.

ADÈLE.

Et toi, maman; es-tu toujours affligée, et ne veux-tu pas...?

BELLA.

Non, non, mes enfants; prenez plutôt part à mon bonheur, j'ai retrouvé votre père.

HENRI ET ADÈLE.

Notre père!

BELLA.

Il vous tend les bras.

HENRI.

Ah! notre cœur ne nous avait donc pas trompés.

(Ils volent dans ses bras.)

DESMOND.

O mes enfants!

DARBY.

Quel tableau! Et moi.... j'ai fait mon devoir. O

mon cœur, sois donc plus tranquille! — Robert, donne-moi la main; Desmond, embrasse-moi; et vous, Bella! pensez quelquefois à Darby. Si, plus calme, je puis vous revoir, je veux que l'amitié nous unisse; oui, je veux prouver aux hommes quel est l'empire de la vertu, puisqu'elle me fait dompter en un moment deux passions terribles, *l'Amour et la Vengeance.*

Chant final.

L'amour, la haine et la vengeance
Ne vont plus tourmenter nos cœurs;
Les vertus, la reconnaissance
Ont mis un terme à nos malheurs.

FIN DE BELLA.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS,

Représentée pour la première fois le 2 février 1798.

NOTICE

SUR LE PRISONNIER.

Je ne puis me rappeler à quelle inspiration j'ai dû le sujet du *Prisonnier*. Je sais seulement que je me trouvais à l'Opéra-Comique, seul dans une loge, et qu'une phrase de la pièce qu'on jouait alors m'en donna l'idée ; je ne me souviens ni de la pièce, ni de la phrase. Je ne crois pas d'ailleurs leur avoir dû le sujet; mais il est possible qu'elles aient réveillé dans ma mémoire quelque idée romanesque de la communication d'une tour avec une maison du rempart. Cette seule pensée me fit concevoir à l'instant que, si je parvenais à inventer une fable comique, je pourrais tirer un grand parti de cette communication souterraine de la tour à la maison. Je ne fus pas long-temps sans trouver ma fable; et la pièce que l'on représentait n'était pas finie, que toutes les dispositions de mes scènes et de mes caractères étaient faites dans mon imagination, et que je n'avais plus qu'à écrire.

J'étais si content de cette première idée, que je ne pus résister au désir d'aller la jeter sur le papier. Je voyais le développement de toutes les méprises qui allaient naître d'un mari qu'on attendait pour la mère, et d'un prisonnier aimé de sa fille. En me rendant à ma demeure, je dialoguais mes scènes au milieu des voitures qui se croisaient sur ma route, et je sautais de joie à chaque pensée gaie qui s'offrait à moi pour mon dialogue. — Ici je vais encore entrer dans des détails que l'on pourra trouver bien petits et peu importants; mais que l'on se souvienne toujours que j'ai promis de causer familièrement avec mon lecteur, dans ces notices; de lui raconter ce que j'ai éprouvé, senti à diverses époques de ma vie littéraire. Je conseille à ceux qui ne seraient pas curieux de connaître ces *minuties*-là, de sauter deux ou trois des paragraphes suivants.

Arrivé chez moi, je trouvai ma femme qui passait sa soirée avec la femme d'un de mes amis (*). Comme tous les jeunes auteurs qui sont enthousiasmés d'une nouvelle idée, je racontai tout le

---

(*) Madame Say, femme d'un ancien ami, mon compagnon d'armes, qui depuis s'est illustré par son ouvrage si profond et si utile sur l'*Économie politique*. Comme nous avons toujours été liés, il est impossible que je ne retrouve pas, dans le cours de mes notices, quelque autre occasion de consacrer un souvenir à notre vieille amitié.

plan de ma pièce future à ma femme et à son amie. Selon moi, la chose la plus difficile est de faire une analyse claire d'une pièce de théâtre; mais c'est bien une autre affaire, quand c'est l'auteur même de la pièce qui entreprend de l'analyser: ses idées se pressent dans sa tête; il veut tout dire, et n'en dit pas assez, ou il en dit trop. Mes deux dames ne comprirent probablement pas un mot à ma fougueuse confidence; et, sans les ennuyer davantage, je pris une plume; j'écrivis tout en causant avec elles, tant j'étais plein de mon sujet; et le lendemain mon *Prisonnier* était fait.

Il y avait à peu près trois mois que j'avais donné au jeune *Dellamaria*, que mon frère *Amaury* m'avait adressé de Naples, un opéra qui avait pour titre *le Vieux Château*. Amaury, par sa lettre de recommandation, m'avait annoncé qu'il était élève de Païsiello, et que son maître en faisait le plus grand cas. La seule recommandation de mon frère eût suffi pour m'intéresser à lui; mais, après quelques jours de connaissance, je fus tout surpris de rencontrer dans le jeune *Dellamaria* un homme aussi aimable qu'instruit. Quoique italien et compositeur, il n'avait aucun charlatanisme, et réunissait à des manières simples une originalité tout-à-fait piquante. Ce fut à la suite d'une plaisanterie de société, que je composai pour lui *le Vieux Châ-*

teau, qui fut reçu au théâtre Feydeau. Voici ce qui m'en avait donné l'idée. *Dellamaria*, comme tous les jeunes compositeurs qui veulent avoir un poëme, s'était attaché à son poète, et passait rarement quelques jours sans venir me visiter à la campagne. Nous allions souvent nous promener dans les bois de Romainville. Je m'aperçus un jour que, dès que la nuit approchait, il montrait de la frayeur; l'obscurité des bosquets, le silence de la campagne paraissaient lui inspirer de véritables craintes. Je crus d'abord qu'il plaisantait: on lui en fit la guerre; mais, comme j'ignorais vraiment si ses terreurs étaient feintes ou véritables, je m'opposai à ce qu'on lui jouât de ces tours qui peuvent amuser tout le monde, excepté celui qui en est l'objet. J'ai su depuis qu'ailleurs on ne l'avait pas ménagé comme moi; qu'on s'était beaucoup diverti à ses dépens dans toutes les maisons de campagne qu'il avait visitées pendant la belle saison; et lui-même s'en est plaint à moi avec amertume. Tout autre à sa place se serait prêté à ce genre de divertissement; mais la manière dont il m'en parlait ne me laissa presque pas douter qu'il ne crût aux choses surnaturelles. Comme il avait trop d'esprit pour dire qu'il craignait les revenants, il cherchait d'autres motifs pour justifier ses terreurs. Il convenait qu'il était très-facile à épouvanter, et que la

nuit et la solitude lui causaient une véritable souffrance. Ce fut à la suite de cette singulière conversation que je lui dis qu'il me faisait naître l'envie de lui donner des poltrons à faire chanter. N'ayant point de sujet, et voulant absolument le gratifier d'un opéra, contre mon usage, je n'attendis point l'inspiration, et je composai pour lui *le Vieux Château ;* mais à peine avait-il fini la musique de ce petit poëme, que l'idée du *Prisonnier* m'arriva, comme je l'ai dit en commençant. Je courus le lire au théâtre Favart, afin de donner le principal rôle à Elleviou, mon compatriote, mon camarade de collége et mon ami.

Un mois après la lecture, et quelques mois seulement *avant la représentation du Vieux Château*, le *Prisonnier* fut joué avec le plus grand succès. Il ne me convient pas de parler de l'effet qu'il produisit sur le public ; mais je manquerais au but que je me suis proposé en écrivant ces notices, si je ne rappelais pas que ce petit opéra fit une révolution dans le genre de l'opéra-comique, tant pour la musique que pour les paroles. J'avais bien eu, aux premières répétitions de la pièce, quelques inquiétudes : de jeunes musiciens, trop épris du genre sévère qui était devenu à la mode, ne virent d'abord dans l'œuvre de l'Étranger qu'une petite musique qu'ils comparaient aux chants qui courent les

rues ; aussi, en vrais espiègles du Conservatoire, plusieurs jeunes fous, qui faisaient partie de l'orchestre, mirent des lunettes et des perruques, comme ces farceurs qui chantent *la Bourbonnaise*. Je témoignai mes craintes à mon ami Hoffman, de tous nos auteurs le plus franc, le plus malin et le plus instruit. Il m'assura que, si l'exposition passait, ma pièce aurait le plus grand succès; que, quant à la musique, il la trouvait charmante et que j'en verrais l'effet à la répétition générale. En effet, peu de jours après, elle eut lieu, et ce fut un jour de triomphe pour le jeune *Dellamaria;* sa musique produisit une telle sensation, que tout l'orchestre se leva en criant des bravos et en applaudissant sur les instruments. Tous ses détracteurs devinrent ses admirateurs, et le triomphe du lendemain fut annoncé par celui de la veille.

Il est une autre particularité que je veux rapporter, parce qu'elle tient aux difficultés que les poètes et les musiciens ont souvent entre eux, relativement aux morceaux destinés à la musique. *Dellamaria* n'avait pu parvenir à mettre en musique le duo de situation, *Aimerez-vous votre beau-père ?* Il prétendait qu'il ne pouvait trouver de chant sur des paroles si insignifiantes ; qu'il fallait que la musique eût à peindre, etc. Il me disait toutes ses raisons avec sa vivacité italienne, qui

finit par me donner de l'humeur. Je m'échauffai à mon tour, et je lui prouvai qu'il n'y avait qu'un homme sans talent qui ne pouvait peindre la situation d'une jeune fille qui trouve dans son beau-père la figure de l'homme qu'elle aime ; que le seul mot de *mon cœur palpite* était fait pour lui fournir un motif ; et en même temps je déclamais avec une espèce de chant, *mon cœur palpite*. Il me regarda avec étonnement, reprit le morceau, ne me répondit rien et sortit. Une heure après, il rentra chez moi avec son duo écrit, qui plut tellement que le public le faisait répéter encore après cinquante représentations, et qui a servi de modèle à tous les duos de ce genre.

Ce serait peut-être ici l'instant de parler d'Elleviou, de notre jeunesse, de nos confidences ; je pourrais même citer aussi comme le compagnon de nos jeux, un homme que, si je disais son nom, on reconnaîtrait pour le premier de son siècle, par les services qu'il a rendus à sa patrie... Mais arrêtons-nous ; je crains qu'il ne soit pas temps de joindre une épée à nos lyres. Cependant il me sera difficile, en décrivant ma carrière dramatique et celle d'Elleviou, de ne pas parler de celui qui fut notre ami de jeunesse, et qui nous suivait avec tant d'intérêt dans la direction où nous avaient jetés nos goûts et le hasard. Lui-même, dérangé de la

sienne par les mêmes causes, il fut acteur dans de grands évènements, éprouva d'illustres malheurs, et fut la victime d'une horrible fatalité. S'il a connu la gloire des héros, il n'a pas connu, comme nous, la paix d'une douce obscurité et les charmes d'une vieille amitié. Laissons ces graves souvenirs; ils pourront renaître encore au moment où je peindrai deux camarades de collége se retrouvant tous les deux, après plusieurs années d'absence, dans la même carrière, et s'appuyant mutuellement pour cheminer vers le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre dès leur enfance.

Aujourd'hui je ne veux parler que de *Dellamaria.* Il ne fit qu'apparaître un instant parmi nous; la fraîcheur de son talent et sa grande jeunesse peuvent lui faire mériter l'épitaphe de la jeune fille :

Et rose, il a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin...

La cruelle mort l'enleva, à l'âge de 27 ans, à l'estime et à l'amitié de tous ceux qui le connaissaient; et au public qu'il avait enthousiasmé par la grace et la mélodie de ses chants.

Les circonstances de sa mort sont tellement inconnues, qu'il me serait difficile de les expliquer. Elle fut aussi subite qu'imprévue: *Dellamaria* dis-

parut tout à coup de Paris; comme il n'était point marié, et qu'il vivait loin de sa famille avec toute l'indépendance d'un artiste, son absence ne surprit pas d'abord les amis qu'il avait l'habitude de fréquenter. Il y avait à peu près quinze jours que je ne l'avais vu, et je supposais qu'il était dans quelque château voisin de la capitale où il composait un opéra. Un de ses amis, en envoyant chez moi pour me demander si j'en savais des nouvelles, me donna quelque inquiétude. Je me rendis à son logement, et je m'informai près du portier, du jour où il était parti, de ce qu'il avait dit en partant. Je vis même son hôte qui était son compatriote; il me parut fort inquiet. Nous nous promîmes de faire des démarches: elles eurent un succès prompt. On nous fit voir à la police ses habits et l'épingle de sa cravatte qui représentait la tête d'un vieillard. Plus de doute, il était mort, et hors de son domicile. Faute de papiers qui auraient pu faire connaître sa demeure et ses amis, son corps avait été déposé à *la Morgue;* et ceux qui l'aimaient avaient été privés de la consolation de lui rendre les derniers devoirs. Par le procès-verbal qui constatait la levée du corps, il était à peu près prouvé qu'il était tombé en apoplexie dans je ne sais quelle maison. Il courut à ce sujet plusieurs bruits; mais je crois de mon devoir de ne point les répéter. Celui qui me

parut avoir le plus de vraisemblance, c'est qu'à la suite d'un dîné que lui donnèrent à Paris quelques-uns de ses compatriotes, il se trouva tellement incommodé, qu'il tomba près d'une maison suspecte, et qu'on l'y transporta pour lui donner des secours. Ni ses manières aimables, ni ses goûts élégants, ni sa conversation toujours de bon ton, ne peuvent faire soupçonner qu'il eût les habitudes d'une sale débauche; non certes, et j'en suis convaincu. Ce n'est qu'à la fatalité que je dois la perte d'un ami, et la France celle d'un compositeur qui promettait de l'honorer par les plus beaux ouvrages.

Sa famille, qui, quoique italienne d'origine, habitait Marseille, me choisit pour son exécuteur testamentaire. J'éprouvai le plus grand chagrin en m'acquittant de ce devoir. A la levée des scellés, mille objets inanimés vous rappellent à chaque instant la personne que vous regrettez. Je retrouvais dans son appartement tout le désordre d'un artiste, mais en même temps toute son originalité : il y avait beaucoup de choses, mais rien n'était à sa place. Ses correspondances d'affaires étaient confondues avec ses lettres d'amour et ses brouillons d'opéra-comique ; son argent était jeté et répandu sous son linge, sans que rien indiquât même qu'il eût été compté; ce désordre singulier, qui m'étonna beaucoup, moi qui ne me pique pas d'être très-

régulier, aurait pu priver d'une assez forte somme la succession, sans une idée singulière qui me fut inspirée par le hasard. Le procès-verbal de l'inventaire était terminé, et j'allais le signer ; tout avait été retiré des armoires et mis en ordre, quand j'aperçus, dans le coin d'une armoire pratiquée dans le mur, quelques vieux bas de soie gris qui semblaient avoir été jetés là, pour devenir un jour la proie du chiffonnier. Ces haillons étaient si dégoûtants, qu'ils n'avaient pas même appelé l'attention du magistrat chargé de l'inventaire. En les regardant, il me vint une idée que me suggéra sans doute le connaissance que j'avais du caractère de mon ami : il était trop paresseux pour avoir de l'ordre; mais il avait trop d'esprit pour ne pas avoir acquis un peu de défiance. J'avais d'ailleurs été surpris de ne pas trouver chez lui un peu plus d'argent : je savais bien qu'il en faisait passer à sa famille; mais enfin je m'étais mis dans la tête qu'il devait en avoir davantage à sa disposition. Tout occupé de cette idée, je dérangeai du bout de ma canne les vieux chiffons qui avaient appelé mon attention; et je fus plus joyeux que surpris de rencontrer, cachés par ces ordures, plusieurs rouleaux d'or. Le juge-de-paix ne revenait pas de cette étrange manière de cacher son trésor; quant à moi, cela ne m'étonnait pas, et je vis que ce moyen d'échapper aux voleurs pouvait être préférable aux serrures de sûreté.

La peine que m'avait causée la perte de mon jeune compositeur m'attrista pendant long-temps. Je parlai à nos amis communs d'élever un petit monument à sa mémoire; et, comme je venais d'acquérir de mon frère une petite propriété près du château des Thermes, c'est là que des artistes, dont je n'ai pas besoin de citer les titres à la célébrité, lui élevèrent un cénotaphe. Il me suffira de dire que *Lecomte*, l'architecte, *Isabey*, son beau-frère, et *Lemot* se décidèrent à lui donner cette preuve honorable de leurs regrets. Je fis un petit article nécrologique qu'à défaut de ses cendres, nous plaçâmes dans le petit tombeau d'un style grec, que nous lui avions consacré; nous en fîmes l'inauguration, et ce petit monument, élevé par l'amitié au souvenir de l'amitié, est encore en ma possession. Transporté dans une retraite plus champêtre, plus riante et plus digne de lui, il a été placé, par moi, d'une manière pittoresque, sur un tertre couvert d'arbres que j'ai plantés, et que près de vingt ans ont vu croître. Il coule de la base de son tombeau une source limpide à laquelle j'ai donné le nom de *Dellamaria*. Là souvent, environné de mes enfants qu'il a vus naître, je me suis fait répéter par eux les chants qu'il composa dans sa jeunesse, et qui charment encore le public. Ces souvenirs ne peuvent avoir d'amertume; ses traits, que le temps a déja effacés de son tombeau, sont encore gravés

dans ma mémoire : tout sans doute me rappelle sa perte et ses jeunes talents; mais tout aussi me conduit à des réflexions douces et consolantes. Que de fois je me suis écrié: Heureux l'artiste qui ne meurt pas de son vivant; qui, par quelques monuments dans les arts, par des pensées généreuses, par des chants mélodieux, a toute raison de se croire digne des suffrages de la postérité, et peut se dire avec une juste confiance : « Qu'importe que ma carrière soit d'une courte durée; je ne mourrai pas tout entier! »

PERSONNAGES.

BLINVAL.
LE GOUVERNEUR.
GERMAIN.
MURVILLE.
MADAME BELMONT.
ROSINE.
UN VALET.
UN CAPORAL.

La scène est à Sorrento, près de Naples.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE.

Le théâtre représente une salle proprement meublée; au côté droit de la scène, à la première coulisse, est une porte.

SCÈNE I.

ROSINE, SEULE.

Tandis que maman est chez le gouverneur, allons à la croisée du petit escalier; j'entendrai peut-être chanter mon prisonnier du château. C'est bien mal à ce gouverneur de retenir en prison un si joli garçon.

SCÈNE II.

GERMAIN, ROSINE.

GERMAIN, en dehors.

Hola! eh! quelqu'un.

ROSINE.

Qui nous arrive?

GERMAIN, parlant de la coulisse.

Apportez ma valise, prenez soin de mon cheval, et qu'on nous prépare à souper à tous les deux.

ROSINE.

Chez qui croyez-vous être?

GERMAIN.

Chez madame Belmont, veuve aimable, riche, qui a une fille, la perle du canton, dont je me fais gloire d'être l'humble serviteur.

ROSINE.

Et qui êtes-vous, monsieur?

GERMAIN.

L'ambassadeur de l'amour, le courier de l'hymen. Vous voyez en moi le fidèle valet du capitaine Murville; Germain, pour vous servir.

ROSINE.

Ah! vous venez de la part de notre cousin Murville.... Je vais envoyer chercher ma mère, vous l'attendrez ici. (*A part.*) Profitons de ce dernier moment pour faire un tour à notre croisée.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

GERMAIN, SEUL.

Pourquoi diable monsieur de Murville m'a-t-il fait prendre les devants? Qui le retient à Naples? Oh! je m'en doute, c'est l'emprisonnement de son ami Blinval, de cet étourdi, qui manquant à la subordination..... L'affaire est très-grave! Mais comme cet officier s'est toujours distingué; comme mon maître n'a point oublié qu'il lui sauva la vie dans la dernière bataille, il fera

tout pour obtenir la liberté de cet imprudent jeune homme. Eh! mais, c'est dans ce pays qu'il est détenu : il habite le château de Sorrento; si je pouvais le voir... Oh! les ordres sont trop sévères.

SCÈNE IV.

BLINVAL, GERMAIN.

BLINVAL.

(Il est en veste jaune à la hussarde, il a les cheveux retroussés et en désordre, la cravatte nouée négligemment; il est enfin dans ce désordre décent que l'on admet à la scène. Il arrive par la porte qui est à la première coulisse.)

Cet appartement-ci vaut l'autre. Est-ce un rêve? (*Il fait le tour de l'appartement.*) Passer d'une prison dans un séjour enchanteur! Je m'y perds.

GERMAIN, sans voir Blinval.

Il est fou, étourdi; mais il est aimable.

BLINVAL.

Qui pourrait jamais s'imaginer que cette maison agréable communique à la plus odieuse prison?

GERMAIN.

Moi, je l'aime ce monsieur Blinval; il est gai!

BLINVAL.

Blinval! qui m'appelle?

DUO.

GERMAIN.

Oh ciel! ma surprise est extrême.

BLINVAL.

Mais c'est lui, j'en suis certain.

GERMAIN.

C'est monsieur Blinval, lui-même.

BLINVAL.

C'est ce maraud de Germain.

GERMAIN.

Dites, par quelle aventure
Vous êtes dans la maison ?
Je vous croyais, je le jure,
Dans une étroite prison.

BLINVAL.

Dis-moi par quelle aventure
Je suis dans cette maison ?
Le Gouverneur, je t'assure,
Me croit toujours en prison.

GERMAIN.

Je n'entends rien, je vous jure,
A ce singulier jargon.

BLINVAL.

Tu sauras mon aventure ;
Mais dis-moi vite le nom
Des maîtres de la maison.

GERMAIN.

Vous êtes chez une dame,
Veuve d'un monsieur Belmont ;
C'est une assez bonne femme,
On le dit dans ce canton.

BLINVAL.

Si tu connais la famille,
Dis-moi, sans perdre de temps,

N'a-t-elle pas une fille
Qui n'a pas plus de seize ans?

GERMAIN.

Elle s'appelle Rosine
Et brille de mille attraits;
Mais je vois à votre mine
Que vous avez vu ses traits.

ENSEMBLE.

BLINVAL.

O trop heureuse aventure!
En dépit de ma prison,
Je verrai, je te le jure,
La fille de la maison.

GERMAIN.

Quelle est donc cette aventure?
Il devrait être en prison:
Je n'entends rien, je le jure,
A son singulier jargon.

GERMAIN.

Mais, enfin, contez-moi par quel prodige je vous trouve ici.

BLINVAL.

Oh! c'est vraiment un prodige. Écoute : confiné dans une des salles basses de la grande tour, là, près du fossé, je vis un jour à une petite fenêtre de cette maison une jeune fille; elle avait les yeux fixés sur moi; son attention me flatta; je lui témoignai ma reconnaissance, en improvisant quelques méchants couplets. Tous les jours nouveaux regards, nouvelles chansons. Sa vue, le désir de la liberté me rendirent ma prison insoutenable. Dans un de ces moments d'ennui, d'im-

patience, je brisai l'un des misérables meubles qui décorent ma triste demeure. Parmi ses débris, un papier frappe mes yeux, je l'ouvre et je lis : « *A l'infor-« tuné qui me remplacera.* Si tu veux ta liberté, me « disait-on, elle est en ton pouvoir. J'ai habité dix ans « cette même chambre, l'honneur m'y retenait; mais « l'amour prit le soin d'adoucir ma prison. Toi, que « les mêmes motifs ne peuvent retenir, apprends qu'une « secrète issue peut te conduire à la maison voisine. » Il m'indiquait alors les moyens de sortir. Je lève sans beaucoup d'efforts une dalle de pierre; je descends, je parcours un étroit souterrain; je remonte bientôt; une porte se présente; j'en presse le bouton, le ressort part, et je me trouve dans l'appartement voisin, sans savoir où je suis, ce que je ferai, ce que je dirai, et comment tout cela finira.

GERMAIN.

Et c'est dans cette chambre que vous êtes arrivé?

BLINVAL, la montrant du doigt.

Celle-là même. C'est une chambre à coucher.

GERMAIN, allant à la porte et l'ouvrant.

Cette issue, qui communique de cette chambre à votre prison, serait-elle connue?

BLINVAL.

Cela n'est pas probable. Elle est masquée par une glace.

GERMAIN, réfléchissant.

Ah! c'est une femme qui par amour.... En effet, j'ai entendu dire à votre ami Murville que madame

Belmont avait acheté cette maison d'une jeune dame... La porte secrète, le souterrain... tout s'explique. Mais qu'allez-vous devenir? votre intention est-elle de vous dérober?...

BLINVAL.

Aucunement. Ainsi que mon prédécesseur, l'honneur me retient au château; mais je veux comme lui que l'amour adoucisse les rigueurs de ma détention.

GERMAIN.

Et croyez-vous que madame Belmont soit d'humeur?....

BLINVAL.

Il est vrai qu'elle ne consentira jamais.... Mais toi-même, qui t'amène à Sorrento?

GERMAIN.

Un mariage. Votre ami Murville est le cousin de madame Belmont. Depuis long-temps ils étaient divisés par un procès; ils ont été obligés de s'écrire à ce sujet. Les premières lettres ont été froides, les secondes plus honnêtes; dans les troisièmes, on a parlé d'arrangements, d'amour; bref ils sont convenus de terminer à l'amiable par un mariage de raison.

BLINVAL.

C'est charmant. Et quand doit-il arriver?

GERMAIN.

Il ne m'a pas dit le jour; je l'ai devancé pour des affaires particulières....

BLINVAL.

Et se sont-ils vus quelquefois?

GERMAIN.

Jamais.

BLINVAL.

Ils ne se sont pas vus! Je suis sauvé; me voilà en pied dans la maison.

GERMAIN.

Que dites-vous donc?

BLINVAL.

Tu ne m'entends pas? Afin de n'être pas chassé et resserré peut-être dans une étroite prison, je me fais passer pour Murville; on m'accueille, on me reçoit, on me fête....

GERMAIN.

Et l'on vous épouse peut-être?

BLINVAL.

Oh! je sais respecter les droits de l'amitié; mais je verrai ma charmante inconnue, je lui parlerai; enfin je respirerai au moins quelque temps un air plus libre et plus pur.

(Il commence à faire nuit.)

GERMAIN.

Oui, l'on visitera votre prison, on ne trouvera personne, on découvrira l'issue...

BLINVAL.

On ne vient qu'une fois par jour m'apporter ma nourriture, et d'ici à demain midi...

GERMAIN.

Mais cette ruse peut-elle réussir? Vêtu de la sorte, dans ce négligé de prison, pouvez-vous passer pour le capitaine?

BLINVAL.

Mon histoire est toute faite. J'ai été pillé par des voleurs, ils ne m'ont rien laissé.

GERMAIN.

Vous n'êtes jamais embarrassé, vous avez réponse à tout ; mais ma délicatesse...

BLINVAL.

Peut se payer. Cinquante louis pour le secret.

GERMAIN.

Et vous prenez tout sur votre compte.

BLINVAL.

Sois tranquille.

GERMAIN.

Soit. Tout nous seconde. Les domestiques sont absents, ils sont allés chercher madame Belmont ; on croira que pendant ce temps vous êtes arrivé ; mais on vient, c'est notre veuve : attention, et commencez votre rôle.

SCÈNE V.

BLINVAL, GERMAIN, MADAME BELMONT.

MADAME BELMONT, précédée d'un domestique qui porte des lumières ; il les met sur la table.

C'est vous sans doute, messieurs, qui demandez à me parler ?

GERMAIN.

Oui, madame, c'est moi qui venais joyeusement vous annoncer l'arrivée de monsieur Murville, mais... ô ciel !...

MADAME BELMONT.

Vous m'effrayez... Lui serait-il arrivé quelque accident? Parlez....

GERMAIN.

Hélas! monsieur, parlez vous-même, car je n'en ai pas le courage.

MADAME BELMONT.

Quel est donc ce malheur?

BLINVAL.

L'amitié, l'amour, le désir, tout me pressait d'arriver, lorsque les voleurs...

MADAME BELMONT.

Des voleurs!...

BLINVAL.

Oui, des voleurs..... m'ont arrêté à quelques lieues d'ici.

GERMAIN.

Quelques moments plus tard, je partageais son sort.

MADAME BELMONT.

Des voleurs!...

TRIO.

BLINVAL.

Dans les détours du bois prochain,
Tantôt, de mon coursier agile,
Je guidais le pas incertain;
L'amour me montrait votre asyle,
Et charmait l'ennui du chemin.

MADAME BELMONT, riant.

L'amour lui montrait cet asyle
Et charmait l'ennui du chemin.

GERMAIN.

A mentir comme il est habile !
L'amour le guidait en chemin.

BLINVAL.

Tout à coup à ma vue
Se montrent vingt brigands ;
Vingt glaives effrayants
Me ferment l'avenue.

MADAME BELMONT.

Vingt glaives effrayants?
Que mon ame est émue !

GERMAIN.

Des verroux effrayants
Lui fermaient l'avenue.

BLINVAL.

Alors je les attends ;
Et soudain mon épée
Est de leur sang trempée.
En vain j'entends
Les jurements,
Les hurlements
De ces brigands.

GERMAIN.

Ah ! comme il ment !

BLINVAL.

Je me défends avec courage ;
Pan, pan, pan, pan.

MADAME BELMONT.

Ah! quelle affreuse image!
J'en tremble en ce moment.

GERMAIN.

Ah! quel affreux carnage
Il fait en ce moment!

BLINVAL.

Mais le nombre m'accable;
Le crime est le plus fort:
La troupe impitoyable
Me laissant là pour mort,
Prend son butin coupable,
Et s'enfuit sans remords.

ENSEMBLE.

Si la céleste providence
Pour notre hymen sauva mes jours,
A vos pieds je promets d'avance
De les consacrer aux amours.

MADAME BELMONT.

Si la céleste providence
A daigné conserver vos jours,
Elle a protégé l'innocence;
Ah! c'est ce qu'elle fait toujours.

GERMAIN.

Je ris de cette confiance,
Qu'elle apporte à tous ses discours;
Mais, hélas! à son innocence
Elle ne croira pas toujours.

MADAME BELMONT.

Quel accident fâcheux! mais comment se fait-il que vous n'êtes point blessé?

BLINVAL.

Ces misérables, après m'avoir terrassé, m'ont dépouillé. L'approche de quelques cavaliers les a forcés de fuir. J'ai trouvé dans ces voyageurs des secours prompts; et, à quelque fatigue près, il ne me reste aucun souvenir de ma triste aventure.

MADAME BELMONT, à part.

Il est plus jeune que je ne croyais. (*Haut.*) Je prends bien de la part...

BLINVAL.

Je m'attendais à cette réception. Votre bonté...

MADAME BELMONT.

Une dernière lettre a dû vous prouver l'estime particulière que je faisais de vous.

BLINVAL, à part.

Ahi! (*A madame Belmont.*) Ne parlons pas de cela devant..... Le plus pressé est, je crois, de trouver les moyens de m'avoir un habit décent; car, en vérité, je n'ose me regarder; j'ai l'air.....

GERMAIN, à part.

D'un échappé de prison.

MADAME BELMONT.

Ce bourg est misérable, et il sera difficile... Mais je n'y songe pas : mon frère, à son dernier voyage, a laissé dans son appartement quelques habits..... S'ils pouvaient vous convenir...

BLINVAL.

Quels qu'ils soient, ils me conviendront.

MADAME BELMONT, à Germain.

Dites à ma fille qu'elle vous ouvre le cabinet bleu;

là, vous prendrez tout ce que vous jugerez convenable à votre maître.

(Germain sort.)

SCÈNE VI.

MADAME BELMONT, BLINVAL.

MADAME BELMONT.

Maintenant que nous voilà seuls, nous pouvons parler de nos affaires.

BLINVAL.

Sans doute; mais, dans cet instant, je suis encore tout étourdi de mon aventure. Ces diables de voleurs m'ont dérangé la cervelle.

MADAME BELMONT.

Je le conçois.

BLINVAL.

D'ici à quelques jours je ne serais pas étonné de répondre tout de travers à vos questions.

MADAME BELMONT.

Oh! elles se borneront à savoir si vous êtes d'avis d'envoyer une procuration au notaire.

BLINVAL.

Oui... oui; c'est assez mon avis.

MADAME BELMONT.

Vous consentez donc à garder la métairie?

BLINVAL.

La métairie! Eh bien! oui; gardons la métairie. Je ne vois pas d'inconvénient à garder la métairie.

MADAME BELMONT.

Mais alors quels seront les avantages de ma fille? elle a des droits...

BLINVAL, vivement.

Les plus grands : c'est un enfant si aimable; sa physionomie est si tendre, si douce, si belle, si intéressante...

MADAME BELMONT.

Quel transport! et comment savez-vous tout cela? vous ne l'avez pas encore vue.

BLINVAL, à part.

Étourdi! (*Haut.*) C'est d'après le portrait que Germain m'en a fait tantôt; mais, si vous m'en croyez, cousine, nous laisserons là notre procès.

MADAME BELMONT.

Il n'est pas question du procès.

BLINVAL.

Ah! ce n'est donc pas du procès!... Je vous l'ai dit d'avance, j'ai la tête si frappée...

MADAME BELMONT.

Eh bien! laissons cela.

BLINVAL, d'un air tendre.

Parlons de nous : cela vaut beaucoup mieux.

MADAME BELMONT.

J'y consens. D'ailleurs vos lettres marquées au coin de la sagesse, me permettent toute franchise. Sans nous être jamais vus, nous nous connaissons beaucoup. Quelque chose m'étonne de votre part.

BLINVAL.

Quoi donc?

MADAME BELMONT.

Je m'attendais, d'après vos lettres mêmes, à trouver dans mon cousin un homme mûr, un homme de quarante ans au moins, et vous avez l'air tout jeune.

BLINVAL.

Il est vrai que je suis assez frais pour mon âge. Au reste, ce n'est pas un grand malheur.

MADAME BELMONT, souriant.

Non. Cependant, comme la raison et l'amitié ont plus de part à notre union que l'amour, je serais presque tentée de regarder votre jeunesse comme un défaut.

BLINVAL.

Comme un défaut! toutes les femmes ne pensent pas comme vous.

MADAME BELMONT.

Écoutez :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage ;
Vieilles femmes, jeunes maris
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit point le papillon
Sur la fleur qui se décolore ;
Rose qui meurt cède au bouton
Les baisers de l'amant de Flore.

Ce lien doit être plus doux
Pour un vieillard qu'amour enflamme ;
On voit souvent un vieil époux
Être aimé d'une jeune femme.

L'homme à sa dernière saison
Par mille dons peut plaire encore :
Ne savons-nous pas que Titon
Rajeunit auprès de l'Aurore ?

BLINVAL.

Aux époux unis par le cœur,
Le temps fait blessure légère ;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore :
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore.

SCÈNE VII.

MADAME BELMONT, BLINVAL, GERMAIN.

GERMAIN, *apportant une redingotte brune.*

Madame, je n'ai trouvé dans l'appartement que ce vêtement.

BLINVAL.

Je n'oserai me permettre....

MADAME BELMONT.

Il le faut bien. — Vous préparerez cet appartement, c'est celui de votre maître.

BLINVAL, *à part.*

O bonheur! c'est là qu'aboutit l'issue secrète...

MADAME BELMONT.

Je vous laisse. Je vais prévenir ma fille de votre arrivée. Vous savez qu'un beau-père...

BLINVAL.

J'ose me flatter qu'elle ne verra pas son beau-père de très-mauvais œil.

MADAME BELMONT.

Je vais l'engager à vous rendre ses devoirs.

BLINVAL, riant.

Ah! ses devoirs! vous me ferez plaisir.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

GERMAIN, BLINVAL.

BLINVAL, devant la glace de l'appartement, se dispose à prendre l'habit et remet sa cravatte.

Allons, Germain, vite à ma toilette. Ne me trouves-tu pas maintenant un air plus posé, plus raisonnable?

GERMAIN.

L'air raisonnable! ah! monsieur, vous ne l'aurez jamais.

BLINVAL.

Je veux pourtant devenir plus sensé.

GERMAIN.

Comment ferez-vous?

BLINVAL.

Je me marierai. Il faut faire une fin. Six mois de retraite forcée m'ont appris à réfléchir.

GERMAIN.

Il le fallait bien : vous n'aviez que cela à faire.

BLINVAL.

C'est à cette intéressante Rosine, qui fut seule ma consolation, que je prétends offrir et ma main et mon cœur. Oh! il est temps de s'amender.

RONDEAU.

Oh! c'en est fait je me marie;
Je veux vivre comme un Caton.
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

Par le mariage
Une fille sage
Peut dans mon ménage
M'offrir le bonheur.
Bientôt cette belle
Et douce et fidèle,
Sait fixer près d'elle
Mes pas et mon cœur.

Oh! c'en est fait, etc.

Chez moi tout prospère:
Cette épouse chère
Me rendra le père
D'aimables enfants.
Ma main les caresse:
Bientôt leur jeunesse
Donne à ma vieillesse
Les plus doux instants.

Oh! c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton.
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

GERMAIN.

Voilà de beaux projets; mais, en attendant cette réforme, combien comptez-vous rester dans la maison?

BLINVAL.

Le plus long-temps que je pourrai. Le ciel seconde ma ruse, car, tu le vois, on m'a donné l'appartement qui communique à la tour. Toutes les fois que ma présence y sera nécessaire, je m'enfermerai dans ma chambre; je retournerai à ma prison; j'en reviendrai, sans que personne, tant ici qu'au château, puisse jamais découvrir et la porte secrète et le souterrain qui m'y conduisent.

GERMAIN.

Mais, monsieur de Murville arrivant, on connaîtra la supercherie, on me chassera, on vous emprisonnera.

BLINVAL.

Je ne risque rien, moi, mon sort ne peut pas devenir plus rigoureux; et dussé-je ne passer qu'un jour dans cette maison agréable, dussé-je ne dire qu'un mot à l'aimable Rosine, c'est un instant de plaisir qui me paraît d'autant plus doux, que je le dérobe à mon mauvais destin.

GERMAIN.

Mais moi qui suis en liberté, et qui, grace au ciel, n'ai point de maîtresse, je risque fort, en servant vos projets, d'aller vous rejoindre en prison.

BLINVAL, *vivement.*

J'en serais enchanté, tu me tiendrais compagnie.

GERMAIN.

Belle consolation! mais on vient; c'est votre belle-fille.

BLINVAL.

Belle! c'est le mot.

GERMAIN.

Vous n'avez plus besoin de moi. Vous voilà installé dans la maison; moi, je vais m'installer dans l'office.

SCÈNE IX.

ROSINE, BLINVAL.

ROSINE.

Voici celui qui doit être mon beau-père.... Approchons.

BLINVAL.

Qu'elle sera surprise! Elle ne pourra jamais croire que je suis ce prisonnier.... dont les romances.... Elle m'a vu de si loin. Tâchons de savoir d'abord si je suis aimé.

ROSINE.

O ciel! dois-je en croire mes yeux!

BLINVAL.

Qu'avez-vous donc, ma belle-fille?

ROSINE, à part.

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

BLINVAL.

J'ai peut-être un air de famille.

ROSINE.

Qui voit l'un, les voit tous les deux.
Doux effets de la ressemblance :
Mon cœur s'émeut en le voyant.

BLINVAL, à part.

Tant de beauté, tant d'innocence,
Me rendront à jamais constant.
(Haut.)
Aimerez-vous votre beau père ?

ROSINE.

Je n'en sais rien en vérité.
(à part.)
Ah ! que mon cœur est agité !

BLINVAL, à part.

Comme son cœur est agité !
(Il lui prend la main.)
Mon bonheur sera de vous plaire :
Oui, Rosine, je veux un jour
Être digne de votre amour.

ENSEMBLE.

ROSINE.

Je sens mon cœur qui palpite,
Ses traits, sa voix, tout est là...
Mais il bat encor plus vite !
Je n'entends rien à cela.

BLINVAL.

Je sens mon cœur qui palpite
Quand je tiens cette main-là ;
Mais il bat encor plus vite !
Je comprends fort bien cela.

ROSINE.

Si je ne l'avais pas vu ce matin à la fenêtre de sa prison, je crois...

BLINVAL, à part.

Comme elle me regarde! quel danger de lui avouer... Mais voici ma future... soyons prudent.

SCÈNE X.

BLINVAL, ROSINE, MADAME BELMONT.

MADAME BELMONT.

Je viens vous prévenir, mon cousin, que nous avons ce soir un convive.

BLINVAL.

Et qui donc?

MADAME BELMONT.

Oh! un ami de la maison, le vieux gouverneur du château.

BLINVAL.

Le gouverneur!

MADAME BELMONT.

Il vient de me faire dire qu'il viendrait souper avec nous sans façon. Il désire faire connaissance avec un militaire de votre mérite.

BLINVAL, à part.

Comment! le gouverneur? quel contre-temps!

MADAME BELMONT, à sa fille.

Cours donner des ordres, et fais en sorte que le souper soit digne de nos convives.

(Pendant cette petite scène, Rosine regarde Blinval avec attention. Sa mère est obligée, par un geste, de lui réitérer son ordre. Elle sort en regardant toujours le jeune militaire.)

ROSINE.

Oh! c'est étonnant : comme il lui ressemble!

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

BLINVAL, MADAME BELMONT.

MADAME BELMONT.

N'êtes-vous pas ravi de voir que dès le premier jour de votre arrivée?...

BLINVAL.

Oh! certainement, on me fait beaucoup d'honneur; mais dans ce moment, je suis tellement fatigué... Vous sentez qu'après mon aventure... après avoir tenu tête à vingt brigands, on a besoin de repos.

MADAME BELMONT.

Nous nous mettrons de bonne heure à table. Vous devez avoir de l'appétit?

BLINVAL, patelinant.

Tenez, j'aurais désiré souper seul avec vous; là, en famille. Aux termes où nous en sommes, sur le point d'être unis... un tiers gêne toujours. On ne peut pas se dire de ces choses...

MADAME BELMONT, riant.

Oh! nous aurons le temps de nous voir en tête-à-tête.

BLINVAL.

Il n'importe. Si nous voulons parler d'affaires... du procès... et puis... de notre métairie.

MADAME BELMONT.

Oh! vous savez bien que votre tête affaiblie me défend...

BLINVAL.

Ah!

MADAME BELMONT.

Puisque ce souper vous déplaît tant, je vais écrire... Mais il n'est plus temps, car le voici.

BLINVAL, à part.

Tenons-nous ferme; le gouverneur me connaît à peine : de la hardiesse, et je me tire d'affaire.

(Il se détourne et feint de lire des papiers.)

SCÈNE XII.

BLINVAL, MADAME BELMONT, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, en habit bleu galonné, culotte noire, bas blancs, perruque blanche.

Salut à l'aimable voisine.

MADAME BELMONT.

Je ne vous attendais pas d'aussi bonne heure.

BLINVAL, à part.

Recueillons-nous pour soutenir le choc.

LE GOUVERNEUR, à madame Belmont.

Si j'étais le maître, je rendrais notre voisinage plus commode; j'aurais bientôt détruit la barrière qui nous sépare, et je ne serais pas obligé de faire un long détour. Mais la sûreté du château exige... Dites-moi, ma voisine, est-ce là monsieur Murville?

MADAME BELMONT.

C'est lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous me présenter à lui? Il sera charmé de voir un vieux militaire qui a bien servi la patrie, et qui jouit gaiement des souvenirs de sa jeunesse.

MADAME BELMONT.

Mon cousin, voilà monsieur le gouverneur...

BLINVAL.

Ah! pardon, j'étais distrait...

LE GOUVERNEUR.

C'est moi qui vous dérange, et je suis fâché... (*Il passe du côté de Murville en le saluant; il se relève, fixe les yeux sur lui, et s'arrête étonné.*) Mais... ah!... je... c'est singulier... C'est là monsieur de Murville?

MADAME BELMONT.

Sans doute.

LE GOUVERNEUR.

Ah! mon dieu! je n'en reviens pas.

BLINVAL, à part.

Voilà le moment critique.

LE GOUVERNEUR, à part.

Oh! si je n'étais pas sûr que je le tiens sous la clef.

BLINVAL.

Par quelle raison, monsieur, me regardez-vous de la sorte?

MADAME BELMONT.

En effet, gouverneur, je suis étonnée...

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, ma chère voisine : mais c'est que

monsieur me rappelle les traits d'un officier que j'ai peu vu à la vérité, mais me les rappelle tellement... Ah! ah! ah! Qui ne s'y tromperait pas? ah! ah! ah!

BLINVAL.

Et cet officier?...

LE GOUVERNEUR, d'un ton sérieux.

Est, au moment où je vous parle, entre quatre gros murs, là... à deux pas de nous, dans la grande tour. Oh! si celui-là s'évade jamais, je lui pardonne de bon cœur.

BLINVAL, à part.

Je me souviendrai de la promesse.

MADAME BELMONT.

Vous le traitez donc bien sévèrement?

LE GOUVERNEUR.

Mes ordres l'exigent. Mais, au reste, je tâche d'adoucir sa situation. J'obéis ponctuellement; mais comme on ne m'a jamais défendu d'être humain, je m'acquitte de ce devoir autant que je le puis, c'est le beau côté de mon emploi.

MADAME BELMONT.

Et quel est le nom de votre prisonnier?

LE GOUVERNEUR.

Blinval. Un jeune militaire, à peu près de l'âge de monsieur.

BLINVAL.

Blinval! je le connais; nous servons dans le même corps.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! n'est-il pas vrai que vous vous ressemblez?

BLINVAL.

Oh ! beaucoup. Au régiment, on nous prenait toujours pour les deux frères.

LE GOUVERNEUR.

Je le crois. Cependant vous êtes mieux ; vous avez l'air plus raisonnable, vous ; l'autre au contraire est un étourdi, je le crois même un peu fat.

BLINVAL.

Ah ! vous croyez...

LE GOUVERNEUR.

Ne parlons pas de cela. Je ne dois pas en dire de mal : il est malheureux, et le sera peut-être un jour davantage.

BLINVAL.

Quoi ! vous pensez que son affaire...

LE GOUVERNEUR.

Cela ne s'arrangera pas...

MADAME BELMONT.

Tant pis !

BLINVAL.

Oh ! tant pis en effet, car j'ai pour lui beaucoup d'attachement.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu ! puisque vous êtes son ami, il me vient une idée qui vous fera plaisir, ainsi qu'à lui...

MADAME BELMONT.

Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR.

Il faudra me garder le secret, car je risque de me compromettre par ce que je veux faire.

BLINVAL.

Quel est votre projet?

LE GOUVERNEUR.

De vous faire souper ce soir même avec votre ami Blinval, hein!...

BLINVAL.

Moi!

MADAME BELMONT.

L'idée est bonne, et je vous en remercie pour mon cousin.

BLINVAL.

Quoi! vous voulez?...

LE GOUVERNEUR, lui prenant la main.

C'est une preuve d'estime que je veux vous donner.

BLINVAL, embarrassé.

Vous êtes bien bon. (*A part.*) Quel embarras! (*Haut.*) Mais il m'est impossible de voir ce Blinval dont vous parlez; nous avons eu ensemble une querelle violente...

LE GOUVERNEUR.

Bah! pour quelque amourette, je gage! Je raccommoderai tout cela.

BLINVAL.

Non, monsieur, il m'est impossible....

LE GOUVERNEUR.

Oh! vous avez beau dire; d'ailleurs je serai bien aise de voir si cette ressemblance est aussi parfaite que je le soupçonne. Allons, vous le verrez, c'est une chose décidée.

BLINVAL.

Non, je ne consentirai jamais....

TRIO.

LE GOUVERNEUR.

Faut-il pour une bagatelle,
Dans Blinval voir un ennemi :
Médiateur de la querelle,
Je prétends vous rendre un ami.

BLINVAL.

Non, c'est un fat, un étourdi :
Je ne veux point le voir ici.

LE GOUVERNEUR.

Comme vous, tantôt je l'ai dit.
Oui, c'est un fat, un étourdi ;
Mais vous allez, grace à mon zèle,
Tous deux vous embrasser ici.

(à madame Belmont.)

Qu'en dites-vous, ma voisine,
Mon projet n'est-il pas bon ?

BLINVAL.

Non, non, non, non.

LE GOUVERNEUR.

Je vois que monsieur badine,
Mais bientôt j'aurai raison.
Allons, je vais de ce pas
Chercher notre militaire.

(à Blinval qui veut le retenir.)

Oh ! ne me retenez pas,
Je veux terminer l'affaire ;
Laissez, laissez-moi donc faire.

BLINVAL.

Ah ! bon dieu ! quel embarras !

LE GOUVERNEUR ET MADAME BELMONT.

ENSEMBLE.

C'est une bonne aventure;
Ce souper sera plaisant.
Oh! je ris de la figure
Qu'ils vont faire en se voyant.

BLINVAL.

J'enrage de la figure
Que je fais dans cet instant.

LE GOUVERNEUR, *sortant.*

Adieu : je vous rejoins dans six minutes.

BLINVAL.

Non, je ne souffrirai pas...

SCÈNE XIII.

MADAME BELMONT, BLINVAL.

MADAME BELMONT.

Il est déja bien loin.

BLINVAL, *à part.*

Je n'ai qu'un seul parti à prendre, retournons à ma prison.

MADAME BELMONT.

Cela fera bien plaisir à cet infortuné Blinval...

BLINVAL, *avec une colère feinte.*

Blinval! Ne m'en parlez pas : son nom seul me met en colère; mais comme je ne puis l'empêcher de venir chez vous, je sais ce qu'il me reste à faire, je me retire.

MADAME BELMONT.

Quoi! vous voulez nous fuir?

BLINVAL.

Madame, ne me retenez pas, je suis dans une fureur. (*A part.*) Eh! vite par le souterrain. (*Haut.*) Il arriverait quelque sanglante catastrophe; le plus prudent est d'aller me coucher. Je vous souhaite bien le bonsoir.

(Il prend un flambeau, il entre vivement dans sa chambre où il s'enferme.)

SCÈNE XIV.

MADAME BELMONT, SEULE.

Quel emportement! quels éclats indécents! Je croyais trouver dans monsieur de Murville plus de complaisance, plus de politesse. Ne pas savoir se prêter à une intention louable, me répondre avec colère, sortir brusquement! Ah! mon cousin, ce n'est pas là ce que m'annonçaient vos lettres; que votre conduite est différente de votre style! mais je ne suis pas encore votre épouse. Si l'intérêt de ma fille, le désir de voir finir un procès éternel, m'ont fait consentir à vous donner la main, ce ne sera qu'autant que j'aurai l'espoir de trouver le bonheur dans une telle union.

SCÈNE XV.

ROSINE, MADAME BELMONT.

ROSINE.

Te voilà bien seule, maman ; qu'as-tu donc fait de ta compagnie ?

MADAME BELMONT.

Monsieur Murville s'est retiré dans son appartement.

ROSINE.

Il est donc indisposé... Ah ! tant pis !

MADAME BELMONT.

Non, il se porte bien ; mais il a trouvé plus commode d'aller se coucher.

ROSINE.

Mais cela n'est pas trop galant pour un homme qui désire être ton époux.

MADAME BELMONT.

Il ne l'est pas encore...

ROSINE.

Ainsi tous mes préparatifs pour le souper sont inutiles ?

MADAME BELMONT.

Une autre personne le remplace. Le gouverneur a cru trouver de la ressemblance entre monsieur Murville et l'un des prisonniers, et il a conçu l'idée bizarre de les réunir.

ROSINE, *vivement.*

Quoi ! ce prisonnier que... Oh ! ils se ressemblent vraiment, c'est à s'y méprendre.

MADAME BELMONT.

Et comment sais-tu qu'ils se ressemblent?

ROSINE, embarrassée.

Oh! c'est que... j'ai entendu dire... Ah! tenez, maman, je vais vous avouer tout; car aussi bien je ne peux pas mentir.

MADAME BELMONT.

D'où connais-tu donc ce militaire?

ROSINE.

Tous les jours je le vois de la fenêtre du petit escalier; là je l'entends aussi chanter. Ses romances expriment ses peines; il regrette sa liberté, il se plaint que tout l'abandonne dans la nature; et moi, par compassion, je l'abandonne le moins que je puis.

MADAME BELMONT.

Ta naïveté me touche; loin de te blâmer de ta pitié en faveur d'un infortuné, je t'en sais gré; mais il faut qu'elle ait des bornes. Plaindre ce jeune homme est ton devoir; l'aimer serait une imprudence.

ROSINE, vivement.

Oh! je ne l'aime pas, maman; (*tendrement.*) mais je le plains beaucoup.

ROMANCE.

Lorsque, dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur;
Mon cœur, guidé par la nature,
Doit compâtir à son malheur.
Si j'entends sa plainte touchante,
Je reste triste tout le jour....

(La mère fait un mouvement.)

Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

Quand, à la fenêtre, discrète,
J'écoute ses plaintifs accents,
D'intérêt ma bouche est muette,
Je crois toujours que je l'entends.
Je resterais là quand il chante
Toute la nuit et tout le jour...
Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour, sa romance était tendre,
Elle enchanta tous mes esprits;
Je ne cherchais point à l'apprendre,
Et, sans le vouloir, je l'appris.
Depuis ce temps-là, je la chante;
Je la répète nuit et jour....

MADAME BELMONT, en hochant la tête.

Nuit et jour!

ROSINE.

Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

SCÈNE XVI.

MADAME BELMONT, ROSINE, LE GOUVERNEUR, BLINVAL.

BLINVAL, en entrant. Il a l'uniforme d'officier de chasseurs; il est sans épée.

Je suis encore tout étourdi de ma prison!

ROSINE.

C'est lui-même !

MADAME BELMONT.

Oh ! il ressemble vraiment...

ROSINE.

Je vous l'avais bien dit.

LE GOUVERNEUR.

Ma chère voisine, je vous présente un vertueux cénobite, qui a renoncé, au moins pour quelque temps, aux vanités de ce monde.

MADAME BELMONT.

Il aurait pu choisir un ermitage plus agréable.

BLINVAL, pendant toute cette scène a un ton doux et sensible.

C'est sous les auspices de mon gouverneur que j'ose prendre la liberté de me présenter à vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Finissons tous ces compliments. Profitez du bon temps, jeune homme ; oubliez pour un moment vos chagrins et ne songez qu'à rire.

BLINVAL.

On a bientôt oublié ses peines à la vue d'aussi doux objets !

ROSINE.

N'est-il pas vrai, maman, qu'il est aimable ?

LE GOUVERNEUR.

Mais je ne vois point monsieur Murville ! se refuse-t-il encore à revoir son ami ?

BLINVAL.

J'espère qu'une querelle de jeunesse ne me fera point perdre son amitié.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc! tous les jours, parmi les militaires, il s'élève de ces petites divisions, mais ils se raccommodent le verre à la main; nous ferons de même. Si vous avez tort, il vous grondera, nous vous gronderons, vous l'embrasserez et tout s'arrangera.

MADAME BELMONT.

Je crains bien que vous ne puissiez pas réussir dans votre entreprise.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc?

MADAME BELMONT.

Il refuse absolument de se trouver avec monsieur.

BLINVAL, avec l'expression feinte d'une grande douleur.

Ah! bon dieu!

MADAME BELMONT.

J'ai voulu vainement calmer ses transports; il s'est retiré furieux dans son appartement, il s'y est même renfermé.

ROSINE.

Oh! notre cher cousin ne me paraît pas avoir un trop bon caractère.

BLINVAL.

Que vous m'affligez! J'espérais que le temps, mon nfortune, le respect qu'on doit à de pareils médiateurs, auraient pu calmer sa répugnance à me voir. Ah! s'il est vrai que j'aie quelques torts envers lui, je suis prêt à les expier par les excuses les plus sincères et l'aveu même de mes fautes.

ROSINE, à part.

Bon jeune homme! il m'attendrit. *(Haut : étourdiment d'abord, ensuite d'une voix timide.)* Mon dieu! monsieur, que vous devez vous ennuyer dans cette vilaine tour!

BLINVAL, la regardant avec tendresse.

Ma captivité me paraît quelquefois supportable; il est des moments où l'imagination m'offre des objets si agréables!

ROSINE, à part.

C'est moi qui suis l'objet agréable.

LE GOUVERNEUR, à madame Belmont.

Et vous dites qu'il s'est retiré dans son appartement? cela me contrarie, je ne le cache pas... J'aurais voulu juger du plus ou du moins de ressemblance.

MADAME BELMONT, souriant.

Oh! monsieur me paraît beaucoup plus jeune.

ROSINE.

Il a la voix bien plus douce.

LE GOUVERNEUR.

Et il est plus grand au moins d'un bon pouce; mais il nous serait si facile de décider la chose! Indiquez-moi son appartement, et je vais...

MADAME BELMONT.

Voilà la porte.

LE GOUVERNEUR.

Blinval, secondez-moi; assiégeons-le. Morbleu! nous le forcerons peut-être à la capitulation.

QUATUOR.

LE GOUVERNEUR.

Frappons! oui, frappons à sa porte.
Répondez-nous, répondez-nous.

ROSINE, LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT.

Enfin, il faudra bien qu'il sorte,
S'il ne veut pas nous fâcher tous.

BLINVAL.

Moi, je doute beaucoup qu'il sorte;
Là-dessus, j'en sais plus que vous.

LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT.

Ah! monsieur, parlez-lui, de grace,
Avouez vos torts envers lui;
Alors il faudra, quoi qu'il fasse,
Qu'il vous les pardonne aujourd'hui.

BLINVAL.

Vous le voulez, je veux vous plaire.
Vous verrez qu'il me dira *non*.
Murville est un bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

LE GOUVERNEUR, ROSINE, MADAME BELMONT.

Mais voyez ce bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

BLINVAL, auprès de la porte.

Ah! ne sois point inexorable,
Blinval implore son ami.
Si je fus un instant coupable,
Dois-je en être toujours puni?

TOUS.

S'il ne fut qu'un instant coupable,
Doit-il être toujours puni?

BLINVAL, à part.

Le tour est vraiment admirable.
Mais comment finira ceci?

LE GOUVERNEUR.

Amis, il faut faire silence;
J'entends, je crois, qu'il nous répond.

TOUS.

Silence! on croit qu'il nous répond.

BLINVAL, à part.

On s'imagine qu'il répond.

TOUS.

Silence!

(Après un instant de grand silence.)

BLINVAL.

O ciel! il a dit non!

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous croyez qu'il a dit *non*.

MADAME BELMONT.

Quoi! vous croyez qu'il a dit *non*.

ROSINE.

Je n'ai point entendu le *non*.

BLINVAL.

Oh! renoncez à sa clémence,
Je suis certain qu'il a dit *non*.

LE GOUVERNEUR.

C'est là ce Murville aimable
Que l'on m'avait tant vanté?
Par ma foi! qu'il aille au diable!
Laissons-là cet entêté.

ENSEMBLE.

BLINVAL.

Oh ! Murville est fort aimable,
Vous en seriez enchanté ;
Vraiment c'est un très-bon diable,
Quand il n'est pas entêté.

MADAME BELMONT.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on m'avait tant vanté !
Oh ! je deviendrais coupable
D'épouser un entêté.

ROSINE.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on nous avait vanté !
Ma mère serait coupable
D'épouser un entêté.

SCÈNE XVII.

LE GOUVERNEUR, BLINVAL, MADAME BELMONT, ROSINE, UN CAPORAL.

LE CAPORAL.

Commandant, un étranger désire vous parler. Il est porteur d'ordres relatifs au prisonnier Blinval.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! diable ! ceci devient sérieux. Il faut que vous retourniez sur-le-champ à votre prison. Il serait imprudent à moi...

BLINVAL.

Que je suis malheureux ! il faut donc renoncer déja au plaisir de vous voir ?

ROSINE.

Moi, je suis désolée de ce contre-temps.

BLINVAL, vivement.

Serait-il vrai!

LE GOUVERNEUR.

Allons, mon ami, dites adieu à ces dames, et suivez le caporal.

MADAME BELMONT.

Nous espérons de la bonté du Gouverneur le plaisir de vous revoir bientôt.

LE GOUVERNEUR, au caporal.

Remettez le prisonnier à l'endroit où je l'ai pris. Je ne vais pas tarder à vous suivre.

BLINVAL.

Adieu, mesdames.

ROSINE, en soupirant.

Adieu.

SCÈNE XVIII.

LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT, ROSINE.

LE GOUVERNEUR.

Mauvaise affaire! mauvaise affaire!

MADAME BELMONT.

Quoi! vous croyez que ces paquets vous annoncent quelque chose de fâcheux pour ce jeune homme?

ROSINE.

Maman, j'en serais inconsolable!

LE GOUVERNEUR.

Ah! il a fait une grande étourderie : il a manqué à la subordination. C'est mal! c'est mal! Ces diables de jeunes gens ont des têtes... ils croient, parce qu'ils sont très-braves, qu'ils ont toutes les vertus militaires. Moi, j'ai servi trente-quatre ans, et morbleu! je défierais qu'on eût une pareille faute à me reprocher. Qui obéit bien commande bien : aussi vous n'avez qu'à voir comme tout marche dans le château; ah! ah!

SCÈNE XIX.

LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT, UN DOMESTIQUE, ROSINE.

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un demande à parler à monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Allons, affaire sur affaire! je n'ai pas un moment à moi.

MADAME BELMONT.

C'est sans doute l'étranger du château; ne le faites pas attendre plus long-temps; qu'on le fasse entrer. En nous retirant, nous vous laisserons la liberté de vous entretenir avec lui.

ROSINE, à part.

Moi, cela m'inquiète trop; il faut que je les écoute, et que je sache au moins le sort de mon prisonnier.

(Elle se cache et écoute.)

SCÈNE XX.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR, ROSINE, CACHÉE.

MURVILLE, en surtout d'officier, même uniforme que Blinval.

Je vous demande pardon, monsieur le Gouverneur, si je vous poursuis jusque dans cette maison; mais apprenant le nom de la personne chez qui vous étiez, je n'ai pas cru être indiscret en venant vous y trouver.

LE GOUVERNEUR.

De quoi s'agit-il, monsieur?

MURVILLE.

De me remettre un de vos prisonniers. Je vous apporte l'ordre qui le met en liberté.

LE GOUVERNEUR.

Soyez le bien venu. On ne me fait jamais plus de plaisir qu'en venant avec de pareils ordres. Oui, ventrebleu! je suis content quand je peux dire à quelqu'un de mes malheureux pensionnaires : allons! vive la joie, mon ami! bon voyage! Souvenez-vous de moi, mais ne me revenez pas.

MURVILLE.

Je suis impatient de me procurer le même plaisir, et si vous voulez, nous irons de suite...

LE GOUVERNEUR.

Volontiers. Mais d'abord, voyons l'ordre.

MURVILLE.

Il est en bonne forme.

LE GOUVERNEUR, lisant.

Blinval! ah que je vous embrasse, monsieur! vous êtes un bien digne homme; si vous saviez le plaisir que vous me faites...

ROSINE, sortant de sa cachette, courant et sautant de joie.

Blinval! Ah! que je suis contente!

MURVILLE, se retournant au cri de Rosine.

Qu'est-ce donc! Cette jeune personne est... Sans doute... Partons vite; nous reviendrons dans cette maison qui ne me sera pas long-temps étrangère. Mais avant de penser à moi, mon devoir, devoir sacré pour mon cœur, est d'essuyer les pleurs de mon ami, et de le rendre au bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons pas de temps à perdre; il est précieux quand il s'agit de rendre un homme à la liberté.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE XXI.

ROSINE, Madame BELMONT.

ROSINE.

Maman! maman!

MADAME BELMONT, entrant.

Quoi donc! qu'est-il arrivé?

ROSINE.

Un étranger est venu. Oh! l'honnête homme! la probité est peinte sur sa figure. Il a parlé au Gouverneur, il lui a remis des paquets... avec des papiers, et

puis un ordre... Ensuite l'étranger a parlé de son amitié, de la maison; enfin, le fait est que je suis dans le ravissement de tout ce que j'ai entendu.

MADAME BELMONT.

Et moi, je ne t'entends point.

ROSINE.

Je parle assez clairement pourtant. Ils sont maintenant à le chercher.

MADAME BELMONT.

Le chercher! qui donc?

ROSINE.

Le prisonnier qui chante de si jolies romances, monsieur Blinval!

MADAME BELMONT.

Tu me fais plaisir de m'apprendre cette heureuse nouvelle.

ROSINE, voyant le prétendu Murville qui ouvre doucement la porte.

Oh! le voilà, ce mauvais caractère, il ne lui convient plus de bouder.

SCÈNE XXII.

MADAME BELMONT, ROSINE, BLINVAL.

BLINVAL, en redingotte brune et les cheveux dans le même état qu'à sa première entrée.

Eh bien! cet intéressant Blinval est-il encore dans la maison? dites-le-moi, mesdames, et je m'enfuis. Oh! je ne veux rien déranger.

ROSINE, avec humeur.

Il doit vous faire fuir! Oui, monsieur, il y est encore.

MADAME BELMONT.

Je suis vraiment étonnée, mon cousin, de la manière dont vous agissez avec nous; je croyais mériter plus d'égards.

BLINVAL.

Ne me grondez pas; je vous jure que dans ce moment-là, je ne pouvais pas agir autrement.

ROSINE.

Voilà une excellente excuse.

BLINVAL.

Vous m'en voulez aussi, ma petite cousine?

ROSINE.

Oh! beaucoup, mon grand cousin.

MADAME BELMONT.

Le gouverneur a été très-piqué de votre départ subit; cela annonçait un mépris...

BLINVAL.

Nous nous reverrons.

MADAME BELMONT.

Il a vainement heurté à votre porte; vous n'avez pas seulement daigné lui répondre.

BLINVAL.

J'ai répondu comme je l'ai dû.

MADAME BELMONT.

Oui, par un *non* très-sec.

ROSINE.

Et ce monsieur Blinval qui avait la bonté de vous

appeler son ami, de vous demander pardon..... fi! il faut n'avoir pas de sensibilité pour avoir pu lui résister.

BLINVAL, à part.

Son dépit me charme!

MADAME BELMONT.

Le gouverneur était d'autant plus fâché de votre départ qu'il s'était fait un plaisir de juger de votre ressemblance avec son prisonnier.

ROSINE, d'un ton très-piqué.

De la ressemblance? oh! il y en a bien peu entre vous deux. Il suffit de vous voir un seul instant chacun, pour trouver une très-grande différence.

BLINVAL, riant.

Une très-grande différence!

ROSINE.

Sans doute, et ce n'est pas moi toujours qui prendrai l'un pour l'autre, je vous en avertis.

BLINVAL.

Je vois que Blinval a su captiver votre estime?

ROSINE, avec vivacité.

Oui, monsieur, je l'estime beaucoup; maman l'estime, le gouverneur l'estime, nous l'estimons tous.

BLINVAL.

Vous croyez me faire beaucoup de peine, en me montrant tout l'intérêt que vous prenez à lui?

ROSINE.

Il le mérite. Il est doux, honnête, sensible, et surtout il n'est point rancuneux, boudeur.

MADAME BELMONT.

Rosine, le dépit vous emporte.

BLINVAL.

Oh! laissez-la dire, je vous en prie.

MADAME BELMONT.

Aussi c'est votre faute. Maintenant que vous voilà de sang-froid, vous avouerez...

BLINVAL.

Je n'avouerai rien. Je peux avoir tort, mais je ne me trouverai jamais avec ce Blinval; c'est un homme que je ne peux pas voir, qu'il m'est impossible d'envisager.

MADAME BELMONT.

Vous le haïssez donc bien?

BLINVAL.

Au point que, s'il se présente jamais devant moi, je puis vous promettre, sans crainte d'être taxé de suffisance, que je le ferai sauter par les fenêtres.

ROSINE.

Vous? oh! il ne vous craint pas; vous dites tout cela, parce que vous savez bien qu'il est en prison: s'il arrivait, vous changeriez de ton.

BLINVAL.

Oui, mais il n'arrivera pas.

ROSINE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur; il viendra ce soir même souper avec nous, car il a sa liberté.

BLINVAL, hors de lui-même.

Comment? que dites-vous? est-il possible?

(Il court dans l'appartement et saute de joie.)

ROSINE.

Oui, dussiez-vous en enrager, il a sa liberté.

FINAL.

BLINVAL.

Quoi! Blinval a sa liberté?
Ah! ne trompez pas mon attente.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Oui, Blinval a sa liberté.
De quel trouble il est agité!

BLINVAL.

Oh! cette nouvelle m'enchante;
De plaisir j'en perds la raison.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Aurait-il perdu la raison?

BLINVAL, à Rosine.

Pardonnez, fille trop aimable,
En vous aimant je suis coupable;
De vous j'implore mon pardon.

ROSINE.

Que dit donc mon futur beau-père?
Quoi! c'est à moi qu'il prétend plaire!
Mais il a perdu la raison.

MADAME BELMONT.

C'est à ma fille qu'il veut plaire,
Lui, qui dut être son beau-père!
Mais il a perdu la raison.

BLINVAL.

Pour obtenir cette fille chérie,
Je dois embrasser vos genoux:

Je suis malheureux pour la vie,
Si je ne l'obtiens pas de vous.

ENSEMBLE.

MADAME BELMONT.

Oh! vraiment c'est une folie,
Murville veut être son époux.

ROSINE.

Oh! vraiment c'est une folie,
Murville veut être mon époux.

BLINVAL.

Oui, je veux être votre époux.

SCÈNE XXIII.

MADAME BELMONT, ROSINE, BLINVAL, LE GOUVERNEUR, MURVILLE, LE CAPORAL, *avec un flambeau.*

(Ils arrivent par la porte de Blinval.)

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Les voilà tous; oh! la bonne aventure;
Ne dérangeons point ces amants.

MADAME BELMONT, ROSINE.

A rester dans cette posture,
Monsieur, vous perdez votre temps.

MURVILLE ET LE GOUVERNEUR, paraissant.

Notre arrivée est incivile,
Je ne devrais pas être ici.

BLINVAL, sautant au cou de Murville.

O ciel! que vois-je; c'est Murville!
O mon ami! mon cher ami!

ROSINE, MADAME BELMONT.

O ciel ! quoi ! vous êtes Murville ?

MURVILLE.

Oui, mesdames, je suis Murville !

LE GOUVERNEUR.

Oui, mesdames, voilà Murville.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Mais, monsieur, qui donc êtes-vous ?

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Blinval.

BLINVAL.

J'embrasse vos genoux.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Mais quel est donc ce mystère ?
Je n'y comprends rien du tout.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Bientôt vous saurez l'affaire ;
Nous autres ; nous savons tout ;
Oui, Germain nous a dit tout.

LE GOUVERNEUR.

Par une secrette issue,
Blinval, ce rusé fripon,
Pénètre en votre maison,
Et de Murville prend le nom.

ENSMBLE.

MADAME BELMONT.

Par une secrète issue,
Il venait dans ma maison.

ROSINE.

Par une secrète issue,
Il venait dans la maison.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Nous, par la même avenue,
Nous venons de sa prison ;
Vraiment le tour est fort bon.

ROSINE.

Vraiment le tour est fort bon.

MADAME BELMONT.

Non, ce tour n'est pas très-bon.

BLINVAL, à Murville.

Hélas ! priez votre cousine
De ne pas s'armer de rigueur ;
J'adore la belle Rosine :
L'amour seul causa mon erreur.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR.

Il adore votre Rosine :
L'amour seul causa son erreur.

ROSINE.

L'amour seul causa son erreur.

MURVILLE.

Blinval m'a sauvé la vie :
Ma cousine, je vous supplie
De faire sa félicité.
Que le même destin nous lie ;
Et qu'il doive à notre bonté
Sa Rosine et sa liberté.

BLINVAL.

Que le même destin nous lie :
Que je doive à votre bonté
Ma Rosine et ma liberté.

LE GOUVERNEUR.

Que le même destin vous lie,

Et qu'il doive à votre bonté
Sa Rosine et sa liberté.

MADAME BELMONT.

Si ma Rosine lui sut plaire,
Il en fut payé de retour.
Ah! seule, puis-je être contraire
A son bonheur, à son amour.

BLINVAL.

Si Rosine me sut plaire,
Je fus bien payé de retour;
Et je l'obtiens de sa mère!
Oh! pour moi, c'est le plus beau jour.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Si sa Rosine lui sut plaire,
Il est heureux dans son amour.
Il obtient l'aveu de sa mère:
Pour un amant, c'est un beau jour.

ROSINE.

Au prisonnier si je sus plaire,
Il en fut payé de retour,
Puisqu'aujourd'hui ma tendre mère,
N'est point contraire à mon amour.

TOUS.

Qu'une chaîne fortunée
Accomplisse tous nos/vos vœux.
Et que ce double hyménée
Fasse aujourd'hui quatre heureux.

FIN DU PRISONNIER.

MONTONI,

OU

LE CHATEAU D'UDOLPHE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

IMITÉ DU ROMAN LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

Représentée en 1797.

NOTICE

SUR MONTONI.

Les Voleurs de *Schiller* venaient d'obtenir, sous le titre de *Robert, chef de Brigands*, le plus grand succès sur le théâtre dit alors de *la République*. L'acteur qui jouait le principal rôle, enchanté de l'effet qu'il y avait produit, me pria de lui faire un autre rôle dans ce genre allemand, que depuis l'on a nommé *romantique*. Comme je ne demandais pas mieux que d'avoir une occasion de faire briller ses talents, je cherchai long-temps un sujet bien noir qui me fournît des évènements surnaturels et des scélérats bien profonds. Ne trouvant rien qui pût approcher du chef-d'œuvre de Schiller, j'allais renoncer à mon projet, lorsque le hasard me fit tomber dans les mains *les Mystères d'Udolphe*, de Madame *Radcliff*. Quelle fut ma joie de trouver réuni dans un seul roman un assortiment complet de portes secrètes, de musique aérienne, de revenants, de tours du Nord, enfin tout ce qui peut completter le grand, le beau, le merveilleux!

Riche de tous ces tours de passe-passe que

renferme le roman, il ne me restait plus qu'à disposer ma fable d'une manière vraisemblable, qu'à donner de la générosité et des remords à mes bandits, et finir, comme cela se pratique, par faire triompher l'innocence persécutée. Une fois engagé dans les souterrains de mon *Château d'Udolphe*, je ne voulus plus revenir sur mes pas, et, pour en sortir, je parvins à arranger assez passablement tout ce fatras romanesque. Cependant je dois convenir que, tout en riant moi-même de la puérilité de mes combinaisons, j'aperçus, dans le personnage de *Montoni*, un caractère bien fait, et qui pouvait avoir quelques succès dans le genre terrible. En donnant plus de développement au rôle secondaire d'*Orsino*, et en ajoutant de mon propre fonds quelques autres merveilleuses horreurs, je fis de tout cela un énorme monstre dramatique qui aurait pu me faire en Allemagne une certaine réputation. Certes, le lecteur ne pourra blâmer de ma part ce petit accès d'amour-propre, puisque *Montoni* obtint à Paris même, sur un théâtre secondaire, un assez brillant succès. Tel est le goût du peuple pour ces monstruosités, que ce drame est encore joué dans les provinces, beaucoup plus que mes comédies qui ont obtenu du succès sur le Théâtre-Français.

Cependant, dès que j'eus achevé ce grand œuvre, je fus si effrayé d'avoir si bien employé les

ressorts que m'avait fournis madame *Radcliff*, que je n'osai pas même le lire au Théâtre pour lequel je l'avais composé. Je sentis que, si je débutais sur le Théâtre de la Nation par ce grand ouvrage de l'espèce bâtarde, je risquais de me donner un ridicule qui pouvait semer ma carrière d'obstacles et de dégoûts. D'ailleurs une idée nouvelle, en portant mon imagination sur un autre objet, m'eût bientôt fait oublier mes Tours du Nord et leurs brigands ; ce fut *la Jeunesse de Richelieu* qui me sortit de ce repaire. Si, dans ce dernier ouvrage, j'avais un sujet difficile à traiter, je pouvais au moins le rendre intéressant par des moyens simples et naturels, et j'avais de plus le comique d'un caractère connu et la peinture des mœurs d'une époque qui n'était pas éloignée de la nôtre. Aussi ce ne fut que long-temps après la représentation de *la Jeunesse de Richelieu*, que je cédai aux demandes du théâtre qui voulut représenter *Montoni*. On me fit des propositions si séduisantes que je n'eus pas le courage d'y résister : ce qui me détermina à les accepter, ce fut la certitude que j'avais, en cas de revers, de ne pas succomber au moins sur mon terrain. Échappé au danger, je promis bien, dans ma préface, de ne plus retomber dans la même faute, en m'exerçant dans un genre que le bon goût semblait réprouver. Eh bien ! telle est la différence des temps, que, si j'étais à faire aujourd'hui cette promesse,

que je faisais alors dans toute la sincérité de mon ame, j'y regarderais à deux fois. Le temps m'a démontré une grande vérité que ma raison veut en vain repousser encore. Oui, l'effet qu'a produit cette pièce bizarre, tant à Paris que dans les provinces, m'a convaincu qu'une extravagance dramatique, conduite avec un certain art, peut l'emporter, dans l'esprit de la multitude, sur un ouvrage bien pensé et bien écrit. Si la classe instruite se moque des mélodrames dans ses salons, le peuple y court avec fureur, et, malgré ses plaisanteries, les gens de goût eux-mêmes se montrent peuple et, comme lui, courent au Boulevard. Je vais essayer de démontrer l'influence que peut avoir ce goût général qui fera oublier, momentanément au moins, toutes les beautés de notre ancien théâtre français.

Si la censure continue de rejeter toutes les pièces qui offriront la peinture de nos mœurs modernes, comment satisfaire le goût du public et son entraînement pour la nouveauté? Il faut l'amuser d'abord; et, ne pouvant obtenir ce qu'il désire, il finira par accepter ce qu'on lui présentera. Sans doute, si on le laissait le maître de ses plaisirs, il est dans ses goûts de préférer ce qui est vrai et raisonnable à ce qui est outré et invraisemblable. Il préfèrerait toujours le tableau des caractères et des ridicules qui sont sous ses yeux, à

l'assemblage tudesque de mille évènements souvent communs, quoique intéressants. Mais les auteurs, ne pouvant plus prendre la nature sur le fait, seront forcés, pour obtenir la bienveillance du public, de se jeter dans le vaste champ du romantique, et parviendront ainsi à lui offrir une récolte plus abondante que précieuse. Qu'on ne se trompe pas sur les craintes que je manifeste, de voir une invasion de ce genre sur le Théâtre-Français. Elle sera telle qu'elle atteindra jusques aux chefs-d'œuvre des siècles passés. L'on est déja familiarisé tellement avec les mots de *genre romantique*, qu'on fait hautement des cours sur ce genre, dans nos lycées, et que même il n'est plus repoussé par l'Académie. Qu'il se présente un auteur qui sache ajuster avec adresse les drames allemands ou anglais; qu'en respectant encore un peu les règles d'Aristote, il produise un drame fort d'action, de comique et d'intérêt, fût-il dénué de vraisemblance et même de bon goût, j'ose lui prédire un succès complet. Que tous les littérateurs imitent cet exemple, et dans vingt ans on ne jouera plus ni *Corneille*, ni *Molière*, ni tous ceux qui ont voulu marcher sur leurs traces. Cette direction que prendra le théâtre est une suite de notre position politique; et, comme je l'ai déja dit, la satire des ridicules modernes, dans la comédie, et, dans la tragédie, la véritable politique des rois ne pouvant plus être

exposées sur la scène, il faudra bien que le public, dont on ne veut pas satisfaire les goûts, cherche, dans les pièces imitées de l'étranger, d'autres émotions et d'autres plaisirs. Ce n'est pas que je craigne que le genre *romantique* s'établisse en France d'une manière durable ; il y a trop d'esprit et de raison dans la nation française, pour qu'elle ne force pas les auteurs à revenir à la simplicité dans leurs productions. Alors les auteurs jouiront d'un avantage que ne pouvaient avoir leurs prédécesseurs, c'est qu'ils seront moins timides dans leurs tableaux, moins maniérés dans l'exécution et plus énergiques dans les détails. Il ne faudra, pour arriver à cette belle simplicité, qu'une époque où les auteurs n'auront pour censeurs que des indépendants, des philosophes, et, pour les juger, qu'une nation forte de ses lois et de sa liberté.

La musique des deux romances de *Montoni* fut faite par une dame qui a mérité sa célébrité par de grands talents, et par le genre aimable de son esprit, qui la faisaient chérir et désirer dans toutes les sociétés. Madame *Gail*, dont tout Paris a entendu la jolie musique, cherchant, à l'époque où je donnai ma pièce, à faire connaître le talent qu'elle avait déja acquis, me demanda à composer les deux seuls morceaux de ce bizarre ouvrage. Elle réussit parfaitement, en leur donnant un chant con-

forme au temps et au caractère des personnages. Un véritable connaisseur, après avoir entendu la chanson du *Bon Roi Chrétien*, aurait pu assurer que madame *Gail* avait reçu de la nature un talent tout-à-fait dramatique. Elle l'a bien prouvé depuis par ses opéras des *Deux Jaloux* et de *la Sérénade*. Ses débuts avaient été trop heureux dans cette carrière brillante, mais bien périlleuse, pour ne pas lui faire espérer un plus grand nombre de succès. Elle les aurait obtenus sans doute, si l'impitoyable mort ne fût venue la frapper dans cet âge où le talent s'accroît encore.

Cet hommage, que je rends à la mémoire d'une femme aimable, est une dette que j'acquitte au nom du public qui regrette ses talents, de son aimable sœur et de son fils qui la pleurent encore, et de ses nombreux amis qui conserveront un long souvenir des agréments de son esprit et de la franchise de son caractère.

Hélas! à peine suis-je entré dans la route que je dois parcourir; à peine me suis-je occupé du soin de rappeler à ma mémoire les artistes qui ont contribué, par leurs talents, à mes travaux, à mes succès, que déja cinq tombes ont attristé mes regards. Saluons et passons vite. Guidé dans mon voyage par la vive Thalie, ce n'est pas avec elle que je dois m'arrêter dans des champs funéraires.

PERSONNAGES.

MONTONI, chef de Condottieri.
ORSINO, second chef de Condottieri.
VIVALDI, frère d'Éléonore.
LUDOVICO, valet de Montoni.
BERTRAND, soldat.
SPALATRO, soldat.
TROIS OFFICIERS.
LAURENTINA, femme de Montoni.
ÉLÉONORE, sœur de Vivaldi.
ANNA, servante d'Éléonore.
CONDOTTIERI, VÉNITIENS, etc.

La scène se passe dans le château d'Udolphe, situé dans les Apennins.

MONTONI,

OU

LE CHATEAU D'UDOLPHE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste appartement gothique.

SCÈNE I.

ANNA, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Que les jours me semblent longs!

ANNA.

Longs! éternels, madame; croiriez-vous que six mois se sont à peine écoulés, depuis le jour que nous fûmes arrêtées sur la route de Venise et conduites dans ce château? Nous fûmes aussi trop imprudentes de nous mettre en route sans escorte.

ÉLÉONORE.

O Vivaldi! quel a dû être ton étonnement, ta douleur en ne revoyant pas la sœur chérie que tu attendais avec tant d'impatience!

ANNA.

Il ne sait peut-être pas encore ce que vous êtes devenue. Pouvait-il s'attendre qu'une troupe de gens armés viendrait s'emparer de deux pauvres filles qui n'ont jamais fait de mal à personne; que cette troupe les conduirait dans un château fort, où l'on ne voit que des soldats qui ont tous des faces de réprouvés? pouvait-il se douter que le capitaine de ces soldats, devenant amoureux de vous...

ÉLÉONORE.

Ah! ne me parle pas du duc; tu rouvres mes blessures!

ANNA.

Il faut avouer pourtant que, malgré ses mauvaises qualités, il a quelque égard pour ses prisonnières.

ÉLÉONORE.

Et que peut-il faire de plus que de me ravir à ma famille; que de m'enfermer dans ce pavillon; que de venir m'y insulter par le détail de sa puissance et l'aveu de son féroce amour?

ANNA.

Ce qu'il pourrait de plus!... bien des choses, mademoiselle. Un maître, un souverain, despote dans sa forteresse, dont le nom seul fait trembler à quinze lieues à la ronde, qui commande à des hommes qui ne se piquent pas plus de respecter les dames que l'argent des voyageurs; enfin, un duc qui, un beau jour, a fait disparaître sa femme, parce qu'elle ne lui convenait plus, pourrait être beaucoup moins respectueux, et

nous donner autre chose à regretter que...... notre liberté.

ÉLÉONORE.

Ah! cesse, je te prie, de me parler de sa personne, de l'étendue de son pouvoir. Je sais ce qu'il peut, et malheureusement pour moi, je ne puis espérer de trouver dans Montoni aucun sentiment de délicatesse qui puisse me rassurer contre son amour. Je ne puis me flatter de connaître son caractère; car, tu le sais, Anna, c'est un homme impénétrable. Cependant je crois l'avoir jugé. Voici ce qu'il paraît à mes yeux. Montoni est brave, mais incapable de pardonner à son ennemi. Sa physionomie, quoique belle, a quelque chose de féroce, ses traits s'animent à la moindre contradiction et respirent la vengeance, son sourire est contraint, son regard orgueilleux et perçant, son geste aisé, mais impérieux; il s'exprime avec grace, mais ses paroles n'inspirent point la confiance : enfin, je vois dans Montoni un homme vindicatif, un politique profond, un perfide ambitieux, capable de tous les crimes pour satisfaire ses terribles passions.

ANNA.

Ah! bon dieu! quel portrait! c'est celui de Lucifer. Si Ludovico allait ressembler à son maître.

ÉLÉONORE.

Eh! que t'importe?

ANNA.

Comment! que m'importe? Vous ne savez donc pas que Ludovico et moi nous nous aimons, et que...

ÉLÉONORE.

Est-il possible, Anna, que tu te sois attachée à un serviteur de Montoni, ou plutôt à l'un de ses complices?

ANNA.

O madame! Ludovico est honnête, lui! Ce n'est que par circonstance qu'il se trouve dans ce château. Il voudrait bien en être dehors; mais il ne le peut pas. Il m'a conté tout cela. Il était attaché à Laurentina Udolphe, lorsque le duc Montoni l'a épousée. Si vous l'aviez entendu me raconter la manière dont cette pauvre Laurentina a disparu du château! il en pleurait, ce cher garçon. C'est un bon signe lorsqu'un homme pleure; n'est-il pas vrai, mademoiselle? Il m'a dit que la comtesse Udolphe était très-belle; qu'elle chantait comme un ange; qu'elle aimait bien ses domestiques; que ce grand château lui appartenait, ainsi que toutes les fermes des environs; que le duc l'avait trompée; qu'elle s'était repentie de l'avoir épousé, qu'elle en était toute triste; qu'elle allait se promener dans la forêt, et qu'un beau jour on ne l'a plus revue. Moi, j'écoutais son histoire avec intérêt; il est vrai qu'il conte avec une grace infinie, Ludovico. Enfin, il m'a tant conté d'histoires, mais tant conté.... que, sans m'en apercevoir, j'ai fini par aimer le conteur.

ÉLÉONORE.

J'avoue que, dans le petit nombre des personnes qui nous approchent, Ludovico est le seul dans lequel je pourrais avoir quelque confiance.

ANNA.

C'est le seul qui ait une figure humaine. Eh bien! il vaut encore mieux que sa figure. Si vous lui voulez du bien, il vous le rend à usure; car il m'a dit cent fois, je donnerais ma vie pour délivrer cette chère demoiselle : que je la plains! oh! si je pouvais la sauver!...

ÉLÉONORE.

Il te disait cela?

ANNA.

Et mille autres choses semblables. J'entends du bruit; eh! c'est Ludovico! Tenez, mademoiselle, parlez-lui, et vous verrez si ce n'est pas un excellent garçon.

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, ANNA, LUDOVICO.

ÉLÉONORE.

Qui vous amène vers moi, Ludovico?

LUDOVICO.

Un message qui, à coup sûr, vous déplaira. Je viens vous annoncer que le duc de Montoni désire vous entretenir en particulier.

ÉLÉONORE.

Il va donc encore me parler de sa passion!

LUDOVICO.

Craignez-en les effets. Si vous saviez quel est son caractère!

ÉLÉONORE.

Je dois tout en redouter, je le sais. Mais il me reste encore quelque espérance, puisque vous vous intéressez à mon sort.

ANNA, à Ludovico.

J'ai tout conté à mademoiselle; je lui ai dit que vous lui étiez tout dévoué.

LUDOVICO.

Et vous ne l'avez pas trompée! je suis peut-être le seul dans le château qui prenne quelque part à votre situation.

ANNA.

C'est qu'il n'y a que vous d'honnête, Ludovico.

ÉLÉONORE.

Je n'ai jamais osé vous questionner sur Montoni, dans la crainte de vous trouver aussi discret que les autres.

LUDOVICO.

Je n'ai rien à vous refuser; mais de la prudence. Le duc a beaucoup d'espions, et s'il savait que l'on s'entretient de lui, de ses affaires...

ÉLÉONORE.

Soyez sûr de notre discrétion.

ANNA.

Vous connaissez la mienne. Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai tout dit à mademoiselle. De ma vie je n'ai gardé un secret si long-temps.

ÉLÉONORE.

Dites-moi d'abord quels peuvent être les projets du duc, en rassemblant dans son château une aussi grande

quantité de gens armés? Je les vois sortir et rentrer chargés de butin; on ne parle que de bataille : enfin, Montoni est-il chef de parti, ou capitaine de brigands?

LUDOVICO.

Il est l'un et l'autre. Montoni, près de quitter Venise, se retira avec plusieurs de ses amis dans ce château qui était habité par la comtesse Udolphe, sa parente éloignée. Elle le reçut avec bonté; elle ignorait et sa conduite et sa perversité : il sut tellement gagner ses bonnes graces par sa feinte douceur, son esprit, son amabilité, qu'il parvint à l'épouser. Voilà l'époque de tous nos malheurs.

ÉLÉONORE.

Je le sais. On m'a dit que cette malheureuse Laurentina disparut un jour...

LUDOVICO, parlant bas.

Elle est morte, madame; je gagerais que son mari...

ÉLÉONORE.

Oh! le scélérat! Quel pouvait être le motif?

LUDOVICO.

Le désir de satisfaire ses projets ambitieux, d'éviter les reproches d'une femme qu'il avait trompée, et de jouir de tous ses biens qu'il s'était fait assurer par une donation.

ÉLÉONORE.

Quoi! Laurentina, qui devait savoir qu'elle avait tout à craindre de son cruel époux, n'a pu trouver les moyens de se soustraire à son sort?

LUDOVICO.

Elle les a tous employés, mais en vain! Elle crai-

gnait le poison; aussi avait-elle la prudence de ne toucher aux mets qu'on lui servait, qu'après avoir vu Montoni les porter à sa bouche. De plus, elle possédait une coupe qui, dit-on, la mettait à l'abri des desseins cruels de son époux. On prétend, mais j'ai de la peine à le croire, que ce vase qui existe dans la famille depuis des siècles, a la propriété merveilleuse de ne pouvoir contenir aucune liqueur empoisonnée; il décèle le crime en se brisant.

ANNA.

Je ne m'y fierais pas.

ÉLÉONORE.

J'ai quelquefois entendu parler de ces coupes extraordinaires; mais je vous avoue que j'y ajoute peu de foi. Ludovico, revenons à Laurentina. Comment a-t-elle disparu?

LUDOVICO.

On dit qu'un nommé Bertrand qui vit encore dans ce château, fut chargé de l'exécution de ce crime abominable.

ÉLÉONORE.

O dieu!

LUDOVICO.

Tout le monde ici se doute de la vérité; mais on se garde bien de montrer ses soupçons. Si l'on a le malheur de prononcer devant le duc le nom de Laurentina, il frémit, il pâlit, il entre dans la plus grande fureur, et ce n'est qu'après quelques instants de trouble, qu'il reprend un calme apparent.

ÉLÉONORE.

Et que fit le duc après la mort de cette infortunée?

LUDOVICO.

Maître de tous les biens de Laurentina, il fit rétablir les fortifications, on approvisionna ce château, déja très-fort par sa situation, qui devint alors une place imprenable.

ÉLÉONORE.

Quel était le but de cet armement?

LUDOVICO.

Vous le devinerez facilement. Vous connaissez les malheurs qu'ont produits les partis des Guelphes et des Gibelins; tous les jours ils s'égorgent encore. Eh bien! le duc, dont la forteresse se trouve située sur les frontières et parmi les routes tortueuses et les précipices des Apennins, prend tantôt la couleur d'un parti, tantôt celle de l'autre, et se trouve à l'abri des vengeances de ses voisins par les services que chaque parti, que chaque souverain espère retirer de ses troupes et du courage de leur chef.

ANNA.

Quel homme! comment pourrons-nous jamais nous échapper de ses mains? Si je reste encore six mois dans ce château, j'en mourrai : sa vue seule me fait frissonner. Ces remparts bâtis sur des rochers, ces tours noires et couvertes de mousse, ces ponts-levis suspendus à de grosses chaînes, ces longs corridors tristes, silencieux et qui retentissent sous les pas, boon, boon! ces guerriers avec leurs grands feutres et leurs figures sinistres... tout cela me fait trembler de

la tête aux pieds; sans compter encore que toutes les nuits il revient des esprits dans ce maudit château.

ÉLÉONORE.

Des esprits! quelle folie!

ANNA.

Oui, mademoiselle, l'esprit de Laurentina revient; des soldats mêmes l'ont vu se promener sur les remparts. Ils ont vu un grand fantôme blanc..... mais grand... grand... Demandez à Ludovico plutôt.

LUDOVICO.

On fait courir ces bruits ridicules; mais vous savez ce qu'on doit y donner de croyance.

ÉLÉONORE.

Il est vrai : le simple récit d'un esprit timide suffit pour accréditer ces histoires parmi les hommes toujours disposés au merveilleux. Mais, dites-moi, Ludovico, ne voyez-vous aucun moyen de m'arracher de ma prison?

LUDOVICO.

Que puis-je tout seul? Si nous avions seulement dans notre confiance un officier et quelques cavaliers, on pourrait, en employant la ruse...

ÉLÉONORE.

O Vivaldi! Hélas!.... personne ne s'intéresse à une infortunée!

LUDOVICO.

Pardonnez-moi. Je crois que, dans le nombre des officiers qui nous sont arrivés le mois dernier, il en est un qui pourrait peut-être nous servir. Je l'ai vu plusieurs fois tourner au bas de ce pavillon; sa figure

annonçait le désir d'y entrer; mais aussitôt que quelqu'un paraissait, il s'en éloignait promptement.

ÉLÉONORE.

Quel pourrait être cet étranger?

ANNA.

Si ce pouvait être Vivaldi?

ÉLÉONORE.

Comment mon frère pourrait-il se trouver au nombre de ces malheureux?

ANNA.

Le désir de vous sauver peut l'avoir déterminé à tout entreprendre...

ÉLÉONORE.

En effet, il se pourrait.... Mon cher Ludovico, retournez vers cet étranger; tâchez de vous informer adroitement sans nous compromettre...

LUDOVICO.

Chut, madame! le duc arrive.

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, ANNA, LUDOVICO, MONTONI, SA GARDE.

MONTONI, aux gardes et à Ludovico.

Éloignez-vous! (*A Anna.*) Et vous aussi.

ANNA.

Mais, monseigneur...

MONTONI, sèchement.

Je vous ai dit de vous éloigner.

ANNA.

Sortons. Il me fait trembler.

SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, MONTONI.

MONTONI.

Vous étiez prévenue que je désirais avoir avec vous un entretien secret.

ÉLÉONORE.

Oui. Je vous avoue même que j'en suis effrayée...

MONTONI.

Pourquoi cet effroi? Il me semble que depuis six mois que vous habitez ce château, vous n'avez point à vous plaindre de ma conduite à votre égard. Ai-je manqué au respect que l'on doit à votre sexe, aux prévenances, aux attentions que l'on doit à la beauté?

ÉLÉONORE.

Non. Mais n'est-ce donc pas assez que vous m'ayez ravie à ma famille? Puis-je oublier que je suis votre prisonnière, et qu'il ne m'est pas permis d'informer ma famille du lieu de ma prison, et du nom du tyran qui m'y retient contre toutes les lois.

MONTONI.

Je conviens qu'à cet égard je mérite vos reproches. Le hasard seul m'a rendu coupable : il me fit vous rencontrer au retour d'une noble expédition ; je ne pus voir tant de beauté sans l'admirer ; né avec une ame de feu, des passions terribles, je ne vis que la possibilité de m'unir à vous pour jamais. Alors, ne consultant que mon amour, j'osai vous forcer à me suivre.

Quant à ces téméraires qui voulurent s'opposer à ma volonté, ils ont reçu des mains de mes guerriers le juste châtiment que méritait leur imprudence.

ÉLÉONORE.

Ils n'étaient coupables que de fidélité.

MONTONI.

Je ne le devins que par l'amour que vous m'aviez inspiré.

ÉLÉONORE.

Réparez votre faute en me rendant la liberté.

MONTONI.

Votre liberté! Je vois bien que vous ne connaissez pas encore Montoni; ce que l'amour peut sur son cœur.

ÉLÉONORE.

Je ne veux pas le juger, je craindrais de lui rendre justice.

MONTONI.

Vous le jugeriez mal, si vous le supposiez assez faible pour se priver du bonheur, en renonçant à l'espoir d'être aimé de vous.

ÉLÉONORE.

Ma captivité sera donc éternelle.

MONTONI.

Vous partagerez mes destins.

ÉLÉONORE.

Vous me faites frémir! quel sort me réservez-vous donc dans ce château?

MONTONI.

Le plus brillant, le plus heureux.

ÉLÉONORE.

Brillant! de quelle manière? heureux! le pouvez-vous?

MONTONI.

Le titre de mon épouse, de duchesse de Montoni, est, je le crois du moins, digne de flatter votre orgueil.

ÉLÉONORE, à part.

Que ne puis-je répondre!

MONTONI.

Pour le bonheur, vous le trouverez dans les bras d'un époux qui vous adorera sans cesse, dans la possession du plus riche domaine, dans l'amour de mes vassaux, dans la fidélité de mes soldats.

ÉLÉONORE.

Quand les richesses ne nous viennent pas d'une source pure, loin de contribuer à la félicité, elles empoisonnent tous les instants de notre vie.

MONTONI, vivement.

Que dites-vous, madame?

ÉLÉONORE, effrayée.

Je dis, monseigneur, que le ciel ne m'ayant point destinée à cette fortune, elle ne saurait contribuer à mon bonheur.

MONTONI.

Vous en êtes digne, et vous la partagerez. J'ai fixé à demain notre hymen, et déja l'on en prépare la fête.

ÉLÉONORE.

Grands dieux!

MONTONI, toujours froidement.

A l'issue de la cérémonie, mes guerriers établiront des joutes, et vous décernerez le prix au vainqueur du tournois.

ÉLÉONORE.

Cruel! voyez mes pleurs...

MONTONI, plus froidement encore.

J'espère que le désir de vous plaire me fera surpasser mes rivaux, et que j'aurai l'honneur de recevoir de vos mains le prix du courage.

ÉLÉONORE.

O dieux! tout m'abandonne.

MONTONI, du même ton.

Après le tournois, on se réunira dans la salle des festins; là, d'aimables trouvères chanteront les vainqueurs. Nous porterons des santés en l'honneur des dames; le soir, tous mes vassaux entreront au château, et célèbreront, par des danses joyeuses, et notre hymen et mon bonheur.

ÉLÉONORE.

Non, barbare! n'espérez pas accomplir vos projets; en vain vous affectez de ne pas voir mes pleurs, de ne pas écouter vos remords: jamais, tant qu'il me restera la force de me défendre contre vous et vos complices, jamais vous n'obtiendrez ma main. Oui, dussé-je éprouver tous les effets de votre haine, de votre vengeance, dussé-je éprouver la fin terrible de Laurentina!...

MONTONI, entrant dans la plus grande fureur, et se promenant à grands pas.

Laurentina! Quel nom prononcez-vous? Qui vous a parlé de Laurentina?

ÉLÉONORE, tremblante.

Monseigneur... (*A part.*) Imprudente!

MONTONI.

Quelle est cette fin terrible? Quel est le téméraire?

ÉLÉONORE, toute troublée.

Mais, ne dit-on pas que Laurentina a disparu.... que sa mort... que, depuis... (*A part.*) Ses regards me font trembler.

MONTONI, après un moment de silence.

Il suffit. Je connaîtrai le traître qui... (*A Éléonore.*) Remettez-vous. Je n'ai pas eu le dessein de vous effrayer.

SCÈNE V.

MONTONI, ÉLÉONORE, LE TROISIÈME OFFICIER.

LE TROISIÈME OFFICIER.

Monseigneur, le comte Orsino vient d'arriver dans l'instant; il demande à vous parler en secret.

MONTONI.

Dites-lui qu'il vienne me trouver.

(L'officier sort.)

ÉLÉONORE.

Je vais me retirer...

MONTONI.

Madame, souvenez-vous que demain vous devenez duchesse de Montoni et souveraine d'Udolphe.

(Éléonore se retire.)

SCÈNE VI.

MONTONI, SEUL.

Orsino vient d'arriver! Je ne m'attendais pas à un retour aussi prompt. Sa qualité de second chef des Condottieri ne satisfait pas son ambition; il voudrait partager avec moi la suprême puissance; il a des partisans dans ces murs, observons-le avec attention. Je ne sais pourquoi je me défie de cet Orsino; il n'est point à craindre pourtant, il est lâche. Oui, mais il est dissimulé; employons les mêmes armes que lui, et quand il sera temps d'agir, je saurai le remettre à sa place. Il approche.

SCÈNE VII.

ORSINO, MONTONI.

ORSINO.

Duc, je vous salue.

MONTONI.

Bonjour, mon cher comte. Eh bien! votre voyage a-t-il été heureux? Nous amenez-vous des braves?

ORSINO.

Gênes et Venise m'ont fourni tout ce qu'il y a de plus courageux, de plus fidèle parmi ceux que la for-

iune a maltraités, et qui sont assez au-dessus des préjugés pour savoir en triompher, même aux dépens de leur réputation.

MONTONI.

Je vous entends; ainsi nous pouvons compter sur eux?

ORSINO.

Comme sur moi.

MONTONI.

C'est bon. Cependant il sera prudent de ne pas nous y fier d'abord. L'espèce de trève qui vient d'être signée entre les Guelfes et les Gibelins, nous force à un repos momentané. Si les partis sont fatigués de se battre, c'est à nous à leur rendre l'ardeur et le courage. J'ai servi assez long-temps les Guelfes; je vais changer de parti. Je viens de faire faire à cet effet trois cents capes du parti Gibelin, et je veux, avant qu'il soit huit jours attaquer les Guelfes, les battre; ceux-ci trompés par l'uniforme, se croiront trahis, et la guerre recommencera.

ORSINO, à part.

Quel ambitieux!

MONTONI.

Déja, depuis un an, tous ces partis que j'ai tantôt alimentés et tantôt affaiblis, se détruisent mutuellement: c'est sur leurs débris que je fonde l'édifice de ma fortune.

ORSINO, à part.

Il s'écroulera. (*D'un ton faux.*) J'admire votre énergie, et je puis vous prédire le succès.

MONTONI.

Comte, vous serez le premier à en recueillir le fruit. Mais laissons cela.

SCÈNE VIII.

MONTONI, ORSINO, LUDOVICO.

LUDOVICO.

Monseigneur, une troupe de gens armés demande l'entrée du château.

MONTONI.

Je cours la reconnaître. (*Bas à Ludovico.*) Ludovico, vous savez bien des choses concernant ce château; mais vous ne savez peut-être pas que celui qui parle trop ici ne parle pas long-temps. Pensez-y. Comte, sortons.

SCÈNE IX.

LUDOVICO, SEUL.

Celui qui parle trop ici ne parle pas long-temps! Cet avertissement est clair pour moi qui connais le patron. Non, je ne parlerai pas, mais j'agirai. Dussé-je éprouver la vengeance du seigneur Montoni, j'arracherai de ses mains Éléonore, ou j'y perdrai la vie. Heureusement tout va bien.

SCÈNE X.

ÉLÉONORE, ANNA, LUDOVICO.

ÉLÉONORE.

Quel bruit ai-je entendu? Ludovico, que se passe-t-il de nouveau?

LUDOVICO.

Rassurez-vous, madame, ce sont quelques nouvelles troupes qui entrent dans le château.

ÉLÉONORE.

Eh bien! avez-vous vu cet étranger? Quel est-il? son nom....

LUDOVICO.

Cet étranger est Vivaldi.

ÉLÉONORE.

Vivaldi! est-il possible?

ANNA.

Allons, le ciel a pitié de nous, puisqu'il nous envoie ce brave jeune homme.

ÉLÉONORE.

Êtes-vous bien certain?... Ne vous aurait-il point trompé?

LUDOVICO.

Non, madame, et vous allez en avoir la preuve. En vous quittant, je suis retourné à l'endroit où j'avais laissé ce jeune homme; je l'ai rencontré : je n'osais l'aborder, il a vu mon embarras; nos yeux s'exprimaient une défiance mutuelle, et cependant nous semblions nous entendre; tant il est vrai que les honnêtes

gens, comme les fripons, se devinent entre eux. Enfin, j'ai prononcé votre nom; à ce mot, il a couru vers moi, m'a pris la main, en disant : « Vous êtes un « honnête homme, je le vois à votre physionomie. » Alors nous sommes entrés en conversation, et pour m'ôter toute espèce de doute, ainsi qu'à vous, il m'a remis cet anneau que vous connaîtrez, m'a-t-il dit.

ÉLÉONORE, prenant l'anneau.

C'est le cachet de ma famille. Ludovico, il faut le rejoindre, lui dire quelle est ma situation, que ce cruel Montoni veut me forcer à recevoir sa main, qu'il a fixé la cérémonie à demain; et que si dès ce jour il ne m'arrache de ces lieux, c'en est fait de ma vie et peut-être de la sienne.

LUDOVICO.

Il sait tout. Nos mesures sont prises. (*Après avoir regardé dans l'appartement.*) Cette nuit nous vous sauvons.

ÉLÉONORE.

Cette nuit! ô bonheur!

ANNA.

Je n'habiterai plus ce vilain château! Mais vous viendrez avec nous?

LUDOVICO.

En doutez-vous?

ÉLÉONORE.

De quel moyen se sert-il?

LUDOVICO.

Bien simple. Mais chut! il faut de la prudence, de la hardiesse, et surtout un grand mystère.

ÉLÉONORE.

Parlez, Ludovico.

LUDOVICO, à voix basse.

Cette nuit même vous sortirez parmi une troupe de cavaliers que doit commander Vivaldi, pour aller reconnaître des troupes vénitiennes, qui, dit-on, marchent sur le château. Je procurerai à chacune de vous une cape militaire et un feutre ombragé de plumes; vous vous rendrez au coup de dix heures, par le petit escalier du rempart, au bas de la tour du Nord; une fois le pont-levis passé, nous savons ce qui reste à faire.

ANNA.

Et nos manteaux, où les trouverons-nous?

LUDOVICO.

Dans l'appartement de Madame.

ÉLÉONORE.

Je n'ai donc pas encore perdu tout espoir! Que ne vous dois-je pas, mon cher Ludovico?

LUDOVICO.

Quand nous serons loin de ce manoir, vous me remercierez; mais, en attendant, de la prudence et de la discrétion.

ANNA.

Ce bon Ludovico! c'est à lui pourtant que nous devrons notre liberté. Je l'aimais bien hier; mais je l'aime davantage aujourd'hui.

LUDOVICO.

Et demain, que sera-ce donc? Mais séparons-nous dans la crainte d'éveiller le soupçon. Souvenez-vous du rendez-vous: à dix heures précises, par le petit

escalier du rempart, au bas de la tour du Nord. Adieu, ma chère Anna.

ANNA.

Oh! baise ma main! adieu, Ludovico, que le ciel te conduise et nous aussi!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur des remparts. Sur le côté, on voit la tour du Nord. Il est nuit.

SCÈNE I.

VIVALDI, LUDOVICO.

LUDOVICO.

Tout est préparé; vous pouvez être certain qu'au coup de dix heures, vous les trouverez au bas de cette tour.

VIVALDI.

C'est bien. Leur as-tu recommandé de ne faire aucun bruit à cause des sentinelles?

LUDOVICO.

Je leur ai dit tout cela.

VIVALDI.

Orsino tourne ses pas de ce côté; c'est le digne ami de Montoni : nous devons le craindre; séparons-nous.

SCÈNE II.

VIVALDI, seul.

Orsino vient à moi. Aurait-il quelques soupçons?

Défions-nous de cet homme adroit, et surtout répondons avec circonspection.

SCÈNE III.

ORSINO, VIVALDI.

ORSINO.

Je vous rencontre à propos, Vivaldi : cet endroit est écarté, nous sommes seuls, nous pouvons nous entretenir en liberté.

VIVALDI.

Vous avez donc des choses bien intéressantes à me communiquer ?

ORSINO, souriant.

C'est vous qui avez au contraire des secrets...

VIVALDI.

Moi ! vous riez, monsieur le comte : quel objet important peut occuper un simple officier comme moi... Nouvellement entré au service du duc....

ORSINO.

Vivaldi, vous êtes discret, et vous avez raison ; la discrétion est nécessaire, indispensable quand on veut réussir dans ses entreprises.

VIVALDI, à part.

Où en veut-il venir ?

ORSINO.

Je sais qu'il serait imprudent à vous de me dire que vous ne voyez dans Montoni qu'un brigand ; que vous n'êtes entré au nombre de ses officiers que dans le

dessein de le tromper, et d'informer le sénat de ses projets, de sa force et des ruses qu'on pourrait employer pour en triompher.

VIVALDI, embarrassé.

Mais, comte... j'ignore... par quelle raison vous me supposez l'ennemi de Montoni... Des circonstances malheureuses m'ont déterminé à venir dans ce château.

ORSINO.

Des circonstances malheureuses sans doute... Montoni venait de vous ravir votre sœur, et votre projet, digne en tout d'un chevalier, fut de pénétrer dans cette forteresse, et d'employer ou la ruse ou la force pour l'arracher à son tyran.

VIVALDI, à part.

Je suis perdu! (*Haut.*) Qui peut vous avoir dit?...

ORSINO.

Le comte Udolphe m'a tout appris.

VIVALDI, à part.

Le traître.

ORSINO.

Vous vous taisez. Je ne veux pas jouir plus long-temps de votre embarras. Oui, j'ai su que vous étiez au château; j'ai su le motif qui vous y avait conduit; et, loin de le blâmer, je m'unis à vos dangers; je viens vous servir et perdre Montoni.

VIVALDI.

Perdre Montoni! est-il possible?

ORSINO.

Oui. Depuis long-temps, je ne vous le cache pas, je nourris contre lui une haine secrète; l'espoir de ren-

trer en grace avec le sénat m'a déterminé à seconder les projets du gouvernement.

VIVALDI.

L'apparence m'a bien trompé ! Je vous ai toujours cru son ami...

ORSINO.

Moi son ami ! Je le fus autrefois... mais aujourd'hui je n'aspire qu'à me venger, qu'à tromper son ambition. Montoni ne voit dans moi que le premier instrument de sa grandeur à venir : il sera trompé dans son attente. Il saura qu'on ne m'avilit qu'autant que la vengeance est tout-à-fait hors de mon pouvoir ; enfin il saura, peut-être aujourd'hui même, ce que peuvent la haine et le courage d'Orsino.

VIVALDI.

Et quels sont les moyens que vous vous êtes promis d'employer contre le duc ?

ORSINO.

Les voici. Je ne dois rien vous cacher, puisque je suis certain que les mêmes intérêts nous lient. Le comte Udolphe, par ordre du sénat, doit marcher cette nuit contre le château ; vous savez que j'ai amené ce matin beaucoup de recrues : eh bien ! la plus grande partie est composée des soldats du comte Udolphe. Montoni les emploira sans doute à défendre quelque ouvrage de fortification ; ces soldats, qui nous sont dévoués, loin de combattre, seconderont les projets des assiégeants et les introduiront dans la citadelle.

VIVALDI.

Ce plan sera probablement dérangé par le prudence

de Montoni; il ne confiera point à des recrues un poste important : peut-être les divisera-t-il parmi ses troupes, et les mettra, par ce moyen, dans l'impossibilité d'agir.

ORSINO.

Si ce projet ne réussit pas, il me reste une autre ressource.

VIVALDI.

Quelle est-elle ?

ORSINO.

J'ai promis au sénat de lui livrer Montoni mort ou vif; j'ai la crtitude et les moyens d'accomplir ma promesse. Le chef une fois mort, aidé de mon parti, il me sera facile d'intimider la garnison, qui, séduite par l'espoir du pardon ou de quelque récompense, se rendra à ma discrétion.

VIVALDI, à part.

Le scélérat ! il me force de m'intéresser au plus coupable des hommes.

ORSINO.

Je puis compter sur vous dans cette grande entreprise !

VIVALDI.

S'il ne faut que combattre pour vous servir, comptez sur moi; mais souvenez-vous que je ne vous promets que mon bras et mon courage.

(Montoni paraît sur les remparts, suivi de plusieurs officiers.)

ORSINO.

Je crois voir le duc sur les remparts. Il donne sans

doute quelques ordres, je vais le trouver. Il faut user de politique.

(Orsino va au-devant de Montoni.

VIVALDI.

Le perfide va le flatter : quel homme que cet Orsino! sa vue me gêne. L'aspect d'un traître, même lorsqu'il sert la bonne cause, est toujours pénible pour l'honnête homme.

SCÈNE IV.

ORSINO, VIVALDI, MONTONI, SA SUITE.

(On pose deux sentinelles, l'une sur le rempart et l'autre au bas.)

MONTONI.

Que l'on recommande aux sentinelles la plus grande vigilance. N'est-ce pas vous, Vivaldi, que j'ai commandé pour sortir cette nuit?

VIVALDI.

Oui, monsieur le Duc.

MONTONI.

J'aurais presque envie de nommer un autre officier à votre place. Nouvellement entré parmi nous, vous ne connaissez pas assez les chemins détournés et les bois que vous devez parcourir. Les mouvements de l'ennemi pourraient échapper à vos regards.

VIVALDI, à part.

Quel contre-temps! (*Haut.*) Vous pouvez vous fier à moi du soin de remplir vos intentions. Nul n'y mettra

plus de zèle et de courage. Si le hasard me fait rencontrer l'ennemi, ne m'ôtez pas les moyens de me distinguer en combattant pour vous.

MONTONI.

Je suis reconnaissant de votre zèle, Vivaldi; et mon dessein, en vous retenant près de moi, fut de vous en récompenser. Je désirais vous faire assister à la cérémonie de mon mariage. Un cavalier de votre mérite eût rendu nos fêtes plus brillantes. Je vous aurais procuré l'avantage de déployer votre adresse, en rompant une lance avec vous en l'honneur de la duchesse.

VIVALDI.

De quelque plaisir que je me prive en n'étant pas le témoin de votre bonheur, si j'ai celui de battre vos ennemis, je me croirai plus digne de l'honneur que vous m'offrez. Laissez-moi partir, je vous prie.

MONTONI.

Puisque vous le désirez absolument, j'y consens. J'ai d'autres instructions à vous donner; mais, comme je suis maintenant occupé à visiter les postes, je n'aurais pas le temps de vous entretenir à ce sujet; suivez-moi, nous causerons en route.

(Ils sortent tous. Il ne reste sur le théâtre que les deux sentinelles qu'on a posées pendant cette scène.)

SCÈNE V.

SPALATRO, BERTRAND.

SPALATRO.

Bertrand! n'est-ce pas le comte Orsino que j'ai vu avec le duc?

BERTRAND, d'un ton de mauvaise humeur.

Oui.

SPALATRO.

Il est donc revenu de Venise ?

BERTRAND.

Tu le vois bien.

SPALATRO.

Es-tu lié avec ce Seigneur ?

BERTRAND.

Non.

SPALATRO.

Oui, non. Tu réponds toujours d'un ton de mauvaise humeur.

BERTRAND.

C'est ma manière.

SPALATRO.

Il faudrait en avoir une autre.

BERTRAND.

Il ne me plaît pas.

SPALATRO.

Quelle réponse ! Sais-tu que tu n'es point aimable, Bertrand ?

BERTRAND.

Je suis comme je suis.

SPALATRO.

Cela vient de la mauvaise éducation que tu as reçue. Dans ta jeunesse, tes parents t'ont passé ta brusquerie, et maintenant que tu es grand garçon, que tu vis dans une société honnête, tu passeras aux yeux des gens bien élevés pour un homme qui ne sait pas vivre.

BERTRAND.

Que m'importe ton opinion et celle des autres? Je sais comme j'agis, et cela me suffit.

SPALATRO.

Oh! je sais que tu n'agis pas mal. Parmi tes camarades tu as la réputation d'être un brave garçon, et si monseigneur t'a donné sa confiance, c'est que tu lui as rendu de très-grands services.

BERTRAND, vivement.

Qui t'a dit cela?

SPALATRO.

C'est connu de tout le monde. On prétend que tu sais très-bien ce qu'est devenue Laurentina : aussi tu jouis de la protection du maître et d'une certaine considération parmi nous. C'est pour cela, Bertrand, que lorsqu'on se trouve dans une passe à faire sa fortune, il ne faut pas négliger de se rendre agréable aux autres, et de prendre ce ton de politesse qui distingue un homme bien né d'avec un malotru.

BERTRAND.

Ces manières-là ne me conviennent pas. A commencer par toi, tant de misérables les affectent, qu'ils m'en ont dégoûté pour toujours.

SPALATRO.

Eh bien! tu ne t'aperçois pas que tu me dis une injure? Qu'on est malheureux d'être grossier!

BERTRAND.

Et bavard. Tais-toi. Je ne veux plus te répondre.

SPALATRO.

Soit. Je ne te parlerai plus. (*Après un silence.*) Il

est désagréable, ce Bertrand. J'ai toujours le malheur de me trouver en faction avec lui; il ne parle non plus qu'une souche, et sa physionomie est aussi triste... que la chapelle du château. A présent je suis fâché d'avoir voulu lui donner des leçons de politesse, c'est cela qui l'a piqué; il faut tâcher de nous raccommoder. Bertrand! (*Bertrand se promène sans lui répondre.*) Il ne me répond pas. Me voilà réduit à faire la conversation tout seul; je n'aime pas ça. La nuit est noire; malgré moi je pense à l'esprit qui vient, dit-on, toutes les nuits sur les remparts... Chantons, cela distrait.

(Il chante.)

Un jour, un bon roi chrétien,
De la foi le vrai soutien,
Prit en main sa longue épée
Du plus fin acier trempée,
Et dit à ses paladins :
Le plus beau zèle m'enflamme;
Je veux, pour sauver mon ame,
Occire les Sarrasins,
Ou les rendre capucins.

Tous ses barons vaillamment,
Pour montrer leur dévoûment,
Prennent tous la hallebarde,
Afin de monter la garde
Au pays des Sarrasins.
Chacun sent qu'il se hasarde,
Et, prudent, remet en garde
Sa femme à de bons voisins,
Et son or aux capucins.

Ce Bertrand ne me fait seulement pas un compliment sur la beauté de ma voix : ayez des talents...

SCÈNE VI.

SPALATRO, BERTRAND, ANNA, ÉLÉONORE, PARAISSANT A UNE CROISÉE DANS LA TOUR DU NORD.

ANNA.

Non, mademoiselle, il n'est pas encore l'heure.

ÉLÉONORE.

Je suis dans une impatience, dans une crainte... Quels sont ces deux hommes qui sont sur les remparts? ils ont des physionomies bien sinistres.

ANNA.

Parlez bas. Ce sont les deux favoris du duc. Tenez, celui qui se promène, c'est Bertrand; celui qui, dit-on, a tranché les jours...

ÉLÉONORE.

Ah! le monstre!

ANNA.

Sa voix seule fait trembler. L'autre est plus honnête homme; et la preuve, c'est qu'il ne me rencontre pas une seule fois dans les corridors, sans me faire des politesses.

SPALATRO, plus avancé sur la scène.

Voilà sans doute cette jeune dame que monsieur le duc doit épouser. Engageons la conversation avec mademoiselle Anna... Elle est jolie au moins, et si... Votre serviteur, mademoiselle Anna! Vous prenez le frais avec madame, à ce qu'il me paraît?

ANNA.

Oui, monsieur Spalatro.

ÉLÉONORE.

Dix heures ne sonnent point?

SPALATRO.

Si vous montiez au Belvedère, vous y respireriez un air plus frais. C'est un endroit charmant.

ANNA.

Où est-il situé ce belvedère.

SPALATRO.

Sur la grande tour du midi. De ce côté. Il domine toutes les montagnes qui nous environnent. De là on découvre une vue magnifique. Je crois que monsieur le duc y va souper ce soir avec son ami le comte Orsino.

ÉLÉONORE.

Cela secondera notre fuite.

BERTRAND, s'arrêtant pour parler à Spalatro.

Spalatro! tu me parlais tout à l'heure du comte Orsino? Le connais-tu bien?

SPALATRO.

Ah! monsieur veut renouer la conversation?

BERTRAND, brusquement.

Ne me réponds pas, si cela te dérange!

SPALATRO.

Non, monsieur, je veux vous montrer que je ne suis pas rancuneux et boudeur comme vous. Apprenez que le comte Orsino est l'homme le plus libéral, le plus généreux de l'Italie. Un de mes amis eut l'avantage de lui rendre un service très-important, et il l'en a parfaitement récompensé.

ÉLÉONORE, à Anna.

Il est donc possible de trouver ici un homme qui ait quelques vertus!

BERTRAND.

Et quelle espèce de service lui rendit ton ami?

SPALATRO.

Oh! c'est toute une histoire. Le comte avait eu une intrigue amoureuse avec une certaine dame de Florence. Le mari ne prit pas bien les choses, il y eut de l'éclat; et, pour apprendre à vivre à cet époux incommode, on vous l'expédia à la mode du pays. C'est le plus beau coup de poignard qui ait été donné dans toute l'Italie. Aussi, au retour de l'expédition, le comte me dit en me frappant sur l'épaule : C'est bien, *Spalatro*.

ÉLÉONORE.

Spalatro! Le misérable.

SPALATRO, un peu interdit.

Est-ce que j'ai dit Spalatro?

BERTRAND, brusquement.

Eh! oui, tu l'as dit.

SPALATRO.

Au surplus, cela se peut bien; c'est que mon camarade s'appelait comme moi.

ÉLÉONORE.

Retirons-nous. L'aspect de ces gens-là me fait frémir d'horreur! Quel doit être Montoni, si ce sont-là ses vils agents?

(Elles rentrent dans l'appartement.)

SCÈNE VII.

SPALATRO, BERTRAND.

SPALATRO.

Ah! ces dames se sont retirées? tant pis!

BERTRAND.

N'est-ce pas cette jeune dame que le duc doit épouser demain?

SPALATRO.

Oui. Elle est jolie. Oh! monseigneur entend bien les affaires; mais il aura de la besogne s'il épouse toutes les jeunes filles qu'il rencontrera sur les routes, et s'il les fait ensuite disparaître aussi secrètement que Laurentina. En tout cas, cela te regarde, toi.

BERTRAND.

Spalatro! la première fois que tu t'aviseras de tenir de pareils propos, je te perce de ma lance, je t'assomme de ma hache, et je te jette dans le fossé.

SPALATRO.

Ce n'est pas honnête ce que tu me dis là. Tu te fâches toujours pour de simples plaisanteries.

BERTRAND.

Laissons cela. Ne me parle plus.

SPALATRO.

Allons, le voilà qui boude encore une fois; heureusement dix heures sonnent, je n'ai plus qu'une heure de faction. Je n'aime pas du tout ce poste-ci. Depuis que Pédroni a vu le fantôme, je n'y passe pas sans

frayeur, surtout la nuit. C'est que la nuit on pense à tant de choses; et si par malheur il vous est arrivé dans la vie quelque accident, la conscience vous offre des objets...

SCENE VIII.

ÉLÉONORE, ANNA, SPALATRO, BERTRAND.

ÉLÉONORE, *descendant le petit escalier du rempart.*

Ne faisons pas de bruit, la nuit nous favorise.

ANNA.

Nous voici, je crois, au bas de la tour.

SPALATRO.

J'ai cru entendre du bruit. Ce diable de fantôme ne me sort pas de la tête.

ÉLÉONORE.

Restons dans cet endroit, nous ne craignons pas d'être vues des sentinelles.

ANNA.

Il est dix heures sonnées; j'espère qu'ils ne tarderont pas. C'est que... je n'ai pas de peur puisque je suis avec vous; mais si nous avions votre frère, ou mon Ludovico, je serais beaucoup plus courageuse.

SPALATRO.

Quelle obscurité! Bertrand est bien heureux, il ne craint pas les esprits, et moi je... tremble de toutes mes forces. Reprenons courage; achevons notre chanson... d'une voix assurée...

(*Il chante en tremblant.*)

Les barons tout déconfits
Reviennent dans le pays;
Et déja ces bonnes ames
Croyaient r'avoir biens et femmes;
Mais leurs projets furent vains :
On leur répond en justice,
Qu'ils ont fait le sacrifice
De leur or aux capucins,
Et des femmes aux voisins.

(Il tremble plus fort au dernier vers.)

Eh bien... me trompé-je?... Je vois... Bert... Bertrand! ne vois-tu pas là-bas... sur le rempart.... quelque chose de blanc... qui passe très-vite?

BERTRAND.

Non, je ne vois rien.

SPALATRO, plus effrayé.

Tiens, regarde : oh! c'est le fantôme! il passe près de la tour du Midi, il disparaît... il revient... Mon Dieu, ayez pitié de moi...

ANNA, effrayée.

Que parle-t-on de fantôme?...

SPALATRO.

Donnons l'alarme.

(Il donne dans sa corne.)

BERTRAND.

Eh bien! tais-toi donc! te tairas-tu?

ÉLÉONORE.

Que signifie ce bruit?

(Spalatro toujours tremblant, continue de donner dans sa corne.)

BERTRAND.

Spalatro! poltron, pourquoi donner l'alerte?

SPALATRO.

Ah ! miséricorde ! le voilà !

(Il paraît une femme vêtue d'une robe blanche, qui a l'air de vouloir passer du côté de Spalatro.)

Oh ! ne me faites pas de mal. (*Spalatro se jette à genoux.*) Saint Martin, mon patron ! si j'en reviens, je promets d'aller en neuvaine à la Santa Casa.

(Le fantôme ne pouvant passer du côté de Spalatro, revient du côté de la tour du Nord, passe auprès d'Anna et d'Éléonore. Anna fait un cri. Spalatro tombe par terre ; le fantôme se détourne vivement, s'enfuit, remonte le rempart, s'arrête un instant devant Bertrand qui demeure tranquille, et continue sa route d'une marche très-rapide et très-légère.)

ÉLÉONORE.

Est-ce une illusion ? j'ai cru voir... non, cela est impossible ! Anna ! ma chère Anna ! Elle ne m'entend plus...

BERTRAND.

Il me semble entendre parler ? Qui vive ! qui vive ! On ne répond pas !

ÉLÉONORE.

Nous sommes perdues !

BERTRAND.

Spalatro ! (*Il appelle.*) Vois donc ! quelqu'un est auprès de la tour. Spalatro ! Il est donc mort... Que deviendra tout ceci ?

SCÈNE IX.

VIVALDI, LUDOVICO, SPALATRO, BERTRAND, ÉLÉONORE, ANNA.

VIVALDI.

Nous voici! Allons, Éléonore, nous n'avons pas un moment à perdre... les chevaux sont prêts...

ÉLÉONORE, lui montrant Anna.

Oh! mon frère! vous voyez...

LUDOVICO, effrayé.

Ma chère Anna! qu'est-il donc arrivé?

ANNA, revenant à elle.

Ah! c'est Ludovico.

VIVALDI.

Ne perdons pas le temps.

ANNA.

Et ce fantôme? Ah! dieux! je suis encore toute troublée...

VIVALDI.

Quel fantôme?

ÉLÉONORE.

Elle croit avoir vu... Moi-même il m'a semblé...

LUDOVICO.

Tout est découvert! Montoni, suivi de tous ses officiers, marche vers nous, nous ne pouvons l'éviter.

VIVALDI.

Restons près de la tour. S'il ne s'arrête pas, nous pourrons nous soustraire à ses regards.

(Jour.)

SCÈNE X.

VIVALDI, LUDOVICO, SPALATRO, BERTRAND, ÉLÉONORE, ANNA, MONTONI, SES OFFICIERS.

(Ils arrivent avec des flambeaux.)

MONTONI.

Quelle est donc cette alerte? Qu'on relève les sentinelles et qu'on les fasse venir devant moi.

LE PREMIER OFFICIER.

C'est sans doute une fausse alarme.

MONTONI, reconnaissant Éléonore.

Que vois-je? me trompé-je? Vous, ici? à cette heure, sous ce déguisement... vous vouliez fuir. Quel est l'insolent!... Serait-ce toi, Vivaldi, qui aurais osé?...

VIVALDI.

C'est moi-même.

MONTONI, mettant l'épée à la main.

Ah! traître! tu vas payer de ta vie ton insolence et ta témérité.

ÉLÉONORE, se jetant au-devant de Montoni.

O mon frère!

ORSINO.

Son frère!

MONTONI, avançant sur Vivaldi.

C'est une imposture!

VIVALDI.

Non, je suis son frère; et voilà mes titres pour la venger et punir l'affront que tu fais à ma famille.

ORSINO, à Montoni.

Duc, que la prudence vous guide : c'est le frère de celle que vous aimez ; songez que ce n'est pas un moyen de lui plaire...

MONTONI.

Eh bien ! différons son châtiment. J'y consens. Mais dites-moi, Vivaldi, quel est cet affront dont vous vous plaignez ? Ce n'est pas, je le crois, en offrant ma main à votre sœur que je puis avilir votre famille. Mon sang.....

VIVALDI.

Vous l'avez déshonoré.

MONTONI.

Mes biens...

VIVALDI.

Sont mal acquis.

MONTONI.

Mon pouvoir...

VIVALDI.

Est usurpé. Et quel que soit cet étalage fastueux, il ne m'éblouit pas. Je ne consentirai jamais à cet hymen horrible. Non, ma sœur, cette femme estimable, ne deviendra jamais l'épouse d'un chef de brigands.

TOUS LES OFFICIERS, faisant un mouvement.

De brigands !

MONTONI.

Arrêtez.

LE PREMIER OFFICIER.

C'est un traître, nous demandons sa mort.

VIVALDI.

J'y suis résigné, puisque j'ose vous dire la vérité.

ÉLÉONORE, à part.

Comment le sauver! (*Haut.*) Monsieur le duc, au nom de l'intérêt, j'ose dire de l'amour...

MONTONI, à Éléonore.

Je vous entends.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Duc, point de grace!

LE TROISIÈME OFFICIER.

Il y va de notre sûreté.

LE PREMIER OFFICIER.

Nous demandons sa mort.

MONTONI, sévèrement.

Point de conseils, je sais ce que je dois faire. (*Aux officiers.*) Conduisez-le dans les prisons du château; vous m'en répondrez. Qu'il éprouve le même traitement que les prisonniers de guerre; mais surtout souvenez-vous que je suis seul l'arbitre de son sort, et que le premier de vous qui outre-passera mes ordres risquera de payer de sa tête sa désobéissance et sa témérité.

(Des soldats armés se présentent pour emmener Vivaldi.)

VIVALDI.

Adieu, ma sœur! il faut nous séparer. Que je redoute pour toi le sort de la malheureuse Laurentina!

MONTONI, agité d'une espèce de convulsion.

Laurentina! Laurentina! Et lui aussi! Qu'on l'emmène et qu'on exécute mes ordres.

(Vivaldi sort avec des soldats.)

SCÈNE XI.

MONTONI, SES OFFICIERS, LUDOVICO, ANNA, ÉLÉONORE, SPALATRO, BERTRAND.

MONTONI.

Vous, madame, vous voyez où l'imprudence de Vivaldi l'a conduit; il m'a outragé, il a outragé mes officiers; et je crains, je vous l'avoue, qu'ils ne me forcent à le punir comme un traître.

ÉLÉONORE.

Ah! monsieur le duc, employez tout votre pouvoir...

MONTONI.

En m'assurant de sa personne, j'ai différé leur vengeance; songez qu'il n'est qu'un seul moyen de la prévenir tout-à-fait. Que Vivaldi devienne mon frère, et je les forcerai bien à le respecter. De vous dépend sa vie ou son trépas.

ÉLÉONORE.

O ciel!

MONTONI.

Vous savez que l'on prépare la fête de notre hymen; elle commence cette nuit même. Je donne ce soir un banquet à tous mes officiers; j'ai compté sur vous pour en faire les honneurs.

ÉLÉONORE.

Sur moi! monseigneur?...

MONTONI.

Sur vous. Je vous présenterai à toute la noblesse

comme sa future souveraine. Si vous voulez sauver Vivaldi, la prudence doit vous engager à traiter mes officiers avec égard.

ÉLÉONORE, à part.

O mon frère! quel sacrifice ne dois-tu pas exiger de moi!

MONTONI.

L'heure s'avance. Rentrez dans votre appartement. A minuit nous nous mettrons à table. Dégagés de tous soins guerriers, rassemblés dans le Belvedère, dans ce lieu de délices, nous attendrons, parmi les chants de la joie, le jour qui doit couronner mon amour, fixer votre sort et vous rendre votre frère. Allez.

ÉLÉONORE, à part.

Pourrai-je sans mourir passer cette nuit cruelle?

MONTONI, à Ludovico.

Ludovico, vous accompagnerez madame. Vous étiez ici, je crois, lorsque j'ai surpris Vivaldi?... Il ne me convient pas de pénétrer maintenant ce mystère: votre bassesse me fait pitié. Songez seulement que si vous êtes coupable, votre faute n'est pas oubliée; et que votre conduite future déterminera le parti que je dois prendre à votre égard. Suivez madame.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

MONTONI, SES OFFICIERS, SPALATRO, BERTRAND.

MONTONI, *à ses officiers.*

A-t-on fait relever ces sentinelles? On sait sans doute le motif de l'alerte.

LE PREMIER OFFICIER.

La peur seule de Spalatro a causé ce désordre. Ce pauvre diable a cru voir un fantôme; nous l'avons trouvé sur la place, presque sans sentiment.

MONTONI.

Un fantôme! Ce Spalatro, le sot! qu'on le fasse venir ainsi que Bertrand.

(*Le premier officier.*)

SCÈNE XIII.

MONTONI, SES OFFICIERS.

MONTONI.

J'entendrai donc toujours parler de fantôme, de musique céleste, de voix souterraine? Si je pouvais connaître l'auteur secret de tous ces bruits ridicules, il paierait cher la frayeur qu'il fait éprouver à mes soldats.

SCÈNE XIV.

MONTONI, SES OFFICIERS, SPALATRO, BERTRAND.

MONTONI, à Spalatro.

C'est donc toi, Spalatro, qui, par tes sottes visions, donnes l'alarme à tout le château?

SPALATRO.

Monsieur le duc, je suis bien fâché de vous avoir dérangé; mais ce n'est pas une vision, en vérité, foi d'honnête garçon! je l'ai vu comme je vous vois.

BERTRAND.

Écoutez-vous ce poltron? qu'il aille conter ses histoires aux nourrices et aux petits garçons; au moins il aura fait peur à quelqu'un pendant sa vie.

SPALATRO.

Il faut être bien obstiné pour me soutenir que je n'ai rien vu.

BERTRAND.

Non! non! tu n'as rien vu.

SPALATRO.

Oh! c'est trop fort aussi! Dût-on m'écraser tout à l'heure, on ne m'empêchera pas de dire, qu'il a paru devant moi une grande femme blanche...

MONTONI, un peu troublé.

Une femme!

BERTRAND.

J'aurais honte de dire tant de sottises.

SPALATRO.

Parbleu! Bertrand, tu es bien entêté. Comment! ce fantôme n'a pas paru tout à coup? Comment, tu n'as pas voulu m'empêcher de donner l'alerte? Tu ne m'as pas crié : « Tais-toi donc, Spalatro! Te tairas-tu! »

MONTONI, à part.

Bertrand ne voulait pas... Qu'est-ce que cela signifie?

BERTRAND.

Tu es un menteur. Tout cela n'est pas vrai.

SPALATRO, en colère.

Je te dis que c'est vrai! Et c'est toi qui en imposes. Tiens, Bertrand, il y a quelque chose là-dessous. Tu as un commerce secret avec le diable, je le gagerais. Je t'ai vu faire des politesses au revenant....

BERTRAND, en colère.

Ne me dis pas cela, car la patience pourrait m'échapper...

SPALATRO, plus en colère.

Oh! je ne te crains pas, et si...

MONTONI, sévèrement.

Paix! Spalatro, je te pardonne pour cette fois; mais à l'avenir si je t'entends encore me parler de fantôme, je te fais pendre sur-le-champ aux créneaux de cette tour.

BERTRAND.

C'est ça.

SPALATRO.

Il est permis de ne pas aimer la société des esprits.

MONTONI, réfléchissant, à part.

Spalatro paraît de bonne foi. L'autre, au contraire...

(*Haut.*) Que chacun retourne à son devoir. Bertrand, dans un quart d'heure vous viendrez me trouver au belvedère, j'ai quelque chose à vous dire. Vous, mes braves amis, faites une visite sur les remparts; voyez si tout est tranquille, et vous reviendrez ensuite partager mes plaisirs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur du belvedère, et les apprêts d'un grand festin. — Il faut qu'on puisse voir, les croisées étant ouvertes, la cîme des Apennins éclairée par la lune.

SCÈNE I.

MONTONI, SEUL.

SPALATRO soutient qu'il l'a vue... Bertrand soutient le contraire. Oui, je commence à découvrir le but de cette intrigue. On veut, par ces apparitions prétendues, arracher à ma faiblesse un aveu dont dépend mon existence et ma fortune. Mes ennemis ne réussiront pas; l'enfer sortirait de ses gouffres profonds, Laurentina elle-même viendrait au grand jour m'accuser... Pourquoi tombé-je dans ces idées bizarres? Comment se peut-il pourtant que Bertrand, qui m'a toujours servi si fidèlement, puisse seconder ce perfide stratagême? Peut-être a-t-il éprouvé des remords; peut-être l'espoir d'une récompense, d'un pardon, l'a-t-il déterminé à révéler notre terrible secret. Cependant il fut l'exécuteur de mes ordres, il m'a donné des preuves convaincantes de son obéissance : quel pardon peut-il espérer? Il va venir; employons la ruse, et lisons dans

son ame... Si j'aperçois l'apparence du remords, il n'en faut plus douter, il est de concert avec les traîtres qui veulent, en effrayant mes soldats, me réduire à la solitude, et triompher de moi par la crainte puérile des esprits. Ah! pourquoi ce spectre si redoutable ne paraît-il pas devant moi? d'un seul coup j'aurais bientôt détruit tout le merveilleux et découvert l'imposture.

SCÈNE II.

MONTONI, BERTRAND.

MONTONI.

Ah! c'est Bertrand!

BERTRAND, d'un ton d'humeur.

Que me voulez-vous?

MONTONI.

Tu conserves donc toujours ce ton brusque et sombre?...

BERTRAND.

Mon ton ne fait rien à l'affaire. J'attends vos ordres.

MONTONI, avec un attendrissement faux qu'il conserve pendant une partie de cette scène.

Ah! mon cher Bertrand! je ne t'ai demandé un entretien secret que pour épancher mes peines dans ton sein.

BERTRAND, cherchant à le pénétrer.

Vos peines! et quelles sont donc vos peines? Tout va le mieux du monde pour vous. Votre fortune et

votre puissance s'accroissent tous les jours. Rien ne vous contrarie maintenant; vous n'entendez plus la voix d'une épouse...

MONTONI.

Que me dis-tu?

BERTRAND.

Ce qui doit vous faire plaisir. Cette femme-là ne vous convenait pas; elle ne savait pas se mettre au niveau de vos grands projets. Vous avez trouvé le moyen de la réduire au silence. Je vous ai servi dans cette grande entreprise; vous possédez toutes ses richesses, et vous jouissez maintenant en paix du fruit de nos for... travaux.

MONTONI, dont l'impatience s'était fait remarquer tandis que Bertrand parlait, reprend tout à coup un ton pathétique.

Je jouis en paix! ah! quelle est ton erreur! Peut-on jouir en paix lorsqu'on est aussi coupable? Laurentina me poursuit partout. Je la vois telle que je l'ai vue au jour de notre hymen, belle, tendre, vertueuse.

BERTRAND, d'un ton dégagé.

Il est vrai que peu de femmes lui ressemblaient. Mais que voulez-vous? elle n'est plus, et ce sont des regrets superflus.

MONTONI, plus vivement.

Dans le silence de la nuit, son image ne me quitte pas un instant, je cours me cacher dans les sombres détours de cette forteresse; mais c'est en vain, je ne puis effacer Laurentina de ma pensée: je te l'ai dit, elle me poursuit partout.

BERTRAND, indécis.

Votre cœur éprouve donc des remords? vous vous reprochez la mort de Laurentina?...

MONTONI, à part.

S'attendrirait-il? (*Haut, avec une fausse sensibilité.*) Ah! mon ami! au milieu de mes succès, favorisé par la fortune, comblé de biens de toute espèce, je suis le mortel le plus infortuné.

BERTRAND.

Vous désireriez donc que votre épouse existât encore?...

MONTONI, du même ton.

Au prix de tous les avantages que je possède, au prix de mon existence même. Ah! pourquoi t'ai-je donné cet ordre cruel? pourquoi l'as-tu exécuté avec tant de promptitude? Sans toi, je ne serais pas déchiré par les remords; sans toi, je possèderais encore la femme estimable qu'hélas! je vais pleurer toute ma vie!

BERTRAND, s'attendrissant.

Sans doute, elle était bien estimable; sans doute, vous devez...

MONTONI, voyant l'attendrissement de Bertrand, lui dit avec fureur.

Tu pleures, je crois?

BERTRAND, après l'avoir fixé un moment.

Moi! non, je ne pleure pas. Mais que signifie de votre part ce repentir tardif? je vous croyais un autre caractère, je vous croyais un homme enfin. Est-ce pour déchirer ma conscience, que vous m'avez fait venir ici? Laurentina est morte, vous m'avez ordonné de...

MONTONI, effrayé.

Parle plus bas !

BERTRAND.

J'ai exécuté vos ordres ; et maintenant vous venez par des plaintes inutiles...

MONTONI, à part.

Il n'a pas de remords. (*Haut, avec finesse.*) Mais dis-moi, Bertrand, que penses-tu de ce fantôme ?

BERTRAND.

Comment pouvez-vous croire aux sottises d'un Spalatro ?

MONTONI.

Je ne crois qu'à la ruse, à l'intrigue et à la perfidie des hommes. Ne soupçonnerais-tu pas que le comte Udolphe, oncle de Laurentina et son héritier, ne fût, appuyé par quelque traître, l'auteur de cette grossière fourberie ?

BERTRAND.

Bon ! je crois que le hasard a seul produit cet évènement. Un poltron aura dit qu'il a vu des esprits, et la multitude aura donné du crédit à cette histoire. Je parie que Spalatro a pris pour le fantôme, votre Éléonore qui cherchait à s'enfuir.

MONTONI, réfléchissant.

Cela paraît assez vraisemblable.

BERTRAND, voulant s'éloigner.

Vous n'avez plus rien à me dire ?

MONTONI.

Attends ; j'ai quelques ordres à te donner. Je vais me marier, tu le sais ; le frère d'Éléonore est dans les

prisons du château, cours le trouver. Mêle-toi parmi les prisonniers, fais-le parler. Ce que tu m'en diras déterminera ma conduite à son égard. Tu m'entends.

BERTRAND.

Il suffit. Je vais vous obéir.

MONTONI.

Adieu, Bertrand. Sers-moi toujours fidèlement, et compte sur ma reconnaissance.

SCÈNE III.

MONTONI, SEUL.

Oui, compte sur ma reconnaissance, tant que j'aurai besoin de toi; mais après... Rien n'est plus cruel que d'avoir toujours sous les yeux ces instruments méprisables de notre fortune. Sûrs de posséder le secret de leur maître, ils veulent prendre un empire sur sa personne... Jamais homme n'en aura sur moi; tout s'ensevelira dans les ténèbres.

SCÈNE IV.

SPALATRO, MONTONI.

MONTONI.

Que veux-tu, Spalatro?

SPALATRO.

Monseigneur, c'est une lettre qu'un berger des environs est venu remettre au guichet du château. Il dit

que c'est un militaire qui l'a chargé de cette commission.

MONTONI.

Donne. Vois, Spalatro, si tout est en ordre pour le banquet. (*Spalatro sort.*) Un militaire a remis cette lettre. Lisons.

SCÈNE V.

MONTONI, SEUL.

« Montoni, tu fus autrefois mon ami, je t'estimais « alors. Je sers maintenant parmi tes ennemis; c'est « assez te dire que je te regarde comme un malhon- « nête homme; tu as abusé de ton génie et de ton nom « pour violer toutes les lois. Cependant je vois avec « peine que tu vas être la victime d'un autre scélerat. « Orsino t'a trahi, t'a vendu au Sénat, et s'il est rentré « au château, c'est dans le dessein de te livrer mort ou « vif à la rigueur des lois. Tu ne dois cet avis qu'à la « haine que j'ai pour toute trahison; aucune espèce « d'intérêt sur ton sort ne l'a dicté : je te hais et te « méprise; mais je ne veux pas qu'on t'assassine. »

Le comte MARILLA.

Marilla! brave homme! je l'ai connu. Le style de cette lettre est un peu fort; peut-être que dans toute autre circonstance... mais il sert à me donner aujourd'hui la certitude de la trahison qui existe contre moi. Misérable Orsino! ton crime ne m'étonne point. Spa-

latro ! (*Il appelle.*) Spalatro, lui seul pourra servir ma vengeance.

(Il parle bas à Spalatro qui entre.)

SPALATRO.

Le comte Orsino ! cela suffit, Monseigneur.

MONTONI.

Ainsi demain ?...

SPALATRO.

Ce soir même... vous m'entendez...

SCÈNE VI.

MONTONI, SPALATRO, ORSINO.

ORSINO.

Duc, je vous salue.

MONTONI, d'un air riant.

Soyez le bien venu, mon cher comte. Mon plus grand plaisir est de vous revoir.

ORSINO.

Je vous rends bien l'amitié que vous avez pour moi. (*Apercevant Spalatro.*) Ah ! c'est toi, Spalatro ? Vous avez dans ce serviteur un garçon intelligent.

SPALATRO, lui faisant de grandes révérences.

Vous avez bien de la bonté, monsieur le Comte.

MONTONI.

J'espère aussi tirer parti de son adresse et de son zèle à me servir.

ORSINO, souriant en regardant Spalatro.

Oh ! vous pouvez vous confier à lui en toute sûreté ;

je ne connais pas d'homme qui ait une conception plus vive, une exécution plus rapide...

SPALATRO.

Vous êtes certainement trop bon. Je ne mérite pas... D'ailleurs, je parlais encore tout à l'heure de vous à monseigneur... de votre mutuelle amitié... C'est une si belle chose que l'amitié!... En vérité, je...

MONTONI, l'interrompant vivement.

Spalatro, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

ORSINO, MONTONI.

ORSINO.

C'est un homme d'une espèce singulière que ce Spalatro.

MONTONI, finement.

Il me paraît que vous le connaissez, que vous savez ce qu'il vaut.

ORSINO.

Sa réputation est faite. C'est un de ces hommes que la nécessité nous force quelquefois d'employer.

MONTONI.

Oui, de pareilles gens servent dans l'occasion.

ORSINO.

Il est bon d'en avoir auprès de soi.

MONTONI.

Quand on veut se délivrer d'un ennemi...

ORSINO.

Quand on n'ose pas faire une justice éclatante...

MONTONI.

On prend de ces moyens cachés...

ORSINO.

Qui réussissent toujours.

MONTONI.

Il faut savoir tirer parti des circonstances, surtout ne pas perdre de temps.

ORSINO.

Vous avez raison, le temps est précieux. De lui dépend souvent le succès de nos entreprises.

MONTONI.

J'espère bien aussi que mon activité me fera triompher de tous les obstacles.

ORSINO, *ironiquement.*

Il serait difficile de vous tromper.

MONTONI.

On peut le tenter; mais de la tentative à la réussite il y a quelque distance.

ORSINO.

Votre pénétration mettra toujours vos ennemis dans l'impossibilité de la franchir.

MONTONI.

J'y compte. Le hasard me sert aussi parfois.

ORSINO.

Il trompe souvent. Heureusement pour vous, parmi tous les guerriers qui suivent vos grands destins, vous n'avez pas à craindre d'y rencontrer des traîtres.

MONTONI.

Pardonnez-moi.

ORSINO, *surpris.*

Vous craignez des traîtres?

MONTONI.

Ils sont toujours à craindre.

ORSINO, *timidement.*

Les connaissez-vous?

MONTONI, *froidement.*

Oui, je les connais.

ORSINO.

Votre vengeance n'a pas encore...

MONTONI.

Toutes mes mesures sont prises.

ORSINO.

J'entends. Et de quelle façon ont-ils pu vous trahir?

MONTONI, *observant Orsino.*

Ils m'ont vendu secrètement à mes ennemis.

ORSINO, *un peu démonté.*

Cela est bien perfide!

MONTONI.

Vous sentez bien que puisque tout est découvert, leur trahison ne peut maintenant avoir aucun succès.

ORSINO.

Heureusement... Et quel est le chef?...

MONTONI, *souriant.*

Vous me demandez son nom?

ORSINO.

J'ai quelque droit à votre confiance, notre ancienne amitié...

MONTONI, *d'un ton perfide.*

Dès que vous implorez ce nom sacré, je n'ai plus rien à vous refuser, mon cher Orsino.

ORSINO.

Qui plus que moi peut prendre part...

MONTONI.

A cette trahison?

ORSINO, très-embarrassé.

Ce langage obscur devient outrageant pour un ami...

MONTONI.

En quoi peut-il vous outrager? Devez-vous vous croire l'objet de mes soupçons?... Votre conscience n'est-elle pas pure?...

ORSINO.

Sans doute. Mais vous pourriez être trompé...

MONTONI.

Non, on ne m'a pas trompé. J'ai des preuves certaines de la trahison...

ORSINO.

De qui?...

MONTONI.

De Vivaldi.

ORSINO, joyeux.

Vivaldi. Vos soupçons sont fondés. (*A part.*) Je respire.

MONTONI, à part.

Le traître me croit sa dupe. (*Haut.*) Avez-vous pu croire un instant que Montoni, votre ami, ait pu vous déshonorer en vous mettant au rang des traîtres?

ORSINO.

Je ne l'ai pas cru. Mais...

MONTONI.

Ne connais-je pas votre franchise?

ORSINO.

Elle ne se démentira jamais.

MONTONI.

Ne m'avez-vous pas donné cent preuves de votre bravoure, de votre loyauté?

ORSINO.

Je n'ai fait que mon devoir.

MONTONI.

N'avez-vous pas juré de partager mes destins, de mourir en me défendant?

ORSINO.

J'accomplirai mes serments.

MONTONI.

Vous, me trahir! me préserve le ciel d'en avoir la pensée! Si vous étiez capable d'une telle action, je vous regarderais comme le plus misérable, le plus lâche de tous les hommes. Je vous mettrais au-dessous des plus vils scélérats, des Spalatro.

ORSINO.

Ah! cessez cette comparaison.

MONTONI, du ton le plus faux.

Mais vous êtes mon ami, le plus fidèle de mes amis, et je puis me fier à vous.

ORSINO.

Je fais gloire de ce beau nom. Oui, je suis votre ami, à la vie et à la mort.

MONTONI, lui prenant la main avec une fureur qu'il ne peut déguiser

A la mort! souvenez-vous de votre promesse. (*Avec éclat.*) A la mort! je compte sur vous.

ORSINO.

Quelle chaleur !

MONTONI, reprenant un ton riant.

Mais l'heure s'avance, nos convives vont bientôt arriver, je cours chercher Éléonore. C'est à table, au milieu des chants de l'allégresse, que nous déciderons du sort de Vivaldi et des traîtres qui lui ressemblent. Adieu, mon ami, je suis à vous dans un moment.

SCÈNE VIII.

ORSINO, SEUL.

Montoni me trahit. Il m'a serré la main avec trop d'amitié ! Orsino, prends garde à toi. Si le moindre soupçon éclairait ton ennemi. (*Il rencontre la lettre que Montoni avait mise dans son sein, et qui en est tombée pendant la scène précédente.*) Quel est ce papier ? Ne négligeons rien... Le hasard souvent nous éclaire... (*Il lit.*) Que vois-je ? O ciel ! Tout est connu. Je ne m'étonne plus de toutes ses caresses ; elles m'annoncent le sort qui m'est réservé. Quel que soit son projet, devançons-le s'il est possible. Un instant de retard peut entraîner ma perte. Je tiens dans cette main l'arrêt de mon trépas, et je porte dans mon sein les moyens secrets, mais certains de me venger. Qu'il expire ce soir même. Dans le trouble d'une fête, tout me sera facile. O Montoni ! le ciel seconde mes projets, puisqu'il me donne à la fois le pouvoir de me soustraire à ta haine et d'accomplir mes promesses.

SCÈNE IX.

ORSINO, PLUSIEURS OFFICIERS DE MONTONI.

ORSINO.

Ah! c'est vous, messieurs!

LE PREMIER OFFICIER.

Salut au comte Orsino.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Le seigneur Montoni n'est pas encore arrivé?

ORSINO.

Il ne va pas tarder. Il est allé chercher sa nouvelle épouse.

LE PREMIER OFFICIER.

On la dit très-belle, cette Éléonore.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Je ne croyais pas que le duc fût si facile à enflammer.

ORSINO.

Montoni a toujours été un homme très-galant.

LE TROISIÈME OFFICIER.

Cela est d'autant plus singulier, que le genre de vie qu'il a embrassé dément un peu sa courtoisie.

LE PREMIER OFFICIER.

Mais comment le duc se remarie-t-il? Il n'est pas certain que sa première épouse soit morte. Elle peut avoir quitté le château...

LE DEUXIÈME OFFICIER.

O mon cher! le duc en sait plus que vous là-dessus.

ORSINO.

Je ne vous conseille pas d'essayer à le deviner sur cet article.

LE PREMIER OFFICIER.

Il est vrai qu'il n'aime pas qu'on lui parle de Laurentina.

LE TROISIÈME OFFICIER.

Il a ses raisons pour cela. Nous, nous devrions avoir les nôtres pour ne pas nous mêler de ses affaires domestiques.

ORSINO.

Je suis de votre avis, cessons cet entretien. Aussi bien j'aperçois le duc et la belle Éléonore.

SCÈNE X.

ORSINO, ÉLÉONORE, ANNA, MONTONI, SES OFFICIERS.

MONTONI, conduisant Éléonore par la main.

Vous me saurez gré, mes amis, de vous avoir réunis, et surtout de vous procurer le plaisir de souper avec madame.

LE PREMIER OFFICIER.

C'est le plus grand honneur pour nous.

ORSINO.

Duc, nous vous félicitons.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Madame seule était digne de porter l'illustre nom de Montoni.

ÉLÉONORE, à part.

O dieux!

MONTONI.

C'est demain l'heureux jour de mon hymen. Chevaliers, je n'ai pas besoin de vous dire que je compte sur vous pour la cérémonie. J'ai ordonné une fête guerrière, qui devra tout son éclat à votre adresse et à votre courage.

(Pendant cette scène les domestiques ont mis le souper sur la table.)

SCÈNE XI.

ORSINO, ÉLÉONORE, ANNA, MONTONI, SES OFFICIERS, SPALATRO.

SPALATRO.

Monseigneur, vous êtes servi.

(On approche la table sur le devant.)

MONTONI, faisant asseoir sa compagnie.

Mettons-nous à table.

LE PREMIER OFFICIER.

Quelle richesse! quelle magnificence!

ORSINO, prenant la coupe de Montoni.

Que cette coupe est admirable.

MONTONI.

C'est la mienne. Il serait impossible d'en calculer le prix.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Je le crois.

MONTONI.

Je suis peut-être le seul en Europe qui possède un

pareil trésor. (*A Éléonore.*) Permettez-moi de vous servir.

SPALATRO, sur l'avant-scène, à Anna.

Parbleu! je ne suis pas malheureux de me trouver de service ici.

ANNA.

Vous êtes plus à votre aise que sur les remparts?

SPALATRO.

C'est vrai. J'ai un secret à vous dire, mademoiselle Anna. Mon maître épouse votre maîtresse; si vous vouliez, j'épouserais la suivante.

ANNA, à part.

O mon pauvre Ludovico!

MONTONI.

Qu'on nous verse à boire!

(Spalatro et Anna vont promptement servir leurs maîtres.)

LE PREMIER OFFICIER.

De ma vie je n'ai bu de meilleur vin.

ORSINO.

Je crois le reconnaître. Ce sont les Génois qui nous en ont fait présent. J'étais de l'expédition qui nous a procuré cette bonne capture.

MONTONI, avec humeur.

Buvez, Orsino. Un autre fois vous nous conterez vos brillants exploits.

(A ce ton brusque, Orsino fait un mouvement qui indique sa haine pour Montoni.)

SPALATRO, qui a rejoint Anna sur l'avant-scene.

Mademoiselle Anna, ne refusez pas ma main et mon cœur : je suis un excellent parti, je vous

en avertis. (*Bas.*) Je puis vous offrir en mariage deux cents ducats.

ANNA, vivement.

Le fruit de quelque rapine, sans doute? Non, je ne veux point de vous.

(Elle se retire auprès de sa maîtresse.)

MONTONI.

Avouez, mes amis, qu'il était difficile de choisir un lieu plus agréable.

LE PREMIER OFFICIER.

Ce pavillon est charmant.

ORSINO.

On y respire l'air pur des Apennins.

MONTONI.

De quelque côté que l'on porte ses regards, on ne voit que des objets enchanteurs. (*Regardant tendrement Éléonore.*) Mais vous seule, Éléonore, promettez le bonheur.

ÉLÉONORE.

Je suis ici, et mon frère habite un cachot!

MONTONI.

Vous songez à votre frère, madame; demain il sera libre; vous savez ce que je vous ai dit.

LE PREMIER OFFICIER, vivement.

Il sera libre, monsieur le duc? un traître!

MONTONI, impérieusement.

Oui, si telle est ma volonté.

LE PREMIER OFFICIER.

La frayeur de Spalatro vous a rendu un grand service : sans cela Vivaldi vous enlevait, madame.

ORSINO.

Spalatro aura pris les fugitifs pour le revenant.

LE PREMIER OFFICIER.

Non, il prétend avoir vu une grande femme vêtue de blanc.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Cette maudite histoire de la femme blanche a jeté la terreur dans la garnison. Tous nos guerriers n'osent plus la nuit être de garde sur les remparts.

MONTONI.

Vous verrez que je serai obligé de faire un exemple terrible du premier maraud qui viendra me parler de ce fantôme.

ORSINO.

Vous ferez très bien; car cette histoire s'accrédite de jour en jour dans l'intérieur.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Cela est tellement vrai, qu'il existe à l'angle du petit rempart un siége de pierre, où l'on dit que le fantôme vient s'asseoir toutes les nuits.... Croiriez-vous que personne n'ose approcher cette place de plus de cent pas?

MONTONI.

J'ignorais tout cela. Je visiterai ce lieu redoutable, et les lâches me suivront, j'en donne ma parole!

LE DEUXIÈME OFFICIER.

C'est là, dit-on, que l'esprit fait entendre des chants plaintifs, que répètent les échos des rochers. On prétend que cette musique a quelque chose de divin.

LE PREMIER OFFICIER, vivement.

Oh! de divin. Je n'ai jamais entendu de musique plus douce, plus mélodieuse...

MONTONI, fait un mouvement, et l'étonnement se répand parmi tous les convives.

Que dites-vous donc? Vous avez entendu...

LE PREMIER OFFICIER.

Oui, monsieur le duc. Jusqu'à présent, dans la crainte d'augmenter les terreurs de vos soldats, je me suis gardé de le dire; mais il est très-vrai, et je ne cherche point à interpréter la cause de ce phénomène, qu'une nuit, me promenant sur le petit rempart, j'entendis une voix touchante qui m'inspira même une certaine crainte mêlée de respect.

MONTONI.

Si je ne connaissais pas votre bravoure, je vous mettrais au rang de ces esprits superstitieux...

LE PREMIER OFFICIER.

Pensez de moi ce qu'il vous plaira, j'y consens. Je ne me laisse pas aller facilement aux prestiges de l'imagination; mais vous me permettrez de m'en rapporter au témoignage de mes sens.

MONTONI, brusquement.

Vos sens vous ont trompé, voilà tout. C'est, je crois, la manière la plus honnête de vous excuser.

LE PREMIER OFFICIER, avec fierté.

Je n'ai pas besoin qu'on m'excuse, monsieur le duc.

MONTONI.

Eh! ne nous débitez plus de contes semblables. Si j'en croyais tous ces amateurs du merveilleux, ils me

persuaderaient bientôt que mon château n'est habité que par des lutins.

(On entend un prélude sur la harpe.)

LE PREMIER OFFICIER.

Qu'entends-je? la voilà cette harmonie divine, écoutez, monsieur le duc, et jugez vous-même.

(La voix se fait entendre. Tout le monde se lève, et va, pour mieux entendre, près des croisées du belvedère, qui sont ouvertes.)

LA VOIX.

Astre des nuits! lumière bienfaisante!
Pour t'invoquer je quitte les tombeaux.
Las! un perfide a trompé son amante;
Un cœur ingrat a causé tous mes maux:
Astre des nuits, donne-moi le repos.

ÉLÉONORE.

Quel chant mélodieux!

MONTONI, prend en air pensif.

Que cela veut-il dire?

ORSINO, à part.

Cet instant de trouble peut me servir.

(Il se rapproche de la table, tire de son sein du poison, et cherche l'occasion de le jeter dans la coupe de Montoni.)

LA VOIX.

Échos des monts, qui répétez mes plaintes,
D'un cœur navré secondez les désirs.
À ce méchant portez de justes craintes;
Rappelez-lui de tristes souvenirs.
Échos des monts, troublez tous ses plaisirs.

ORSINO, à part, à la fin du couplet.

Profitons du moment: qu'il meure!

(Il jette du poison dans la coupe.)

ÉLÉONORE, à part.

Ce chant a troublé Montoni.

MONTONI, rêvant.

Cela passe mes idées.

(Il s'assied dans une espèce de trouble; tout le monde reste dans l'étonnement. Après un moment de silence, Orsino verse du vin à tous les officiers et principalement à Montoni.)

ORSINO.

Quelle est donc cette consternation, ce silence?.... Duc, laissons-là cette musique nocturne, à laquelle nous faisons trop d'attention, et buvons, morbleu!

MONTONI, sortant de sa rêverie.

Oui, buvons, mes amis.

ORSINO.

Spalatro, du vin. (*Lui présentant sa coupe.*) Remplis cette coupe, que je boive la santé du duc et de sa belle future.

SPALATRO, prenant la coupe d'Orsino.

L'occasion est favorable. Deux cents ducats, ou un cachot! je n'ai pas à hésiter.

(Il va dans l'un des côtés de l'appartement remplir la coupe d'Orsino. Il ne faut pas que le public le voie.)

MONTONI, se parlant.

Il y a là-dessous quelque supercherie. Je veux la connaître.

ORSINO.

Quoi! vous pensez encore à cela?

MONTONI, à Spalatro qui apporte la coupe d'Orsino.

Spalatro, descends dans l'intérieur du château : dis à l'officier de garde que je lui ordonne d'aller à l'angle

droit du petit rempart, et d'examiner si personne ne s'y est caché. Cours vite, tu viendras aussitôt me rendre réponse.

SPALATRO a présenté le vin à Orsino, qui le prend, mais qui ne le boit pas tout de suite.

Oui, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ORSINO, ÉLÉONORE, ANNA, MONTONI, SES OFFICIERS.

MONTONI.

Allons, mes amis, buvons. Je jure par le nom et par l'épée que je porte, que je découvrirai ce maudit chanteur.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

C'est la voix d'une femme, monsieur le duc.

LE PREMIER OFFICIER.

On prétend même que c'est celle de Laurentina.

(Montoni, qui était toujours un peu distrait, se lève furieux au nom de Laurentina.)

MONTONI.

Qui a prononcé le nom de Laurentina? malheur à lui!...

ORSINO.

Pourquoi parler de tout cela? Buvons.

TOUS LES OFFICIERS, confusément et présentant leurs coupes à Orsino pour trinquer avec lui.

Oui, oui, buvons.

(Tous les officiers boivent, excepté Montoni, qui néanmoins tient sa coupe.

MONTONI, d'un ton sombre et après que tous les autres ont bu.

Eh bien! buvons. (*Il porte la coupe à ses lèvres comme par distraction; mais tout à coup il s'arrête, et fixe la liqueur avec une curiosité effroyable.*) Que vois-je? mon vin bouillonne! je suis trahi!

ORSINO, un peu déconcerté.

Comment! trahi?

MONTONI, à tous ses officiers.

Mes amis, sachez quelle est cette coupe, apprenez son utilité. Ce vase d'argile, dénonciateur du crime, ne peut contenir aucun poison. Le vin bouillonne, pétille; s'il fait briser la coupe, on a voulu m'empoisonner.

TOUS.

O ciel!

MONTONI.

Elle éclate! le crime est prouvé.

(La coupe se brise.)

ORSINO, le trouble et l'effroi se sont peints sur son visage : aussitôt que la coupe est brisée, il s'écrie avec force :

Quel est le scélérat qui a osé commettre une action si noire?

MONTONI, lui prenant la main, et le fixant avec fureur.

Rassurez-vous, mon ami, je le connaîtrai.

ORSINO, cherchant à se rassurer.

Que le plus affreux châtiment!...

MONTONI.

Fiez-vous à moi du soin de la vengeance. Je connais la main criminelle qui en veut à ma vie.

LES OFFICIERS.

Que le coupable périsse à l'instant!

ÉLÉONORE, à part.

Quel spectacle! le crime et la mort parmi les plaisirs.

MONTONI.

Ce n'est pas l'instant d'en faire justice.

ORSINO.

Nous voyons le motif qui vous arrête. L'amour suspend votre colère : en effet, comment se venger de celle qu'on adore!

MONTONI.

Qu'est-ce à dire?

ORSINO.

L'énigme n'est pas difficile à deviner. Vous épousez la sœur du traître, elle vous hait, son frère languit dans un cachot...

MONTONI.

Eh bien?

ORSINO.

Eh bien! elle a voulu venger son frère et se délivrer d'un hymen odieux.

(Éléonore fait un geste d'horreur.)

MONTONI, à part.

Que le scélérat est adroit!

ÉLÉONORE.

Ah! monseigneur, ne croyez pas à cette insigne calomnie : oui, je gémis des chaînes de mon frère; oui, je voudrais pouvoir me soustraire à l'horrible hymen où vous m'entraînez; mais dussé-je y trouver la mort, je la préférerais à la honte, aux remords de com-

mettre un crime aussi odieux que celui dont on ne rougit pas de m'accuser.

MONTONI, avec bonté.

Il suffit, Éléonore. (*A Orsino avec fausseté.*) Je vous remercie, Orsino, de votre prudent avis. Je reconnais à ce zèle extrême, un bon, un véritable ami.

ORSINO.

Je ne fais que mon devoir, mon cher duc; vos jours me sont trop chers, l'amitié qui nous unit est trop vive, pour que je puisse pardonner jamais aux perfides qui veulent rompre d'aussi beaux nœuds.

MONTONI.

Vous êtes un ami bien précieux.

SCÈNE XIII.

ORSINO, ÉLÉONORE, ANNA, MONTONI, SES OFFICIERS, SPALATRO.

SPALATRO.

Monseigneur, on a vainement visité tous les remparts; on n'a découvert aucune trace du fantôme.

MONTONI.

Je le découvrirai, moi!

SPALATRO.

L'officier de garde m'a chargé de vous avertir que la troupe que vous aviez fait sortir cette nuit, vient de rentrer au moment même. Elle a rencontré l'ennemi, qui occupe tous les bois voisins. Elle a eu bien de la peine à se soustraire à sa poursuite.

MONTONI.

Nous serons attaqués à la pointe du jour. (*A une partie de ses officiers.*) Camarades, descendez au château; et qu'on prépare tout pour la défense.

(Plusieurs officiers sortent.)

SCÈNE XIV.

ORSINO, ÉLÉONORE, ANNA, MONTONI, UNE PARTIE DES OFFICIERS, SPALATRO.

ORSINO, bas à Montoni.

Songez à faire surveiller Éléonore.

MONTONI, bas à Orsino.

Reposez-vous sur ma prudence. Spalatro! (*Bas.*) Conduis ces dames dans l'appartement de la défunte comtesse.

SPALATRO, du ton d'un homme qui vient d'apprendre un secret qu'on lui cachait depuis long-temps.

Ah! défunte!

MONTONI, avec humeur.

Traître, m'entends-tu?

ÉLÉONORE, à Anna.

Il me croit coupable; que va-t-il ordonner de mon sort?

MONTONI.

Conduis-les dans l'appartement de Laurentina; là, elles seront à l'abri des dangers du combat.

SPALATRO.

Mais, monseigneur, cet appartement n'a pas été ouvert depuis le jour...

MONTONI.

Tu l'ouvriras, voilà les clés. Obéis, et surtout plus de terreurs paniques : tu sais que je n'aime pas les poltrons.

SPALATRO, à part.

La vilaine commission! faisons contre fortune bon cœur. (*A Éléonore et Anna.*) Suivez-moi, mesdames.

ÉLÉONORE.

Où donc nous conduisez-vous? monseigneur!...

MONTONI, avec douceur.

Rassurez-vous. Suivez les pas de Spalatro; je vous verrai après le combat. Allez, vous n'avez rien à craindre.

(Éléonore sort avec répugnance, Anna la suit.)

SCÈNE XV.

MONTONI, ORSINO, UNE TROUPE D'OFFICIERS.

MONTONI.

Allons, camarades, qu'on m'apporte mes armes! qu'on prépare tout pour le combat, qu'on fasse distribuer des liqueurs fortes à mes troupes; la journée sera chaude à ce qu'il me paraît.

ORSINO.

Duc, je ne vous quitte pas; je veux vaincre ou mourir à vos côtés.

MONTONI.

Brave Orsino! je vous montrerai l'exemple, vous me trouverez toujours à l'endroit du péril. (*Regar-*

dant Orsino avec tant de hardiesse, qu'il le force de baisser les yeux.) Mais si parmi vous il se trouvait un lâche, un méprisable traître, je le poignarde à l'instant même à la vue des ennemis. Plus de retard, marchons, combattons, et nous serons vainqueurs.

(Montoni sort, suivi de tous ses officiers. On entend le bruit des trompettes du château, ainsi que le bruit éloigné des instruments guerriers des ennemis. Le combat se livre entre le troisième et le quatrième acte.) (Nuit.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher; dans le fond est un lit couvert d'un drap de velours noir. Cette chambre est très-dérangée, des vêtements de femme sont épars sur des siéges; un luth est sur une table; les croisées sont fermées; enfin, cet appartement semble avoir été abandonné, après quelque grand évènement qui a empêché de remettre tout en ordre.

SCÈNE I.

(On entend, avant l'entrée des acteurs, un bruit de cles et de portes qui s'ouvrent.)

SPALATRO, ANNA, ÉLÉONORE.

SPALATRO, une lampe à la main.

On n'entend plus le bruit du combat; il a été rude, autant que j'en puis juger. Heureusement j'ai trouvé le moyen de vous cacher de façon que vous n'aviez rien à craindre de l'ennemi.

ÉLÉONORE.

Où sommes-nous maintenant?

SPALATRO, un peu effrayé.

Je m'en vais vous l'apprendre; mais n'allez pas avoir peur.

ANNA.

Et pourquoi peur?

SPALATRO.

Oh! c'est que les femmes ordinairement ne sont pas

trop hardies. Il est vrai que vous avez un homme avec vous...

ÉLÉONORE.

Qu'y a-t-il dans ce qui nous environne de si extraordinaire, pour que cela puisse nous inspirer quelque effroi?

SPALATRO.

Mais c'est que...

ÉLÉONORE.

Finissons. Quel est cet air de mystère et de crainte que vous témoignez en regardant l'ameublement de cette chambre?

SPALATRO.

Nous sommes ici dans l'appartement de Laurentina.

ANNA.

O dieux!

ÉLÉONORE.

Quoi! c'était ici la demeure de cette infortunée? La vue de cette chambre me fait sentir plus vivement encore l'horreur de ma situation.

ANNA, *avec un peu de frayeur.*

Je n'ose pas regarder autour de moi... si le revenant de tantôt...

SPALATRO, *effrayé.*

Il faut montrer du courage, vous n'avez rien à craindre.

ÉLÉONORE.

Quoi! ce lit?...

SPALATRO.

Était le sien.

ÉLÉONORE.

Ces voiles, ces vêtements?

SPALATRO.

Étaient les siens.

ANNA.

Pauvre femme!

SPALATRO.

Ne trouvez-vous pas que cette chambre a un air lugubre?

ÉLÉONORE.

Elle fait naître la mélancolie. Ah! voilà son luth.

SPALATRO.

Le jour qu'elle a disparu, on a fermé cet appartement, et personne depuis n'a osé y mettre les pieds; nous sommes les premiers... N'avez-vous rien entendu?

ÉLÉONORE.

Rien du tout.

SPALATRO.

Vous en êtes sûres?

ANNA.

Qu'avons-nous donc à craindre?

SPALATRO.

Oh! rien, rien. C'est que... on dit... que dans cet appartement, dont personne n'ose approcher, on a vu une nuit une grande clarté... on a entendu des voix qui se parlaient bas... bas... (*On entend vibrer une des cordes du luth.*) Ah! mon dieu! vous avez entendu cette fois!

Au bruit, ils font tous trois un grand mouvement.)

ÉLÉONORE.

Quelle folie!

ANNA.

Mademoiselle, ne nous quittez pas.

ÉLÉONORE, regardant le luth.

Ce bruit qui vous a tant effrayés, n'est autre chose qu'une corde de ce luth qui vient de se rompre.

SPALATRO.

Oh! je me doutais bien que ce n'était rien; mais je reconnais la voix de monsieur le duc, il est dans la cour; il ne va sûrement pas tarder à venir ici.

ÉLÉONORE.

Ne pourrai-je me soustraire à sa poursuite, au moins pour un moment?

SPALATRO.

Entrez dans cette autre chambre; je dirai que vous reposez, et sans doute il n'osera pas interrompre votre sommeil.

ÉLÉONORE.

Je saurai reconnaître ce service. Anna, suis-moi.

ANNA.

Quoi! mademoiselle, vous osez...

ÉLÉONORE.

Éloignons, autant qu'il est en mon pouvoir, ce funeste hymen.

(Elle sort avec Anna.)

SCÈNE II.

SPALATRO, SEUL.

Ce que je fais là est fort beau; mais un homme qui a un certain usage, doit avoir des égards pour les femmes... surtout quand elles sont jolies.

SCÈNE III.

SPALATRO, MONTONI, UNE TROUPE D'OFFICIERS.

MONTONI.

Notre victoire est complète. Nos ennemis sont en fuite, et j'espère qu'ils ne reviendront pas à la charge.

LE PREMIER OFFICIER.

L'affaire a été chaude et nous a enlevé nos plus braves guerriers.

MONTONI.

C'est un malheur, sans doute; mais j'ai les moyens de réparer cette perte. (*A Spalatro.*) Où donc est Éléonore?

SPALATRO.

Elle s'est retirée avec Anna dans cet appartement. Elles prennent toutes deux quelques instants de repos.

MONTONI.

Il ne faut pas le troubler. (*Aux officiers.*) Vous, courez à la chapelle, et dites au religieux que j'ai fait avertir, de préparer tout pour la cérémonie. (*D'autres*

officiers.) Vous, mes braves camarades, allez vous désarmer, vous viendrez me retrouver ici.

LE PREMIER OFFICIER.

Duc, nous vous obéissons.

(Tous les officiers sortent.)

MONTONI.

Ah! dites, je vous prie, au comte Orsino que je désire lui parler en particulier.

SCÈNE IV.

SPALATRO, MONTONI.

MONTONI, se faisant désarmer par Spalatro.

Oui, je veux parler à ce scélérat. J'ai trompé ses projets en disséminant sa troupe et en la mettant dans l'impossibilité de me nuire. Cette attaque subite était calculée avec le perfide, je n'en doute point : les ennemis connaissaient les endroits faibles du château, et c'est là qu'ils ont réuni leurs efforts. Ils ont été vains, je les ai forcés de fuir, et dans ce moment une partie de mes condottieri est encore à leur poursuite.

SPALATRO, toujours occupé à ôter les armes de Montoni.

Au bruit de la canonnade, aux cris des soldats, je me suis douté que l'affaire était sérieuse.

MONTONI.

Mais dis-moi, Spalatro, as-tu rempli tes promesses? m'as-tu délivré d'Orsino?

SPALATRO.

J'ai tout fait pour vous obéir hier au soir; mais je

ne suis pas certain d'avoir réussi; car, au moment même, vous me donnâtes un ordre, et... Mais, je le vois qui s'approche.

MONTONI.

Éloigne-toi.

SCÈNE V.

MONTONI, ORSINO.

ORSINO.

Duc, on m'a dit que vous demandiez à me parler.

MONTONI.

Il est vrai.

ORSINO.

Vous voyez mon empressement à me rendre à vos ordres. Parlez, mon cher duc, je suis prêt à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira m'ordonner. Mais vous me paraissez inquiet, votre figure est altérée; je m'attendais à vous trouver dans la joie, après la victoire brillante que vous venez de remporter.

MONTONI, en le regardant fixement.

Il est vrai que ma santé... la vôtre, au contraire...

ORSINO.

De ma vie je ne me suis aussi bien porté.

MONTONI, à part.

Il a trompé ma vengeance... (*Haut.*) Malgré la fatigue du combat, je me trouve pourtant assez bien; cela doit contrarier un peu la personne qui voulut hier m'éviter la peine de triompher des Vénitiens.

ORSINO.

Si l'on pouvait excuser une pareille action, la coupable pourrait tenter de se justifier.

MONTONI, *le regardant fixement.*

La coupable!

ORSINO, *méchamment.*

Elle sera punie de sa criminelle tentative, si vous persistez dans le dessein de l'épouser.

MONTONI, *souriant amerement.*

Continuez sur ce ton, vous me convaincrez. Avez-vous pu croire un moment que j'aie soupçonné Éléonore, et ne savez-vous pas que si vous êtes adroit et politique, je le suis pour le moins autant que vous? Hier, j'ai feint de croire tout ce que vous avez voulu me dire relativement à Vivaldi; mais dans l'instant où vous me faisiez les protestations d'amitié les plus tendres, les plus franches, je voyais le criminel, je méditais sa ruine et je jurais sa mort.

ORSINO.

Sa mort! Il faut des preuves pour condamner quelqu'un, et pour peu que dans le château le coupable ait un rang, des amis, du crédit, il devient difficile alors d'accomplir sa vengeance.

MONTONI.

Vous savez que les obstacles ne m'ont jamais rebuté. Oui, celui dont nous parlons est puissant, mais il est lâche.

ORSINO.

Il est des moments où la crainte de succomber donne de l'énergie à l'homme le plus faible.

MONTONI.

Malgré son énergie, le traître périra.

ORSINO.

Il périra! non, Montoni, ne t'en flatte pas, Orsino saura te résister.

MONTONI, *avec fureur.*

Ah! tu te reconnais enfin! Me crois-tu capable de supporter ton outrage?

ORSINO, *du même ton.*

Me crois-tu capable de négliger les moyens qui peuvent me sauver et te faire tomber dans tes propres piéges?

MONTONI.

Misérable, avoue ton crime!

ORSINO, *regardant dans l'appartement.*

Nous sommes seuls, sans témoins, je vais te parler en liberté. Oui, je ne crains pas de te dire que je conspirais contre toi; mais si tu assembles tes officiers, tu m'entendras plaider ma cause, et tu verras que pour être accusé, on n'est pas convaincu. La justice, même parmi nous, a un empire qu'on ne peut vaincre, et le caractère de juge donne à l'homme une dignité qui le force d'être intègre en dépit de lui-même. Ainsi, cesse d'espérer que sur une simple accusation, dénuée de preuves, mes camarades me condamneront au supplice que nous réservons aux traîtres, par les lois que nous nous sommes imposées.

MONTONI, *cherchant la lettre.*

Une accusation dénuée de preuves! Vois ce billet!

Où donc est-il ? Aurais-je perdu ce titre authentique de sa perfidie ?

ORSINO, avec ironie.

Dispense-toi de tant de peine ! Tu ne trouveras pas cet écrit, il n'est plus en ton pouvoir.

MONTONI, avec rage.

Je serais trahi dans ma vengeance !...

ORSINO, tranquillement.

Me crois-tu donc assez maladroit pour te braver de la sorte, si je n'étais certain que tu ne peux, au moins légalement, rien contre ma personne ?

MONTONI, avec force et dignité.

Orsino, coule-t-il encore dans tes veines un reste du sang noble que t'ont transmis tes ancêtres ? Écoute : tu as violé tous les droits de l'amitié, ou du moins de l'apparente amitié qui existait entre nous : tu as voulu me faire expirer par le poison ; tu as voulu, par une lâche avarice, ou par l'espoir du pardon, me vendre, me livrer à la justice humaine. Le hasard me donne la preuve de ta perfidie, ton adresse ou la fatalité l'a fait tomber dans tes mains et me prive par là d'une vengeance publique. Eh bien ! plus d'accusation, plus de conseil de guerre, j'y consens ; aussi bien ton adresse et ta déloyauté pourraient te soustraire à ton châtiment. Mais ton outrage n'en existe pas moins, et cet outrage doit entraîner ma perte ou la tienne. Il est un moyen noble de satisfaire notre haine commune ; oublions pour un moment le degré d'avilissement où nous nous sommes réduits tous deux. Reprenons cette noble fierté de nos aïeux ; terminons par un combat

terrible, une lutte qui ne peut amener que des crimes. Suis-moi ! viens à l'endroit le plus écarté du rempart; tous les deux, armés d'une épée et d'un poignard, nous combattrons nus et à pied : point de grace au vaincu. S'il tombe, qu'il n'ait pas même les honneurs de la sépulture; que son corps, jeté dans les fossés profonds du château, devienne la pâture des vils insectes et des oiseaux de proie, tristes habitants de ces tours; que le vainqueur, du haut de la citadelle, puisse contempler tous les jours son ennemi décharné, qu'il le voie jusqu'à ce que le temps l'ait réduit en poussière, et qu'enfin tous les jours il insulte à sa victime par le sourire de la vengeance. (*Orsino fait un mouvement.*) Tu frémis, traître! me suivras-tu?

ORSINO, froidement.

Non, je n'accepte pas ce combat. Ton adresse te donne sur moi trop d'avantage.

MONTONI.

Lâche! c'en est trop : puisque tu refuses de t'opposer à mon courage, je n'attendrai pas que l'on vienne t'arracher de mes mains, je me ferai justice moi-même.

ORSINO, lui présentant un pistolet qu'il tenait caché sous son manteau.

Si tu fais un pas, tu es mort.

MONTONI, qui avait déja saisi sa hache qui était sur une table éloignée d'Orsino, s'arrête tout à coup à la vue du danger qui le menace.

Une arme à feu!

ORSINO, le tenant toujours en arrêt.

De cette espèce, tu n'en avais peut-être pas encore vu; mais il me suffit que tu en connaisses l'effet.

MONTONI, balançant s'il doit s'avancer ou remettre sa hache.

O dieux! je ne pourrai...

ORSINO, toujours dans la même position.

Si tu fais un pas, je t'étends à mes pieds.

MONTONI, dans une fureur épouvantable.

Scélérat!

ORSINO, d'un ton ironique.

Quand on s'entretient avec Montoni, il faut prendre toutes ses précautions.

MONTONI, ne pouvant plus contenir sa rage.

Ah! dussé-je périr par le feu de ton arme, je me vengerai. Tremble!

(Il avance un pas.)

ORSINO, lâchant son coup de feu.

Tremble toi-même!

MONTONI, étourdi du bruit et attendant l'effet du coup, s'aperçoit qu'il n'est pas blessé; il s'écrie avec une joie féroce.

Je ne suis pas atteint! C'est à mon tour de savourer la vengeance. Tu vas mourir!

SCÈNE VI.

ORSINO, MONTONI, SPALATRO, ELÉONORE,

ANNA, Plusieurs OFFICIERS, *Attirés par le coup de feu, se présentent en foule et arrêtent Montoni qui avait déja terrassé Orsino.*

LE PREMIER OFFICIER.

Que faites-vous? arrêtez.

(On arrache Orsino des mains de Montoni, à l'instant où il allait lui assener un coup de sa hache d'arme.)

MONTONI.

Laissez-moi punir ce malheureux!

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Duc, vous n'y pensez pas!

MONTONI.

C'est un traître, un scélérat! il mérite la mort.

LE PREMIER OFFICIER.

Ce n'est pas à vous à la donner.

MONTONI.

Il en voulait à mes jours!

ORSINO.

Je n'ai fait que défendre les miens.

LE PREMIER OFFICIER, à Montoni.

Quel est le motif de votre querelle? Quoi! deux amis!...

MONTONI.

Moi, son ami! Je le serais plutôt du Sénat de Venise qui a mis ma tête à prix.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Dites-nous le sujet de votre différent.

ORSINO.

Le voilà. J'ai osé...

MONTONI, l'interrompant vivement.

Perfide! tu vas mentir! je le vois à tes yeux.

LE PREMIER OFFICIER, aux autres officiers.

Écoutons Orsino.

ORSINO.

Vous connaissez la conspiration de Vivaldi; vous savez s'il est de notre intérêt, de notre sûreté de punir toute trahison : eh bien! le duc, égaré par l'amour

qu'il a pour madame, malgré les justes craintes que devrait lui inspirer la haine qu'elle lui porte, veut l'épouser, veut donner la liberté à Vivaldi, veut enfin nous sacrifier, nous, ses frères d'armes, ses compagnons, ses soldats, à des étrangers qui n'ont d'autre intérêt que de nous perdre et de nous livrer à la sévérité des lois.

MONTONI.

Vil imposteur! Est-il possible?

LE PREMIER OFFICIER.

Duc, si vous faites quelque cas de nous, vous le laisserez parler, nous vous écouterons après.

ORSINO.

Ce n'est pas tout. J'ai osé lui représenter que cette conduite vous déplairait; qu'il devait des égards à votre courage, aux services signalés que vous lui avez rendus : savez-vous, mes amis, ce qu'il m'a répondu? J'ai peine encore à me le persuader. « Si ces vils instruments de ma grandeur, a-t-il dit, s'écartent du « respect qu'ils me doivent, je saurai les faire rentrer « dans le devoir : un homme de ma sorte peut conspirer; il a toujours des moyens de se réconcilier avec « ses ennemis. Ma fortune, mon nom, mon crédit, un « mariage heureux peuvent me faire rentrer en grace; « mais quant à ces petits nobles sans talents, sans « génie, s'ils osaient me faire des lois, c'est en les « livrant au glaive de la justice, c'est en achetant mon « salut de leur perte, que je les punirais de leur témérité. » — Je vous avoue qu'à ce degré d'audace, je n'ai pas été maître de mes sens. Je n'ai pu voir de sang-

froid humilier mes camarades, mes amis, mes égaux. J'ai répondu vivement à son injure; il s'est emporté: je n'ai pu me contenir; il a voulu me frapper de sa hache, et moi, dans la crainte d'être sa victime, j'ai usé de l'arme à feu dont le bruit vous a fait accourir, pour me sauver de ses mains et lui épargner sans doute la honte d'un assassinat. (*Avec candeur.*) Voilà la vérité.

ÉLÉONORE, à part.

Puisse leur division me soustraire au malheur qui m'attend.

LE PREMIER OFFICIER, à Montoni.

Duc, vous ne dites rien?

MONTONI.

Je rougirais toute ma vie s'il me fallait plaider ma cause, et me défendre contre les calomnies d'un Orsino. Ce n'est pas dans mes domaines et parmi mes soldats que je dois trouver un accusateur et des juges. Montoni ne se dégrade pas, il sait ce qui lui reste à faire.

LE PREMIER OFFICIER.

Cette fierté sans doute est belle; mais, duc, je ne crois pas que ce soit là le moment de l'employer. Si vous nous récusez pour juges de votre différent, nous ne nous regardons pas comme les instruments de votre fortune, comme de vils animaux attachés à votre char: nous sommes des hommes, des nobles, et quelles que soient les erreurs qui nous sont communes, le duc Montoni ne peut jamais se dégrader en cherchant à répondre à une accusation que sa conduite présente semble justifier.

MONTONI.

Tu crois triompher! Le temps expliquera tout. Tremble.

ORSINO.

Je vous entends, monsieur le duc. Vos menaces pourront n'être pas vaines : qui a pu commettre un assassinat, peut en commettre un second.

MONTONI.

Que veux-tu dire?

ORSINO, *ironiquement à Éléonore.*

Il vous propose sa main, madame; il veut vous entraîner à l'autel; craignez le sort qu'il vous prépare.

MONTONI, *voulant se jeter sur Orsino, est arrêté par tous les officiers.*

Et je ne puis l'étouffer dans mes bras!

LES OFFICIERS.

Arrêtez, nous le défendrons.

ORSINO.

Ne comptez pas que votre beauté puisse vous soustraire au malheur qui vous attend. Elle était belle aussi, Laurentina, et il l'a assassinée.

MONTONI, *dans la plus grande fureur.*

Spalatro! Bertrand! que l'on assemble la garnison; que l'alerte soit donnée partout.

(*Les officiers ne bougent pas.*)

LE PREMIER OFFICIER.

Quel est le motif de cet ordre?

ORSINO, *se mettant au centre des officiers.*

Mes amis, j'ai tout à craindre de sa fureur, je me mets sous votre protection.

LE PREMIER OFFICIER.

Elle ne sera pas vaine. Suivez-nous.

(Orsino sort avec une partie des officiers.)

SCÈNE VII.

MONTONI, ANNA, ÉLÉONORE, SPALATRO, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONTONI.

Tant d'impudence me terrasse. (*Il s'assied.*) J'étais loin de prévoir que ce misérable pût porter à un tel degré le mensonge et la perfidie. Un Orsino m'appeler assassin!

UNE VOIX.

Assassin!

MONTONI, se levant vivement.

Quelqu'un a parlé! quel est l'imprudent?

ÉLÉONORE.

Personne, monseigneur, n'a ouvert la bouche.

MONTONI.

Il m'a semblé entendre une voix répéter ce nom d'*assassin*.

UNE VOIX, d'un ton un peu plus fort.

Assassin!

MONTONI.

Encore!... l'entendez-vous?

ANNA.

Je tremble de frayeur.

SPALATRO.

Heureusement je ne suis pas seul.

MONTONI, regardant d'un œil inquiet parmi ses officiers.

Qui que tu sois, qui crois porter la terreur au cœur de Montoni, tu ne m'échapperas pas. C'est en vain qu'un voile épais te cache à mes yeux; tu périras!

LA VOIX, d'un ton beaucoup plus fort.

Tu périras!

(Montoni reste comme stupéfait à ce dernier mot.)

ÉLÉONORE.

Je ne puis rien comprendre à ce mystère.

ANNA.

Quel château! le diable en est maître.

SPALATRO.

Je crois qu'il est temps que je me convertisse.

MONTONI, après avoir profondément réfléchi.

Ce doute est terrible, il faut en sortir. Visitons tous les appartements voisins; voyons si quelque retraite inconnue... Ne perdons pas de temps; cette voix menaçante porte le trouble dans mon ame. (*Tout à coup il prête l'oreille.*) N'a-t-on pas encore parlé?

ÉLÉONORE.

Non, monsieur le duc. (*A part.*) Quel est son trouble!

MONTONI, parlant d'une voix basse, et s'interrompant pour entendre si l'on répète ses dernières paroles.

Il suffit, Éléonore. Croyez que le traître qui me joue avec tant d'impudence... (*D'un ton plus bas.*) périra de ma main. Restez ici, je vous rejoins tout à l'heure. Spalatro, ne quittez pas ces dames. (*Très-haut.*) Ce jour découvrira toutes les impostures et verra punir tous les traîtres.

(Il sort avec tous ses officiers.)

SCÈNE VIII.

SPALATRO, ANNA, ÉLÉONORE.

SPALATRO.

Allons, c'est encore moi qu'il fait rester ici !

ANNA, à Éléonore.

Cette fois, vous n'êtes plus incrédule.

ÉLÉONORE.

J'avoue que je ne comprends pas quelle peut être cette voix.

SPALATRO.

Oh ! moi, je le comprends bien. Ce château n'est plein que de fantômes ; j'en ai déja vu un blanc la nuit dernière, et... (*Il se détourne, et aperçoit un homme vêtu de noir.*) Si je ne me trompe... j'en vois... un... tout noir !...

ÉLÉONORE.

Un inconnu paraît !... Son visage est caché...

ANNA.

Je suis toute tremblante.

SPALATRO.

Que devenir !

(Il se cache derrière Anna.)

SCÈNE IX.

UN INCONNU, SPALATRO, ÉLÉONORE, ANNA.

L'INCONNU, couvert d'un long manteau noir avec lequel il se cache le visage, et d'un grand feutre qui le couvre tellement qu'il est impossible de distinguer sa figure.

(A Éléonore d'une voix terrible, et en lui prenant la main.)

Suivez-moi.

ÉLÉONORE, effrayée.

Vous suivre! et pourquoi? Où voulez-vous me conduire?

L'INCONNU, l'attirant à lui.

Suivez-moi, vous dis-je!

SPALATRO, toujours caché.

Quelle voix terrible!

ANNA.

Ah! mon Dieu!

ÉLÉONORE.

Qui êtes-vous, pour me parler ainsi?

L'INCONNU.

Vous ne le saurez pas.

ÉLÉONORE.

De quel droit? par quel ordre venez-vous?... (*L'inconnu fait un signe.*) Vous ne répondez rien?

L'INCONNU, la reprenant par la main.

L'heure avance, le temps fuit, le mal s'accroît; venez!

ÉLÉONORE, redoublant ses résistances.

Non, je veux savoir auparavant...

L'INCONNU, la tirant à lui plus vivement.

Vous ne saurez rien, suivez-moi, il y va de la vie.

ÉLÉONORE, se laissant un peu entraîner.

O ciel!

ANNA.

O ma chère maîtresse, je ne vous abandonnerai pas.

L'INCONNU, repoussant durement Anna.

Restez, ou par la mort!....

ÉLÉONORE.

Obéis, Anna, ne t'expose pas à sa fureur.

L'INCONNU, à Anna qu'il repousse vivement, de façon qu'elle lui tourne le dos.

Éloignez-vous, ou c'est fait de votre vie.

(Anna rejoint en tremblant Spalatro qui est à genoux et la tête cachée dans ses mains.)

(D'un ton doux à Éléonore.)

Marchons, ne craignez rien.

(Il la conduit vers un lambris de la chambre qu'il touche du doigt; un panneau s'ouvre, ils entrent, et le panneau se referme aussitôt. Il faut que cela se fasse très-vivement.)

SCÈNE X.

SPALATRO, ANNA, *après un moment de silence.*

ANNA.

Je ne reverrai plus ma maîtresse.

SPALATRO, se relevant à la voix d'Anna.

Personne ne vient à notre secours.

ANNA.

O ciel ! depuis que j'habite ce triste manoir, je n'ai vu que des choses épouvantables ! Quand cela finira-t-il ?

SCÈNE XI.

MONTONI, UN OFFICIER, SPALATRO, ANNA.

MONTONI.

Toutes mes recherches ont été vaines. Rien ! rien ! Quoi ! je ne pourrai découvrir ce funeste mystère !.. (*A Spalatro.*) Où donc est Éléonore ?

SPALATRO.

Ah ! monseigneur ! le diable l'a emportée.

MONTONI.

Que dis-tu donc ?

SPALATRO.

Que je sois le plus grand misérable...

MONTONI.

Veux-tu lasser ma patience ? Réponds-moi dans l'instant. Qu'est devenue Éléonore ?

ANNA.

Nous n'en savons rien. Un fantôme noir est entré...

MONTONI.

Eh bien !

SPALATRO.

Eh bien ! il a pris la main d'Éléonore, et il a disparu avec elle.

MONTONI.

Il a disparu ?

ANNA.

Oui, monseigneur.

MONTONI.

Par où sont-ils sortis?

ANNA.

Je l'ignore. Il m'a semblé que c'était de ce côté...

SPALATRO.

Oui, autant que j'ai pu voir... le mur s'est ouvert avec un grand bruit...

MONTONI.

Faudra-t-il te dire encore de te taire?

ANNA.

Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner d'autres renseignements.

MONTONI.

Tout le monde conspire-t-il contre moi? L'ordre de la nature est-il renversé? Suis-je au temps de ces merveilles magiques dont on repaît l'esprit grossier du peuple? Croit-on m'intimider par ces prétendus phénomènes? (*A Spalatro.*) Pourquoi ne t'es-tu pas opposé aux projets de cet inconnu? Pourquoi l'as-tu laissé se saisir d'Éléonore?

SPALATRO.

Oh bien! oui, s'opposer... sa vue seule m'a pétrifié.

ANNA.

Moi, j'ai voulu suivre ma maîtresse, il m'a repoussée rudement.

MONTONI.

Et tu dis, Anna, que c'est de ce côté de l'appartement qu'il a disparu?

ANNA.

Oui, monseigneur.

MONTONI, parcourt le coté de l'appartement qu'Anna lui a désigné, et le frappe de ses poings.

Si quelque issue secrète, non, non, c'est le mur... toujours le mur... (*Il frappe un coup plus fort.*) Ah! ah! je ne me trompe point, ce coup retentit! ce lambris cache une ouverture... tout va se découvrir. Spalatro! ma masse d'armes; réunissons nos efforts. (*Ils enfoncent à coups redoublés une partie de la boiserie.*) O rage, conduis mes coups! la porte cède; je vais donc enfin découvrir l'auteur de cette insigne fourberie!

ANNA.

Je pourrai donc revoir ma maîtresse!

(Elle sort par le même côté que Montoni est entré.)

(La porte est tout-à-fait enfoncée.)

MONTONI.

Quelle obscurité! une voûte, des degrés? oh! je vais savoir bientôt où tout cela conduit. Spalatro, prends une lampe, et prépare-toi à me suivre.

SCÈNE XII.

MONTONI, Plusieurs OFFICIERS.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Qui vous retient ici, monseigneur? Orsino conspire ouvertement contre vous; quelques officiers ont embrassé sa cause, ils ont forcé la prison du château et mis les prisonniers en liberté; j'ignore quels sont leurs

projets : mais, si vous ne paraissez, si vous ne nous donnez des ordres, il arrivera quelque funeste catastrophe.

MONTONI.

Que dois-je faire? dois-je marcher contre ces rebelles? dois-je poursuivre ce personnage invisible?... Fatale incertitude! — Ces mutins sont-ils en grand nombre?

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Non pas encore, mais il peut s'augmenter de moment en moment. Le moindre retard peut être dangereux.

MONTONI.

Il n'importe! (*Montrant la porte.*) Je veux absolument connaître le fil de cette intrigue diabolique. Faites sonner l'alerte, rassemblez l'élite de mes troupes, observez seulement les traîtres; dans un quart d'heure je suis à vous. Allez, le temps est précieux. Je veux être maître de tous les perfides et les punir au même instant.

SCÈNE XIII.

SPALATRO, MONTONI.

MONTONI.

(Spalatro, pendant la dernière scène, est sorti, et est revenu avec une lampe.)

Approche ta lampe, et suis-moi.

SPALATRO, *tout effrayé.*

Quoi! vous voulez descendre?

MONTONI.

M'obéiras-tu?

SPALATRO, se retourne et ne voit plus Anna.

Eh bien! qu'est donc devenue mademoiselle Anna?

MONTONI, levant son poignard.

Si tu ne m'obéis, tu es mort!

SPALATRO.

Quel homme! rien ne lui fait peur.

MONTONI.

Descends le premier, et éclaire-moi.

SPALATRO, approchant de l'ouverture.

Le premier?

MONTONI.

Avanceras-tu?

SPALATRO, descendant.

O bienheureux saint Martin! c'est à toi que je me recommande.

MONTONI.

Descendons : fût-ce le diable, je saurai la vérité.

(Nuit.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vaste souterrain ; sur le côté est une espèce de portique qui communique à d'autres souterrains. Dans le fond, sont de grands escaliers qui vont en différens sens dans l'intérieur du château. Au milieu de ce souterrain, une lampe gothique est suspendue à la voûte ; elle jette une faible lumière, ce qui doit donner à ce lieu un aspect très-lugubre.

SCÈNE I.

ÉLÉONORE, L'INCONNU.

(Ils arrivent sans lumière.)

L'INCONNU.

Avançons, le temps presse.

ÉLÉONORE.

Dans quels lieux sommes-nous ?

L'INCONNU.

Vous le saurez. Restez dans cet endroit. Quelque objet qui se présente à vous, ne craignez rien. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Un instant de retard, une minute perdue peuvent causer les plus grands malheurs. Adieu, vous me reverrez bientôt...

(L'inconnu tourne ses pas vers le portique, et descend des degrés qui conduisent à d'autres souterrains.)

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, SEULE.

Rêvé-je? Tout me paraît un songe, tout ce qui se passe autour de moi accroît mon étonnement. Que ce lieu est triste, lugubre!... Suis-je dans la demeure des morts! (*Allant vers le portique.*) Où ces degrés peuvent-ils conduire?... A des cachots, sans doute. Je ne vois rien, je n'entends rien; le plus grand silence, la plus noire obscurité, voilà tout ce qui frappe mes sens.

SCÈNE III.

MONTONI, SPALATRO, ÉLÉONORE.

MONTONI, enveloppé dans son manteau, un poignard à la main. Spalatro marche devant lui en tenant une lampe. Ils descendent tous les deux les escaliers qui sont dans le fond.

Ces souterrains ne finissent pas. Je ne connaissais point cette partie du château.

ÉLÉONORE, sans être vue de Montoni.

Montoni veut-il paraître céder au désir d'Orsino, en punissant mon frère et moi?

MONTONI, s'arrêtant au bas de l'escalier.

Restons un moment ici. Regardons autour de nous, vois-tu quelque chose?

SPALATRO.

Je ne vois rien... heureusement.

ÉLÉONORE, toujours au même endroit.

Veut-il seulement faire croire qu'il m'a sacrifiée à la haine de mes accusateurs?

MONTONI.

N'as-tu rien entendu? il m'a semblé qu'une voix... prêtons l'oreille.

ÉLÉONORE.

Montoni me croirait-il enfin coupable du crime dont Orsino a osé m'accuser?

MONTONI, s'approchant un peu.

Je crois entendre...

ÉLÉONORE, élevant la voix.

Vais-je éprouver le sort de Laurentina?

MONTONI, un peu effrayé.

Laurentina! Spalatro, me suis-je trompé? Cette voûte n'a-t-elle pas résonné le nom de Laurentina?

SPALATRO.

Oui, monseigneur.

MONTONI, s'avançant.

A toute heure, dans tous les lieux, la nuit, le jour, je n'entendrai donc jamais que ce nom-là?

ÉLÉONORE, elle avance aussi.

J'entends parler.

SPALATRO, montrant Éléonore.

Ah! bon Dieu! voyez-vous là... C'est le fantôme.

MONTONI.

Une femme!

ÉLÉONORE.

Infortunée! c'est Montoni... Où fuir?

MONTONI.

Je reconnais la voix d'Éléonore. Arrêtez!

SPALATRO.

Cela me rassure un peu.

(Il approche avec sa lampe.)

MONTONI.

C'est elle-même! Éléonore, vous n'êtes pas seule ici? quelqu'un doit être avec vous.

ÉLÉONORE.

J'y suis seule maintenant.

MONTONI.

Qui vous a conduite dans ces horribles lieux?

ÉLÉONORE.

Un homme que je ne connais pas.

MONTONI.

Quel était son motif en vous arrachant de mes mains?

ÉLÉONORE.

Il ne me l'a pas dit : j'ai cru que c'était par votre ordre...

MONTONI.

Je n'ai point donné d'ordre. Quoi! vous ne savez pas quel était son projet?

ÉLÉONORE.

Non. Après avoir marché long-temps parmi des détours obscurs, il m'a fait arrêter ici, m'a dit de l'attendre, et s'est enfui.

MONTONI.

De l'attendre! Je saurai qui il est. Il s'est enfui, dites-vous? quel chemin a-t-il pris?

ÉLÉONORE, montrant le portique.

Il a descendu ces degrés.

MONTONI, réfléchissant.

Ces degrés... Où peuvent-ils conduire?

SPALATRO.

Nous allons encore nous remettre en route!

MONTONI.

Spalatro, prends ta lampe, et suis-moi.

SPALATRO.

Eh bien! ne le disais-je pas?

MONTONI.

Non, reste avec Éléonore. (*Il prend la lampe des mains de Spalatro.*) Je découvrirai ce mystère.

(Il entre dans l'autre souterrain.)

SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, SPALATRO.

SPALATRO.

Il faut être bien curieux pour courir comme cela après les aventures. Ce monsieur le duc est un enragé à qui dieu ni diable ne font peur. C'est son goût, soit; mais ce n'est pas le mien, et il ne devait pas me mettre de ses expéditions souterraines. J'aime à voir clair à ce que je fais; c'est bien naturel, n'est-il pas vrai, mademoiselle? (*Éléonore ne répond rien.*) Répondez donc, je vous en prie. Si vous ne parlez pas un peu, vous redoublerez ma peur; quand on ne me dit rien, je me crois seul; et quand je suis seul, je fais de tristes

réflexions. (*Quelqu'un sort du souterrain.*) Mais je crois que voilà monseigneur qui revient.

SCÈNE V.

L'INCONNU, SPALATRO, ÉLÉONORE.

SPALATRO, allant au-devant de l'inconnu.

Enfin vous avez trouvé... (*L'inconnu pousse rudement Spalatro, qui tombe.*) Ahi !

L'INCONNU.

Donnez-moi votre main !

ÉLÉONORE.

Quoi ! je vous revois encore...

L'INCONNU.

Si vous restez un instant de plus, vous êtes perdue. Suivez-moi !

ÉLÉONORE, suivant l'inconnu.

O dieu ! je m'abandonne à toi.

(L'inconnu entraîne Éléonore dans un endroit obscur, et remonte tout seul les grands escaliers du fond.)

SCÈNE VI.

SPALATRO, *seul, se relevant doucement.*

Je crois que je suis seul. Il m'a rompu les os. Monseigneur a bien raison de me donner toujours sa maîtresse à garder ; je m'acquitte bien de la commission. Est-ce ma faute à moi ? Il ne revient point ; oh ! il ne

reviendra plus ! Pourvu qu'on ne me traite pas comme mon maître, je serai heureux. (*Il regarde autour de lui.*) Que cet endroit est noir ! Je voudrais bien pouvoir regagner le château ; mais quel chemin prendre ? Allons, je suis condamné à mourir ici de faim ou de peur. J'entends du bruit ! si c'était monsieur le duc ? c'est lui !

SCÈNE VII.

MONTONI, SPALATRO.

MONTONI, arrivant tout troublé et n'ayant plus sa lampe.

Spalatro ! Éléonore ! Où suis-je ? est-ce une erreur de mes sens ? ai-je vu ? ai-je cru voir ? oh ! c'est sans doute une erreur !

SPALATRO.

Qu'avez-vous ? monsieur...

MONTONI.

Calmons-nous : reprenons nos sens. Suis-je donc un enfant ?... La frayeur a donc aussi de l'empire sur mon ame !

SPALATRO.

Que vous est-il arrivé ?

MONTONI.

J'ai descendu seul, tu le sais, sous cette voûte obscure. Je marchais avec action, avec rage, dans le dessein de punir l'auteur de toutes ces merveilles. Je parcourais une galerie étroite, quand des sons ont frappé mon oreille. Je m'arrête, j'écoute ; mais je n'ai

pu entendre que ces mots prononcés avec un accent sinistre : *C'est donc aujourd'hui le jour de la vengeance!* Aussitôt et comme à l'envi, les échos de ces voûtes nocturnes ont semblé se réunir pour répéter d'un ton aussi lugubre, *vengeance! vengeance!* J'ai frémi : mais, ô prestige d'une imagination troublée par le triste aspect des objets qui m'environnaient, j'ai vu... non, non; j'ai cru voir tous les comtes de la maison d'Udolphe, tout couverts de leurs armes, sortir de leurs tombeaux, s'avancer vers moi, me regarder d'un œil menaçant; j'ai cru entendre qu'ils me répétaient aussi ce mot, *vengeance!*

SPALATRO.

Nous sommes perdus!

MONTONI.

Ce n'est pas tout. Effrayé de ces prétendus spectres, j'ai porté mes pas d'un autre côté : je marchais très-vivement quand, au détour d'une voûte, j'ai vu... oh! cette fois mes esprits ne m'ont pas trompé! oui, oui, j'ai vu une femme vêtue d'une robe blanche...

SPALATRO, tremblant de tous ses membres.

D'une robe blanche!

MONTONI.

Les cheveux épars, une torche à la main, un poignard dans l'autre : elle s'arrête, me regarde, jette un cri... Quel cri déchirant! Oh! jamais mon oreille n'en entendit de semblable. A ce cri terrible, à cet aspect effrayant, mes cheveux se sont dressés d'horreur, mes genoux ont fléchi, une sueur froide a couvert tout mon corps, je suis tombé sur la terre, et

ce n'est sans doute que la fraîcheur du lieu qui m'a rendu à la vie.... J'ai marché sans guide, sans lumière, tantôt me frappant le front contre les murs, tantôt heurtant les cercueils, toujours poursuivi par ce fantôme horrible, qui, dans ce moment encore, porte l'effroi dans tous mes sens. Est-ce un songe? est-ce une réalité?

SPALATRO.

Oh! c'est la réalité, il n'en faut point douter.

MONTONI, regardant autour de lui.

Quoi donc! Est-ce qu'Éléonore?...

SPALATRO.

L'inconnu de tantôt vous l'a encore enlevée.

MONTONI.

L'inconnu!... Tout est mystère pour moi. Me faudra-t-il rester dans cette incertitude? Spalatro, quittons ces lieux, regagnons le château.

SPALATRO.

Que vois-je, monseigneur? des soldats, des flambeaux....

(On voit des hommes armés descendre les grands escaliers du fond.)

(On lève la rampe.)

MONTONI.

Que cela veut-il dire? Voyons.

SCÈNE VIII.

MONTONI, SPALATRO, Deux OFFICIERS, BERTRAND, Troupe de soldats.

LE PREMIER OFFICIER, *au duc.*

C'est vous que nous cherchons; vous n'avez pas un instant à perdre. Malgré nos efforts nous n'avons pu prévenir l'orage. Orsino, Vivaldi, plusieurs de vos officiers, toutes les troupes qui vous sont arrivées ce matin, se sont réunis : nous avons voulu vainement repousser leurs efforts, ils nous ont forcé de fuir, de nous retirer dans l'intérieur. Ils s'emparent maintenant des postes; ils en sont peut-être déja les maîtres. Sans un miracle, vous ne pouvez leur échapper. Tentez un dernier effort, voilà les seuls hommes qui vous soient restés fidèles. Marchez à leur tête, combattez, et la victoire pourra se déclarer pour nous.

MONTONI.

Des armes, mes amis! vous me rendez à moi-même. Oui, nous serons vainqueurs. Orsino me verra! ce bras va l'abattre au milieu de ses rebelles, j'en jure par la haine, par tous les tourments qui déchirent mon cœur.

BERTRAND, *d'un ton sombre.*

Ce jour va donc être le dernier des méchants.

MONTONI.

Ah! c'est toi, Bertrand! Tu te ranges à mes côtés au moment du péril; cela ne m'étonne point, je t'ai toujours cru brave.

BERTRAND, toujours d'un ton sombre.

Je viens punir le crime et venger l'innocence.

MONTONI, lui prenant la main et le regardant fixement. A demi-voix.

Bertrand! ne parle pas d'innocence. (*Avec éclat.*) Allons, mes amis, plus de retard; marchons au-devant des rebelles.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Ils viennent eux-mêmes nous braver.

(On voit une troupe de soldats descendre par les grands escaliers du fond, toujours avec un grand nombre de flambeaux.)

MONTONI.

Eh bien! nous les verrons. Rangez-vous tous à mes côtés, et attendez en silence le signal du combat.

SCÈNE IX.

MONTONI, SPALATRO, BERTRAND, DEUX OFFICIERS, VIVALDI, LUDOVICO, A LA TÊTE D'UNE TROUPE DE SOLDATS.

VIVALDI.

Le voilà ce traître, ce rebelle!

MONTONI.

Attends, pour m'insulter, que je sois en ta puissance.

VIVALDI.

Crois-tu pouvoir nous résister?

MONTONI.

Je ferai mieux, je vous vaincrai.

VIVALDI.

Tu ne sais pas que nous sommes maîtres du châau; qu'il ne te reste aucune ressource?

MONTONI.

Il me reste mon courage et celui de ces baves soldats.

VIVALDI.

Ils succomberont avec toi, s'ils osent te défendre.

MONTONI.

Ils triompheront avec moi, s'ils osent combattre.

VIVALDI.

Rends ton épée.

MONTONI.

Viens la prendre.

VIVALDI.

Oui, je te l'arracherai.

(Des deux côtés, les troupes se rangent et se disposent à combattre.)

Mais avant, dis-moi, s'il te reste encore un peu de genérosité, dis-moi ce qu'est devenue ma sœur!

MONTONI, d'un ton brusque.

Ta sœur? Je l'ignore; elle a disparu.

VIVALDI.

Ah! cruel, je t'entends! Elle a disparu sans doute comme Laurentina! Tu l'as assassinée!

MONTONI, avec fureur, se tournant vers Bertrand.

Bertrand, combattons!

VIVALDI.

Non, il faut que j'attire sur toi toutes les malédictions. Soldats de Montoni, écoutez-moi!

(Les soldats de Montoni qui avaient fait un mouvement, reprennent leur première place.)

Je gémis de vous voir embrasser la cause d'un scélérat; il s'est souillé de tous les crimes; il n'a respecté ni la beauté, ni l'âge : des femmes ont été ses victimes!

Ombres infortunées! que ne pouvez-vous pour un moment sortir du silence des tombeaux! que ne pouvez-vous, l'œil étincelant de rage, pâles et couvertes des voiles funéraires, l'accuser en face, et le confondre à tous les yeux!

SCÈNE X.

MONTONI, SPALATRO, BERTRAND, DEUX OFFICIERS, VIVALDI, LUDOVICO, UNE TROUPE DE SOLDATS, LAURENTINA.

LAURENTINA, vêtue d'une robe blanche, une torche à la main, les cheveux épars, armée d'un poignard; elle sort du souterrain dans lequel est entré Montoni.

Montoni, je t'accuse.

MONTONI, avec la plus grande frayeur.

La voilà!

VIVALDI.

Grands dieux!

(Grand mouvement d'étonnement et de frayeur parmi les troupes des deux partis.)

LAURENTINA, à Montoni.

Me reconnais-tu?

MONTONI.

Oui, oui, je te reconnais! je t'ai vue dans ce terrible souterrain; je t'ai vue parmi les tombeaux. Ombre vengeresse de Laurentina, que me veux-tu? que cherches-tu?

LAURENTINA.

La vengeance! Regarde-moi; contemple ces traits

flétris par la douleur : ce n'est point une ombre en courroux qui vient effrayer ta conscience; c'est Laurentina elle-même qui vit, qui respire, qui vient implorer la justice humaine pour te punir de tes forfaits.

MONTONI, se retournant vivement du côté de Bertrand.

Laurentina existe, Bertrand!

BERTRAND, sortant promptement des rangs, et courant se mettre à côte de Laurentina.

Bertrand t'a trahi. Tu m'as cru aussi méchant que toi; tu m'as donné l'ordre d'assassiner ton épouse. J'ai feint de t'obéir; je t'apportai des voiles ensanglantés, tu souris à cette vue : mais je te trompais. Laurentina respire; la voilà, c'est moi qui l'ai sauvée!

MONTONI.

O fureur!

VIVALDI.

Quelle est ma surprise!

BERTRAND.

Je ne pouvais espérer de te tromper long-temps, il fallait, vu l'impossibilité de sortir de cette forteresse, qu'elle habitât le même toit, qu'elle respirât le même air; je n'eus d'autre moyen de braver ta barbare vigilance que d'ensevelir la plus vertueuse épouse, la plus belle des femmes dans ces lugubres souterrains.

LAURENTINA.

C'est là que depuis un an je gémis dans les ténèbres, que je vis dans les tombeaux; c'est là que tous les jours j'adressais au ciel, aux mânes de mes ancêtres, les vœux de la vengeance et du désespoir. Si quelquefois fatiguée, malade de l'air fétide des sépulcres, j'osai

paraître sur les remparts; si j'osai quelquefois contempler l'astre de la nuit, lui adresser des chants plaintifs; combien cette triste consolation n'était-elle pas empoisonnée par la crainte d'être surprise et reconnue? Ce matin seulement j'ai éprouvé un instant de plaisir, j'ai porté le trouble dans ton ame: souviens-t'en, Montoni, mes accents accusateurs t'ont fait trembler; j'ai entendu tes dernières paroles, et satisfaite de ma vengeance, je suis rentrée dans mon obscur séjour.

MONTONI, accablé.

Fatale crédulité!

VIVALDI.

Si une victime est échappée à son sort, l'autre sans doute... Cruel! rends-moi Éléonore.

BERTRAND.

Éléonore! elle est en ma puissance; je l'ai deux fois sauvée de ses mains.

(Il sort un instant.)

SPALATRO, à part.

Quoi! c'est Bertrand!...

MONTONI, dans le plus grand abattement.

Trompé par tout le monde!

BERTRAND, ramenant Éléonore.

La voilà. Je vous la rends.

VIVALDI.

Ma chère sœur! (*A Montoni.*) Eh bien! Montoni, tu vois où le sort t'a réduit; veux-tu encore ajouter au châtiment qui t'attend par une résistance inutile? Rends-toi.

MONTONI.

Jamais!

VIVALDI.

Après tout ce qui s'est passé, dois-tu compter sur tes soldats? ils défendront leur légitime maîtresse.

SPALATRO, passe de l'autre côté, et il est suivi par beaucoup de soldats.

C'est trop juste!

MONTONI.

Dussé-je rester seul, je combattrai jusqu'au dernier moment; vous n'aurez cette épée qu'en m'arrachant la vie.

SCÈNE XI.

MONTONI, SPALATRO, BERTRAND, Deux OFFICIERS, VIVALDI, LUDOVICO, une troupe de soldats, LAURENTINA, ÉLÉONORE, ORSINO, à la tête d'une troupe de soldats.

ORSINO, se précipite avec ses soldats sur Montoni; il lui arrache son épée et va pour le frapper.

Eh bien! nous aurons ta vie.

VIVALDI.

Arrêtez, Orsino!

LAURENTINA.

Ce n'est pas à vous à le frapper; je vous reconnais, vous êtes digne de lui.

MONTONI.

Vivaldi, je suis en ton pouvoir, je suis prêt à rece-

voir tes coups; mais ne me livre pas à Orsino, c'est un lâche : vois le crime et la trahison sur ses traits.

ORSINO, pâle et déchiré par le poison.

Quelle douleur! elle ne finit point.

MONTONI, avec une curiosité horrible.

Que vois-je! tu parais souffrir? Tes yeux éteints, ta bouche livide...

VIVALDI.

En effet, vous semblez éprouver les plus cruels tourments?

ORSINO.

Depuis deux heures, les souffrances les plus aiguës...

MONTONI.

Les plus aiguës... (*Ce cri doit être mêlé de joie et de cruauté.*) Ah! Montoni, abandonné, trahi par tout le monde, éprouve donc encore un instant de bonheur!

VIVALDI.

Que signifient ces mots?

MONTONI.

Traître! laisse-moi te contempler. Tu souffres donc bien?

ORSINO.

Que m'annonce ta joie barbare? ce sourire atroce?

MONTONI.

Tu le demandes, Orsino? Ce sourire t'annonce la mort. Reconnais Montoni, tu meurs empoisonné.

ORSINO.

O ciel!

VIVALDI.

Que les plus prompts secours...

(On entraîne vivement Orsino.)

MONTONI.

Ils seront inutiles. Tu mourras! Maintenant je puis braver le sort qui m'est réservé, je cours m'y livrer moi-même; mais dussé-je périr sur un échafaud, annoncez-moi le trépas du lâche qui m'a trahi, vous me verrez sourire à mon dernier moment.

(Il sort suivi des gardes.)

ÉLÉONORE.

Vous êtes vengée, malheureuse comtesse! la mort de votre tyran va vous rendre à votre famille, et peut-être encore au bonheur.

LAURENTINA.

O vous, dont l'infortune a presque égalé la mienne! ne me quittez pas. Les maux que nous avons soufferts doivent former entre nous les nœuds de l'amitié.

VIVALDI.

Eh! voilà donc où peut conduire une funeste ambition! — Souveraine d'Udolphe, pardonnez à ces guerriers, victimes de l'ambition de leur chef; ils se sont repentis, ils méritent leur grace, et je l'obtiendrai du gouvernement.

BERTRAND.

J'ai fait arrêter Spalatro; c'est un lâche meurtrier.

VIVALDI.

Les lois prononceront sur son sort. Orsino fut un traître, un méchant, moins grand, moins courageux

que Montoni, et le ciel le rend à la fois vainqueur, et victime de sa trahison. Il est donc vrai que l'injustice ne peut avoir de longs succès; les méchants se détruisent entre eux, et la vertu, même sans combattre, peut toujours espérer de triompher du crime.

FIN DE MONTONI, ET DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

